ANCIEN
THÉATRE FRANÇOIS

ou

Collection des ouvrages dramatiques
les plus remarquables
depuis les Mystères jusqu'à Corneille

Publié avec des notes et éclaircissements

par

VIOLLET LE DUC

TOME VIII

Librairie Plon
1856

ANCIEN

THÉATRE FRANÇOIS

TYR ET SIDON

TRAGI-COMEDIE

Divisée en deux journées

PAR JEAN DE SCHELANDRE



NOTE SUR TYR ET SIDON.

Dans *l'*Athenæum français, *numéro du* 13 *mai* 1854, *on trouve une intéressante étude de M. Charles Asselineau sur Jean de Schelandre, tirée à part à* 100 *exemplaires, Paris,* 1854, *in-*8. « *Il étoit né vers* 1585 *dans le Verdunois, de parents calvinistes. Sa famille, alliée à plusieurs maisons illustres, entre autres à celle de La Marck, avoit fourni à la noblesse militaire plus d'un vaillant capitaine. Son père est particulièrement cité pour avoir soutenu en* 1588 *le siége de Jamets... Après avoir fait à l'université de Paris des études brillantes, le jeune Schelandre fut envoyé en Hollande pour y faire ses premières armes. Entré simple soldat dans l'armée de Turenne, il passa successivement aux grades de lieutenant et de capitaine. Il mourut en* 1635, *dans son château de Saumazènes, des suites des blessures qu'il avoit reçues en Allemagne pendant la retraite du cardinal de La Valette.* »

Jean de Schelandre a laissé plusieurs ouvrages, tous peu connus et fort rares. Ce sont: 1° Tyr et Sidon, *la tragi-comédie que nous reproduisons;* 2° Mélanges poétiques, *par Daniel d'Anchères (anagramme de Jean de Schelandre), Paris,* 1608,

in-8; 3° la Stuartide, *poème, Paris,* 1611; 4° Les Sept excellents tableaux de la pénitence de Saint Pierre, *Sedan*, 1636.

La première édition de Tyr et Sidon *fut publiée à Paris en* 1608, *sous le nom de Daniel d'Anchères. M. de Soleinne en possédoit un exemplaire dont nous n'avons pu retrouver la trace. La seconde édition, plus complète, est de* 1628. *C'est un livre rare.*

Jean de Schelandre étoit un poète de talent. On trouve dans ses vers une mâle vigueur qui n'exclut point la grâce. Il portoit dans la littérature quelque chose de la vaillante témérité du soldat, quelque chose du rapide coup d'œil du capitaine. Sa tragi-comédie est habilement conduite, riche en caractères bien tracés, en scènes gracieuses, émouvantes, bouffonnes, est surtout remarquable par la hardiesse du plan. L'unité d'action, l'unité de lieu, l'unité de temps, y sont traitées avec un magnifique dédain. Le sérieux et le burlesque s'y coudoient avec une familiarité qui paroît, ma foi, toute naturelle. Et cette violation des règles ne provient nullement de l'ignorance de l'auteur: c'est le résultat du parti pris, la mise en œuvre d'une poétique particulière, neuve alors, très hardie, très remarquable, et qu'un ami de l'auteur, François Ogier, le contradicteur de Garasse, s'est chargé d'expliquer et de défendre, ce qu'il a fait avec beaucoup d'esprit et d'habileté dans la préface. On n'est pas peu surpris, ainsi que le fait observer M. Asselineau, de trouver là toutes les objections que nous avons vu produire il y a quelques années contre la Poétique d'Aristote.

Comme le comportoit l'époque où il a écrit,

Jean de Schelandre use parfois largement de la liberté du langage. Nul doute cependant que la pièce ait été faite pour être jouée en public : l'auteur le fait dire lui-même par son libraire (page 23). Chose singulière! il lui prend des scrupules à cet égard, et, donnant un modelle retranché *de sa pièce pour l'accommoder aux exigences des théâtres particuliers, il supprime «plusieurs choses qui seroient trouvées ou trop hardies ou malséantes aux personnes plus retenues que les comédiens ordinaires.» Dans un théâtre public on pouvoit tout entendre; mais en petit comité, on commençoit à devenir plus réservé—pas trop cependant, puisque «à le bien prendre» il n'y a rien dans notre pièce qui soit insupportable aux oreilles chastes. Ceci est bon à noter. En partant de là, on peut voir ce que la décence du langage a fait de progrès en deux siècles.*





PREFACE AU LECTEUR.

Par F. O. P. (François Ogier, Parisien.)

Puisque le jugement que j'ay fait de cet ouvrage est une des principales causes qui a porté M. de Schelandre à le publier, il me semble que je suis responsable de toutes les objections qu'on luy peut faire en cette occasion, et qu'il sera pleinement excusé de tout le blasme qu'il pourroit encourir de cette action s'il en rejette la faute sur moy. Je luy ay dict tant de fois que Tyr et Sidon estoit une bonne pièce, qu'à la fin il s'est laissé persuader qu'elle n'estoit pas mauvaise, et qu'il pourroit la donner au public à mes perils et fortunes. C'est une chose estrange que l'homme dont je parle, qui, à l'aage de vingt-cinq ans, a composé trois livres d'une Stuartide admirée de ce docte roy de la Grand'Bretagne qui a fait asseoir auprès de luy les Muses dans son propre throsne, ait maintenant de la peine à se resoudre de nous faire voir une tragi-comédie qu'il a travaillée avec tant d'art et tant de soin.

Mais il est ainsi, que, plus nous avançons en la cognoissance de quelque chose, plus avons-nous de défiance de nostre capacité ; et par je ne sçay quel contrepois d'humilité, les plus excellens ecrivains et les plus capables de contenter autruy sont sujects à ne se contenter pas eux-mesmes, soit à cause que, recognoissant mieux que les autres la foiblesse de l'esprit humain, ils en meprisent da-

vantage les opérations; soit que, se proposant tousjours en leur imagination une idée très parfaicte, ils se fachent de ne la pouvoir executer, à cause du défaut de termes qui ne peuvent jamais assez bien exprimer leur pensée. Quoi que c'en soit, la crainte de ne pouvoir satisfaire à autruy n'est pas la principale raison qui fait que les plus habiles hommes retiennent si longtemps leurs œuvres dedans leur cabinet, et qu'ils passent tant d'années à les polir paravant que de les presenter aux yeux de tout le monde. Si est-ce qu'il faut donner beaucoup de choses à l'opinion des autres, et, puisque nous sommes obligez d'y reigler la plus-part des actions de nostre vie, il faut y conformer aussi, tant que nous le pouvons faire sans interest de la sagesse, nos paroles et nos pensées. Que s'il arrive qu'elles s'en escartent quelquefois, il ne faut point estre si dedaigneux que de ne vouloir pas rendre raison de nostre faict; au contraire, il me semble qu'il est très honneste d'esclaircir chacun pourquoy nous nous sommes jettez à quartier du chemin ordinaire pour tenir une route particulière. Or, comme le monde est presque toujours divisé en opinions contraires, il arrive ordinairement que nous sommes mieux accompagnez, et que nostre parti est plus fort que nous ne pensons; et au sujet que je traicte, je suis asseuré d'avoir la moitié du monde de mon costé, tandis que je tascheray de convertir l'autre.

Ceux qui deffendent les anciens poëtes reprendront quelque chose en l'invention de nostre autheur, et ceux qui suivent les modernes trouveront à dire quelque peu à son elocution. Les premiers, qui sont les doctes, à la censure desquels nous deferons infiniment, disent que nostre tragi-comédie n'est pas composée selon les lois que les anciens ont prescrites pour le theatre, sur lequel ils n'ont rien voulu representer que les seuls evenements qui peuvent arriver dans le cours d'une journée. Et cependant, tant en la première qu'en la seconde partie de nostre pièce, il se trouve des choses qui ne peuvent estre comprises en

un seul jour, mais qui requièrent l'estendue de plusieurs jours pour estre mises à execution.

Mais aussi les anciens, pour eviter cet inconvenient de joindre en peu d'heures des actions grandement éloignées de temps, sont tombez en deux fautes, aussi importantes que celles qu'ils vouloient fuyr: l'une, en ce que, prevoyant bien que la variété des evenemens est necessaire pour rendre la representation agreable, ils font eschoir en un mesme jour quantité d'accidens et de rencontres qui, probablement, ne peuvent estre arrivez en si peu d'espace. Cela offense le judicieux spectateur, qui desire une distance, ou vraye, ou imaginaire, entre ces actions-là, afin que leur esprit n'y découvre rien de trop affecté, et qu'il ne semble pas que les personnages soient attitrez pour paroistre à point nommé comme des dieux de machine, dont on se servoit aussi bien souvent hors de saison. Ce defaut se remarque presque dans toutes les pièces des anciens, et principalement où il se fait quelque recognoissance d'un enfant autrefois exposé: car sur l'heure mesme, pour fortifier quelque conjecture fondée sur l'age, les traits de visage, ou sur quelque anneau ou autre marque, la personne dont on s'est servy pour le perdre, le pasteur qui l'a nourri, la bonne femme qui l'a allaité, etc., se rencontrent et paroissent soudainement comme par art de magie sur le theatre, quoy que vray-semblablement tout ce peuple là ne se puisse ramasser qu'avec beaucoup de temps et de peine. Toutes les tragédies et les comedies des anciens sont pleines de ces exemples.

Sophocle mesme, le plus reglé de tous, en son Œdipe Regnant, qui nous est proposé par les experts comme le modelle d'une parfaite tragedie, est tombé dans cet inconvenient : car sur l'heure mesme que Créon est de retour de l'oracle de Delphes, qu'on est en peine de trouver l'autheur de la mort de Laïus, qu'on a envoyé querir un ancien serviteur qui en peut sçavoir des nouvelles et qui doit arriver incontinent, le poëte faict survenir de Corin-

the le vieillard qui avoit autrefois enlevé l'enfant Œdipe, et qui l'avoit receu des mains de ce vieil serviteur qu'on attend. De sorte que toute l'affaire est decouverte en un moment, de peur que l'estat de la tragedie n'excède la durée d'un jour. Qui ne voit en cet endroict que la survenue du vieillard de Corinthe est apostée et mendiée de trop loin, et qu'il n'est pas vray-semblable qu'un homme qui n'étoit point mandé pour cet effet arrivât et s'entretint avec Œdipe justement dans l'intervalle du peu de temps qui s'y écoule depuis qu'on a envoyé querir le vieil serviteur de Laïus? N'est-ce pas afin de faire rencontrer ces deux personnages ensemble, malgré qu'ils en ayent, et pour descouvrir en un mesme instant le secret de la mort de ce pauvre prince?

De cette observation de ne rien remettre à un lendemain imaginé, il arrive encore que les poëtes font que certaines actions se suivent immediatement, quoi qu'elles desirent necessairement une distance notable entr'elles, pour estre faites avec bien-seance. Comme quand Æschylus fait entrer Agamemnon avec pompe funebre, accompagné d'une longue suite de pleureurs et de libations, sur le point mesme qu'il vient d'estre tué. Cependant que ce parricide doit avoir mis toute la maison royale et toute la ville en desordre, que ce corps doit estre caché ou abandonné par les meurtriers, et que le theatre doit estre tout plein de mouvemens violens, de compassion et de vengeance, ils marchent en grande solennité et en bel ordre au convoi de ce malheureux prince, de qui le sang est encore tout chaud, et qui, par maniere de dire, n'est que demi mort.

Le second inconvenient qu'ont encouru les poëtes anciens pour vouloir resserrer les accidents d'une tragedie entre deux soleils est d'estre contraints d'introduire à chaque bout de champ des messagers, pour raconter les choses qui se sont passées les jours precedens, et les motifs des actions qui se font pour l'heure sur le theatre. De sorte que presque à tous les actes ces Messieurs entretiennent la com-

pagnie d'une longue deduction de fascheuses intrigues, qui font perdre patience à l'auditeur, quelque disposition qu'il apporte à escouter. De fait, c'est une chose importune qu'une mesme personne occupe tousjours le theatre, et il est plus commode à une bonne hostellerie qu'il n'est convenable à une excellente tragedie d'y voir arriver incessamment des messagers. Ici il faut eviter tant que l'on peut ces discoureurs ennuyeux qui racontent les adventures d'autruy, et mettre les personnes mesme en action, laissant ces longs narrés aux historiens, ou à ceux qui ont pris la charge de composer les Argumens et les sujets des pièces que l'on represente. Quelle difference y a il, je vous prie, entre les Perses d'Æschyle et une simple relation de ce qui s'est passé entre Xerxès et les Grecs? Y a il rien de si plat et de si maigre? Et le degout du lecteur d'où vient-il, sinon de ce qu'un messager y joue tous les personnages, et que le poëte n'a pas voulu franchir cette loi que l'on nous accuse à tort d'avoir violée? Mais ce n'est pas mon humeur de trouver davantage à redire aux œuvres d'un poëte qui a eu le courage de combattre vaillamment pour la liberté de son pays, en ces fameuses journées de Marathon, de Salamine et de Platée. Laissons-le discourir en telle forme qu'il voudra de la fuite des Perses, puisqu'il a eu si bonne part à leur defaite, et passons outre.

La poesie, et particulierement celle qui est composée pour le theatre, n'est faite que pour le plaisir et le divertissement, et ce plaisir ne peut proceder que de la varieté des evenements qui s'y representent, lesquels ne pouvant pas se rencontrer facilement dans le cours d'une journée, les poètes ont esté contraints de quitter peu à peu la practique des premiers qui s'etoient resserrez dans les bornes trop estroites; et ce changement n'est pas si nouveau que nous n'en ayons des exemples de l'antiquité. Qui considerera attentivement l'Antigone de Sophocle trouvera qu'il y a une nuit entre le premier et le second enterrement de Polynice; autrement, comment Antigone eust-elle peu tromper les gar-

des du corps de ce pauvre prince la première fois, et se derober à la veuë de tant de monde, que par l'obscurité de la nuit? Car à la seconde fois elle y vient à la faveur d'une tempête et d'une grande pluye, qui fait retirer toutes les gardes, cependant qu'elle, au milieu de l'orage, ensevelit son frère et luy rend les derniers devoirs. D'où il resulte que la tragedie d'Antigone represente les actions de deux jours pour le moins, puisque le crime pretendu de cette princesse presuppose la loi de Creon, qui est faicte publiquement et en plein jour sur le theatre, en presence des anciens bourgeois de la ville de Thebes. Voicy donc l'ordre de cette tragédie : La loi ou la deffense de Creon, faicte et publiée durant le jour ; le premier enterrement de Polynice, que je soustiens avoir esté faict la nuit; le second durant un grand orage en plein midi : voilà le second jour.

Mais nous avons un exemple bien plus illustre d'une comedie de Menander (car nos censeurs veulent qu'on observe la mesme reigle aux comedies qu'aux tragedies pour le regard de la difficulté que nous traittons) intitulée Ἑαυτὸν-τιμορούμενος, traduite par Terence, en laquelle le poète comprend sans aucun doute les actions de deux jours, et introduit les acteurs qui le témoignent en termes très intelligibles. En l'acte premier, scène seconde, Chremès advertit son fils de ne s'ecarter pas trop loing de la maison, veu qu'il est desjà trop tard. En l'acte second, scène quatrième, Clitipho et sa bande entre au logis pour soupper avec le vieillard, et la nuict s'y passe en de beaux exercices. Le lendemain Chremès se leve de bon matin pour advertir Menedemus du retour de Clinia son fils, et sort de la maison en s'essuyant les yeux, et prononçant ces mots : *Lucescit hoc jam*, etc., le jour commence à poindre, etc. Que s'il se trouve quelqu'un si hardi de dire que Menander et Terence ont failly en cet endroit, et qu'ils se sont oubliez de la bien-seance qu'il faut garder au theatre, qu'il prenne garde de n'offenser pas quant et quant les premiers hommes des Romains, Scipion et Lœlius, que Cornelius Nepos

tient pour estre les vrais autheurs de cette comedie, plustost que Terence.

Il se voit donc par là que les anciens et les plus excellents maistres du mestier n'ont pas tousjours observé ceste reigle, que nos critiques veulent nous faire garder si religieusement à ceste heure. Que si toutesfois ils l'ont practiquée le plus souvent, ce n'est pas qu'ils crussent d'y estre obligez absoluëment pour contenter l'imagination du spectateur, contre laquelle on fait bien autant de force par les deux voyes que j'ay declarées; mais c'etoit leur coustume de n'oser se departir que de bien peu du chemin que leurs devanciers leur avoient tracé. Ce qui paroît en ce que les moindres innovations du theatre sont cottées par les anciens comme des changemens fort importans et fort remarquables de l'Estat. Sophocle a inventé le cothurne et adjousté trois personnages aux chœurs, qui auparavant luy n'etoient que de douze. Ce changement est de bien peu de consequence, et ne touche que la taille de l'acteur et le nombre des chœurs, qui sont tousjours desagreables, en quelque quantité ou qualité qu'ils paroissent.

Or, il y a deux raisons, à mon advis, pour lesquelles les anciens tragiques n'ont osé s'eloigner, si ce n'est de bien peu et pied à pied, de leurs premiers modelles. La première est que leurs tragedies faisoient une partie de l'office des dieux et des ceremonies de la religion, en laquelle les nouveautés estant tousjours odieuses et les changemens difficiles à gouster, s'ils ne se font d'eux-mêmes et comme insensiblement, il est arrivé que les poëtes n'ont osé rien entreprendre qui ne fut conforme à la practique ordinaire. Et c'est peut-estre aussi la cause pour laquelle, encor qu'ils representent des actions atroces, accompagnées et suivies de meurtres et autres espèces de cruauté, si est-ce qu'ils ne repandent jamais de sang en presence des spectateurs, et toutes ces sanglantes executions s'entendent estre faictes derrière la tapisserie; et cela de peur que la solemnité ne soit profanée par le spectacle de quelque ho-

micide : car, si l'on y prend bien garde, l'Ajax de Sophocle ne se tuë pas dessus le theatre, mais dans un boccage voisin, d'où l'on peut facilement entendre sa voix et les derniers soupirs de sa vie.

La seconde raison qui faict que les anciennes tragedies ont presque une mesme face et sont toutes pleines de chœurs et de messagers, à bien peu près l'une de l'autre, vient de ce que les poëtes, desirant d'emporter le prix destiné à celui qui auroit le mieux rencontré, s'obligeoient d'escrire à l'appetit et au goust du peuple et des juges, qui sans doute eussent refusé d'admettre au nombre des contendans celui qui n'eust pas gardé les formes d'escrire observées en telles occasions auparavant luy. Les matières mesmes estoient prescrites et proposées, sur lesquelles les poètes devoient travailler cette année-là. D'où l'on voit que presque toutes les anciennes tragedies ont un mesme subject, et que les mesmes argumens sont traités par Æschyle, Sophocle et Euripide, tragiques desquels seuls quelques ouvrages entiers sont parvenus jusques à nous. Il est encor arrivé de là que ces sujets et ces arguments ont esté pris de quelques fables ou histoires grecques en petit nombre et fort connues du peuple, qui n'eut pas agreé qu'on l'eust entretenu d'autres spectacles que de ceux qui se sont tirez des choses arrivées à Thèbes et à Troye. Adjoustez à cela que les Atheniens, ayant reçu les tragedies d'Æschyle avec un applaudissement extraordinaire, voulurent, par privilège special, qu'elles pussent encore estre jouées en public après la mort de leur autheur. Ce qui les mit en tel credit, que les poëtes tragiques suyvans estimèrent qu'ils ne se devoient pas beaucoup escarter d'un exemple dont on faisait tant d'estat, et qu'il falloit s'accommoder à l'opinion populaire, puisque c'estoit celle du maistre.

Depuis, les Latins, s'etant assujectis aux inventions des Grecs, comme tenant d'eux les lettres et les sciences, n'ont osé remuer les bornes qu'on leur avoit plantées, et particulièrement au suject dont nous parlons. Car les Romains,

ayant imité les Grecs aux autres genres de poësie, et mesmes ayant disputé du prix avec eux pour le poëme historique et lyrique, se sont contenus, ou bien peu s'en faut, dans les simples termes de la traduction en leurs tragedies, et n'ont traité aucun subject qui n'eust esté promené plusieurs fois sur les theatres de la Grèce.

Je ne veux point parler d'Accius, de Nævius, de Pacuvius et de quelques autres, desquels nous avons quantité de fragments citez sous titre de fables grecques par les grammairiens; les seules tragedies latines qui ont esté composées en un meilleur siècle, et qui nous restent, sont presque toutes grecques, tant en la matière qu'en la forme, excepté la Thebaïde, en ce qu'elle n'introduit point de chœurs, et l'Octavie, en ce qu'elle a pour subject une histoire romaine; mais celle-cy est l'ouvrage d'un apprentif, si nous en croyons Juste Lipse, et ne merite que nous en facions beaucoup de compte.

Ensuite des Latins, le theatre ayant esté abandonné aussi bien que les autres lettres plus polies, la barbarie a succedé à ce long interrègne des lettres humaines, qui n'ont repris leur authorité que de la memoire de nos pères. En cette restauration toutefois il s'est commis plusieurs fautes; mais ce n'est pas mon dessein d'en parler en ce lieu, et je ne le peux entreprendre sans faire un livre d'une preface, et dire beaucoup de bonnes choses hors de propos. Seulement desireroy-je que François Bacon, le censeur public des deffauts de la science humaine, en eust touché quelque chose dans ses livres, comme il semble que sa matière l'y obligeoit. Je me resserre icy dans les limites de la seule poësie, et je dis que l'ardeur trop violente de vouloir imiter les anciens a fait que nos premiers poètes ne sont pas arrivez à la gloire ny à l'excellence des anciens. Ils ne consideroient pas que le goût des nations est different aussi bien aux objects de l'esprit qu'en ceux du corps, et que, tout ainsi que les Mores, et sans aller si loing, les Espagnols, se figurent et se plaisent à une espèce

de beauté toute differente de celle que nous estimons en France, et qu'ils desirent en leurs maistresses une autre proportion de membres et d'autres traits de visage que ceux que nous y recherchons, jusques là qu'il se trouvera des hommes qui formeront l'idée de leur beauté des mesmes lineamens dont nous voudrions composer la laideur; de mesme il ne faut point douter que les esprits des peuples n'ayent des inclinations bien differentes les uns des autres, et des sentimens tout dissemblables pour la beauté des choses spirituelles, telle qu'est la poësie, ce qui se fait neantmoins sans interest de la philosophie : car elle entend bien que les esprits de tous les hommes, sous quelque ciel qu'ils naissent, doivent convenir en un mesme jugement touchant les choses necessaires pour le souverain bien, et s'efforce tant qu'elle peut de les unir à la recherche de la verité, parcequ'elle ne sauroit estre qu'une ; mais pour les objects simplement plaisans et indifferens, tel qu'est celuy-cy dont nous parlons, elle laisse prendre à nos opinions telle route qu'il leur plaist, et n'estend point sa juridiction sur ceste matière.

Ceste verité posée, il ouvre une voye douce et aimable pour composer les disputes qui naissent journellement entre ceux qui attaquent et ceux qui defendent les ouvrages des poëtes anciens : car, comme je ne sçaurois faire que je ne blasme deux ou trois faiseurs de chansons qui traitent Pindare de sot et d'extravagant, Homère de resveur, etc., etc., et ceux qui les ont imitez en ces derniers temps, aussi trouvé-je insolite qu'on nous les propose pour des modelles parfaicts, desquels il ne nous soit pas permis de nous escarter tant soit peu. A cela il faut dire que les Grecs ont travaillé pour la Grèce, et ont reussi, au jugement des honnêtes gens de leur temps, et que nous les imiterons bien mieux si nous donnons quelque chose au genie de nostre pays et au goust de nostre langue, que non pas en nous obligeant de suivre pas à pas et leur intention et leur elocution, comme ont faict quelques uns des nostres. C'est en cet en-

droit qu'il faut que le jugement opère comme partout ailleurs, choisissant des anciens ce qui se peut accommoder à nostre temps et à l'humeur de nostre nation, sans toutesfois blasmer des ouvrages sur lesquels tant de siècles ont passé avec une approbation publique. On les regardoit en leur temps d'un autre biais que nous ne faisons à cette heure, et y observoit-on certaines graces qui nous sont cachées et pour la decouverte desquelles il faudroit avoir respiré l'air de l'Attique en naissant, et avoir esté nourri avec ces excellens hommes de l'ancienne Grèce.

Certes, comme nostre estomac se rebute de quelques viandes et de quelques fruicts qui sont en delices aux pays estrangers, aussi nostre esprit ne gouste pas tel traict ou telle invention d'un Grec ou d'un Latin qui autresfois a esté en grande admiration. Il falloit bien que les Atheniens trouvassent d'autres beautez dans les vers de Pindare que celles que nos esprits d'à present y remarquent, puisqu'ils ont recompensé plus liberalement un seul mot dont ce poëte a favorisé leur ville que les princes d'aujourd'hui ne feroient une Iliade composée à leur louange.

Il ne faut donc pas tellement s'attacher aux methodes que les anciens ont tenues, ou à l'art qu'ils ont dressé, nous laissant mener comme des aveugles; mais il faut examiner et considerer ces methodes mesmes par les circonstances du temps, du lieu et des personnes pour qui elles ont esté composées, y adjoustant et diminuant pour les accommoder à nostre usage, ce qu'Aristote eust avoué: car ce philosophe, qui veut que la supresme raison soit obeie par tout, et qui n'accorde rien à l'opinion populaire, ne laisse pas de confesser en cet endroit que les poëtes doivent donner quelque chose à la commodité des comediens pour faciliter leur action, et ceder beaucoup à l'imbecillité et à l'humeur des spectateurs. Certes, il en eust accordé bien davantage à l'inclination et au jugement de toute une nation, et s'il eust faict des loix pour une pièce qui eust deu estre representée devant un peuple impatient et amateur de changement et

de nouveauté comme nous sommes, il se fust bien gardé de nous ennuyer par ces narrez si frequents et si importuns des messagers, ny de faire reciter près de cent cinquante vers tout d'une tire à un chœur, comme fait Euripide en son Iphigénie en Aulide.

Aussi les anciens mesme, recognoissant le deffaut de leur theatre, et que le peu de varieté qui s'y pratiquoit rendoit les spectateurs melancoliques, furent contraincts d'introduire des satyres par forme d'intermède, qui, par une licence effrenée de medire et d'offenser les plus qualifiez personnages, retenoient l'attention des hommes, qui se plaisent ordinairement à entendre mal parler d'autruy.

Cette œconomie et disposition dont ils se sont servis faict que nous ne sommes pas en peine d'excuser l'invention des tragi-comedies, qui a eté introduicte par les Italiens, veu qu'il est bien plus raisonnable de mesler les choses graves avec les moins serieuses en une mesme suite de discours, et les faire rencontrer en un mesme subject de fable ou d'histoire, que de joindre hors d'œuvre des satyres avec des tragedies, qui n'ont aucune connexité ensemble et qui confondent et troublent la veuë et la memoire des auditeurs : car de dire qui est mal seant de faire paroistre en une mesme pièce les mesmes personnes, traitant tantost d'affaires serieuses, importantes et tragiques, et incontinent après de choses communes, vaines et comiques, c'est ignorer la condition de la vie des hommes, de qui les jours et les heures sont bien souvent entrecoupés de ris et de larmes, de contentement et d'affliction, selon qu'ils sont agitez de la bonne ou de la mauvaise fortune. Quelqu'un des dieux voulut autresfois mesler la joie avec la tristesse pour en faire une mesme composition; il n'en peut venir à bout, mais aussi il les attacha queuë à queuë. C'est pourquoi ils s'entresuivent ordinairement de si près, et la nature mesme nous a montré qu'ils ne differoient guère l'un de l'autre, puisque les peintres observent que les mesmes mouvemens de muscles et de nerfs qui forment les ris dans le visage sont les mes-

mes qui nous servent à nous faire pleurer et à nous mettre dans ceste triste posture dont nous tesmoignons une extrême douleur. Et puis, au fond, ceux qui veulent qu'on n'altère et qu'on ne change rien des inventions des anciens ne disputent icy que du mot, et non de la chose : car, qu'est-ce que le Cyclope d'Euripide, qu'une tragi-comedie pleine de railleries et de vin, de Satyres et de Silènes, d'un costé, de sang et de rage de Polyphème eborgné de l'autre?

La chose est donc ancienne, encore que le nom en soit nouveau; il reste seulement de la traiter comme il appartient, de faire parler chaque personnage selon le subject et la bien-seance, et de sçavoir descendre à propos du cothurne de la tragedie (car il est icy permis d'user de ces termes) à l'escarpin de la comedie, comme a faict nostre autheur.

Personne n'ignore combien le style qu'on emploie en de si differentes matières doit estre different : l'un haut, eslevé, superbe; l'autre mediocre et moins grave. C'est pourquoi Pline le Jeune avoit assez plaisamment surnommé deux de ses maisons des champs Tragedie et Comedie, parceque l'une estoit située sur une montagne, et l'autre au bas, sur le bord de la mer.

Or, comme cette differente situation les rendoit diversement agreables, aussi je crois que le style de nostre autheur contentera les esprits bien faicts, soit alors qu'il s'elève et qu'il faict parler Pharnabaze avec la pompe et la gravité convenable à un prince enflé de ses prosperitez et de la bonne opinion de soy-mesme, soit alors qu'il s'abaisse et qu'il introduit Timadon, qui dresse une partie d'amour, ou un page deguisé en fille qui s'en va tromper un vieillard.

Je sçay bien que nos censeurs modernes passeront legerement les yeux sur toutes les beautez de nostre tragi-comedie, et laisseront en arrière tant d'excellens discours, de riches descriptions et autres rares inventions toutes nouvelles qui s'y rencontrent, pour s'arrester à quelques vers un peu rudes et à trois ou quatre termes qui ne seront pas de leur goust; mais il faut qu'ils considèrent, s'il leur plaist, qu'il

y a bien de la difference d'une chanson et d'un sonnet à la description d'une bataille ou de la furie d'un esprit transporté de quelque passion violente, et qu'icy il est necessaire d'employer des façons de parler toutes autres que là, et des mots qui peut-estre ne seroient pas tolérables ailleurs. Joint que tout ce que reprennent ces Messieurs n'est pas incontinent pour cela digne de correction ; ils se mecontent fort souvent en l'approbation et en la reprobation des ouvrages d'autruy et des leurs propres. Et certes, qui voudra plaire aux doctes et à la posterité est en danger de deplaire à quelques esprits foibles et envieux d'à present.

Aussi n'est-ce pas la raison que nostre poëte soit exempt de la fatalité qui accompagne les meilleurs escrivains d'aujourd'huy, ny que ses vers tirent meilleure composition de l'envie que leur prose : comme ils ont rencontré des Phyllarques, il trouvera sans doute des Aristarques, ou, pour mieux parler, avec Ciceron contre Pison, des Tyrans et des Phalaris de grammairiens, qui ne se contenteront pas de censurer et de passer un trait de plume sur un mechant vers, mais qui poursuivront par armes le poëte qui l'aura composé. Car voilà certainement le point auquel en est venuë la fureur de certains pedans, qui, ne pouvant rien faire qu'esgratigner les escrits des honnestes gens, descrient leur vie, deschirent leur reputation et les persecutent à mort, pour ce seul crime qu'ils ne sont pas de leur opinion. Mais ils seront traittez ailleurs et par d'autres comme ils meritent, et enfin ils verront que le temps ne se meslera pas tout seul d'oster le credit à leurs inepties et à leurs medisances.

Quant à moy, je les laisse à leurs ennemis irrités, et, revenant à Monsieur de Schelandre, je passe de son ouvrage à sa personne pour t'advertir, lecteur, que, faisant profession des lettres et des armes comme il fait, il sçait les employer chacune en leur saison : de sorte qu'il ne seroit pas homme pour entretenir le theatre de combats en peinture, tandis que les autres se battent à bon escient, si des considerations importantes, qu'il n'est pas besoin que tu sça-

ches, ne luy donnoient malgré luy le loisir de solliciter des procez et de faire des livres. Que en ces deux exercices il reussisse heureusement, j'estimerai qu'on ne luy fait que justice, et luy se consolera en quelque sorte de la perte des occasions où l'on acquiert des lauriers plus sanglans, à la verité, mais non peut-estre plus illustres que ceux qu'une excellente poësie, telle que celle-cy, doit esperer de la main des Muses et de l'approbation de tout le monde.

ADVERTISSEMENT DE L'IMPRIMEUR.

Ceste piece ayant esté composée proprement à l'usage d'un theatre public, où les acteurs sont privilegiez de dire plusieurs choses qui seroient trouvées ou trop hardies ou malseantes aux personnes plus retenues que les comediens ordinaires, et d'ailleurs y ayant quelques representations de scènes dont l'appareil apporteroit plus de frais qu'une compagnie privée n'en voudroit peut-estre faire pour une seule fois (combien qu'à le bien prendre il n'y ait rien ny qui soit insupportable aux oreilles chastes, ny de despense excessive), j'ay prié l'autheur de tracer un modelle retranché pour remedier en un besoin à l'un et à l'autre de ces inconveniens, et mesme de reduire ces deux journées en une pour la commodité de ceux qui s'en voudroient donner le plaisir en des maisons particulières, ce que l'on peut facilement faire par la methode et l'ordre disposé comme vous verrez en la table qui s'ensuit.

Abregé de la tragi-comedie de Tyr et Sidon en une journée, qui se peut intituler Meliane.

ACTE Ier.

Scène I, p. 35. « O filles de la nuit ! etc. », où il faut retrancher en la page 39 quatre vers d'Abdolomin qui commencent : « Mais quoy ! etc. », et finir par la reponse de Balorte, sans adjouster les deux derniers dudit Abdolomin, qui commencent : « Allons les supplier. »

Scène II, p. 53. « Où voulez-vous aller? etc. », et, pour se tenir dans les termes de la modestie, on peut, au lieu du sixième vers de ladite scène, qui finit par ces mots : « Des fesses fretiller », mettre le mot de : « cuisses » pour fesses ; et en la mesme scène, à la fin, p. 58, on peut retrancher les six derniers vers, qui commencent : « S'adresse donc à moy, etc. »

Scène III, p. 64. « Tant plus mon Timadon, etc. », jusqu'au dernier vers de la page 70.

Scène IV, p. 87. « Cela ne me plait point, etc. », où l'on peut retrancher depuis les deux derniers vers de ladite page, qui commencent : « Plus que souffre subtil, etc. », jusqu'au 15e de la suivante, qui commence : « Or touchant ces, etc. »

Scène V, p. 91. « En vain, pauvre Cassandre, etc. »

Scène VI. Il faut retourner à la page 76 : « Ah ! qu'elle parle bien ! etc. »

ACTE II.

Ici il faut feindre une nuit.

Scène I, p. 100, « Enfin je suis honteux, etc. »

Scène II, p. 105. « Qu'on me plante à mon sceu, etc. »

Scène III, p. 107. « Gentils globes de feu, etc. »

Scènes IV et V, p. 108. « D'où procède, etc. », et la suivante : « O desordre d'estat ! etc. »

Scène VI, p. 111. « Je me lève en sursault, etc. »

ACTE III.

Scène I, p. 125. « Si jamais un amant, etc. »

Scène II, p. 126. « Non, non, ne craignez pas, etc. »

Scène III, p. 129. « Marche à ta malencontre, etc. »

Scène IV, p. 132. « Doncques ce grand soupçon, etc. »

Scène V, p. 143. « Allez, suivez ce traître, etc. »

Scène VI, p. 144. « Que doy-je devenir ? etc. »

Scènes VII, p. 145. « J'ai quitté le pavé, etc. »

Scène VIII, p. 145 : « Helas ! je suis, etc. »

Scène IX, p. 160. « Tu m'as doncque, tyran, etc. »

Scène X, p. 174. « Pren donc comme j'ai dict, etc. »

Scène XI. Il faut retourner à la p. 167, et commencer par le personnage d'Almodice. « Le criminel jugé, etc. », jusqu'à la fin de la scène.

ACTE IV.

Scène I, p. 179. « Ah ! fille sans secours, etc. » On peut la retrancher, si l'on veut, depuis le 11e vers de la p. 180, qui commence : « Tout est perdu pour vous, etc. »; jusqu'au dernier de la p. 183, où il faut renouer le reste de la scène, recommençant à ces mots : « Couchez, ne feignez point, etc. » Toutefois, ce retranchement n'est pas necessaire.

Scène II, p. 188. « Demarez sans arrest, etc. »

Scène III. Il la faut commencer p. 190, au 18e vers, qui commence : « Tu t'enfuis donc, Belcar ? etc. », au cas que l'on n'ait pas la commodité de representer la nacelle des pescheurs.

Scène IV, p. 193 « Qu'icy chacun s'arreste, etc. »

Scène V, p. 195. « Donc je perds mon Belcar, etc. »

Scène VI, p. 198 « Je vous ay tous mandez, etc. »

L'acte cinquiesme de la seconde journée, p. 201, sera aussi mis pour cinquiesme tout du long en ce lieu.

Les personnages de cet abregé sont :

1. Abdolomin, 2. Balorte, 3. Zorote, 4. Philoline, 5. Leonte, 6. Timadon, 7. Almodice, 8. Meliane, 9. Cassandre, 10. La Ruïne, 11. La Debauche, 12. Prevost, 13, 14 et 15. Archers et soldat, 16. Belcar, 17. Araxe, 18. Thamys, 19. Pharnabaze. 20. Phulter, 21. l'Admiral, 22 et 23. Juges.

Toute ceste quantité de personnages se peut representer par dix ou douze acteurs au plus.

ARGUMENT.

Pharnabaze, roy de Tyr, et Abdolomin, roy de Sydon, après s'estre fait la guerre l'un à l'autre par l'espace de dix ans avec des evenemens si variables qu'on ne pourroit dire quel estoit le victorieux ou le vaincu, se resolurent d'en venir à un combat general, et de se choquer de toutes les forces de leurs estats, pour voir enfin qui demeureroit le maistre. Les Tyriens donc, sous la conduite de Leonte, et les Sidoniens sous celle de Belcar, fils des deux roys, jeunes hommes pleins de courage, donnent bataille, où la fortune, continuant à se jouer de ces peuples, voulut que la perte fut esgalle, et que les deux chefs d'armée fussent pris en diverses rencontres, et menez captifs par leurs ennemis, Belcar à Tyr, et Leonte à Sydon. Les deux pères, touchez de mesme passion de joie et de tristesse, font tresve d'un commun contentement pour donner quelque ordre à leurs affaires, mais avec des intentions bien differentes : car Pharnabaze, prince encore vigoureux, en qui l'aage n'avait pu esteindre ny amoindrir ceste ardeur guerrière et ceste haute ambition qui le possedoit dès sa jeunesse, et qui d'ailleurs, estant yssu de ce brave Straton, qui avoit autrefois restably le royaume de Tyr et ruiné la tyrannie des esclaves, mesprisoit son ennemy, que la seule faveur d'Ephes-

tion avoit tiré de la lie du peuple pour le faire monter au trosne royal. Il se proposoit donc de recueillir ses forces, de prendre lui-mesme la conduite de son armée, et, la trefve estant faillie, d'attaquer Abdolomin, duquel il esperoit venir à bout facilement, d'autant que par la prise de Belcar il ne restoit aucun capitaine Sydonien qu'on luy pût opposer pour luy faire teste. Au contraire, le bon Abdolomin s'essayoit par toutes voyes honnestes et legitimes de faire la paix, et, pour y preparer l'esprit du Tyrien, traitoit son fils Leonte non point en prisonnier de guerre, mais en prince qui le fut venu visiter. Pour cet effect, il luy permit sur sa foy de se promener en toute liberté par la ville, de frequenter les compagnies, et mesme voulut qu'on preparast des jeux et des balets pour divertir ce jeune prince de l'ennuy qu'il avoit conceu de sa prison. Or il arriva qu'en une assemblée, Léonte ayant jeté les yeux sur Philoline, belle et jeune dame mariée à un vieillard nommé Zorote, en devint si passionnement amoureux qu'il employa tous les artifices dont il put s'aviser pour en avoir la jouyssance. Pour ce dessein il deguise un page en fille, qui joue son roolle si accortement que Philoline consent aux volontés de son amant et à la honte de son mary ; mais le jaloux, ne pouvant souffrir une telle injure, se laisse tellement emporter au desir de vengeance, que, sans considerer la ruyne qui en pourroit arriver à son pays, il medite et marchande la mort de ces deux miserables amans. Cependant que Leonte s'engage trop avant dans ses affections impudiques, et qu'on luy prepare le piége dans lequel il doit perir, l'amour allume de plus chastes feux au cœur de Belcar. Les filles de Pharnabaze, Cassandre et Meliane, le voyent pendant sa maladie, causée par des blessures reçues en la bataille, et deviennent toutes deux esprises de la bonne grace et des merites de ce prince.

Ici commence la seconde journée.

Mais luy, touché d'une passion mutuelle pour Meliane,

jette Cassandre en un tel desespoir, qu'elle est preste de se tuer, si sa nourrice Almodice ne l'en eust empeschée. Sur ces entrefaites on apporte nouvelle à Tyr de la mort de Leonte, ce qui porte Pharnabaze à une telle fureur qu'il fait soudain mettre Belcar aux fers, avec dessein de le faire mourir cruellement dès le lendemain. Là-dessus Meliane est bien estonnée; neantmoins la douleur ne luy met point l'esprit en tel desordre qu'elle n'employe tous ses efforts pour sauver son amy. Elle pratique à force d'argent le capitaine du chasteau, et par l'entremise d'Almodice fait tenir prest un vaisseau pour executer son dessein ; mais la vieille, preferant les interests de Cassandre à ceux de sa sœur, l'introduit sous la faveur d'un voile dans le navire au lieu de Meliane, dont Belcar ne s'apperceut qu'il ne fut desjà un peu esloigné en mer. Lors il enrage, il forcène de se voir si laschement trompé; puis, ayant en vain cherché la nourrice afin de la massacrer, il se met dans un esquif à la mercy des eaux. Mais sa miserable amante, en desespoir de se voir ainsi mesprisée, s'estant donné du poignard de Belcar dans le sein, se jette dans la mer, où elle esteint sa vie et ses amoureuses flames. Son corps est porté par des pescheurs sur le rivage de Tyr, au pié d'un rocher, où Meliane, incertaine de la trahison qu'on lui avoit brassée, faisoit ses plaintes contre son fugitif. En cet estat Pharnabaze, qui cherchoit son prisonnier echappé, la trouva le poignard à la main, prononçant des paroles ambiguës qui luy font conjecturer qu'elle a tué sa sœur, et sur l'heure la fait condamner au dernier supplice ; mais la fortune, qui ne vouloit pas que les amours de cette chaste princesse eussent une si malheureuse fin, permit que Belcar, qui avoit rencontré par hasard sur mer un ambassadeur de son père, survient au point de l'execution et la fait retarder par sa presence. L'ambassadeur decharge Abdolomin envers Pharnabaze de la mort de Leonte, et luy fait voir par bons tesmoins et veritables informations que Zorote seul en est coupable, lequel on luy presente pieds et poings liés. D'au-

tre costé, Almodice, dont le vaisseau avoit esté pris et ramené par l'amiral de Tyr, pressée de sa conscience, declare toutes ses menées, et fait paroistre l'innocence de Meliane. Que reste-t-il plus sinon que nos deux amants, après tant de traverses, jouissent d'un doux repos dans les embrassemens d'un sacré mariage ? Ils conjurent donc Pharnabaze de leur accorder de vivre ou de mourir ensemble, et ce roy, après plusieurs difficultés, reçoit Belcar pour son gendre et son successeur. Les estats de Tyr et de Sidon sont reunis par le moyen de cette alliance, et toutes les precedentes discordes assoupies par une paix perpetuelle. Toute l'indignation de Pharnabaze se respand sur la teste de Zorote et d'Almodice, et ce qui reste de funeste sur le theatre est employé pour attiser les flammes où ils sont sacrifiez à la haine publique.



PERSONNAGES

DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

LEONTE, fils du roy de Tyr.

PHULTER, capitaine tyrien.

Le hérault sidonien.

ABDOLOMIN, roy de Sidon.

BALORTE, conseiller sidonien.

BELCAR, fils du roy de Sidon.

ARAXE, capitaine sidonien.

TIMADON, escuyer de Leonte

PHARNABAZE, roy de Tyr.

Le Courrier tyrien.

CASSANDRE et MELIANE, princesses de Tyr.

ZOROTE, vieillard sidonien.

PHILOLINE, femme de Zorote.

THARSIDE, sœur de Zorote.

Le page de Leonte.

ALMODICE, gouvernante des princesses de Tyr.

BAGOAS, ennuque.

LA RUYNE, LA DESBAUCHE, et un autre soldat, assassins.

Le Prevost de Sidon et ses archers.



TYR ET SIDON

TRAGI-COMEDIE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Où sont representez les funestes succez des amours de Leonte et de Philoline.

ACTE I.

SCÈNE I.

Leonte, prince de Tyr; *Phulter*, capitaine, *le hérault sidonien.*

LEONTE.



O grand fils de Junon, qui d'un tour de ton [bras
Peux lever un empire ou le verser à bas,
Dieu de tous les vaillans aussi bien que des
Thraces,
O Mars! père d'honneur, je te rens mille graces.
Et toy, puissant Hercul', honte des fayneants,
Invincible ennemy des monstres et geants,
Qui vois comme dans Tyr on revère ton temple
(Peut-estre le plus beau que tout le ciel contemple),
Mon patron, je t'estime entre les demi-dieux

Comme entre les flambeaux le soleil radieux,
Et promets à ce coup, si l'ennemy succombe,
A tous vos deux autels une entière hecatombe.
Car c'est de vos faveurs, ces deux derniers estés,
Qu'en ma charge ayant pris des soldats rebutés,
Des fuyards coustumiers, jouets de l'espouvante,
Moins fermes que la paille en tourbillon mouvante,
Je les ay rasseurez, les ay tant affermis
Qu'ils ont barre aujourd'huy sur tous leurs ennemis.
Tant de ces roytelets qui, depuis Alexandre,
Ont osé contre nous la Phenice entreprendre,
Ne pouvant plus d'eux-même en armes subsister,
Viennent ceux de Sidon tous en ligue assister. [blesme
Mais qu'ils sont bien trompez! je peins la crainte
Au milieu de leurs fronts dans leur enceinte mesme,
Tant sont-ils aculez, au petit pié reduits!

PHULTER.

Pensez-y, Monseigneur : ils sont trop bien conduits
Pour faire sans dessein des fuites et remises.
Tel lache bien le pié qui veut venir aux prises;
Ils ont un capitaine en santé revenu,
Leur prince, homme sans peur, qui n'est que trop
Pour un habile maistre en l'art de la milice. [cognu
Que si, jusqu'à present, il evite la lice,
Peut-estre qu'en cedant le champ plus spacieux,
Il veut s'avantager en assiette de lieux
Ou nous veut attirer par quelque stratagème.

LEONTE.

Nous y serons presens, et voilà ce que j'ayme.

PHULTER.

Ne meprisons jamais un adversaire armé.

LEONTE.

En refusant le choc peut-il estre estimé?

PHULTER.

Voyez que chaque jour il augmente ses forces.

LEONTE.

Il reçoit tous les jours quelques rudes entorses.

PHULTER.

Les premiers coups du jeu ne donnent pas le gain.

LEONTE.

Mais c'est un prejugé...

PHULTER.

Qui n'a rien de certain.

LEONTE.

Voulez-vous que du sort les erres je refuse?

PHULTER.

Non, mais que prudemment vostre conseil en use,
Et que, sans triompher de ces legers succès,
Nous reservions la joie à la fin du procez.

LEONTE.

Je ne vous vey jamais en humeur trouble-feste.

PHULTER.

Je ne vous vey jamais un tel luiteur en teste.

LEONTE.

Tant plus ay-je d'honneur en l'allant aborder.

PHULTER.

Mais tant plus de sujet de ne rien hasarder.

LEONTE.

De l'excez de prudence un brave cœur se moque,

Il faut, c'est trop attendre, il faut que je le chocque,
Ce grand entrepreneur, cet homme tant vanté
De bonheur, de courage, et de capacité,
Belcar, à qui mon père, un vray foudre de guerre,
N'a jamais sceu ravir un seul poulce de terre,
A qui j'ay destiné les effets de mon bras,
Jaloux de son honneur dès mon aage plus bas.
C'est où tend le desir de mon ame eschauffée,
Qu'un si digne ennemy me fournisse un trophée,
Qu'en funestes cyprez transformant ses lauriers,
J'enrichisse mon nom de ses exploits guerriers;
Ou, si le destin veult que d'une mort vaillante
Je rende à ce combat sa gloire plus brillante,
Je ne sçauroy choisir une plus brave main
Pour m'adoucir le coup du trespas inhumain.
Bref, voilà l'esperance où mon humeur se baigne;
Des villes, des tresors, que j'en perde ou j'en gaigne,
Il m'est indifferent; mon seul but est l'honneur,
Ainsi que le plaisir est celuy du veneur.
Voy-je pas un herault qui vers nous s'achemine?
C'est pour nous deffier, il m'en porte la mine.
Parlez, mon grand amy, ne soyez estonné.

LE HERAULT.

Je ne le fus jamais, prince heureux et bien né,
Car j'ay trop d'asseurance au chef qui me commande.
Belcar expressement, ô Leonte, vous mande
Qu'alors qu'il refusoit vos desirs pleins de vent,
Il reculoit un peu pour sauter plus avant;
Maintenant il vous offre, en bataille rangée,
La palme qui doit estre au vainqueur adjugée;
Que demain, s'il vous plaist, dès que l'astre du jour
Effacera le teint aux estoilles d'autour, [montre
Vous faciez battre aux champs et vous mettiez en
Pour à moitié chemin luy venir à rencontre.

LEONTE.

Dy-luy que ses delais ont desjà rabattu
Du splendide renom qui doroit sa vertu.
Il est encor matin : qu'il marche dès ceste heure ;
Il faut avant la nuit ou qu'il fuie ou qu'il meure.
Va donc, depesche-toy, nous n'avons que tarder.

LE HERAULT.

Je retourne au galop.

LEONTE.

Sus, allez commander
Que l'on sonne à cheval, qu'avec ordre on s'avance,
Qu'on arrenge nos gros en toute diligence.
Suivez de point en point le plan par nous tracé ;
J'iray dès que j'auray mon harnois endossé.

SCÈNE II.

Abdolomin, roy de Sidon; *Balorte*, courtisan.

ABDOLOMIN.

O filles de la nuict, inexorables Parques,
Qui, des moindres pasteurs et des plus [grands monarques
Filant les ans divers sur eux executez,
Les eternels destins dans le ciel projettez,
D'où vient, malignes sœurs, que vos funestes forces
Retranchent tout à coup des plus jeunes les forces ;
De ceux le plus souvent moissonnent le printemps
Qui devroient et voudroient respirer plus long-temps,
Et ceux qui, souls des biens, las des maux de ce mon-
N'ont autre ambition qu'une fosse profonde, [de,

On les voit tous courbés, malsains et malplaisans,
Trainer à contre-cœur le fardeau de leurs ans?
O mort! que tardes-tu que tu ne viens dissoudre
Ceste inutile chair en sa première poudre?
Que me peut-il rester à devider icy
De repos, de travail, de joye ou de soucy?
Ay-je quelque plaisir? Sens-je quelque amertume
Que l'usage commun ne me tourne en coustume?
N'ay-je point assez veu les destours et retours
De la reyne sans yeux qui domine en nos jours
Au gré du vent muable et de l'onde flotante?
Peut-elle plus forger sur sa boule inconstante
Un sort doux ou fascheux que je n'aye esprouvé?
Ou bien, si quelque chocq m'est encor reservé,
Que je ne prevoy point (car son ire attisée
De malheurs tous nouveaux ne peut estre espuisée),
Ravy-moy, douce mort, et rends d'un coup de faulx
Invisible ma cendre à ses derniers assaults.
Ha! si, comme l'on croit, et facile et glissante
Estoit à tous venans d'Averne la descente,
Le mortel icy-bas braveroit les malheurs
Et n'attendroit jamais des extrêmes douleurs.
« On ne doit de tout point appeller miserable
« Qui peut prendre à propos un trespas honorable.»
Si les secrets chainons qui jusqu'à ce jourd'huy
Ont accroché mon ame en son fragile estuy
Se pouvoient eslargir sans l'expresse ouverture
Du grand maistre qui tient l'empire de nature,
Jà dès maintes moissons s'estendroient en repos
Sous la poudreuse tombe et mes maux et mes os.
« Vivre à qui veut mourir n'est pas moins un martyre
« Que mourir est fascheux à qui vivre desire. »
Humains infortunez, las! d'où vient que tousjours
Vos plus ardents souhaits rencontrent à rebours,

Et que ceux d'entre vous ausquels semblent mieux ri-
Les plus aspres desseins où leur travail aspire [re
En fin n'y trouvent pas, en estans possesseurs,
Ce qu'ils s'y promettoient de biens et de douceurs?
Car, tant que vous vivez, vos ames non contentes
Ne conçoivent, chetifs, que nouvelles attentes,
Et parmy tant d'objects dont l'amour vous epoint,
Vous prisez tousjours plus ce que vous n'avez point.
Mais le plus vain desir dont s'abusent tant d'hommes,
C'est dans l'ambition des grandeurs où nous sommes,
Roys gesnez de soucis, qui parmy nos honneurs
Sommes tousjours en butte aux chagrins et frayeurs.
O cent fois plus heureux ceux qui passent leurs aages
A guider un troupeau sur l'esmail des herbages!
Si leur sceptre n'est d'or, mais de fresne esbranché;
Si leur corps n'est de pourpre, ains de toille caché;
Si pour mets plus esquis ils ont leur pannetière,
Leur hute pour palais, la paille pour littière,
Pour leur suite un mastin; si leur nom n'est connu
Qu'en un chetif hameau dont leur tige est venu,
Aussi sont-ils exempts de la mordante envie;
Leur ame en bas estat est d'honneur assouvie;
Ils dorment en repos, sans crainte et sans soupçons;
On n'espionne pas leurs humeurs et façons;
Ils n'ont à contenter tant d'avides sangsues
Qui briguent dans les cours des pensions indues;
Ils sont pleiges d'eux seuls, et ne sont obligez
De respondre en autruy du droict des mal jugez;
Ils n'ont soin des mefaits dont ils ne sont pas cause,
Le fardeau d'un estat sur leur dos ne fait pause,
Ils ne sont appelez, par blasmes differens,
Si paisibles, couards; si justiciers, tyrans.
« Plus un mortel est grand, plus grande est sa ruine
« Quand le sort impiteux contre luy se mutine;

« Plus grands sont ses malheurs, plus aussi ses pechez
« Sont du babil piquant d'un vulgaire touchez. »
Miserable maistrise, ou plustot servitude,
Qui nous fait grisonner par son inquietude !
O dangereux bandeau, dont tout homme chargé
Outrage ses voisins ou s'en voit outragé,
Si bien que l'un repugne à l'ame juste et sage,
L'autre pousse en fureur un genereux courage!
Depuis qu'un vieil amy du vainqueur Macedon
Mit en mes simples mains le sceptre de Sidon,
Combien ay-je tasché d'ombrager mes contrées
Sous l'aisle de la paix, si long-temps desastrées!
Paix, la fille du ciel, la mère des vertus,
Le juste cavesson des mutins abattus,
Nourrice des bons arts, sainct nœud de concordance,
Thresor de tout bonheur, et corne d'abondance;
Paix qui, peuplant la terre en despit de la mort,
Rend herbeux et desert le charontide port :
O paix ! mon cher desir, qu'ay-je fait pour t'atteindre
Et pour ce grand brasier dans mon terroir esteindre?
Qu'ay-je fait pour changer nos douleurs en soulas,
Nos corselets en socs, en faulx nos coutelas!
J'en atteste aujourd'hy les majestés suprêmes.

BALORTE.

Sire, tout l'univers, vos adversaires mesmes,
Vous le confesseront, et que par pieté
Vous mettiez en avant un trop libre traitté;
Voire quittant du vostre, encore que pour l'heure
D'entre ses regions vous teniez la meilleure.

ABDOLOMIN.

Que me servoit-il, las! si cest avide roy
Ne pretendoit pas moins que ma couronne et moy?
Maudite faim d'honneur, que d'horribles carnages

Sont provenus de toy sur nos tristes rivages,
Depuis que le flambeau qui marque les saisons
A logé douze fois en ses douze maisons! [geance
Les cieux en ont horreur; ses feux pleins de ven-
Ne dardent plus sur nous qu'une gauche influence.
Les champs, les ruisseaux, l'air et Mercure sont las
De porter, de couler, d'ouïr, de mener bas
Les charoignes, le sang, les hurlemens, les ombres,
D'hommes de part et d'autre incroyables en nombre.
L'orphelin nous deteste, et la vefve maudit
Nos conseils prodigans tant de peuple à credit.
Neptune par intervale, en calmant ses orages, [ges.
Quelque impiteux qu'il soit, nous reproche nos ra-
Mais quoi! plus j'ay tenté le train de la douceur,
Plus j'ay senty l'effort d'un injuste aggresseur,
En sorte qu'aujourd'uy ma ruine totale
Despend d'une rencontre en deffense inegale.

BALORTE.

Mon roy, prenez courage, et croyez que les cieux
Accableront enfin ce cœur ambitieux
A qui de l'univers le general empire
Selon sa vanité ne pourroit pas suffire
(Vicieux, neantmoins, qui ne merite en soy
La qualité d'un homme et moins celle d'un roy).
« Quelquefois pour un temps une injustice est forte,
« Mais il faut à la fin que l'equité l'emporte:
« Car les dieux tous benins, contraires aux tyrans,
« Sont des paisibles roys les gardes et garends. »

ABDOLOMIN.

Allons les supplier que leurs yeux secourables
Rendent en ce conflict nos armes favorables.

SCÈNE III.

Belcar, prince de Sidon; *Araxe*, capitaine sidonien;
le Herault.

BELCAR. [goureux,
Eh! pour Dieu, compagnon, si ce point vi-
Thresor des gens de bien, phanal des ge-
[nereux,
Si, dis je, ceste odeur qui seule de nous
Vive et non perissable après l'heure funeste, [reste
L'honneur, l'honneur sacré, cher prix de la vertu,
Ne gist totalement à vos pieds abbatu;
S'il vous demeure encore au fonds de la pensée
Quelque ressouvenir de la gloire passée,
Vous qui, sous ma conduite, avez six fois de rang
Fait noyer à ces gens leur orgueil en leur sang,
Sans que, dessous mon aisle, en aucune entreprise
Le sort ait contre nous desployé sa maistrise,
Hé! rentrez en vos sens, r'allumez cette ardeur
Qui de nostre patrie anime la grandeur.
Mes amis, il est temps, ceste espreuve dernière
Rendra nostre couronne ou libre ou prisonnière:
Car il ne s'agit point d'un butin estranger,
Ny d'un gazon voisin: le nostre est en danger.
En somme, si ce chocq leurs victoires n'arreste,
Pour nous et nos enfans la chaine est toute preste.
Pourquoy vaudrions-nous moins que ne faisions ja-
Quoy! ceste extremité qui seule rend hardis [dis?
Les renards fugitifs au fonds de leurs tannières
Ne nous remettra point en nos humeurs premières?
Voyez ces estendars semblables en couleurs
A ceux que de long-temps nous possedons des leurs,

Ornemens eslevez dans le temple où Minerve
D'un tutelaire soin nos murailles preserve.
Quel est tout leur amas? C'est le reste de ceux
Qui, moins dispos de jambe et plus assurez qu'eux,
Soubs l'effort de nos bras ont engraissé la terre,
Un reste mal conduit par un novice en guerre.

Araxe.

L'esclat de vostre front, second astre de Mars,
Agira sans harangue au cœur de vos soldarts;
Astre qui luit sur eux en riante planette,
Comme sur l'adversaire en sinistre comette;
Astre à son relever influant leur valeur,
Ainsi que son eclipse a causé leur malheur;
Malheur dont la vergongne empreinte en leur courage
Les rend tous transportez et tous muets de rage,
Prests à le reparer, vous estant spectateur.
« Autant vault le soldat que vault son conducteur. »

Belcar.

Voicy nostre envoyé qui diligent retourne.
Eh bien! le Tyrien vient-il quand on l'adjourne?

Le Herault.

Le message luy plaist; le terme seulement
Luy semble, quoique bref, differé longuement.
Il ne veut plus de temps!

Araxe.

L'esperance l'enyvre.

Le Herault.

Il veut que de ce pas la bataille se livre,
Ozant bien, Monseigneur, ainsi me discourir,
Qu'il vous faut à ce jour ou fuir ou mourir.

Belcar.

Ou fuir ou mourir! Outrecuidé jeune homme,

Digne que de ton nom quelque mer se surnomme!
Quelle bravade à moy! Je n'ay point là de choix :
Car je ne puis fuir, bien mourir une fois;
Mais, exposant ma vie à qui la voudra prendre,
J'en veux estre marchand, je la sçauray bien vendre.
Aux armes donc, enfans! courage! asseurez-vous
Que, si vous me suivez, le triomphe est à nous!

SCÈNE IV.

BATAILLE.

Leonte, Araxe, Soldats sidoniens; Timadon, escuyer.

LEONTE.

 moy! tourne, fuyard!

ARAXE.

Sortez de l'embuscade;
C'est le prince Leonte. O gentille brigade!
Empoignez-le vivant.

SOLDATS.

Vous voilà dans nos mains.
Ho! nous vous tenons bien! Tous vos efforts sont vains.

LEONTE.

Je creveray plustost. O ma lasche canaille!
Me laissez-vous tout seul au fort de la bataille?
Ha! mon cher Timadon, n'ay-je point de secours?

TIMADON.

Il ne tient pas à moy, je vous deffends tousjours;
Mais par plus grand effort la force m'est ravie.

SOLDATS.

Rends-toy, quitte le fer, ou tu perdras la vie.

SCÈNE V.

Phulter et *Belcar*.

PHULTER.

Holà ! soldats, holà ! ce Belcar si vaillant
Est digne de pitié, la force luy faillant.

BELCAR.

Non, non, que l'on m'achève, et que de ma patrie
Je ne voye aujourd'huy la liberté flestrie ;
Je n'auray le reproche, après estre vaincu,
Mon honneur estant mort, de l'avoir survescu.

PHULTER.

Prince, il se faut resoudre ; on vous fait courtoisie ;
Ostez le desespoir de vostre fantaisie.
Il tombe, soustenez-le, et prenez-en bon soin ;
Moy, je retourne au gros donner ordre au besoin ;
J'ay veu la Colonnelle encor à la meslée
Et des Idumeans l'asseurance ebranlée.

Icy se sonne la retraite.

SCÈNE VI.

Leonte, *Timadon*, *Soldâts sidoniens.*

LEONTE.


ue je soy prisonnier ! qu'on m'emmène captif !
Qu'ès mains de l'ennemy je soy tombé tout vif !
Que je me soy laissé desarmer et surprendre !

Bref, que si laschement je me soy voulu rendre!
Qu'aujourd'huy, le jouet d'un grand peuple amassé,
Estant du front au pied par leurs yeux compassé,
Je sente ma grandeur en triomphe exposée,
But de leurs maudissons, subjet de leur risée!
O rage! o desespoir! M'estoy-je ainsi promis
De faire mon entrée en ces murs ennemis,
Quand, un glaive à la droite, à la gauche une torche,
Pensant prendre leur roy sur le seuil de son porche,
Je m'estoy figuré d'exposer en butin
Leurs femmes et leurs biens au soldat libertin?

SOLDATS.

Que ce prince est fougueux!

LEONTE.

Je depite, je crève,
Je brusle, je me meurs, je raffolle, j'endève!
O ciel! o terre! o mer! ains, o gouffres d'embas,
Engloutissez mon corps, qu'on ne l'emmène pas,
Et privez le soleil de l'aspect de ma honte!

TIMADON. [monte?

Hola! mon maistre! Et quoy? la douleur vous sur-
Quel regret si poignant vous transporte le sens?
Estes-vous le premier des braves et puissans
Qui soit entré par force en prisons bien fermées,
Ayant les membres las et les mains desarmées?
Quoy! (sans vous comparer à de moindres que vous)
Le fort Olenien, Dieu fumant de courroux,
Ne fut-il pas lié de chaines importunes,
Chez le grand Ephialte, un temps de treize lunes?

SOLDATS.

Monsieur, consolez-vous. Belcar, nostre support,
Prisonnier comme vous, est en danger de mort.

LEONTE.

O dieux ! c'est dont j'enrage ! Eh ! Belcar est blessé;
Il ne s'est point rendu qu'il ne fust terrassé,
Privé de son bras droit, de vigueur, de monture.
Ainsi s'acquiert l'honneur, mesme dans la capture.
Mais moy, tout au contraire, ô mal-timbré cerveau !
Tandis que je m'amuse à viser au plus beau,
Que, passant le commun, les plus vaillans j'affronte,
Comme un lièvre aux panneaux on a saisi Leonte.
Or, baste pour ce coup, il convient de souffrir ;
Mais, si jamais se vient un tel danger offrir,
Je rabattray si dru l'acier porte-tempestes,
Escartant près de moy les bras, jambes et testes,
Qu'avant que m'embrasser ainsi qu'à cette fois,
Un Briare à cent mains y perdra tous ses doigts.

SOLDATS.

« Dieu bat les orgueilleux et la force leur oste ;
« Celuy conte deux fois qui conte sans son hoste. »

SCÈNE VII.

Pharnabaze, roy de Tyr ; *un Courrier.*

PHARNABAZE.



Dieux ! que j'ay de pensers l'un l'autre se-[duisans,
De mouvemens d'esprit l'un l'autre des-[truisans !
Combien d'impatience agite mon attente,

Et que mon esperance est douteuse et flottante !
D'où me vient cest effroy contraire à mon humeur ?
D'où ces chancellemens au cours de mon bonheur ?
Que doy-je redouter ? Au fonds, que puis-je craindre,
Si le ciel ne vouloit ses propres lois enfraindre
« (Ciel qui des cœurs hardis seconde les efforts,
« Et tousjours asservit les foibles aux plus forts) ? »
Car en nos deux partis, sans flatter, à tout prendre,
Quel point d'egalité m'y peut-on faire entendre ?
Quelle comparaison de peuple ny de roy ?
Quelle proportion d'Abdolomin à moy,
Moy, sorty d'un Hiram, Neptune de l'Azie,
Dont l'amitié puissante, en sa flotte choisie
Par le vaillant David et par son sage fils,
Mesla si dextrement les honneurs aux profits
Qu'ils mirent en leur temps dans l'enclos de leurs terres
L'or au prix de l'argent, l'argent au prix des pierres ;
Moy, neveu d'un Straton, dont la seule vertu
Releva sans effort ce beau sceptre abattu,
Lorsque des serfs cruels la troupe mutinée
Avoit des citoyens la race exterminée ;
Moy qui me puis vanter d'avoir tout restauré,
Repeuplé, rebasty ce royaume atterré,
Mieux que ce mien ayeul : car j'ay fait en cinq lustres
Les mazures du Tyr non guères moins illustres
Qu'alors que dominante en l'une et l'autre mer,
Ne se pouvant soy-mesme en soy-mesme enfermer,
Elle fit provigner un empir à Carthage
Qui doit debattre un jour du monde le partage ?
Enfin Tyr, propre mère à l'ingratte Sidon,
A Sidon parricide, indigne de pardon ;
Tyr, cité nompareille en raretez diverses ;
Tyr, qui seule arresta la conqueste des Perses ;

Tyr, que l'empereur grec n'eust jamais pu dompter
S'il ne se fust prouvé vray fils de Jupiter;
Bref, Tyr, la riche Tyr, sous l'heureuse conduite
D'un vaillant Pharnabaze et d'un Leonte ensuite,
Avec tant de guerriers adroits et genereux,
Imitans les vertus qui reluisent en eux,
Craindroit-elle Sidon, bien moins puissante ville,
Soubz un roy cazannier, d'estoffe basse et vile?
Que s'ils ont un Belcar remarquable en valeur,
Mon fils a le courage et plus noble et meilleur;
Puis leurs soldats sont mols, sont rebutez; en somme,
Entre tant de barbus on n'y cognoit qu'un homme.
Ce sont tous cerfs craintifs par un lion menez,
Mais mon ost est tout plein de lions deschainez.
Arrière donc de moy la peur, voire la doute,
Qu'un si foible ennemy ne soit mis en desroute,
Et, puisque nostre pourpre est la marque des rois,
Qu'à ce coup nos voisins ne reçoivent nos loix!
Arrière ces resveurs, ces charlattans augures,
Cerchants au cœur d'un bœuf de celestes figures,
Comme si d'un estat ou les biens ou les maux
Gisoient aux intestins des brutes animaux!
Arrière ces devins, ces fort-sçavants peu sages,
Qui veulent m'esbranler par sinistres presages!
J'espère que bien-tost un message certain
Desmentira leur art trompeur, obscur et vain,
M'annonçant que des cieux la juste bienveillance
Aura de mon costé fait tourner la balance.
Jà l'horloge six fois, à gouttes distilant,
A vidé son vaisseau d'un cours egal et lent
Depuis qu'on m'a mandé qu'en armes partiales
On alloit disputer les faveurs martiales.
Les cris en sont venus jusques près de ces lieux
Où je suis avancé, bouillant et curieux.

Pour apprendre plus tost les nouvelles heureuses
Que mon courage oppose à ces ames peureuses.
Mais j'entens quelque bruit. Ah! ce courrier qui vient
N'apporte rien qui vaille, à la mine qu'il tient.
Dites, ne celez rien; la palme desirée
Ne nous est-elle pas franchement demeurée?

LE COURRIER.

Sire, elle reste neutre, et l'un et l'autre camp,
Ni vainqueur ni vaincu, a delaissé le champ.

PHARNABAZE.

Quoi! font-ils encor ferme? O lascheté des nostres!

LE COURRIER.

Sans l'unique Belcar, ils se rendoient tous vostres.
Pour nous, par quatre fois, le sort a balancé;
Mais tousjours ce rocher son chocq a repoussé.
J'ay veu de nos coureurs, ayant deffait une aisle,
Donner jusqu'à Sidon, prests d'entrer pesle-mesle;
Belcar seul tenoit bon; mais un effort dernier,
En luy cassant le bras l'a rendu prisonnier.

PHARNABAZE.

Et mon fils?

LE COURRIER.

Il est sain; mais, ô roy grand et sage,
Excusez ma contrainte à porter un message...

PHARNABAZE.

Ha Dieux! parle, dy tout.

LE COURRIER.

Las! comme trop vaillant,
Il alloit, par depit, les plus forts assaillant.
Voilà qu'un escadron contre luy se rallie,
Dont il n'a peu sortir.

PHARNABAZE.

O jeunesse ! ô folie !

LE COURRIER.

Il l'ont environné tant qu'à force de bras
Ils l'ont trainé vers eux, vueille ou ne vueille pas.

PHARNABAZE.

O poltrons de sa suite ! aviez-vous du courage ?

LE COURRIER.

Le crespé de Vesper leur faisoit tant d'ombrage
Qu'à peine trois des siens virent son accident,
Tant en simple soldat il s'alloit hazardant.
Le premier y perit, s'en voulant entremettre ;
Le second, fort blessé, son passe-port impetre
Pour en donner avis ; l'escuyer Timadon
S'est jetté quant et luy dans les murs de Sidon.

PHARNABAZE.

O feux dominateurs des voutes azurées,
Qui, vous entrecoupans par dances mesurées,
Bigarrez chaque jour d'evenemens divers
Les plus certains projets de ce bas univers ;
Et surtout, et surtout toy, mon Dieu sanguinaire,
Qui, du cinquième rang de ce beau septenaire,
En un trone borné du foudre et du soleil,
Regis par tes aspects, pleins de feu nompareil,
L'esprit, le cœur, les nerfs, les artères, les veines
De ceux que genereux aux hazards tu promeines ;
Ah ! brave Odrysien, d'où viennent ces malheurs
Qu'un merité succez n'egale nos valeurs ?
Qu'avoit donc, pour conduire et pour bien entrepren-
Un belliqueux exploit, le fameux Alexandre ? [dre
Qu'avoit-il d'excellent plus que mon fils et moy,
Luy qui le monde entier assujectit à soy ?

Ce n'est que toy, Fortune aveugle, qui nous verses
Par coups inopinez ces cruelles traverses.
Mais si veux-je ou mourir ou vaincre à ton despit,
En livrant à Sidon la guerre sans respit.
Du vieil Abdolomin la deffaicte est facile:
Car, bien que pour un temps je perde mon Achille,
Moy qui suis vigoureux, j'ay des Ajax encor,
Des Tydides sans peur; luy n'avoit qu'un Hector.

LE COURRIER.

Nos chefs pour six soleils la trève ont transigée,
Attendant s'il vous plaist qu'elle soit prolongée;
Des corps des deux partis les guerests sont tous noirs,
Et là chaqu'un aux siens rend les derniers devoirs.

PHARNABAZE.

Retournez à Phulter, dites-luy qu'il departe
Mes gens ès garnisons, sans que trop on s'escarte.
Nos armes cederont aux rigueurs de l'hyver,
Mais il faut au printemps triompher ou crever.
Or par les loix d'honneur je suis forcé de faire
Un favorable accueil à ce prince adversaire.

LE COURRIER.

Il viendra lentement; en littière on l'a mis:
Sa blesseure autrement l'amener n'eust permis.

PHARNABAZE.

Il le faut bien penser, en tenir si bon conte
Que son doux traittement redonde sur Leonte;
Mes filles suppléront, par entretien discret,
A moy, qui ne le puis caresser qu'à regret.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

Cassandre et *Meliane*, filles du roy de Tyr.

Cassandre.

Ma sœur, qu'en pensez-vous ? Qu'en dirons-[nous au roy ?
Ce Belcar est troussé ; quant à moy, je le croy :
Voyez ce teint plombé qui son visage couvre,
Il se pasme à tous coups ; sa grand' blessure s'ouvre ;
Que s'il n'avoit, dit-on, que le mal apparent,
Le medecin pourroit se rendre son garend ;
Mais il faut que d'ailleurs quelque maligne cause,
Racine de sa fièvre, aux remèdes s'oppose.

Meliane.

Je laisse du public la juste inimitié ;
Mais en ce triste estat, pour moy, j'en ay pitié,
Et voudroy pour beaucoup que jamais nostre père
N'eust fait voir à nos yeux ce miroir de misère.

Cassandre.

Las ! que plust-il aux Dieux que nous tinssions icy
Son ostage trop cher qui nous met en soucy,
Leonte, nostre frère. Ah ! combien j'apprehende,
Mort ou vif cestuy-cy, que tel on nous le rende !
C'est ce qui nous oblige à ce fascheux devoir,
Et faut jusqu'à la fin nous forcer à le voir.

MELIANE.

Quelque ennemy juré qu'il soit à ma patrie,
D'une compassion mon ame est attendrie
Quand je voy sur son front, sur son œil languissant,
Un air majestueux à travers paroissant;
Puis ces graves discours ne tesmoignent en somme
Que douceur, que vertu, qu'humeur de galand homme.
Quel dommage pour nous qu'un cœur tant accomply
N'est autant d'amitié que de haine remply!

CASSANDRE.

Le mal d'un ennemy ne m'est jamais dommage,
Quelque vaillant qu'il soit et rare personnage;
Je ne le puis priser, ny le plaindre aussi peu,
Car je voy dans sa mine et le sang et le feu.
Quand je me ramentoy son courage barbare
Qui rompit nostre flotte au vu de nostre phare,
Embrazant, enfondrant (cruel plus que les eaux)
Nos plus vaillants soldats et nos meilleurs vaisseaux,
Et quand je me souviens qu'en deux fois trois ba-
[tailles
Il a porté l'effroy jusques dans nos murailles;
Enfin, quand mon esprit renouvelle à mes sens
Tant de nos grands guerriers par sa main perissants,
Il n'en faut pas mentir, sa valeur ne m'empesche
D'estimer que sa mort seroit belle depesche.
J'en tiendroy dignement nos dommages vengez,
Pourveu que nos captifs n'y fussent engagez.
Entrons.

MELIANE.

Je vous suivray, ne vous mettez en peine.
O courage de fer! Lestrygonne inhumaine!
Si ton cœur estoit noble, amy de la vertu,
Il seroit plus courtois vers ce prince abbattu.

« En un esprit bien né la charité doit luire
« Contre l'ennemy mesme, alors qu'il ne peut nuire.»

SCÈNE II.

Zorote, vieillard sidonien ; *Philoline*, femme de *Zorote*.

ZOROTE.

Où voulez-vous aller ? Quelle humeur sans [raison
De ne fuir rien tant que sa propre maison,
N'aspirer qu'à courir aux festins, à la dance,
Au trottoir du public se mettre en evidence ?
Enfin que faire au bal ? Ricasser, babiller,
Faire un hachis du pied, des fesses fretiller,
Tremousser tout le corps d'un geste deshonneste,
Au racler enroué des boyaux d'une beste ;
Bref, chercher une amorce à des pensers lascifs
Par des mouvements fols et des ris excessifs.
Non, non, ma femme, non ; laissez ce badinage,
Et prenez vos esbats en vostre seul mesnage,
Tantost à contempler vos joyaux plus exquis,
Tantost à calculer les biens par nous acquis,
Tantost du fin alloy demesler la monnoye,
Tantost sur un tissu d'or, d'argent et de soye
Bigarrant les couleurs d'un subtil entre-las,
Exercer le mestier de la sage Pallas ;
Tantost en nos jardins faire vos promenades,
Dans les compartimens ou dans les palissades,
Puis sommeiller au frais.

PHILOLINE.

Las! c'est ce qui me nuit,
Car je ne dors que trop tout le long de la nuict.

ZOROTE.

Tantost mettre nos vins et nos froments en vente,
Tailler de la besongne à chacune servante;
Tantost faire causer vos perroquets mignons,
Faire jouer, sauter, vos chiens et vos guenons,
Et quelquefois aussi fueilleter un bon livre :
Voilà comme en honneur la matrone doit vivre;
C'est de ces femmes-là dont le monde fait cas,
Non des legers esprits adonnez au tracas,
Qui paroissent n'avoir (odieuses coquettes)
Que du vent pour cerveau, pour langues des cliquettes.
La reyne icarienne, exemple tant vanté,
La perle de son temps, miroir de chasteté,
D'un Ulysse prudent la compagne très digne,
A rendu sa memoire à tout jamais insigne
En gardant son foyer auprès de son mastin,
Et s'amusant vingt ans sur sa toille sans fin.
Somme, c'est aux putains communes et venales,
Non aux femmes de bien, d'aller aux bacchanales.

PHILOLINE.

Que vous estes farouche et d'un malin penser,
Osant en general les dames offenser!
Car combien s'en voit-il de ma sorte en mon age
Qui ceste liberté ne prenne en mariage?
De se trouver au bal en honneste maintien
Et du tiers et du quart recevoir l'entretien,
Hanter ouvertement les bonnes compagnies
Où l'on ne faict ny dict aucunes vilenies,
Mon amy, c'est la mode, et qui fait autrement
Attire des voisins un mauvais jugement :

Quoy! ceste jeune femme en bride est bien tenue;
Il faut que son mary sotte l'ait recognue,
Ou bien luy-mesme est fol; il est jaloux, dit-on;
Peut-estre qu'il se sent mal seur de son baston.
De vray, je m'en abstiens souvent pour vous complaire;
Et sur quelqu'autre objet je tasche à me distraire;
Mais que jamais les ceps ne me soient eslargis,
Que je n'ose paroistre autre part qu'au logis,
Où depuis le matin jusques au vespre blesme
Je ne vois tousjours rien qu'une cadence mesme,
Le plus du temps seulette, ainsi qu'en un desert,
N'est-ce pas pour seicher le naturel plus vert?
Encor si, pour tuer l'ennuy de la journée,
Quelque petit enfant ornoit nostre hymenée!

ZOROTE.

Il ne tient pas à moy. Fays-je pas le devoir?

PHILOLINE.

N'ayant touché que vous, je n'en puis rien sçavoir.

ZOROTE.

Vous me payez souvent de response ambiguë.

PHILOLINE.

Souvent vostre soupçon de malice m'arguë.

ZOROTE.

On doit l'autour hagard de longes attacher.

PHILOLINE.

Pour en tirer plaisir si le faut-il lascher.

ZOROTE.

On donne au cheval gay la resne courte et forte.

PHILOLINE.

Une libre jument de plus beaux poulains porte.

ZOROTE.

La femme est plus que tous un volage animal.

PHILOLINE.

Plus de licence elle a, moins elle pense à mal.

ZOROTE.

Un point d'occasion seduit la plus constante.

PHILOLINE.

Que trop d'occasions quand le desir nous tente!

ZOROTE.

Enfin vous n'irez point; c'est assez contester.

PHILOLINE.

O Dieux! quelle rigueur! que je n'ose assister
En un bal de plain jour où je suis tant priée!
Helas! ma chere mere, où m'avez-vous liée?
Je vous l'avoy bien dit, que l'humeur d'un vieillard
Ne compatiroit point à mon esprit gaillard;
Qu'il vouldroit riotter lorsque je voudroy rire.
Ah! je prevoyoy bien ce maupiteux empire :
Qu'il me valoit bien mieux espouser un tombeau
Que de passer en dueil mon age le plus beau
En barreaux et verroux innocemment surprise,
Presqu'en un mesme estat que la fille d'Acrise!
O que ne suis-je morte! Helas! ô dieux, helas!
Contre une telle angoisse où sera mon soulas?
Il faut, il faut sortir; la voye est bien aisée;
Cherchons la liberté dans la plaine Elysée;
On peut tenir mon corps, non mon ame, en prison;
Une corde, un couteau, m'en feront la raison!

ZOROTE.

Estrange passion pour un desir frivole!
l vaut mieux luy ceder que de la rendre folle.

Appaisez-vous, ma fille. Et bien ! là, vous irez ;
J'accorde, pour ce coup, ce que vous desirez,
A la charge pourtant que ma sœur vous convoye
Et qu'en aucun devis sans elle on ne vous voye.
Je m'en vay la prier d'en accepter le soin.

PHILOLINE.

O la gentille garde, et dont j'ay grand besoin !
Je t'en respons, vieux fol, l'on te la garde bonne.
Qu'on m'arrache les yeux si je te le pardonne !
Icy me soient tesmoins la nopcière Junon,
Et le dieu conjugal, dont on chante le nom
Lorsque, deceinturant une tendre fillette,
On met sa teste au joug et sa fleur en cueillette,
Si je n'ay jusqu'icy souffert discrettement
De ce rude plastrier le mauvais traittement,
Sans avoir tant soit peu ma chasteté faussée,
Non seulement d'effet, ains mesmes de pensée
(Combien que maintes fois des braves courtisans
M'ont tenté de regards et discours seduisans) :
Car j'esperoy tousjours vaincre par complaisance
Et par humilité sa sotte insuffisance,
Prenant mesmes en gré son crachat et sa toux
Pour des baisers d'amy qu'on dit estre si doux,
Pourveu qu'il supportast mon humeur libre et gaye,
Jusques là que l'honneur n'en receut point de playe.
Mais, puisqu'un tel Saturne, un Tithon decrepit,
Aigrit de jour en jour mon trop juste depit,
Que ma sage conduite augmente sa manie,
Que mon obeyssance accroist sa tyrannie,
O femme du Tonnant, emperière des cieux,
Ou bien si j'ay juré par quelqu'autre des dieux,
O sainctes deitez, que cela ne provoque
Votre ire contre moy si ma foy je revoque.

Imputez-en le crime à ce cœur sans pitié
Qui promet de m'aymer comme estant sa moitié,
Me traitter en compagne, et non pas en esclave.
Voyez que peu s'en faut que mes pieds il n'entrave,
Qu'il ne m'attache au bloc comme un chien de berger.
Doncques, si desormais, pour un peu m'alleger,
J'imite non du tout Cyprine l'indiscrette,
Mais au choix d'un amy l'Aurore plus secrette,
Las! pardonnez-le moy : c'est un commun peché
Qui semble estre permis quand il est bien caché.
S'adresse donc à moy quelque homme qui me plaise,
Quelque beau cavalier, plein d'amoureuse braise,
Et qu'il maudisse Amour s'il n'en revient content.
Zorote, ouvre ton front : ta rameure t'attend;
Je te la planteray si profonde en la teste
Qu'elle ne tombera qu'à la mort de la beste.

SCÈNE III.

Zorote et *Tharside*, sa sœur.

ZOROTE.

Ma sœur, ma bonne sœur, ayez pitié de moy,
Soyez mon reconfort en mon cuisant esmoy;
Je n'y sçay plus que dire (encor moins que
[luy faire).
C'est un esprit leger, une humeur volontaire;
Je vous ay tout conté; si je ne luy permets,
La follastre qu'elle est ne m'aymera jamais.

THARSIDE.

Reprocher à l'amy ses fautes sans remède,
C'est plustost l'affliger que luy donner de l'ayde;

Parquoy je me tairay de vostre aveuglement
Qui vous a sans conseil procuré ce tourment,
D'espouser une fille, après un long veuvage,
Discordante à vos mœurs, mal sortable à vostre aage.
Mais, quoy que vous soyez si mal apparié,
Si vous faut-il brouter où vous estes lié,
Car de tous ses parents le credit et la force
Ne peut impunement vous souffrir un divorce.
Frère, corrigez donc, d'un procedé prudent,
Ce qui vous peut causer un sinistre accident;
Avant que l'accuser, jettez bien vos mesures,
Fondez vostre soupçon de fortes conjectures.
Telles ont le cueur gay, ne cherchant que le ris,
Qui n'ont aucun dessein d'offenser leurs maris,
Et telle a le discours et le front de Minerve,
Qui pour l'amy secret ses caresses reserve.
Il vaudroit mieux du tout la bride luy lascher
Que, roide la tenant, sans cause la fascher.
« La chose exactement aux femmes deffendue
« Leur est de plus en plus desirable rendue. »
Monstrez-vous le plus sage en luy cedant un peu;
Souffrez-luy quelquefois et la dance et le jeu,
Aux esbats innocents tenez-luy compagnie.
Il faut que par douceur telle humeur se manie.
Pour peu que vous daigniez à son gré vous changer,
Vous la verrez peut-estre au vostre se ranger.
Avisez neantmoins (voire sans qu'elle y pense)
Qu'elle n'abuse point d'une honneste licence:
« La seule seureté pour regner icy-bas,
« C'est d'estre mesfiant et ne le sembler pas. »
Lors, si vous cognoissez que son cœur se dévoye
(Cela ne se pourra sans que tost on le voye;
Moy je vous aideray, l'interest m'y semond;
Je sonderay son ame, et jusqu'au plus profond,

Soit par son entretien, soit à l'air du visage,
Soit par bons espions, qu'on peut mettre en usage).
En ce cas, vengez-vous, ne luy pardonnez rien,
Estant maistre absolu de la vie et du bien;
Employez sans pitié contre un si grand outrage
Jusqu'aux coups de poignard dissouls en un breuvage.

ZOROTE.

Helas! ma bonne sœur, je m'en repose en vous;
Selon vostre conseil, je luy seray plus doux.
Mais d'estre baladin mon age me dispense;
Tu me soupçonnerois de rentrer en enfance.
Vous, veufve encore fresche et libre, sans suivant,
Aux heures de loisir visitez-nous souvent.
Je luy permettray tout en vostre compagnie,
Puisque vous auriez part en mon ignominie.

THARSIDE.

Je respons que sans bruit j'auray les yeux ouverts,
Et ne souffriray point qu'elle aille de travers.

SCÈNE IV.

Belcar au lict, *Meliane*.

BELCAR. [trême,

Souspirs, seul entretien de mon ardeur ex-
Voulez-vous pas m'oster ou me rendre à
[moy-mesme?
Si vous estes de vent, donnez-m'en quelque
En me refroidissant ou bruslant tout à fait. [effect
Prenez un choix certain dans vos effects contraires.
J'ay tort : vous n'estes pas des souspirs volontaires :

Car, naiz avec le feu, vous ressemblez aux vents
Dont le mont de Sicile a ses esclairs mouvans,
Et ne pouvez causer qu'une flamme cuisante.
Mais au moins pouvez-vous la rendre plus luisante.
Enflez-vous donc si fort de sanglots eslancez
Qu'on cognoisse l'effort dont vous estes poussez,
Et, puisque vostre chocq ma parole retranche,
Faites ce qu'elle eust fait si vous la laissiez franche.
Jettez l'esclat si haut de mes plaintes dans l'air
Qu'on entende mon mal comme on le voit à clair.
L'effet en paroist trop : eventez-en la cause;
Hardis enfans d'amour, dites ce que je n'ose.
Quoy! pensez-vous tenir mon brazier immortel?
Non, dans le cœur d'un homme il ne peut estre tel;
Mon ame quittera, pour se mettre à son aise,
Si vous la pressez trop, le foyer et sa braise;
Et lors ne pensez point me suivre en mon trespas,
Car jamais les souspirs ne descendent en bas.
Pensez donc à vous-mesme, et, si vous voulez vivre,
Faites que la pitié quelque repos me livre.

MELIANE.

De quelle inquietude est cet homme troublé?
Je crains fort, à la fin, qu'il n'en soit accablé.

BELCAR.

Hau-là! qu'ay-je entendu? Que ces rideaux on ouvre.
Ah!

MELIANE.

Las! bons dieux, son œil d'un nuage se couvre.
Il se pâme! accourez, à l'ayde venez tous!
Du vinaigre! Il revient: je sens battre son poulx.
Qu'il me fait de pitié! Monsieur, prenez courage!
Ne le laissez plus seul, l'entretien le soulage.

BELCAR.

Madame, excusez-moy.

MELIANE.

Prince, nostre vainqueur,
Grand d'esprit, de renom, de fortune et de cœur,
Tous jugent d'une voix que la guerre chagrine
D'un dueil interieur vous devore et vous mine;
Que c'est un mal caché, non le mal apparent,
Qui vous rend le teint jaune et l'œil demy mourant.
Me le celerez-vous? Quelle angoisse incognue
En vostre guarison de santé vous denue?
Que si l'esloignement d'un bon père vous cuit,
Eh! ne voyez-vous pas que l'ennuy vous y nuit?
Mourant, vous esloignez pour jamais sa presence;
Ou bien, si le regret d'estre sous la puissance
D'un monarque ennemy vous va persecutant,
C'est là qu'il vous sied mieux de paroistre constant.
« L'invincible vertu dont l'ame est remparée
« Chez les plus grands haineux se doit rendre admirée. »
Au fond, ne craignez point: vous n'estes pas en main
D'un Cyclope cruel, d'un Busire inhumain.

BELCAR.

Chef d'œuvre de nature, adorable princesse,
De vray, c'est un soucy qui me gesne sans cesse,
Qui m'attache en ce lit, voire, et doit à la fin
Me porter à Charon, miserable butin,
Puisque c'est trop oser d'esperer le remède.
Toutesfois, je reçoy vostre enqueste à mon ayde;
Ma langue s'enhardit avec vostre bonté
Et mon piteux estat se donne liberté.
Mais je veux, s'il vous plaist, avant que de vous dire
Mon secret important, que chaqu'un se retire.

Vous sçaurez donc, Madame, et ne vous faschez [point,
Qu'un amour indiscret m'a reduit à ce point :
Les yeux doux et meurtriers d'une fille royalle
(Qui dans tout l'univers à vous seule s'egale)
Ont de rayons subtils un brasier allumé
Au profond de mon sein dont je suis consumé.
Homme presomptueux ! Las ! je ne suis pas digne
Seulement d'aviser son front en droitte ligne.

MELIANE.

Il s'esmeut de rechef. Monsieur, reprenez cœur.
O le petit sujet d'une grande langueur !
Si c'est là le seul point qui vous melancolie,
Secouez desormais le chagrin qui vous lie.
Estimez-vous si peu vos merites cognus ?
Où seroit la beauté, fust-elle une Venus,
Qui de vous posseder ne s'estimast heureuse ?
Reveillez vostre force : « une ame genereuse
« Jamais sur ses desseins ne demeure en deffaut ;
« Le ciel ayde au mortel aspirant tousjours haut. »
Brisons là de discours, car je crains, pour ceste heure,
De vous importuner par ma longue demeure ;
Mais, si cela vous plaist, souvent je viendray voir
Si mon conseil aura sur vous quelque pouvoir.
Adieu, brave Belcar.

BELCAR.

Deesse des Charites,
Le ciel vous recompense au prix de vos merites !
Qu'une bonté si rare en si rare beauté
Se rencontrast ailleurs qu'en la divinité,
Qui l'auroit peu penser ? O merveille du monde !
O ma bonne fortune à nulle autre seconde !
Çà, çà, je veux guarir ; levez-moy l'oreiller ;
Qu'on ne vienne à ce coup du vivre appareiller.

ACTE TROISIESME.

SCÈNE I.

Leonte, Timadon.

LEONTE.

Tant plus, mon Timadon, je pèse et con- [sidère
La prise de Belcar et l'age de son père,
Tant plus je me console, esperant voir en [bref
La fin de ce royaume orphelin de son chef.
As-tu bien veu ce geste et leu dans cette face?
Le bon homme se meurt, quelque mine qu'il face ;
C'est un tronc sans vigueur, un corps demy transi.
As-tu veu qu'il sembloit se rendre à ma mercy
Quand, d'un traité de paix me faisant la semonce,
J'ay, luy rivant ce clou, fait ma brusque response ?
Ceste affaire, ay-je dit, n'est pas mise à mon choix :
Que de Tyr et Sidon les conseils et les roys,
Jugent si l'on pourroit rendre bien terminée,
Sans la mort d'un party, nostre guerre obstinée ;
Pour moy, qui chez mon père ay moins de volonté
Que prisonnier chez vous je n'ay de liberté,
Si diray-je en passant que selon mon courage,
Il me seroit plus doux, sans un plus grand carnage,
Qu'entre Belcar et moy, par un dernier effort,
On sousmit en duel le plus foible au plus fort :
Car aussi bien jamais nos valeurs corrivales
Ne se pourront tenir en des bornes egales.

TIMADON.

J'ay veu que ce discours, si prompt et genereux,
L'a saisi tout à coup d'un tremblement peureux ;
Mais comme il est matois, leurré d'experience,
Il vous a respondu qu'il prenoit patience,
Et que le Ciel, arbitre aussi juste que fort,
Jugeroit sur vous deux et du droit et du tort ;
Que ce n'est point la peur, mais l'humanité douce,
Qui pour le bien public à ceste offre le pousse ;
Ce que pour vous montrer, il vous donnoit pouvoir
En l'enclos de Sidon de tout ouïr et voir,
Sans garde et sans garend que vostre foy jurée,
Asseuré qu'avisant sa place remparée,
Ses magazins fournis, ses galions armez,
Et ses sujets nombreux en deffense animez,
Vous n'estimeriez plus qu'une entière conqueste
Fust entre vous et luy si facile et si preste.
A ces mots, un sanglot du profond de son cœur
A doublé de ses yeux l'ordinaire liqueur.

LEONTE.

Aussi ne vois-tu pas, nonobstant toute ruze,
Que chacun des passants a la face confuse?
Que tous, de çà, de là, s'assemblent murmurans,
Et dès qu'on m'apperçoit, que les plus apparents
Font signe au menu peuple et composent leur geste,
Pour nous faire sembler que rien ne les moleste.
Croy-moy, que ce grand bal où je suis invité
Se fait à ce dessein plus que par gayeté.

TIMADON.

Nous en voicy bien près; c'est à l'hostel de ville.
Voyez les jeunes gens qui viennent à la file.

LEONTE.

De vray, ceste cité son renom ne dément.

Que de monde assemblé ! Quel riche bastiment !
Quelle place marchande, et que de grandes rues !
Que les toicts y sont hauts et les boutiques drues !

TIMADON.

Vous ne voyez pas tout : un spectacle nouveau
Paroist derrière nous, bien plus riche et plus beau.

LEONTE.

Ha ! Dieu, que voy-je là ? Quel œil et quel visage !
Sçachez ses qualitez, son nom, son parentage.
O quel teint ! quelle taille ! et feroy-je pas mal
Si je ne luy donnoy l'ouverture du bal ?

SCÈNE II.

Tharside, *Philoline*, puis *Timadon* et *Leonte* à l'escart.

THARSIDE.

Ma sœur, je suis pour vous ; je l'ay dit à mon [frère,
Selon vostre age tendre, il vous est trop [severe :
Excusez jusqu'icy son chagrin naturel,
Car, s'il me tient promesse, il ne sera plus tel.

PHILOLINE.

Voilà quelques seigneurs qui là devant s'arrestent,
Et de nous, ce me semble, à nos voisins s'enquestent.

THARSIDE.

C'est le prince de Tyr, pour lequel honorer
On fait à frais publics tout ce jeu preparer.

Philoline.

Passons viste et l'œil bas.

Tharside.

Ne courons pas la poste.
Il faut civilement respondre s'il accoste.

SCÈNE III.

Leonte, *Tharside*, *Philoline*, *Timadon.*

Leonte.

Mesdames, accordez à ce pauvre estranger
Ce que vous pouvez bien sans frais et sans [danger.

Tharside.

Les pauvres, Monseigneur, ne vous sont pas [semblables.

Leonte.

Je suis des moins dolents, mais des plus miserables.

Tharside.

Vous n'avez mal qu'autant qu'il vous plaist en avoir.

Leonte.

Mais les biens que je veux sont hors de mon pouvoir.

Tharside.

C'est à Jupiter seul d'avoir ce qu'il souhaitte.

Leonte.

Vostre sœur ne dit rien; seroit-elle muette ?

THARSIDE.

Excusez la pudeur propre à ses jeunes ans.

LEONTE.

Mes devis à l'honneur ne sont jamais nuisans.

THARSIDE.

Sa condition simple à vous ne s'apprivoise.

LEONTE.

Elle a trop de beauté pour n'estre pas courtoise.

PHILOLINE.

Prince, pardonnez-moy, je suis neuve à la court.

LEONTE.

Vive la nouveauté ! C'est la mode qui court.

PHILOLINE.

Que vous plaist-il de moy? Monsieur, on nous regarde.

LEONTE.

Mon discours ne craint point la foule babillarde.
C'est, Madame, en un mot, que ces adolescents,
Du malheur de ma prise entre eux s'esjouissants,
Et feignants toutesfois de me vouloir complaire,
M'ont fait du premier bransle une offre volontaire,
Avec droit de choisir quelque digne beauté
Pour luy donner sa part en ceste primauté.
Or, après plusieurs tours et longues promenades,
Jettant de toutes parts mes errantes œillades,
J'ay jugé que vous seule, en tout ce grand pourpris,
Meritez d'emporter cest honnorable prix.
C'est dont je vous suplie, ô belle, qu'on vous voye
Servir comme d'aurore à ce beau jour de joie.

PHILOLINE.

L'honneur que vous m'offrez sur un premier aspect

Ne peut (pardonnez-moy) qu'il ne me soit suspect.
Monsieur, vous me sondez, en vous donnant carrière,
Si je seroy d'humeur si credule et grossière
Que de m'attribuer et recevoir en gré,
Moy qui suis du commun, le plus noble degré.
Mais, outre qu'en cela mon jugement se range
A l'advis d'un miroir plus qu'en vostre louange
(Car ce qu'on voit en moy de passablement beau
Près de tant de soleils n'est qu'un petit flambeau),
D'ailleurs je feroy tort aux illustres princesses,
Aux dames de grand lieu, marquises et duchesses,
Sur qui votre grandeur doit estendre son choix.

LEONTE.

Ceste excuse est modeste, et vaine toutefois :
Car vous jugerez bien du merite d'un autre,
Mais vous estes suspecte en l'estime du vostre.
Nul ne peut justement se dire tel qu'il est;
Quelquefois par humeur à soy-mesme on desplaist,
Et l'on pèche aussi bien (faute de se cognoistre)
En se prisant trop peu qu'en voulant trop paroistre.
Vous ne sçauriez faillir qu'en ceste extremité.
(Car qui peut trop louer une divinité?)
Mais mon eslection se trouvera suivie
De tout œil clair-voyant non prevenu d'envie.
C'est pourquoy je m'arreste en mon dessein premier.
Quant à la dignité de mon rang coustumier,
En ces lieux d'allaigresse on porte ses offrandes
Aux plus belles du lieu, sans esgard aux plus grandes,
Et moy, dès mon berceau de grandeur assouvi,
Des pareilles à moy n'ay point le cœur ravi,
Si ce n'est que le ciel, par bien rare aventure,
Orne leur qualité d'autres dons de nature.

TIMADON.

Les grands ont ceste humeur, et leurs femmes aussi
Au choix des favoris en font souvent ainsi;
Amour sçait ajuster les cœurs de tous calibres;
Des princes aux petits les amitiez sont libres.

LEONTE.

Je mets le prince à part, et vous parle en garçon.

PHILOLINE.

Si je vous esconduis, c'est en ceste façon.
Il faut apparier les garçons et les filles,
Et ne s'arrester point aux mères de familles.

THARSIDE.

Ma sœur, n'estrivez plus. Cest honneur non brigué
Ne vous sera jamais en reproche allegué.

PHILOLINE.

Une si grande gloire à l'abord m'a troublée.

LEONTE.

Çà, vostre belle main; n'attardons l'assemblée.

THARSIDE.

Suivons, Monsieur, allons.

TIMADON.

Vous avez grand soin d'eux
Si nous faut-il dancer un bransle gay nous deux.
Elle glisse en la presse ainsi qu'une couleuvre.
Messieurs, j'en ay bien mis de plus laides en œuvre.

SCÈNE IV.

Pharnabaze, Phulter.

PHARNABAZE.

Que t'en semble, Phulter? N'ay-je pas eu rai-
[son
De rembarrer ainsi la mignarde oraison
De ces ambassadeurs envoyez pour m'in-
A perdre l'avantage et ma gloire destruire? [duire
Que je fisse la paix rendant ce que j'ay pris!
Où seroit mon courage? où seroient mes esprits?
Vrayment, la voilà bonne! Ils n'ont plus que leur ville
Qui les puisse exempter de la chaine servile;
Mes gens les ont battus jusqu'aux pieds de leurs tours,
Je tiens leur plat pays, leurs chasteaux et leurs bourgs;
J'ay le double sur eux et par mer et par terre, [re;
Tant en forts combatants qu'en bons vaisseaux de guer-
Ils n'ont plus de bons chefs, de finances fort peu,
Et quitter la partie avec un si beau jeu!
Non, non, leur ay-je dit, Abdolomin se trompe
Croyant qu'en si bon train ma course j'interrompe;
Le grand Philippien, venant s'assujettir
Avec tout l'univers la genereuse Tyr,
« M'a laissé pour leçon qu'une ame bien guerrière
« Jamais ne doit planter ses bornes en arrière;
« Qu'on peut bien partager, quand on en est requis,
« Ce qu'on veut conquerir, non ce qu'on a conquis.»
Qu'il se dispose donc par offre volontaire
A ceder au plus fort, se rendant tributaire
(Et s'assure en ce cas d'un traittement si doux

Qu'il ne renaistra plus de rancune entre nous),
Ou bien qu'il se prepare à jouer de son reste
Dès que Titan luira dans le Mouton celeste;
Que, touchant mon Leonte, il m'est indifferent
Pour change de Belcar s'il le garde ou le rend:
Je n'ay pas, Dieu mercy, les forces tant cassées
Que je ne souffre encor les armes endossées.
Mon courage n'est point affoibli par le temps,
Et nonobstant ce poil j'ay mes bras de trente ans.

PHULTER.

O mots dignes de vous, en qui l'honneur reside,
Dont l'esprit et le cœur se conservent sans ride
Sous le fardeau des ans comme en la jeune ardeur!
Vostre meur jugement fut tousjours sans verdeur.
Aussi je suis certain (tant claire est l'apparence,
Voyant les ennemis si descheus d'asseurance),
Je voy, di-je, grand roy, dès vostre seul abord,
Qu'ils flechiront du tout sous l'effroy de la mort;
Ou, si, plus obstinez, ils sentent la deffence,
Je pense desjà voir nostre assault qui s'avance,
Après le fort belier, à leurs foibles remparts,
Pour y planter dessus nos vainqueurs estendarts.
Et lors, soit que Leonte, en si noble conqueste,
Soit encor en l'enclos ou soit à nostre teste,
Pour le ravoir absent ou present l'imiter,
On verra nostre bande au double s'irriter.
Au contraire, Sidon, de son prince estant veufve,
Ne pourra s'empescher que la peur ne l'emeuve.

PHARNABAZE.

Or conte-moy, Phulter, comment, à ceste fois,
Le champ fut balancé par un tel contrepois
Que deux camps ennemis esgaux se retirèrent,
Les deux contraires chefs prisonniers demeurèrent.

Je ne l'ay pas bien sçeu : jamais d'un long discours
Je ne souffre empescher ma cholère en son cours.
« On doit, quand un revers à nos desirs s'oppose,
« Preferer le remède au recit de la chose. »

PHULTER.

Si tost qu'au rendez-vous nos drapeaux s'arborants
Furent tous accomplis de files et de rangs,
Du terroir reconquis nous passasmes les bornes ;
Le Tente estant gayé, jà vis à vis des cornes
Du mont Antiliban nos quartiers se plaçoient,
L'horreur et le trespas devant nous s'avançoient,
Et le gay souvenir des victoires passées
Estourdissoit le ciel de nos voix eslancées.
Ainsi voit-on souvent, par un vol passager,
En un ordre constant sous leur chef se ranger,
Puis faire, en hachant l'air, les haut-volantes grues,
Qu'au clairon de leurs cris retentissent les nues.
Belcar, voyant de loin ce pompeux appareil,
Et n'ayant le bonheur ny le nombre pareil,
Mesme recognoissant la fougue refroidie
De ses soldats, battus durant sa maladie,
Connilla quelques jours, esquivant, reculant,
Mais tousjours en sa marche aussi ferme que lent,
Tant qu'il fut emparé d'une colline forte
Où l'on n'eust sceu couper ses flancs en nulle sorte.
Là chacun, l'œil à l'erte, en sa poste sujet,
Voyoit à tous moments quelque nouvel objet
D'allarmes, de coureurs, d'escarmouche attaquée,
Où la fortune estoit diverse remarquée.
Nos camps se ressembloient d'ordonnance à peu près,
De cheval et de pied les descocheurs de traits
Composoient l'avant-garde, où, comme à l'ordinaire,
Eux et nous avions mis l'Arabe mercenaire.

Parmy nos bons coureurs, qui, sur chevaux legers,
Du dard et de l'escu secondoient les archers
(Ainsi que les boucliers meslés de piques seiches,
Serrez, faisoient espaule aux fantassins à flesches),
Les lanciers harnachez, targuez de chariots
(Pour eux des Syriens, pour nous des Cypriots),
Faisoient l'une et l'autre aisle au corps de la bataille,
Tous bien armez à cru, de la plus grande taille.
Ses plus gros bataillons, d'un et d'autre costé,
Avoient leur alliez de la Triple-cité,
Et d'estrangers pietons, luy sa grecque phalange,
Nous les forts Philistins, pour luy rendre le change.
Nostre bagage, en queue, avoit pour son appuy
Des troupes à deux fronts, ce qu'il n'avoit pas, luy,
Car sa ville à son dos l'asseuroit. A la teste.
Chacun s'esjouissoit comme allant à la feste.
A ce notable jour, files et rangs dressez,
Tous reluisants de fer, ou de bois herissez,
Nous courons la campagne, où la cavalerie
Gardoit son parallèle avec l'infanterie;
Maint peloton volant de tireurs asseurez
Sçavoit et sa retraitte et ses pas mesurez.
La marche, en approchant, fut egalement fière,
On avoit my-party le jour et la poussière;
Nostre avantage estoit en plus de combattants;
Mais le Sidonien, rusé comme en tout temps,
Par evolutions, au debat d'un passage,
Nous donna le soleil et le vent au visage.

PHARNABAZE.

Vous combattiez le ciel.

PHULTER.

Jà les enfans perdus
Estoient entrelassez, pesle mesle espandus;

Les gros vindrent au chocq. O terrible journée,
Au seul gain de Charon par le ciel destinée!
Tant de voix, de tambours, de cliquetis divers,
Faisoient comme en chaos resoudre l'univers;
Bellonne, ayant au front de Gorgonne la creste,
Chassoit avec son fouet la rage et la tempeste
Dans l'estour acharné; sans nombre les esprits
Sortoient des corps tremblants avec horribles cris.
Là, de l'acier trenchant et du fer de sa lance,
Mon prince executa mille traits de vaillance,
Taillant et renversant plus d'ennemis navrez
Qu'on ne voit tresbucher de fleurettes aux prez
Quand un robuste ouvrier, à l'eschine estendue,
Fraye d'un courbe outil la rive non tondue.
Tout cède à sa fureur, et croy mesmes qu'un Dieu,
Caché de son harnois, combattoit en son lieu.
Il tenoit l'aisle gauche, et Belcar à la droitte,
Aussi violemment qu'adroittement exploitte:
Il esclaircit les rangs; jamais la fière Mort,
Par la main d'un mortel ne rendit tel effort.
Le foudre suit l'esclair de son acier qu'il lève,
En forçant les plus forts sans pardon et sans trève.
Que si lors ces deux chefs se fussent abordez,
Ils eussent seuls pour tous les differends vuidez.
Leonte de sa part enfonce la victoire,
Belcar ne trouve rien qui demente sa gloire;
Mais le pieton se mesle et demeure douteux.
Qui voit sur le sablon de l'ocean venteux
Le flus, s'entrechoquant au progrès des marées,
Empietter peu à peu d'avances rembarrées,
Voit comme, en nous mouvant d'un variable cours,
En arrière, en avant, nous avançons tousjours.
La palme estoit à nous, quand d'un vallon plus pro-
Une embusche puissante à travers se decoche. [che,

Là vostre fils, trop prompt, sans conduite avancé,
Se laissa prendre, helas ! comme il se veid pressé,
N'ayant que trop de cœur, mais manque de conduite.
Belcar, doublant sa pointe et chauld en sa poursuite,
Perçant ses fantassins, à nostre flanc revint ;
Mais un escadron frais vertement le soustint ;
Luy, trouvant resistance et foible d'une playe,
Avise à son danger et la retraitte essaye ;
Lors son cheval luy tombe et son bras est froissé ;
On le prend à mercy comme il est terrassé.
La lumière faillante, on commande aux trompettes
D'assembler les restants à diverses cornettes.

PHARNABAZE.

Si ce cœur magnanime estoit propre à plier
Et par un bon tribut sous moy s'humilier,
Je te diroy, Phulter, un secret en fiance
Qu'avec luy je pourroy tramer une alliance.
Que ne feroy-je point et qui ne me craindroit,
Au bras gauche un Belcar et mon Leonte au droit ?

SCÈNE V.

Leonte, Timadon.

LEONTE.

Ah ! qu'elle parle bien, dance de bonne [grace !
J'y seroy bien cent ans avant que je m'y [lasse !
Timadon, mon amy, je ne m'en puis ravoir.
Dieux ! qu'une belle femme a sur nous de pouvoir !
J'ay l'esprit tout saisi, j'ay le sein plein de flâme ;

Enfin je suis navré jusqu'au profond de l'ame,
Et faut, à quelque prix que j'en puisse jouyr,
Gaigner ce beau tendron qui ne me peut fuir.
Je recognoy desjà que la place est prenable,
Et pense avoir rendu la bresche raisonnable.

TIMADON.

Commandez-vous, mon maistre, en cet aspre desir,
Ne vous prodiguez point pour un petit plaisir :
C'est chez vos ennemis, où vous estes en serre ;
Laissez là les amours et pensez à la guerre.

LEONTE.

« Mars et son fils Amour ont chacun leur saison :
« L'un règne à la campagne et l'autre à la maison.»

TIMADON.

Il ne faut que la paix où Cupidon domine,
Car l'amour feminin les grands cœurs effemine.

LEONTE.

Quoy! le Dieu des combats fut l'amant de Cypris.

TIMADON.

Mais il fut sur le fait honteusement surpris.

LEONTE.

O la honte gaillarde, où ceux qui s'en mocquèrent
D'un semblable desir eux-mesmes se piquèrent!
Les plus braves guerriers que l'histoire a louez
Aux belles de leur temps souvent se sont jouez.

TIMADON.

Mais plusieurs comme Hercule en ont perdu la vie.

LEONTE.

Sa mort d'honneur divin fut neantmoins suivie.

TIMADON.

Rien n'a terny l'honneur de ce dompte-geant
Que de s'estre montré lascif et fay-neant,
Lorsque dessous ses lois la royne de Lydie
Amusoit à filer sa dextre accouardie.

LEONTE.

Si fut-il admiré pour masle très puissant
D'en avoir, une nuict, defloré demy-cent.
Qu'il sied mal à vostre aage, à vostre nourriture,
De faire le stoïque ennemy de nature!
En la jeunesse il faut que ce mal ait son cours.
Si vous me voulez plaire, au lieu d'un tel discours,
Cerchons l'invention la plus prompte et plus seure
D'avoir la guarison d'où me vient la blesseure;
Il y faut proceder de subtile façon;
Le tout est d'eviter du mary le soupçon:
Car je voy que la belle est d'un abord facile,
Et qu'à ce premier choc sa chasteté vacille.

TIMADON.

Excusez, Monseigneur, la crainte que j'en ay:
C'est de vous voir en vain d'un tel soucy gesné,
Sans pouvoir parvenir où vostre cœur aspire.
« Un desespoir d'amour de tous maux est le pire. »
Car, s'il en est ainsi comme le bruit en court,
Que son vieil radotteur la retient de si court
Qu'il ne rend à nul homme accessible sa porte,
Et que fort rarement il permet qu'elle sorte,
Vous n'en chevirez pas, car ce mattois grison
Luy donneroit plus tost la mort ou la prison.
Lors, au lieu d'alleger vostre peine à vous-mesme,
Vous mettrez elle et vous en un peril extréme.

LEONTE.

Qu'il ne le feroit pas sans s'en bien repentir!

TIMADON.

Vous estes à Sidon, vous n'estes pas à Tyr.

LEONTE.

Quand elle auroit pour garde un dragon hesperide,
Un cerbère à trois chefs, voire un Aristoride,
Qui prenoit asseurance au nombre de cent yeux
Pour frauder les plaisirs du monarque des dieux,
Si de tous mes moyens en ma poursuite j'use,
J'emporteray ce prix ou de force ou de ruse.

TIMADON.

Pleust-il aux immortels que ceste belle fleur
Fust facile à cueillir comme sa belle sœur,
A qui ce faulx jaloux, pour estre bien gardée,
(Ainsi qu'elle m'a dit) l'a tant recommandée :
Ceste bonne commère, à ce qu'il m'en appert,
Ne fuiroit le desduit qui luy seroit offert.

LEONTE.

As-tu sondé ce gué?

TIMADON.

Tandis que Philoline
Parfaisoit avec vous un pair de bonne mine,
Et que des violons les fredonnans accords
Sembloient comme animer vos membres et vos corps,
Qui faisoient aux danceurs naistre et perdre l'envie,
Rendans d'estonnement l'assistance ravie,
Il n'en faut pas mentir, je ne sçay quel instinct
Sur un si bel objet en extase me tint.

LEONTE.

Comment? sur mes amours?

TIMADON.

Non; mais, pour m'en distraire
(Tant peut sur nostre esprit la force imaginaire)

J'entrepris sa compagne, et d'un mutuel feu,
Qui par joyeux devis s'embrasoit peu à peu,
J'en devins tant epris, elle tant amoureuse,
Que, sans les esclaireurs, qui la rendoient peureuse,
Nous nous fussions portés à quelque privauté
Qui nous eust fait grand bien d'un et d'autre costé.

LEONTE.

Et bien! ne perdez point la chose differée ;
C'est une occasion qui vous est preparée
A passer vostre temps, et dont peut-estre aussi
L'heur me naistra de voir mon dessein reussy.
« Celle qui sent pour soy la desbauche estre bonne
« Ne trouve pas mauvais qu'une autre s'abandonne,
« Pourveu qu'à mesme object ne tendent leurs desirs.

TIMADON.

Je tiendray le plus cher d'entre tous mes plaisirs
De vous paroistre utile en un si doux service.

LEONTE.

Sois seur qu'un beau present suivra ce bon office.

TIMADON.

Je la vay de ce pas chatouiller, cajoller,
Et le passionné tellement simuler
(M'ayant de sa maison desjà promis l'entrée)
Que je l'attraperay, tant soit-elle madrée.
Elle est vieille, de vray ; son haleine me put ;
Mais je me contraindray pour venir à mon but.
Puis elle est jovialle, aymant le mot pour rire,
Et moy je me fais fort de le sçavoir bien dire.
Cela s'accorde bien. Naguère en devisant,
Comme je l'amusoy sur un conte plaisant,
La follastre qu'elle est, riant de bon courage,
A pensé me cracher une dent au visage.

ACTE QUATRIESME.

SCÈNE I.

Tharside, Timadon.

THARSIDE.

C'est assez pour ce coup, mon gentil escuyer ;
Jamais ton entretien ne sçauroit m'ennuyer,
Mais de ce cabinet rentrons en notre salle,
Pour reprendre un peu l'air et fuir le scan-
[dale.

TIMADON.

Vienne icy qui voudra, s'il y prend interest.
Pour maintenir mon droict j'ay la lance en arrest,
Et suis maistre du camp.

THARSIDE.

Que vous m'avez surprise !
Mais souvenez-vous bien de vostre foy promise.
Quant à moy, je suis vostre et j'invoque Alecton
Pour envoyer mon ame au gouffre de Pluton
Si je vous romps jamais mon amour conjugale.
Or sus, contentez-moy d'une asseurance égale.

TIMADON.

Quoy ! mon cœur, pensez-vous qu'un pauvre cavalier
Ne se repute heureux de si bien s'allier ?
Pourroy-je prendre femme à plus grand advantage
Qu'aussi belle que bonne, aussi riche que sage ?
Je suis du tout à vous, et fiez-vous à moy.
Je me rompray le col quand je rompray ma foy.

Mais pensons à mon maistre, et cherchons quelque
Qui le porte avec nous au comble de la joye : [voye
Il est prince loyal, qui bien paye un bienfaict,
Et croy que de vous seule il attend cet effect.

THARSIDE.

Je suis preste, mon cœur. Que veux-tu que je fasse?
Mais mon frère est bien fin ; devant luy rien ne passe ;
Je suis desjà suspecte : il m'a fort reproché
De n'avoir vostre maistre en sa dance empesché.
Toutesfois je voy bien, s'il faut que je m'en mesle,
Qu'il passera pour duppe ou pour coucou sans aisle.
Or ne voudriez-vous pas m'exposer au mespris
De porter simplement un poulet de Cypris.
Mesme je vous nuirois. N'esperez pas qu'elle ose
Agreer en mes mains si chatouilleuse chose ;
Ses plus ardens desirs deviendroient un refus,
Qui me rendroit d'abord le visage confus.
Faites donc vos essais, vos approches premières ;
Rendez-lui par escrit vos plaintes familières.

TIMADON.

Oh! ma belle, et comment? Un eunuque ridé
Tient le pas de son huis si clos et bien gardé
Qu'une ombre eschapperoit au chien à triple teste
Plustost qu'un messager à ceste laide beste.

THARSIDE.

Qu'on le peut bien tromper ! L'yvrongne, tel qu'il est,
Quand son maistre s'absente aux tavernes se plaist.
Or, excepté ce monstre, horreur de la famille,
Le surplus du mesnage en servantes fourmille,
Qui plaignent leur maistresse et plaignent le soup-
Du jaloux qui ne souffre entr'elles un garçon. [çon
C'est pourquoy le danger n'est qu'au seuil de la porte.
Nul n'avise au dedans quiconque entre ny sorte.

Faites donc par argent ou par vin respandu
Glisser quelque billet qui vous soit respondu,
Sinon d'un trait de plume, au moins de voix fidelle.
Lors, dès que vous aurez quelque asseurance d'elle,
Reposez-vous du reste et me laissez agir :
Vous verrez à bon port vostre amoureux surgir.
De le monter au lit j'ose bien entreprendre ;
Faites qu'il soit pourveu d'une eschelle à descendre.

TIMADON.

Tu vaux trop, ma mignonne. Adieu, le temps se perd ;
Mon prince, trop actif, en amour mal expert,
Pense qu'en m'amusant son service j'oublie,
Ou qu'indiscrettement son dessein je publie.

SCÈNE II.

Zorote, Timadon, un Page de Leonte.

ZOROTE.

O grands dieux ! le moyen de vivre en bon [accord !
Quand je veux la baiser, la vilaine me mord.
Je deviendray, ce croy-je, aussi fou qu'elle [est sotte.

TIMADON.

Je me tire à l'escart. Voicy venir Zorote ;
Il fume de colère. Il me faut escouter
Ce qui le fait ainsi de soy-mesme irriter.

ZOROTE.

Or puis-je librement, sans note d'infamie,
Entretenir aux champs quelque gentille amie,
Tenant ceste farouche au logis de si court
Qu'elle n'orra parler de balet ny de court.

Ainsy je m'en iray, sans que rien elle en voye,
Avec quelque beauté me donner au cœur joye,
De qui, pour mon argent, mieux qu'en elle employé,
Je recevray plaisir, tant tenu, tant payé.
Toutesfois, quand j'y pense, il vaut mieux qu'elle [sçache
Ma vengeance contre elle, et que rien je n'en cache,
Prenant (puiqu'à me plaire elle se plaist si peu)
Plaisir à luy desplaire en un coin de son feu.
Il me faut donc chercher quelque jeune mignonne
Que pour fille de chambre en gaussant je luy donne,
Et que, me la voyant baiser et mignarder,
De despit elle en crève et n'en ose gronder.
Que ne fay-je rencontre, au choix que je projette,
D'une belle à mon gré qui se rende sujette
A mes seules humeurs, bien resolue en soy
De se roidir contre elle et de plier sous moy!

TIMADON, *à part.*

Ah! je sçay bien ton cas. C'est assez, je vois naistre
Une occasion propre au dessein de mon maistre :
Un page de chez nous, beau fils et bien rusé,
Pourra jouer ce roolle en habit deguisé ;
Car si bien sa voix claire à son luth il marie
Qu'il passera tousjours pour fille bien nourrie.

SCÈNE III.

Le Page, Timadon.

LE PAGE.

Je vous cherche, Monsieur.

TIMADON.

Le voicy tout à point.
Entrons viste, il vous faut mettre bas le [pourpoint.

LE PAGE.

Eh ! mon Dieu, qu'ay-je fait ?

TIMADON.

Non, n'ayez pas de crainte.
C'est pour faire de vous une pucelle feinte.

SCÈNE IV.

Leonte, *Timadon* à l'escart.

LEONTE.

O la riche sentence, et digne de l'autheur,
De cest Athenien, ce grand legislateur,
Qu'il faut tousjours attendre au dernier
[jour de l'homme
Avant que sans douter bienheureux on le nomme !
Tant voit-on de rochers sur nos testes panchez,
Et de glaives pointus d'un filet attachez,
Prests à chaque moment, sans resistance aucune,
D'accabler les mortels, jouets de la fortune !
Tant sont-ils tout à coup, d'esprit comme de corps,
Par les aspects du ciel rendus foibles ou forts !
Qui voudroit aujourd'huy denier, incredule,
D'Ulysse les pourceaux, la quenouille d'Hercule
Et les corps par Meduse en pierre transformez,
Si Leonte dement ses exploits renommez ?
Quel changement, ô Dieux ! et qui le pourra croire ?
Ce cœur jadis si fier, si jaloux de sa gloire,
Est blessé, gourmandé par un aveugle enfant,
Qui l'enchaisne et l'entraisne à son gré triomphant.
Luy, dont tout l'Orient n'eust point assouvy l'ame,

A borné sa conqueste en une seule dame.
Luy, qui n'eust jamais peur des bras plus furieux,
D'un vieux fou, d'un jaloux, apprehende les yeux!
O vergongne! ô douleur! rage qui me possède?
A quoy me resoudray-je en ce mal sans remède?
Que fais-tu, Timadon? M'as-tu donc delaissé,
Sans ayde, sans conseil, et d'ennuis oppressé,
Ne considerant pas que toute inquietude
S'aggrave et se redouble avec la solitude,
Qu'au lieu d'une heure ou deux, le temps de ton congé
En des jours, ains des ans, me semble prolongé?
Las! tu cognois assez combien ma peine est dure,
Mais tu t'en ris à l'aise; il faut que je l'endure.
Encor si je pouvois soulager mon esprit
Avec ceste beauté conferant par escrit!
Mais, pauvre que je suis, nul ne m'ose promettre
De luy faire tenir ce petit mot de lettre.

TIMADON, *s'approchant.*

Çà, çà, baillez-la moy; vostre cas ira bien.

LEONTE.

Mon amy, le doux mot!

TIMADON.

Ne vous peinez de rien:
Un page qui s'habille en guise d'une garse
Vous rendra bien content en la fin de la farce.

LEONTE.

Mais dites-moy comment.

TIMADON.

Moderez ce desir;
Vous le sçaurez tantost avec plus de plaisir.
Adieu vous dy, Monsieur.

LEONTE.

Je me laisse conduire.
Voyez à quoy l'amour ses subjets va reduire !
Je suis serf de mes gens, ne les osant fascher,
Quand bien ils me devroient au visage cracher.

SCÈNE V.

Almodice, gouvernante des princesses de Tyr.

Cela ne me plaist point et n'en sçay que penser,
Que resoudre encor moins, ni par où com-
[mencer.
Mon soupçon n'est pas faux : en amour com-
[me en chasse,
La vieillesse routière evente bien la trace ;
Mais la jeunesse, forte et de course et de dent,
Previent et le bon nez et le conseil prudent.
Que ma charge me pèze et que la mort me tarde !
J'ay des filles du roy la dangereuse garde,
Dont, tant bien qu'en seroit mon devoir acquité,
Le père a neantmoins tant de severité
Que, si l'une des deux glissoit à quelque faute,
Seule il me convaincroit negligente et peu caute,
Voire sans excuser qu'en la fleur de leurs ans,
Belles comme elles sont, parmy des courtisans,
Sans mère, dès l'enfance en liberté nourries,
Mes leçons desormais leur sont des resveries,
Leur cœur en tel estat aux plaisirs est enclin,
Susceptible de feu plus qu'estouppes de lin,
Plus que soulfre subtil, plus que le naphthe encore,
Qui des rayons du feu tout en feu s'evapore.

Je le sçay bien par moy : dès mes jeunes saisons
Je me suis fait frotter pour ces demangeaisons,
Qui chatouillent bien plus que cirons ny gratelles :
Nostre sexe a souvent des heures qui sont telles
Que, si mesme un magot poursuivant s'y rendoit,
Il nous feroit tomber du seul bout de son doit.
Sexe, fragile sexe ! en qui la honte née
Au lieu de la raison pour bride estant donnée,
D'abondant la nature aux hommes l'a soubmis,
Afin que, rien de trop ne nous estant permis,
Nostre peu de pouvoir au devoir nous limite,
Car la femme la flamme en naturel imite :
Dès que d'un poulce ou deux nous en avons tasté,
Nous en voulons un pied, j'entends de liberté.
Or, touchant ces deux sœurs, Cassandre, la pre-
(A qui je suis nourrice, etant plus familière), [mière
Avec un port modeste, un parler retenu,
Forge moins de soucis dans mon timbre chenu.
J'y veille toutesfois : « souvent en onde coye
« Plustost qu'en eau courante un bon nageur se noye. »
De vray, jusqu'à present force dignes partis
Par son entretien froid ont esté divertis,
Trop devote qu'elle est à la chaste Diane.
L'autre est tout à rebours : la jeune Meliane,
De façon plus ouverte et plus riche en discours,
A tous ses mouvemens donne un plus libre cours.
Dès qu'un homme apperçoit deux comètes brillantes,
Sur le ciel de son front à pointes fretillantes,
Son air toujours gaillard, son visage poupin,
Sa taille sans excès, mais droitte comme un pin,
Le tout accompagné d'une grace à bien dire,
D'un teint où contre l'art la nature conspire
(Bravant et la ceruse et le cher vermillon),
Aussitost il s'y brusle ainsi qu'un papillon,

Et croy (dont bien m'en prend) que son rang de prin-
Garde mille rivaux d'y faire trop de presse. [cesse
Or nostre souverain, cognoissant son humeur,
Et sçachant qu'un tel fruit ne se garde trop meur
(Combien que jusqu'icy ceste mine volage
N'ait rien fait qui ne soit privilége de l'aage,
Son penser est peut-estre en l'honneur mieux anchré
Qu'un autre sous un geste hypocrite et sucré),
Le roy, dy-je, a conclu, mesme au gré de l'aisnée,
De la renger première au joug de l'hymenée,
Et, n'estoit qu'aujourd'huy contre une offre de paix
Il a reconfirmé la guerre pour jamais,
Je croiroy qu'en son cœur l'alliance il projette
Du valeureux Belcar avec nostre cadette,
Voyant qu'à toutes deux il daigne recharger
La visite et le soin de ce prince estranger,
Charge que Meliane en toute confiance
Execute souvent outre la bienseance.
C'est dont je suis en peine, et crains que peu à peu
De ces miroirs ardans il naisse quelque feu,
Duquel lorsqu'on voudra rendre la braise esteinte,
Il faudra le souffrir et nourrir par contrainte,
En danger, m'en meslant (c'est le pis que j'y voy),
D'avoir l'inimitié de la belle et du roy.
La voicy qu'elle en vient; elle tremousse toute.
Il faut que, me cachant, de ce coin je l'escoute.

SCÈNE VI.

Meliane, *Almodice*, à l'escart.

MELIANE.

Mon cœur, esgaye-toy, ton Belcar se guerit,
Et selon ton desir la fortune te rit. [donne,
Peut-on plus de ce prince esperer qu'il ne
Puisqu'à nostre puissance il soubmet sa cou-
Toutes conditions il baille à nostre choix, [ronne ?
Se rend nostre vassal, esclave de nos loix,
Pourveu tant seulement qu'on m'accorde pour femme
A luy, qui tient desjà le meilleur de mon ame,
Acheptant de son tout la chose qu'en pur don
L'on eust deu luy porter jusques dans sa Sidon :
Car, si pour s'appuyer les filles on marie,
Quel plus ferme support dans toute la Syrie
Que luy, qui donne à tous, à nous-mesmes, l'effroy ?
Si pour la qualité, fils unique du roy ;
Si pour la galantise et les vertus communes,
Son entregent fait voir qu'il ne manque en aucunes.
Au fort j'aymerois mieux m'empestrer au lien
D'un homme si parfait, quoyque privé de bien,
Fondant son patrimoine au seul droit de la guerre,
Qu'espouser un monarque indigne de sa terre.
Et puis nostre Leonte, à qui sans coup ferir
Je vay non seulement un royaume acquerir,
Mais vaincre, qui plus est, son rude antagoniste,
Et faire qu'en ses mains de tout il se desiste,
Seroit-il pas ingrat si pour un tel bien fait
Il ne se revengeoit d'un reciproque effet,

Rendant à moy, sa sœur, pour sortable apanage,
Le sceptre de Belcar, hors mis le seul hommage?
Or n'est-il encor temps d'ouvrir un tel secret.
Je ne le puis couver toutefois qu'à regret.
L'aize m'estouffera si mon cœur ne l'evente;
Mais je n'ay confiance à nulle ame vivante
Qu'à la seule Almodice : elle a sur nous egard,
De nos biens et nos maux elle espère sa part.
Bien qu'ainsi que ma sœur son lait ne m'ait nourrie,
Si m'a-t-elle toujours non moins qu'elle cherie.
Aussi m'a mis ès mains mon liberal amant,
Pour l'attirer à soy, ce riche diamant,
Et promesse de plus, si par son entremise
Le ciel benit l'affaire entre nous deux promise.

ALMODICE, *à part.*

Je n'ay rien entendu qui me soit deplaisant.
Courage, c'est bien fait; je prendray ce present,
Et, si sa Majesté ne se cabre au contraire,
D'ayder à ce dessein rien ne me peut distraire.

SCENE VII.

CASSANDRE.

En vain, pauvre Cassandre, en vain t'efforces-tu
De resister aux traits dont ton cœur est battu :
Belcar est ton vainqueur. Il faut ceder, pauvrette.
Ne fay plus de la fine, et confesse la dette.
Ha! bons dieux! qu'à mon dam je crains d'avoir appris
Quels sont les rets subtils de l'enfant de Cypris!
Comment sans y penser je m'y suis enlacée!
Visitant un blessé, je m'y trouve blessée;

Qui pis est, je me plains sans bien sçavoir dequoy ;
J'accuse un innocent, ne songeant point à moy ;
Desjà de cruauté j'ay son ame blâmée,
Et si n'ay point encor sa pitié reclamée.
Je voy que sa presence excite ma douleur,
Et si tiens son absence à souverain malheur.
Je ne puis esperer qu'à ce prince on m'allie,
Et c'est ce que j'espère, ô comble de folie !
Je sçay que mon desir est contre la raison,
Est traistre à mon honneur et traistre à ma maison,
Et toutesfois je vay, comme à bride abbatue,
Vers cet œil qui nourrit ce desir qui me tue,
Ainsy qu'un clair ruisseau dont le cours eslancé,
Tout volontairement, par soy-mesme forcé,
Cherche un fleuve puissant qui, sans en faire estime,
Engloutit et son onde et son nom legitime.
Or je meurs le voyant, et je meurs sans le voir.
Donc si fuir la mort n'est pas en mon pouvoir,
J'encourray le peril où mon instinct me pousse.
La mort selon nature est tousjours la plus douce.
Je vay le visiter. Qu'il me feroit grand bien
De le trouver tout seul en un libre entretien !
Je n'y meneray plus ceste sœur importune
Qui pourroit bien m'oster l'espoir de ma fortune.

SCÈNE VIII.

ZOROTE, *yvre.*


Evoé Bromien, Dieu conquereur des Indes,
Que tu me rends gaillard et que j'ayme tes brindes !
Tous les soucis chagrins qui troubloient mon cerveau,
A force de bon vin sont allez à vau-l'eau.

Dieux! que je suis dispos! à la gauche, à la droite,
Je dance les cinq pas; mais la rue est estroite.
Holà! je suis tombé. Courage! ce n'est rien;
Je ne suis pas trop saoul, car je me lève bien.
O! qu'aujourd'huy j'ay fait une plaisante vie!
De ce doux souvenir j'ay l'ame encor ravie.
Ny le pain ny le vin ne m'ont pas semblé cher,
Mais on m'a bien vendu ce que j'ay pris de chair.
Toutesfois, c'est ma faute, et manque de courage :
Il n'a tenu qu'à moy d'en prendre davantage;
Mais il faut estre chaud comme les passereaux
Pour ne plaindre l'argent qu'on donne aux maque-
[reaux
Or moy, je suy tousjours sobre de ma nature,
Et bien plus par dessous que dessus la ceinture,
Sentant du premier coup deffaillir mon baston.
Ma main s'appuye au crin, mes lèvres au teton,
Je dy quand le sujet à mon gré se rencontre;
Enfin, j'ay fait passer trente beautez en monstre,
Afin de contenter mon charnel appetit
(Qui devient plus friand plus il devient petit),
Si n'ay-je rien veu là qui mon desir enflamme,
Et n'ay trouvé putain plus belle que ma femme.
A d'autres pour le soir mon cas estoit remis,
Où j'auray l'arbitrage avec un compromis;
Mais il faut qu'un sommeil ma desbauche accourcisse :
J'ay besoin de repos plus que d'autre exercice.
Holà, hau! Bagoas! ouvre viste, c'est moy!
Le vilain n'entend point. Hé! hé! despesche-toy!
L'on ne me respond point. Aucun n'est à la porte;
Donc force me sera d'attendre que l'on sorte.
Mais je t'auray, coquin! Tout beau! j'ay peur de choir;
Puisque je trouve un siege, il me vaut mieux asseoir.

SCÈNE IX.

Timadon, *le Page*, habillé en fille ; *Zorote*, à l'escart.

TIMADON.

Page, c'est assez dit.

LE PAGE.

Quoy ! m'appellez-vous page?
Oh ! ne m'offensez point avec cet equipage ;
Car, puisque je suis fille, et belle, dites-vous,
Je suis aujourd'huy franc d'injures et de coups.

TIMADON.

Avez-vous bien lié (pour paroistre fendue)
La creste de coq d'Inde à vos aynes pendue?
Gardez qu'avec la main le mesfiant magot,
Voulant prendre un creuset, ne rencontre un lingot.

LE PAGE.

J'ay fait de mon relief une platte peinture ;
Que si chaque espousée, au tournoy de nature,
Asseuroit son faquin d'un aussi fort plastron,
Le plus hardy lancier y deviendroit poltron.

TIMADON.

Taisez-vous, je le voy ; mais je croy qu'il sommeille.
Adieu, tirez-vous près, que vostre voix l'eveille.

SCÈNE X.

Le Page, habillé en fille; *Zorote*, endormy.

LE PAGE *chante.*

Quittons les bataillons cruels
Où rien qu'horreur ne se rencontre,
Pour dans les amoureux duels
De nostre valeur faire monstre.
Adieu donc, Mars, qui te repais
De frayeurs, de sang et de larmes.
Fy des rancunes! fy des armes!
Et vive l'amour et la paix!

ZOROTE.

Ou l'oreille me corne, ou j'entends quelque son
Qui me rompt le sommeil et semble une chanson.

LE PAGE *continue à chanter.*

Cherchons les assauts de Bacchus
Et les tournois de Cytherée,
Où des vainqueurs et des vaincus
La joye egale est asseurée.
Adieu donc, Mars, qui te repais
De frayeurs, de sang et de larmes.
Fy des rancunes! fy des armes!
Et vive l'amour et la paix!

ZOROTE.

O qu'elle chante bien, ceste fille de joye!
[O] le gentil perdreau! Sans doute on me l'envoye.

LE PAGE.

Le plus grand coup de leurs combats
Est plus doux quand plus fort il entre ;
Soit par en haut, soit par en bas,
Il fait tousjours grand bien au ventre.
Adieu donc, Mars, etc.

ZOROTE.

L'argent peut contenter ton premier entonnoir ;
Mais le desir de l'autre est hors de mon pouvoir.

LE PAGE.

Ce n'est qu'en chair morte où la paix
Le fil de ses couteaux exerce,
Et ce n'est qu'aux trous desjà faits
Qu'amour de sa lance nous perce.
Adieu donc, Mars, etc.

O plaisirs qui me semblez seuls,
Dignes qu'une ame s'en ravisse,
Qu'il fait bon mouvoir les linceuls
Quand la nappe a fait son service !
Adieu donc, Mars, qui te repais
De frayeurs, de sang et de larmes.
Fy des rancunes ! fy des armes !
Et vive l'amour et la paix !

ZOROTE.

Bon, bon ! Sur ce ton-là, la petite friande !
Il luy faut la chair vive après toute viande.

LE PAGE.

Ne trouveray-je point quelque drosle aujourd'huy
Qui me donne un souper et le giste chez luy ?

ZOROTE. [proche.

Que voicy bien mon fait ! Viens, ma mignonne, ap-

LE PAGE.

O! que vostre batail est trop mol pour ma cloche!
Vous m'avez le minois, bon homme, de bailler
Plus d'argent pour chaumer que pour bien travailler.

ZOROTE.

De vray, pour aujourd'huy j'ay devancé ma tasche;
Mais si jusqu'à demain l'attente ne te fasche,
Mon cœur, ne te soucie; encor trouveras-tu
Que tu me prends à tort pour un coigne-festu.

LE PAGE.

Pour faire un petit sault vous prenez grande course.
N'importe, au pis aller, vous avez bonne bourse.
Mais cependant, mon père, où feray-je mon nid?

ZOROTE.

Tu trouveras chez moy bonne table et bon lict.

LE PAGE.

Changez ceste L en V; rimez de ce que j'ayme,
D'un bon baston de lict, plus doux que le lict mesme.

ZOROTE.

Au reste, nous feindrons (entends bien mon dessein)
Que, voyant que ma femme a le tymbre mal sain,
Je me suis avisé de ta douce musique
Pour vaincre en son esprit l'humeur melancholique.
Si la folle en dançoit, nous ferions un beau coup!

LE PAGE, *bas.*

Je la feray dancer, mais le bransle du loup.

ZOROTE.

Que dis-tu?

LE PAGE.

Rien, Monsieur.

ZOROTE.

Demain, dès l'aube fresche,
En ma maison des champs, où nul œil ne m'empes-
Nous irons desrober un morceau de bon temps. [che,
Entrons. Hé! Bagoas!

SCÈNE VI.

Les mesmes, Bagoas.

BAGOAS.

Holà! je vous entends.

ZOROTE.

Yvrongne, d'où viens-tu, tandis que je demeure,
Tourmentant le marteau, quasi depuis une heure?
Si je te prends, pendart!..

BAGOAS.

Voyez-vous pas mon seau?
La lessive se fait, et j'en ay puisé l'eau.

ZOROTE.

Est-ce là ton devoir, quand les servantes chaument?

BAGOAS.

Les folles qu'elles sont me nazardent, m'empaument,
Mille niches me font, si je ne prends le faix
Des ouvrages plus forts pour achepter la paix.
En fin, j'en suis si las que la mort j'en souhaitte,
Car je suis de ceans et l'asne et la chouette.

ZOROTE.

Revenge-toy, vilain!

Bagoas.

Tiendroy-je teste à dix,
Quand d'une vous souffrez les maudissons hardis ?

Le Page.

De m'amener icy, mon père, c'est folie,
Pensant donner la chasse à la melancholie.
Comment sortiroit-elle avec tous ses ennuis,
Ce rechigné Saturne estant au pas de l'huis ?

Bagoas.

Pandore, il n'y faut plus que ta seule rencontre
Pour combler la maison de toute mal-encontre.

Le Page.

Tay-toy, fol Corybant ! tay-toy, cul degradé !

Bagoas.

Toy, Menade, tay-toy ! tay-toy, cul debordé !

Le Page.

Vieux chien sevré d'amour !

Bagoas.

Et toy, lice eschauffée !

Le Page.

Bouquin chastré de laict !

Bagoas.

Et toy, chèvre coiffée !

Le Page.

Chapon mal recousu ! vieil hongre à maigre dos !
Singe au menton pelé ! tu me sembles dispos.
Estant leger de reins et levrier de la panse,
Je t'auroy tost appris à sauter en cadence !

BAGOAS.

J'ayme fort à danser des maschoires d'en bas;
D'autre sorte de bal, je ne m'en mesle pas.

LE PAGE.

Il te faut d'un bouleau la branche fretillarde
Pour t'apprendre une dance autre que la gaillarde.

ACTE CINQUIESME.

SCÈNE I.

La Ruine et la Desbauche, soldats de Sidon.

LA RUINE.

Enfin, je suis honteux de mon piteux estat :
C'est un meschant mestier d'estre pauvre soldat.
Le service est pour nous; messieurs les capitaines
En ont la recompense aux despens de nos peines,
Et pour paroistre en mine ils nous rendent tous gueux,
Combien qu'aux bons effets nous paroissions plus qu'eux.
S'ils tombent quand et nous en disette importune,
Ou si d'une desroute ils craignent l'infortune,
Ces pennaches flottans, ces veaux d'or, ces mignons,
Pour estre plus au seur nous nomment compagnons.
Vous croiriez, à leur dire, et mesme des plus chiches,
Qu'au sortir du combat ils nous feront tous riches;
Qu'en pères des soldats partageans le butin,
Nos piques nous seront des aulnes à satin.
Mais si tost qu'ils ont veu l'occasion passée,
La liberalité leur sort de la pensée.

Si nous sommes vainqueurs, l'honneur en est à tous;
Mais le fruit du travail n'en revient point à nous :
Le gain remonte aux chefs, la risque estant finie,
Qui, sur nostre pillage usans de tyrannie,
La poule, sans crier, des bons hostes plumans,
Ne nous laissent jouyr que des quatre elemens.
Si nous sommes battus, chaqu'un lesche sa playe,
Et tel doit au barbier deux fois plus que sa paye
Qui le soir de sa monstre à peine aura de quoy
Nourrir en sa personne un serviteur de roy.
Jamais nostre bon temps n'arrive qu'en cachettes,
Car nostre bien public sont des coups de fourchettes;
De fatigues sans fin nous portons le fardeau,
A peine ayans le saoul de mauvais pain et d'eau.
Cependant ces messieurs veulent que, pour leur plaire,
Nous ayons l'œil gaillard, l'armure tousjours claire,
Desrouillans nostre fer et dehors et dedans,
Cependant que le jeusne enrouille tout nos dents.
Il est vray que souvent nous faisons la desbauche
D'un demy-tour à droitte, un demy-tour à gauche,
Dançans par entre-las des bransles differents,
Pour serrer et doubler nos files et nos rangs;
Si bien qu'à regarder nos jambes sans nos trongnes
Un passant nous prendroit pour un balet d'yvrongnes.
Aussi sommes-nous saouls jusqu'à nous en fascher,
J'entends saouls de marcher, affamez de mascher :
Car, quant à l'appetit, rarement il nous quitte,
Estant d'autant plus grand que la solde est petite.
Enfin, lorsqu'un de nous en sa poste est campé,
S'il dort, c'est d'estre las, non d'avoir trop souppé.
C'est pourquoy je resouls, quoyqu'il en reussisse,
De busquer ma fortune à quelque autre exercice;
Je veux devenir riche en quelque bon hazard,
Y deussé-je encourir le danger de la hard.

Ou sur terre, ou dans l'air, que m'importe où je meure,
Pourveu que la misère avec moy ne demeure?
Aussi sont-ce badaux, et non pas beaux esprits,
Qui sont dans leurs desseins facilement surpris.
Qu'ainsi ne soit, le monde est plein de voleries;
Les larrecins couverts tournent en railleries.
Ne vous en faschez pas, Messieurs, ès environs;
Quand j'ay tout regardé, je voy bien des larrons.
Au fort, je ne croy pas qu'un bon tireur de laine
Puisse avoir, au gibet, posture plus vilaine
Que moy, nud comme un ver, aussi pauvre qu'un rat,
Et tousjours affamé comme un maigre verrat.

LA DESBAUCHE.

Dieu te gard, camarade!

LA RUYNE.

Eh! Dieu te gard, la Rose!
M'as-tu bien entendu?

LA DESBAUCHE.

J'ay pour toy quelque chose.
Nous ne sommes que deux, tirons-nous à l'escart...
Je sçay bien un bon coup: y veux-tu prendre part?

LA RUYNE.

De quoy, mon cher amy?

LA DESBAUCHE.

De dix sicles pour homme,
Et puis (après l'exploit) de bien plus grande somme.

LA RUYNE.

Ha! bon! que faut-il faire?

LA DESBAUCHE.

Un service au païs.
Tu sçais que de long-temps nous sommes esbahis

De voir qu'en liberté le glorieux Leonte
Nous morgue par la rue.

LA RUYNE.

Est-ce pas une honte?
A quoy pense le roy? J'ay peur qu'il soit en fin
Trompé d'un ennemy si puissant et si fin.
Nous n'avons porte icy, casematte, avenues,
Que d'un œil attentif il n'ait bien recognues,
Voire jusqu'au secret de tous nos magasins,
Ce qu'on ne souffre pas à nos meilleurs voisins.

LA DESBAUCHE.

Or bien, l'occasion se presente certaine
De l'envoyer là-bas sans risque et sans grand peine.

LA RUYNE.

Sans risque? et le moyen?

LA DESBAUCHE.

La nuict nous cachera.
Sçaches que son malheur luy-mesme cherchera,
Car il a rendez-vous justement à ceste heure
Pour entrer en un lieu prochain de ma demeure,
D'où, quand il sera saoul de l'amoureux desduict,
Il sortira tout seul sans lumière et sans bruit.
Là, si nous l'attrappons, le mary de la dame,
Resolu de venger cest adultère infame,
Fort opulent qu'il est, nous ouvre ses tresors,
Avec un bon vaisseau qui nous mettra dehors.

LA RUYNE.

D'où te vient un secret de si grande importance?

LA DESBAUCHE.

J'en suis le seul autheur; par ma seule assistance
Le bon homme cornard, qui Zorote est nommé,

A descouvert le fait et ce dessein tramé.
Pour ne perdre le temps, j'abregeray le conte:
Un certain escalier, qui vers ma chambre monte,
Prend jour d'un beau parterre où le prince de Tyr
Du fonds de son logis peut entrer et sortir.
De là donc, par hazard, prochain sans estre en veue,
J'ay fort bien entendu la lettre qu'il a leue,
Qu'un sien page gaillard luy venoit de bailler
(Page qu'il avoit fait en fillette habiller),
Dont, et de leurs devis prononcez à voix claire,
Je me suis fait sçavant de tout ce beau mystère,
Et ne l'ay pas sitost descouvert au jaloux
Qu'il a soudain conclu sa vengeance par nous.

LA RUYNE.

Quel nombre veux-tu prendre, et qui sera des nostres?

LA DESBAUCHE.

Nous serons assez forts, ne t'enquiers pas des autres;
Prends ta bonne estoquade, un masque sur le nez.
Tu toucheras monnoye avant les coups donnez.

SCÈNE II.

Tharside, Timadon.

THARSIDE.

Laissons, mon cher amy, ce beau prince à son aise,
Pour aller, comme luy, ralentir nostre braise;
L'heure de son retour ne vous sçauroit tromper;
Vous orrez de chez moy les horloges frapper.

TIMADON.

Mais comment as-tu fait? Conte-le-moy, ma belle;

Comment l'eunuque est-il sorti de sentinelle?

THARSIDE.

Une dragme d'argent nous en a fait raison,
Dont en un cabaret voisin de la maison
Il s'en est allé prendre un lavement de pance,
Tandis que seure garde en sa place il me pence.
Le vilain, revenu, dort sur le sueil de l'huis.
Tantost, par la fenestre, un cordage de puis
Servira de retraitte à ton grand capitaine;
Bref, tout va bien, mon fils, ne t'en mets pas en peine.

SCÈNE III.

ZOROTE.

Qu'on me plante à mon sceu des cornes sur le front,
Et que sans m'esmouvoir je souffre un tel affront!
Qu'une trouppe de gens à ma suitte accourue
Marquent avec deux doigts ma teste par la rue!
Que mes propres voisins de brocards ambigus
Facent rougir ma joue en parlant de cocus!
Qu'à tous festins de ville un chascun me diffame!
Que pour un estranger je nourrisse une femme!
Qu'incertain des enfants engendrez en mon lict,
Je les aye en horreur, bien que nés du delict!
O! que je suis trop fier, et que j'ay tout mon age
Passé (chacun le sçait) avec trop de courage!
Tu devois t'adresser, Leonte, à des niais,
Poltrons ou gens de peu; moy, je suis trop mauvais,
Et proteste Junon, de tels torts coustumière,

Que ceste douce nuict te sera la dernière ;
Ou, si mes estaffiers faillent à leur dessein,
Moy-mesme d'un poignard te perceray le sein ,
Deussé-je de plein jour, aydé du parentage,
Sur le pas de mon huis te prendre à l'avantage.
Toutesfois , le meilleur sera de me celer,
Et nul de mes amis ny parents appeller :
Car nos propres soucis le soin d'autruy precedent :
Les uns veillent eux-mesme aux femmes qu'ils possèdent
(Animaux plus fascheux que chèvres à garder),
Et ceux qui n'en ont point m'aymeroient mieux ayder
A labourer mon champ, m'y prestans leur semence,
Qu'à sarcler un chardon qui de naistre y commence.
J'ay donc tout mon refuge à mes deniers contans.
Moyennant cette drogue on fait tout en ce temps.
Qu'ainsy ne soit : desjà j'ay dressé l'embuscade
De six coupe-jarrets allongeurs d'estocquade,
Qui ne pourront faillir d'attrapper au sortir,
Sous l'aisle de la nuict, ce beau mignon de Tyr.
Lors qui devinera, qui pourra faire preuve
(Si mort en pleine rue à telle heure on le treuve)
Quels seront les autheurs d'un meurtre si tost fait ?
D'où pourront provenir sa cause et son effect? [pute
Pour moy, je suis bien seur, sans crainte qu'on m'im-
Ce dessein bien hardy qui pour moy s'execute,
Estant (comme je suis) sorty de la cité,
D'un suject specieux à ce faire incité,
Feignant de visiter en ceste mienne ferme
La ruine d'un mur qui mon parterre enferme.
Le cerf est rembusché ; les relais, bien posez,
Font la prise facile à mes veneurs rusez.
Leonte, c'en est fait, tout prince que vous estes,
Vous servirez d'exemple aux ribleurs deshonnestes,

Nous trouverons après quelque autre nouveau coup
Pour despescher sans bruict la louve après le loup.

SCÈNE IV.

Leonte, la Ruyne, la Desbauche.

LEONTE.

Gentils globes de feu, brillants à mille pointes
Qui, d'aspects esloignez et d'influences jointes,
Enclinez puissamment nos esprits et nos corps
Aux premiers mouvemens qu'ils poussent en dehors;
Chers joyaux, dont la nuict pare son voile sombre
D'un meslange subtil de lumière dans l'ombre;
Beaux caractères d'or, où les doctes esprits
Trouvent tous nos destins lisiblement escrits;
Bluettes du soleil, que j'ayme vostre flamme,
Puis qu'elle a tel rapport à celle de mon ame!
Vous paroissez de nuict et vous cachez de jour
(Mais tousjours sans repos) : ainsi fait mon amour.
Vous estes tous ardents et n'eschauffez personne:
Ainsi brusle mon cœur en mon corps qui frissonne.
Vous estes à souhait au comble de tous biens;
Moi, je suis parvenu jusqu'au comble des miens.

LA RUYNE.

C'est luy-mesme, avançons. Que chaqu'un s'evertue!

LEONTE.

Quelles gens sont-ce là? Qui va là?

LA RUYNE.

Charge! tue!

LEONTE.

O dieux! un traistre coup m'a traversé le flanc!
Çà, çà, pendarts, à moy! que je vende mon sang.
Canailles, vous fuyez!

LA RUYNE.

Ha! las! je perds la vie!

LA DESBAUCHE.

Monsieur, pardonnez-moy!

LEONTE.

Je n'en ay nulle envie.

LA DESBAUCHE.

A l'ayde! je suis mort!

LEONTE.

En voilà deux à bas...
Pour attraper le reste il faut doubler le pas.

SCÈNE V.

Timadon, Leonte.

TIMADON.

D'où procède ce bruit? Je n'y puis rien con-
[nestre.

LEONTE.

A moy, mon Timadon!

TIMADON.

Estes-vous là, mon maistre?
A la force! Aux voleurs! Bourgeois, accourez tous!

On assassine un prince, et le souffrirez vous?

LEONTE.

Les plus mauvais sont morts. Que le reste s'enfuye!
Mon Timadon, viens viste! il faut que je m'appuye!

TIMADON.

Que feray-je! ô bons dieux!

LEONTE.

As-tu faute de cœur?
Moy, je meurs volontiers, puisque je suis vainqueur.
Entrons dans ce logis.

TIMADON.

Nul espoir ne me reste.

LEONTE.

Page, va dire au roy mon accident funeste.

SCÈNE IV.

Le Prevost, Archers, Soldat assassin.

LE PREVOST.

O desordre d'Estat! thresors mal employez,
Vous changez en voleurs des soldats mal [payez!

ARCHERS.

En voilà deux contens, bien payez de leurs [gages!

LE PREVOST.

Voyons, esclairez-moy... Je cognoy ces visages,
Mais ils ne diront pas où sont leurs compagnons.

ARCHERS.

Monsieur, en voicy l'un que nous vous amenons.

LE PREVOST.

Ha! galand, je vous tiens! desjà je vous remarque!

SOLDAT.

Avise bien, Prevost, où ma prise t'embarque :
Un soldat tel que moy n'est pas de ton gibier.

ARCHERS.

Vous estes des pigeons de nostre coulombier.

SOLDAT.

Chien courant de bourreau, ta curée est mal preste.

ARCHERS.

Si croy-je avoir en toy bien employé ma queste.

LE PREVOST.

Venez çà, mon amy.

SOLDAT.

Cherchez d'autres amis.

LE PREVOST.

Je pensoy qu'à chaqu'un ce doux nom fust permis.
Dites-moy donc comment d'ordinaire on vous nomme.

SOLDAT.

Quelque fat le diroit : je ne suis pas vostre homme.

LE PREVOST.

Bien, passez; mais au moins vous direz, s'il vous [plaist,
D'où vient la promenade à telle heure qu'il est?

SOLDAT.

Qu'importe d'où je vienne? En avez-vous affaire?

LE PREVOST.

Tout doux, ce que j'en dis n'est pas pour vous des- [plaire;
Si voudroy-je sçavoir où vous estiez alors

Qu'il s'est fait un grand bruit à l'entour de ces corps.

SOLDAT.

Du bruit? Ce n'est pas moy, vostre oreille est trom-

ARCHERS. [pée.

Pourquoy fuyez-vous donc?

SOLDAT.

Si j'eusse eu mon espée

Toy-mesme eusses fui.

LE PREVOST.

Vous faites le fendant?

Nous en dirons deux mots. Cheminons cependant.

SCÈNE VII.

Abdolomin, Balorte, un Soldat.

ABDOLOMIN.

Je me lève en sursault. Helas! puis-je survivre
A ce dernier effort que mon malheur me livre!
Mais est-il vray, Balorte? Allez et le voyez.

BALORTE.

De six du corps-de-garde à la haste envoyez
Aucun n'est revenu; mais, au dire du page,
Son maistre n'a de soy que tout mauvais presage.

ABDOLOMIN.

Quel est son plus grand coup?

BALORTE.

Il entre par le flanc;

Mais il monte plus haut, car il crache le sang.

SOLDAT.

Sire, Leonte est mort.

ABDOLOMIN.

Ah! que l'on me soustienne!

BALORTE.

Forcez-vous, mon bon roy, que ce cœur vous re-
Secouru tant de fois par sa seule vertu, [vienne,
Battu de la fortune et jamais abbattu.

ABDOLOMIN.

A la fin, tant d'assauts m'obligent à me rendre.

BALORTE.

Mais sans un bon traitté ne vous laissez pas prendre.

ABDOLOMIN.

Quel traité puis-je avoir de si forts ennemis?

BALORTE.

La vie et l'honneur saufs, tout le reste sousmis.

ABDOLOMIN.

La vie en un vieillard ne vaut pas la recousse,
Et l'honneur ne craint pas qu'un voleur le destrousse.

BALORTE.

Un seul jour de la vie est en un potentat
Plus cher que n'est un siècle au commun de l'Estat.

ABDOLOMIN.

Conte-nous ceste mort.

SOLDAT.

Sire, en sa deffaillance,
Ses paroles n'ont point desmenty sa vaillance.
Il estoit sur un lict; sa mortelle douleur

Marquoit son escuyer d'une mesme couleur,
Horsmis que le blessé faisoit bien sa harangue,
Et l'autre avoit perdu l'usage de la langue :
« Mon Timadon, dit-il, ne sois point si dolent;
« Voy que moy-mesme seul je me vay consolent;
« Enten ces derniers mots qu'à peine je profère :
« Va porter prudemment mes adieux à mon père;
« Dy-luy que du trespas l'immuable decret
« A mon esprit content ne laisse aucun regret,
« Sinon le seul penser de sa plainte future.
« Mais, helas! qu'il supplée à ma triste aventure;
« Ne pouvant esperer que je luy sois rendu,
« Qu'il ne se perde point après m'avoir perdu.
« Quand il ne voudroit pas vivre pour sa patrie,
« Qu'il vive pour le moins parce que je l'en prie. »
Lors, en tournant les yeux avec un grand souspir,
On a veu peu à peu ses membres s'assoupir.

ABDOLOMIN.

O comble douloureux de mes longues misères!
Lamentable renfort de mes peines amères!
O jeune homme imprudent! prince inconsideré!
Quel orage public tu nous as attiré!
Ah! le pauvre Belcar! j'ay bien peur qu'il pastisse.

BALORTE.

Avec quelle raison ni couleur de justice?

ABDOLOMIN.

Un roy dont la justice est jointe aux interests
De son simple vouloir colore ses arrests.

BALORTE.

Cest acte à tout le monde offenseroit l'oreille.

ADOLOMIN.

Cest acte, à son advis, me rendroit la pareille.

BALORTE.

Il ayme trop l'honneur pour en user ainsi.

ABDOLOMIN.

Pour absoudre mon fils, il le hait trop aussi.

BALORTE.

On ne peut contre luy nul pretexte produire.

ABDOLOMIN.

Le pretexte ne manque à qui tasche de nuire.

BALORTE.

L'univers est tesmoin de vostre integrité.

ABDOLOMIN.

Le juste perit bien sans l'avoir merité.

BALORTE.

Le ciel tient le courroux des monarques en bride.

ABDOLOMIN.

Les tyrans vont tousjours où le courroux les guide.
Donc, ô Dieu souverain, modelle des bon rois,
Qui ne t'informes point seulement par la voix,
Mais qui, plus mille fois clair-voyant que Lyncée,
Penètres les cachots de l'humaine pensée!
O juge sans appel, examinent les faits
Des grands et des petits, des bons et des mauvais ;
Si depuis mon printemps j'ay choisi mon entrée
Au vray temple d'honneur par la porte d'Astrée;
Si j'ay si bien vescu que jamais ma candeur
N'a quitté tant soit peu mon progrez de grandeur.
Si j'ay le cœur sans fiel, et si la convoitise
Ne me souilla jamais d'un acte de feintise,
O liberal donneur, donne-moy de ce pas,
Pour loyer de mes ans, le repos du trespas.

Je ne demande rien que mesme la nature
Ne concède une fois à toute creature.
  Ou, si par couardise et par desloyauté
J'ay dressé contre luy ce tour de cruauté,
Si j'avoy rien preveu de sa perte soudaine,
Voire si je n'en souffre une incroyable peine,
Et si je ne voudroy, sous l'Erèbe enfermé,
Prendre son lieu fatal pour le rendre animé,
Je veux, non que ton bras d'une flame trenchante
Escarte en mille esclats ma carcasse meschante :
Le supplice en seroit et trop noble et trop court ;
Mais que le grand portail de l'infernale court
M'engloutisse vivant : là les torches bruslantes,
Les vipères, les fouets, les ondes reculantes,
Les vaultours, les rochers et le tour d'Ixion
Soient employez ensemble à ma punition;
Ou (puisque voir le jour est mon plus grand martyre)
Que je sois pour jamais privé de mon empire,
Vagabond, fugitif, de chaqu'un deteste,
Exemple de malheur, miroir de pauvreté;
Qu'aux miens je face peur, mes ennemis en rient,
Que tous les elemens leurs douceurs me denient ;
Que l'air m'oste son soufle et le feu sa splendeur,
L'eau son humidité, la terre sa verdeur;
Que, souffrant, sans mourir, mille morts en une heure,
Je vive a tous ennuis, à tous plaisirs je meure.

Balorte.

Sire, esperez en mieux; nous avons tout loisir,
Quand le desastre vient, d'en avoir desplaisir.
Si par prevention nostre ame apprehensive
Ressentoit le malheur avant qu'il nous arrive,
Nous serions sans repos et tousjours en suspens;
Nous verrions mille maux près de nous se campans;

Nos plus beaux jours, troublez de ceste cognoissance,
Romproient de nos plaisirs la douce jouïssance.
Mais ceux que la sagesse a rendus forts et durs,
Selon leurs maux passez mesprisent les futurs,
Et mesme (qui plus est) leur sentiment s'exente,
Tant que faire se peut, de la douleur presente,
Et trouvent en effect que l'amer et le doux
De tous nos accidens despend quasi de nous.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.



TYR ET SIDON

TRAGI-COMEDIE

SECONDE JOURNÉE

Où sont representez les divers empeschemens et l'heureux succez des amours de Belcar et Meliane.

PERSONNAGES

DE LA SECONDE JOURNÉE.

CASSANDRE, fille aisnée du roy de Tyr.

BELCAR, fils du roy de Sidon.

MELIANE, sœur de Cassandre.

ALMODICE, nourrice de Cassandre.

ARAXE, capitaine sidonien.

Soldats de Sidon.

ZOROTE, vieillard sidonien.

PHARNABAZE, roy de Tyr.

PHULTER, capitaine tyrien.

TIMADON, escuyer de deffunct Leonte.

THAMYS, capitaine de la tour de Tyr.

ABDOLOMIN, roy de Sidon.

BALORTE, ambassadeur sidonien.

Soldats de Tyr.

L'admiral de Tyr.

Deux pescheurs de Tyr.

Les juges de Tyr.

Un archer de Tyr.

Messager tyrien.



TYR ET SIDON

TRAGI-COMEDIE.

SECONDE JOURNÉE

Où sont representez les divers empeschemens et l'heureux succez des amours de Belcar et Meliane.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CASSANDRE.

O le plus inhumain de la race divine,
Vray fils de Tisiphone, adopté de Cyprine,
Ennemy capital de toute liberté,
Tyran du jugement et de la volonté,
Petit enfant de corps, vieux routier de malïces,
Avare de presens, prodigue de supplices,
Jusques à quand, Amour, au fonds de tes enfers
Sentiray-je tes feux, tes gesnes et tes fers?
Pourquoy repousses-tu mes prières plus sainctes ?
Es-tu, comme sans yeux, sans oreilles aux plaintes ?
Si les dieux sont clemens et tendres au pardon,
Tu n'es pas un vray Dieu, rigoureux Cupidon.

Depuis que par mes yeux un esclair de ton foudre
Mit en braise mon cœur, mes chastes veux en poudre,
Et qu'en ton feu gregeois, qui s'accroist dans les eaux,
Mes larmes ont servi de cire à tes flambeaux ,
Comment a peu mon ame endurer ceste guerre ?
Comment trainé-je encor mes membres sur la terre,
Et comment s'est-il fait qu'un tel torrent de pleurs
D'un cours continuel n'ait tary mes humeurs?
Qu'un brazier tant couvé ne m'ait reduite en cendre?
Que parmy tant de morts la mort ne m'ait sceu pren-
Fut-il jamais au monde une fille de roy [dre?
En qui le sort parust plus muable qu'en moy ,
Moy de qui les beaux yeux eschauffoient de leurs flam-
Les lieux plus esloignez et les plus froides ames, [mes
Sont ternis tout à coup , et , cierges retournez ,
Sont, au lieu de rayons, de pleurs environnez ?
Moy qui, des plus francs cœurs maistresse recogneue,
Me trouve d un captif esclave devenue ;
D'un thresor où l'amour assembloit ses attraits ,
Une butte ordinaire où se plantent ses traits ?
Helas ! que direz-vous , ô beaux et jeunes princes ,
Des plus grands que l'Asie eslève en ses provinces ,
Qui, par devoir exact à ma beauté rendu ,
Par fidèle service et par sang espandu ,
Et par tous les tourmens de l'amoureuse rage
(Qu'aujourd'huy je ressens , las ! trop à mon dom-
A la fin de vos maux n'en avez remporté [mage)
Qu'un refrongné refus confit en cruauté?
Que direz-vous de moy? Le feu qui me consomme
Provient d'un caillou froid qui ne tient rien de l'hom-
La vengeance du ciel surmonte mes rigueurs, [me.
Car mesme elle deffend la plainte à mes langueurs.
« C'est souffrir doublement que souffrir en cachette,
« Ce sont larmes de sang que les larmes secrettes. »

Lorsque mon cœur, poussé de mouvemens soudains,
Prepare des discours pour fleschir ses desdains,
Je tremble, je rougis, ma liberté s'envole,
Ma langue à mon palais, immobile, se cole.
Las! si voit-il mon mal; ma mine seulement
Ne l'expose que trop à son beau jugement;
Mais, inhumain qu'il est, aveugle volontaire,
Il ne veut pas me voir d'un regard salutaire.
Il est d'autres chaisnons de longtemps detenu;
Mon œil est (je le sçay) d'un autre œil prevenu:
Ma sœur, ma sœur me nuit, et, moins que moy craintive,
D'un lien mutuel doucement le captive.
Crève-cœur non pareil! Celle qui me devroit
Ceder en toute chose, anticipe mon droit!
Ha! fille sans respect, à me perdre obstinée,
Oses-tu supplanter ta malheureuse aisnée?
Ouy, je n'en doute plus, il seroit esbranlé
Par le premier souspir de mon sein desolé,
Eust-il le sein rempli d'une roche glacée,
Si tes attraits larrons ne m'avoient devancée.
Mais, deussé-je, appellant tout secours le plus prompt,
Arracher de son trosne Hecate au triple front;
Y deussé-je employer, de rage desbordée,
Les gobelets de Circe et les arts de Medée;
Deussé-je, descendante aux antres de la Mort,
Conjurer les Fureurs, le mesdisant Discord,
L'Envie au teint plombé, la noire Jalousie,
Le Soupçon mesfiant, la forte Frenaisie,
Et tout ce que d'affreux l'enfer conçeut jamais,
Je vous feray la guerre en me donnant la paix.
(Qui veut bastir au seur, il ne faut pas qu'il ente
Le nouveau sur le vieil, mais que tout il desplante
Le dessein precedent pour y fonder le sien.)
Et, quand tous ces efforts ne m'ayderoient à rien,

Plus tost par un poison je me verray vengée
Qu'estre tousjours plaignante et jamais soulagée.
Tout beau, folle Cassandre! à quoy te resous-tu?
Comment s'est aujourd'huy ceste rare vertu,
Ce naturel accort, ceste douceur aymée,
En vice, en cruautez, en horreurs, transformée?
Remets, remets ton sens en sa propre maison;
Escarte les vapeurs qui troublent ta raison,
Et, pour de Meliane un sain jugement rendre,
Mets l'interest à part que tu dois y pretendre.
Cyprine, par ses loix, a permis de saisir
(A qui premier le peut) l'objet de son desir,
Sans esgard d'aucuns temps, de personne ou de place.
Partant, si de ta seur la jeunesse et la grace
Ont donné dans la veue au prince de Sidon,
Dois-tu, par un despit flottant à l'abandon
Du vent passionné d'une injuste querelle,
Machiner un effet si funeste contre elle?
Non! meurs plustost, pauvrette, en imputant ta mort
A la malignité des astres et du sort,
Qu'à ce traistre complot pour guairir condescendre,
Digne d'une Progné, non pas d'une Cassandre.
Outre ces crève-cœurs, un presage nouveau,
Un songe, ceste nuit, m'a brouillé le cerveau:
Desjà les roussins noirs qui trainent la charrette
De l'ennuyeuse nuit esperoient leur retraitte,
Et, sentant de leur train les trois quarts mesurez,
Couroient à chef baissé droit aux flots desirez;
Desjà la fraische main du vigilant Phosphore
Commençoit à blanchir le portail de l'Aurore;
Mon front estoit à sec; mes yeux, estans marris
De manquer d'exercice en leurs ruisseaux taris,
Comme par nonchalance, et faute de lumière,
S'estoient laissez coller l'une et l'autre paupière,

Non pas d'un vray dormir, doux frère d'Atropos
(Car mon tourment n'est point compatible au repos),
Mais d'un leger sommeil interrompu de masques,
De spectres, de frayeurs et de songes fantasques.
Estans, me sembloit-il, loin du bruit soucieux,
Sises dessous un aulne en un pré spacieux,
Seules, ma sœur et moy, nous cueillions des fleurettes,
Chantans à qui mieux mieux quelques airs d'amouret-
Un cerf à l'impourveu, d'un pas gayement doux, [tes.
Sortant d'un bois prochain, s'est avancé vers nous;
Sa rameure estoit d'or, d'or la forte chausseure
Qui de ses pieds legers marquoit l'assiette seure;
Son col hault et poli, son front large et longuet,
Sur qui deux yeux hagards sembloient faire le guet;
Son poil estoit plus blanc que les flocquets de laine
Qui tombent en janvier des nuaux sur la plaine,
Ses membres bien replets; bref, il estoit si beau
Que la reyne des bois, à l'argenté flambeau,
Pour ses chastes esbats en seroit idolatre.
Il aborde sans crainte, et d'un geste folatre
Fait caresse à ma sœur d'un muffle incarnatin,
Baisant ses mains, ses yeux, sa bouche et son tetin;
Puis va, tourne, revient, sautelle d'allegresse,
Comme un chien qui se joue aux pieds de sa maistresse.
Elle aussi le mignarde avec des ris flatteurs,
Ornant ses andouilliers de joyaux et de fleurs;
J'en vouloy faire autant; il recule farouche:
La seule Meliane en privauté le touche;
A mes plus doux appas sa rigueur ne fleschit;
Quand je veux l'approcher, il s'esquive et gauchit.
Je conceu lors, despite, une humeur envieuse
Qui me rendoit desjà ma germaine odieuse,
Quand je voy l'animal, après ces jeux mignards,
L'accrocher par le bust à l'or de ses brancards,

La lever eminente aux pointes de sa teste,
Puis recourir aux bois, joyeux de sa conqueste.
J'y cours, et luy s'enfuit; mais, talonné de près,
Peureux, il lasche prise et me quitte son faix.
Je poursuy nonobstant; après telle rescousse,
Le desir de vengeance et d'honneur qui me pousse
Me rend les pieds dispos et les membres legers.
Après avoir longtemps, sans crainte des dangers,
Brossé parmy les forts et les ronces poignantes,
Par vallons raboteux, par cavernes sonnantes,
(Chose effroyable à voir!) son chef devint tout rond,
Il perdit à l'instant les armes de son front,
Son poitrail s'espaissit de longue chevelure,
La jambe s'accourcit, l'oreille et l'encollure;
Son poil devint tout roux et ses deux yeux ardans,
Sa maschoire s'arma de grands rochers de dents;
Un tissu d'os nerveux, qui lui sort de l'eschine,
En luy battant les flancs, l'eschauffe et le mutine;
Ses pieds vinrent griffus, larges à l'avenant;
Bref, ce fut un lion, qui, vers moy se tournant,
Desjà d'un sault agil me tenoit attrapée.
De si soudaine peur ma pauvre ame frappée
Fit bondir en sursaut un inutil reveil,
Qui n'osta point le songe en ostant le sommeil.
Dieux! si c'est mon trespas que Morphé me presage,
C'est ma felicité plustost que mon dommage. [reux:
« Le choix du moindre mal, c'est l'heur du malheu-
« Il vaut mieux n'estre point que d'estre langoureux.»

SCÈNE II.

BELCAR.

Si jamais un amant, tout content de sa dame,
Eust sujet de benir et l'amour et sa flame,
Je suis celuy qui dois, selon mes premiers vœux,
Honorer son autel du trespas de cent bœufs.
Ce digne enfant de Mars, qui n'est jamais sevère
A ceux qui leurs beaux ans consacrent à son père,
Ame de l'univers, esprit qui rend epris
D'un celeste desir des hommes les esprits,
Si favorable aux siens que l'inconstante roue
N'est jamais importune aux amants qu'il avoue,
Le plus adroit tireur, le plus ingenieux,
Le plus beau, le plus fort, et le plus craint des dieux;
Amour, qui, bien-heurant le malheur de ma prise,
A guidé mes pensers à si haute entreprise,
A si brave dessein, que l'oser seulement
Me seroit trop d'honneur en tout evenement :
Il a d'une beauté par delà tout exemple
(L'objet le plus parfait que le soleil contemple)
Engravé dans mon sein, d'un trait noble et doré,
Le celeste pourtrait au naturel tiré;
Et puis, pour me ravir d'une douce merveille,
Il a piqué son cœur d'une flesche pareille;
Si qu'aujourd'huy je puis, ô mortel trop heureux,
Me dire autant aymé que je suis amoureux.
Il ne reste qu'un point pour comble de ma gloire,
Il ne reste qu'un fort pour fin de ma victoire,
Le formaliste hymen contre moy le deffend.

Mais je seray bientost plainement triomphant :
Car la sincère foy de ma belle princesse
Fait que de ce costé toute crainte me cesse ;
Puis, quelque dur traité qu'on m'y vueille apporter,
J'iray la carte blanche au père presenter.
La patience est douce et sans peine l'attente
Alors que l'esperance est solide et constante.
Voicy ma Meliane, ah ! quel essain d'attraits !
Elle ne me voit pas. Almodice est auprès :
De Megère à Cyprine estrange difference !
J'entendray de ce coing toute leur conference.

SCÈNE III.

Meliane, Almodice, Belcar.

MELIANE.

Non, non, ne craignez pas, ma mère, que mon feu
Des bornes de l'honneur s'egare tant soit [peu ;
J'ayme, mais sans hasard de voir abandonnée
La fleur de mon printemps qu'en faveur d'hymenée.

ALMODICE.

Ne vous offensez pas, Madame, si je crains
Que ce joyau si cher vous eschappe des mains :
Après l'avoir lasché, la repentance est vaine.[1]
Or, bien que vous n'ayez, comme vostre germaine,
Abouché mon tetin, je vous ay toutesfois
Pendue à mon colet et mille et mille fois,
Dès que, venant au jour, vous parustes si belle.

Pour cela je suis libre, et de franche façon
Je prens l'authorité de vous donner leçon.
Je sçay que c'est de nous et sçay que c'est des hommes ;
Ils nous en font accroire, ô sottes que nous sommes !
Qu'ils sont blessez à mort, comme en effect aussi
Aucuns par nos rigueurs tombent en grand soucy.
Mais leur cupidité souvent est supprimée
Aussi legerement qu'elle fut allumée.
Comme le trop de bois estouffe un petit feu,
S'il est mis à propos le grossit peu à peu,
Ainsy de nos faveurs, dont ils bruslent d'envie :
Trop esteint leur amour, peu l'entretient en vie,
Amour qui toutesfois ne peut vivre un moment
S'il ne tire tousjours de ce doux aliment.
Mais, comme vous voyez que dans la grande masse
D'un antique palais une seule crevasse,
Croissante avec le temps, le fait tendre au declin,
Fait bresche irreparable et le renverse enfin,
Par semblable progrez leur brigue perilleuse
Mine l'ame fragile et la chair chatouilleuse,
Tant qu'ils nous facent choir.

MELIANE.

Pour un chaste baiser
Je ne le pourrois pas ny dois le refuser :
Cela ne gaste rien ; c'est un bien qui s'envole
Et l'ennuy languissant d'une attente console.

ALMODICE.

C'est, Madame, c'est là le soupçon qui me tient,
C'est où je vous attends ; je sçay trop comme vient
Du baiser le toucher, du toucher autre chose.

MELIANE.

Autre but qu'un baiser Belcar ne se propose.

ALMODICE.

C'est un essay friand qui fait croistre la faim.

MELIANE.

Mais sa modeste humeur, n'est-ce pas un bon frein?

ALMODICE.

Comment s'abstiendroit-il, ne le pouvant vous-mesme?

MELIANE.

Pourroy-je à moins de frais temoigner que je l'ayme?

ALMODICE.

La fille plus que l'homme appette ce plaisir.

MELIANE.

La fille mieux que l'homme appaise un tel desir.

ALMODICE.

Tous deux sont maistrisez de naturelle rage.

MELIANE.

Parlez-vous d'une louve, ou d'une fille sage?

ALMODICE.

Toutes sont d'une chair sujette à caution.
Moy-mesme, decrepite, ay ceste passion.
Et comment la jeunesse en seroit-elle exente?
Enfin la plus sevère et la plus suffisante
Consentiroit au mal (la prenant sur le verd),
Pourveu qu'elle crut bien qu'il demeurast couvert.
Las! Madame, plustost se darde le tonnerre
Sur mes cheveux grisons, et m'engouffre sous terre,
Qu'il avienne par moy quelque faute de vous :
Par moy, je parle ainsi, car seule d'entre tous
J'ay receus et cachez vos secrets en fiance,
Esperant voir la paix naistre en vostre alliance.
Pour ce vous ay-je aydez.

MELIANE.

Quoy donc? Pour l'avenir
Voulez-vous au besoin vos bien-faits retenir?
Me refuserez-vous, ô ma mère, m'amie,
De convier icy le soulas de ma vie?
Je ne veux que le voir.

ALMODICE.

J'aurois perdu mes pas,
Puisque j'ay commencé, si je n'achevois pas.
Je m'en vay le trouver ; mais gardez la barrière !

SCÈNE IV.

Belcar, Meliane.

BELCAR.


arche à ta mal-encontre, infernalle cour-
Ma reyne, Dieu vous gard ! [rière !

MELIANE.

Mon prince, que les cieux
Secondent vos desseins tousjours de mieux en mieux.

BELCAR.

Ah ! ce n'est pas du ciel, mais de vostre largesse,
Que j'attends mes plaisirs, ma gloire et ma richesse;
Pour estre bien-heureux, belle, vostre Belcar
Prefère vos faveurs aux douceurs du nectar.

MELIANE.

Si mes faveurs avoient pour vous ceste puissance,
Tous vos souhaits seroient en vostre obeissance;
Jugez quelle faveur je vous puis refuser,

Moy qui tiens à faveur de vous favoriser. [ayme,
Que demandez-vous plus, mon cher cœur? Je vous
Je vous ayme sur tout, je dis plus que moy-mesme.

BELCAR.

Discours plus gracieux que l'obligeante voix
Dont Venus entretient les Graces quelquefois!
L'accord melodieux des bandes emplumées
Qui, dans le verd naissant des nouvelles ramées,
Chantent l'epithalame et les amours divers
De tout ce que nature anime en l'univers
Ne se peut comparer à la douce parole
Qui de ces lis du sein par ces œillets s'envole.
Belles fleurs de bien dire, à la source du ris,
Prestez à mon soucy vostre gay coloris;
Comme vous contentez mon œil et mon oreille,
Permettez à ma bouche une faveur pareille;
Souffrez qu'en vos odeurs, comme une mouche à miel,
Je succe l'ambrosie et la manne du ciel;
Si nous ne respirons vous et moy qu'une vie,
Qu'entre mille baisers nostre haleine s'allie.

MELIANE.

Toubeau, mon cher amy! souvent ces doux appas
Nous attirent un mal que l'on ne prevoit pas.
Retranchons ce plaisir, quoy qu'il nous soit licite,
Craignant que plus avant nostre amour il n'incite.

BELCAR.

Si ce refus, Madame, estoit de vostre cru
(Chose que, sans mentir, à peine j'eusse cru),
Je le supporterois comme un leger supplice
(Car je meriterois d'estre plus mal traitté
Si je n'avois pour moy vostre excès de bonté).
Je tiens telle faveur si loin de m'estre deue

Que je suis criminel de l'avoir pretendue.
Ce rebut est donc juste, et celle qui le fait.
Mais, sçachant quelle cause a produit cet effect,
Une langue hypocrite, en qui ma foy trahie
N'eust fondé nul soupçon si je ne l'eusse ouïe,
Quel homme ne seroit estimé trop souffrant
S'il ne se courrouçoit, telle injure s'offrant?
Permettez, s'il vous plaist, Madame, que je die
Que je suis mefiant de quelque tragedie.
Le presage en soit faux! Mais j'ay crainte qu'un jour
Ce squelette vivant nous face un mauvais tour.
On se devroit servir d'une femme en tel age
Non pour un chaste hymen, mais pour maquerellage:
Car, si le vice mesme avoit forme de chair,
En ceste affreuse vieille on le pourroit cercher.
Aussi (comme on le dict) le tissu de sa vie
Est tout d'ambition, d'avarice et d'envie.

MELIANE.

Non, ne vous faschez point; ce qu'elle m'en a dict
A bien quelque raison, mais n'a pas grand credit:
Car mieux qu'elle ne croit à mes sens je commande.
Or bien, je me soubmets selon vostre demande;
Faites la mienne aussi, mon cœur, appaisez-vous.

BELCAR.

O baisers ravissans, non moins puissans que doux!
Mars, si vous l'assailliez au plus chaud de la guerre,
Jetteroit sa colère et ses armes à terre;
Vos charmes sont si forts qu'ils pourroient arrester
Un trait demy lasché du bras de Jupiter.

MELIANE.

J'entends quelque rumeur. C'est ma sœur, ce me semble;
Elle rentre tout court, nous ayant veus ensemble,

SCÈNE V.

Cassandre, Almodice.

CASSANDRE.

Doncques, ce grand soupçon, qui, tousjours
me gesnant, [nant;
Me balançoit en doute, est failly mainte-
J'ay veu, las! j'ay trop veu ceste maudite
Se flatter librement d'une voix haulte et claire [paire
Et s'entre-mignarder de baisers amoureux.
Ah! que de mon martyre ils triomphent heureux!
Que feray-je, pauvrette? Où prendray-je la voye
Qui par moins de douleur au Cocyte m'envoye,
Sous l'ombrage muet des myrtes et cyprès,
Où des forçats d'amour les eternels regrets
Ramentoivent les coups de fortune ennemie?
Car pourrois-je encor vivre avec ceste infamie
Qu'à mes justes desirs tout espoir soit osté
Pour ma cadette en age aussi bien qu'en beauté?
Qu'ay-je apperceu, bons Dieux? Une fille sans
Baiser son Adonis entre ses bras estainte! [crainte
J'en rougis pour toy-mesme, ô louve sans pudeur,
Et d'une telle audace admire la grandeur.
Quoy! si je voulois estre à vous nuire aussi pronte
Comme de mes soucis vous faites peu de conte,
Ha! que je pourroy bien, malavisez amants,
Destruire vos desseins jusques aux fondemens,
En decelant au roy (ce que je devroy faire)
Vostre amour clandestine aux loix d'honneur contraire.
Mais folle, helas! je crains de perdre quant et toy
Mon ennemy, que j'ayme autant et plus que moy,

Tant je porte respect à celuy qui me tue !
Car j'ouvrirois mon flanc d'une lame pointue,
Je m'estraindrois le col d'un funeste cordeau,
Je sauterois d'un roc en un abysme d'eau,
Plustost que de tramer, au peril de sa vie,
Ce laqs où le despit contre toy me convie.
   O que l'on dit bien vray ! Fortune vient ayder
Ceux qui sont sans vergongne aspres à demander ;
Amour hait les couards ; la reyne d'Amathonte
Ne despartit jamais ses faveurs à la honte.
Qui sçait si de ce pas, mes larmes essuyant,
Rassemblant les rayons de mon œil attrayant,
Parant mon teint de lys et de roses meslées,
Avec tant de douceurs, qui jadis estallées
Captivoient et forçoient par leurs appas vainqueurs,
Mesmes sans y penser, les plus farouches cœurs ;
Si, dy-je, m'accostant de l'object qui m'enflame,
Je luy faisois sentir les desirs de mon ame,
Mesme en le suppliant, il seroit si cruel
Que de me refuser un plaisir mutuel ?
Les amans d'aujourd'huy ne sont pas si fidelles
Qu'ils ne reçoivent bien deux differentes belles :
« L'homme en toute sa vie ayme le changement. »
Ah ! Cassandre, où es-tu? Ce réver seulement
Monstre ta fin prochaine. Et quoi ! sur un peut-estre,
Voudrois-tu bien trahir ton honneur, ton bon maistre ?
« L'homme cerche tousjours ce qu'il voit mal-aisé ;
« Le difficile accez rend un chasteau prisé ;
« L'offre d'un bien sans peine en fait perdre l'envie. »
Las ! que feray-je donc ? Puisque toute ma vie
N'est plus qu'une langueur sans espoir de guerir,
Pourquoy tout d'un beau coup ne me fay-je mourir ?
« Le trespas le plus bref, c'est le plus tolerable. »
Chaste sœur d'Apollon, soyez-moi secourable !

ALMODICE.

Ceste fille s'afflige, et, sans dire dequoy,
Souvent pour lamenter se desrobe de moy.

CASSANDRE.

Que si jamais vous pleust quelque mien sacrifice,
Renforcez-moy le bras pour ce dernier office.

ALMODICE.

Quoi! mon cher nourrisson, d'où vous naist ce vouloir
De me celer le mal qui vous fait tant douloir,
Vous ayant tant de fois sur vos plaintes enquise?
Vous cachez-vous de moy, qui vous suis tant acquise,
Qui vous cheris si fort que pour vous contenter
Rien de trop dur à moy ne se peut presenter;
Moy de qui vous avez honnoré les mammelles,
Qui n'ay pas plus que vous conservé mes prunelles,
Ayant ce corps tendret eslevé jusqu'icy,
Dès l'heure qu'Atropos le terme eust accourcy
Du support maternel, vous laissant orpheline?
Ne me direz-vous pas cet ennuy qui vous mine?
Qu'est-ce qui vous esteint tous les esclairs de l'œil,
Et qui vous fait deschoir comme neige au soleil?
Qui defigure ainsi les graces plus naïves
Des traits de ce visage et ses couleurs plus vives?
D'où vient de vous à moy le soupçon mefiant?
Ne respondez-vous point, quand je parle en priant?

CASSANDRE.

Las! quand je l'auray dit, quel soulas en auray-je?

ALMODICE.

Il n'est si grand ennuy qu'un bon conseil n'allége.

CASSANDRE.

Le mien est sans remède.

ALMODICE.

Il n'est rien icy-bas
Qu'on ne puisse esquiver, si ce n'est le trespas.
Un amy sert beaucoup, mesme la solitude
Est un accroissement de toute inquietude;
Le feu brusle tant plus que plus il est celé,
Mais le mal descouvert est demy-consolé.

CASSANDRE.

Je ne le cache point: ce qui me rend dolente,
C'est mon frère enlevé d'une main violente;
C'estoit tout mon support. Las! ne puis-je sçavoir
Le temps de son retour? Je meurs de le revoir.

ALMODICE.

O la belle defaite! O que vous estes fine!
Ne le nirez-vous pas si le vray je devine?
Madame, c'est l'amour, et non pas l'amitié;
C'est ce petit garçon qui blessoit sans pitié
Les dieux et les mortels, attirez par vos charmes,
Qui retourne vers vous la pointe de ses armes.
N'ay-je pas bien atteint? Quelque beau cavalier
A fait ce qu'avant luy n'avoient fait un millier.
Eh bien! celuy peut tout qui peut prendre courage.
Pour vous donner secours j'ay le sçavoir et l'age;
Servez-vous donc de moy: souvent en un tel fait
Le bon advis des vieux donne aux jeunes l'effect.
Mais si ne faut-il pas qu'une fille bien née
Soit par ses appetits sans bride gouvernée;
Il faut bien recognoistre avant de bien aymer,
Et sçavoir de quel bois on se doit enflammer.
Je ne cognoy point d'homme assez grand, assez brave,
Qui ne tienne à faveur de vivre vostre esclave.
N'abaissez point la teste où vous avez le pié.

CASSANDRE.

Las ! ma chère nourrice, ayez de moy pitié.

ALMODICE.

Il faut qu'un rang d'honneur sur vos desirs commande.

CASSANDRE.

J'ay fait eslection d'une valeur si grande
Qu'au lieu de m'accorder d'un courage trop bas,
Vous jugerez plustost que je ne la vaux pas.
Que si par un serment vous me rendez hardie,
Je vous descouvriray toute ma maladie.

ALMODICE.

Par les traits enflammez que le ciel se fendant
Fait fondre sur la terre en sifflant et grondant,
Par le rivage noir, par le chien à trois testes,
Par les rages d'enfer, à nuire toujours prestes,
Par le fer et le feu dont le Tartare est ceint,
Et si dans l'univers il est rien de plus craint,
Je jure de tenir ma langue si fidelle
Qu'on n'exigera point une trahison d'elle,
Et que, pour vous placer au desiré bon-heur,
Je veux mettre à mespris et la vie et l'honneur.

CASSANDRE.

L'esprit tant admiré, la grave bien-disance,
La douce et franche humeur pleine de complaisance,
La valeur, la beauté, la royale façon
Du prince prisonnier, m'ont prise à l'hameçon.

ALMODICE.

Ha ! que me dites-vous ? M'en voilà toute esmue !
Un grand estonnement dans mon sang se remue !
Vous me surprenez donc ! Que seroit devenu
Ce ferme jugement par tant d'effects cognu ?

Icy plus que jamais, petit bastard de Gnide,
Je voy l'aveuglement où ta torche nous guide.

CASSANDRE.

N'est-il point assez beau pour se faire cherir?

ALMODICE.

Il ne l'est que par trop pour vous faire perir.

CASSANDRE.

Ouy, si de me guerir il ne luy prend envie.

ALMODICE.

Attendez-vous d'un Si l'arrest de vostre vie ?

CASSANDRE.

Qui le rendroit contraire à mon contentement?

ALMODICE.

Qui vous rendoit jadis contraire à tout amant?

CASSANDRE.

Mais il est trop courtois pour estre inexorable.

ALMODICE.

Vostre amour est trop fol pour estre favorable.

CASSANDRE.

Est-ce aymer follement que d'aymer son pareil?

ALMODICE.

C'est aymer follement que d'aymer sans conseil.

CASSANDRE.

Pour voir ce qui m'est bon n'ay-je pas assez d'âge?

ALMODICE.

Le père doit toujours guider la fille sage.

CASSANDRE.

Il doit avec raison souscrire à mon desir.

ALMODICE.

C'est à vous d'approuver, mais à luy de choisir.

CASSANDRE.

La qualité du prince est sortable à la mienne.

ALMODICE.

Vous estes de famille ennemie à la sienne.

CASSANDRE.

Je voudrois lier Mars des nœuds de son enfant.

ALMODICE.

Le roy ne veut la paix qu'en vainqueur triomphant.

CASSANDRE.

Las ! j'ayme , qu'y feray-je ?

ALMODICE.

Armez-vous de constance.

CASSANDRE.

Mon cœur est desjà pris.

ALMODICE.

Pourquoy sans resistance ?

CASSANDRE.

Amour est si puissant que son arc souverain
Pourroit mesme enfoncer des murailles d'airain.

ALMODICE.

Amour n'est qu'un enfant de qui la main peu forte
Ne gourmande que ceux qui luy cèdent la porte.

Cassandre.

Il a souvent esmeu par changemens divers
Celuy qui d'un clin d'œil esmeut tout l'univers,
Le transformant en or distillant de la nue,
Tantost en taureau blanc à la teste cornue,
Puis en cygne, en belier, en mille autres façons.
Les nymphes ne sont pas, sous les roides glaçons,
A couvert de ses feux; sous les vagues profondes
Il blesse les titons et l'empereur des ondes.
En vain, nourrice, en vain vos conseils bien donnez
Combattent mes desirs trop fort enracinez;
Il me faut succomber ou franchir la carrière;
Le destroit ne permet de tourner en-arrière;
Je suis (tant me previent ce premier mouvement)
Et sourde de l'oreille et de l'entendement.
La seule jouyssance y peut donner remède,
Et c'est en cela seul que j'implore vostre ayde.

Almodice.

Non le courroux du roy, qui viendroit m'accabler,
Non l'effect, qui pourroit difficile sembler,
Mais vostre sainct honneur, dont je seroy meurtrière,
M'empesche d'escouter ceste injuste prière.

Cassandre.

Mesprisez-vous desjà la force du serment?

Almodice.

« Faire et jurer le mal, c'est pescher doublement. »

Cassandre.

Or sus, tant de raisons ont vainçu ma folie.
Le destin ne veut pas que mon hymen allie
Deux sceptres ennemis, et ne sera point dict
Que sur ma chasteté l'amour ait eu credit.
Non, non, je le despite et sçay le seul azyle

Qui me peut garantir de sa chaisne servile :
J'ay ce fer protecteur, qui, bravant son pouvoir,
Retiendra mon honneur en son juste devoir.

ALMODICE.

Ha ! que voy-je ? bons Dieux ! tout beau !

CASSANDRE.

Laissez-moy faire.

ALMODICE.

Holà !

CASSANDRE.

Vous me faschez ; pensez-vous me distraire ?
Laschez-moy ce poignard.

ALMODICE.

Vous me romprez les mains
Ou je vous l'osteray.

CASSANDRE.

Quoy ! Que mes doigts contraints
Vous quittent ceste lame à mon sang destinée !
Ma resolution n'en est pas destournée.
Quand vous la briserez en cent luisants esclats,
Mon mortel desespoir ne s'en fleschira pas ;
Tant de chemins glissants, tant de passages, tendent
A l'empire muet où les ombres descendent
Qu'en tout temps sans refus on y voit introduits
Tous humains desireux de vaincre leurs ennuis.

ALMODICE.

Je n'eusse jamais creu que telle frenesie
Eust d'un si bel esprit blessé la fantaisie.
Las ! Madame, vivez ; j'ayme mieux offenser
Immortels et mortels que vos jours avancer ;
Vivez, et deussions-nous nous lascher à tous crimes :

Car les pertes de biens, d'honneur, d'amis intimes,
N'ont rien qui ne soit doux à l'egal de la mort,
Mort, estrange sommeil qui sans reveil endort!
« Ne desesperez point : un courage invincible
« Rencontre en son effort toute chose possible.»
Ou l'augure me trompe, ou bien tost vous verrez
A l'abry du mal-heur vos desirs asseurez.
Laissez-m'en le soucy, mettez-vous à delivre
Sur l'appuy de ma foy; n'ayez soin que de vivre.
Relevez vos beautez par un ris attrayant,
Rallumez les esclairs de vostre œil foudroyant,
Retournez à la court, cependant que je puise
Au fonds de mes pensers un moyen qui nous duise.

CASSANDRE.

Travaillez donc, ma mère, et ne presumez point
De vaincre par le temps la fureur qui me point.

ALMODICE, *seule.*

Qui te peut amoindrir la charge mal-aisée,
Mais, toute insupportable à ton dos imposée,
Malencontreuse vieille? Eh! que sur ton sommet
D'horribles maudissons ton dessein te promet!
Quelle route prends-tu? D'une ou d'autre partie,
Te voilà de Charybde ou de Scylle engloutie.
Combien de faux projects, de mouvemens divers,
Retournent tout à coup mon esprit à l'envers!
Que de flots et de vents d'un inconstant orage
Poussent mon jugement à deux pas du naufrage!
Bastiray-je un complot pitoyable et cruel
Pour frauder les plaisirs et l'amour mutuel
Qui joint avec Belcar nostre jeune princesse?
Ils s'asseurent à moy, leur seray-je traistresse?
Mais las! mettray-je aussi Cassandre à nonchaloir?
Ma plante, que toujours j'ay fait croistre et valoir,

Va secher à mon sceu ; faut-il que je l'endure?
Elle a receu ma foy, luy seray-je parjure?
Que fera Meliane en sa juste douleur,
Si d'un si lasche tour je trame son malheur?
Que dira son Belcar? Sa passion constante
Ne souffrira jamais qu'un autre objet le tente.
Et mesme avec quel front le pourray-je aborder?
Quels seront mes discours pour le persuader?
Après avoir long-temps, par mes propres messages,
Du trafic de leurs cœurs asseuré les passages,
Leur rompre le chemin, quelle infidelité!
Mais voir mon nourrisson dans telle extremité,
Se fondre toute en pleurs, voir sa fin tout proche,
La pouvant empescher, ô dieux! quelle reproche!
Quoy qu'il puisse arriver, j'oubliray tout devoir
En faveur de ma fille, et de tout mon pouvoir
Tascheray d'appaiser le tourment qui l'aflige.
C'est où le naturel par contrainte m'oblige.
   Thresor d'experience en mon tymbre compris,
Rappelle ma memoire, assemble mes esprits,
O chef de mon conseil! ma caboche routière!
C'est de toy que j'attens ma delivrance entière.
Ne laisse en ton cerveau tendon, veine ou recoin
Qui ne s'esmeuve icy pour servir au besoin;
Monstre que ta toison n'est pas ainsi chenue
Sans beaucoup de finesse apprise et retenue.
Or donc, si je faisoy... Mais non... Toutesfois, si...
Cela n'iroit pas bien ; seroit-il mieux ainsi?
Le danger en est grand, faisons donc d'autre sorte;
A mon premier avis la raison me remporte:
Il est bon, c'en est fait ; il y faut travailler,
Je vay tout maintenant ce prince conseiller
Avec tant d'artifice et de raisons plausibles,
Qu'il aydera luy-mesme à mes complots nuisibles.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

Araxe, capitaine sidonien; *Soldats*.

Araxe.

Allez, suivez de près ce traistre, mes amis,
Qui tous en general en trouble nous a mis,
Ayant par assassins, contre la foy publique,
Leonte massacré pour sa femme impudique,
Nous exposant, helas! en hazard apparent
De voir par represaille accabler son garend,
Nostre maistre Belcar, nostre unique esperance.
Pensant, le faux renard, se mettre en asseurance,
Dès le vespre d'hier nous le vismes sortir
Pour coucher en sa ferme au grand chemin de Tyr
Courez, il n'est pas loin; sur la grande chaussée
Le doute de son fait entretient sa pensée.
Un de ses espions, que nous avons surpris,
M'a descouvert la ruse et son sejour appris,
Avant que les meurtriers, qu'à la croix on attache,
L'eussent voulu noter de criminelle tache.
Marchez, efforcez-vous; quiconque le prendra
Deux talents asseurez de salaire il tiendra

Soldat.

Allons, je le cognoy; j'ay remarqué la sorte
Dont il estoit vestu passant à ceste porte.

SCÈNE II.

Zorote, *Soldats.*

ZOROTE.

Que doy-je devenir? Je suis en pauvre estat.
J'ay peur qu'un repentir suivra mon attentat.
Mon marauld de valet fait bien longue demeure;
Il n'avoit de chemin que pour le cours d'une heure,
Et je voy toutesfois que depuis son depart
Mon ombre s'accourcit de plus d'un demy quart.
Je me lasse d'attendre et me trouve en grand' peine;
Je crains d'estre pipé par mes tireurs de laine:
Car j'ay mis mon argent sur la foy d'un soldat,
Sans pleige ny tesmoin de nostre concordat.
Combien le jugement se dissipe et se change
En un pauvre jaloux quand le front luy demange!
Avant ce mal de teste, on m'eust eu beau prescher
Pour me faire sans gage une obole lascher.
Malheureux que je suis! que sçay-je si ce drolle,
Au lieu de bien jouer son difficile roolle,
A (comme fit jadis un barbier à Midas)
Decouvert mon fourchon que l'on ne voyoit pas,
Prenant du Tyrien des plus certaines offres
Que celle qui leur est dangereuse en mes coffres?
Dieux! que ferois-je alors? Je quitteroy Sidon
Et mettroy sur les flotz ma vie à l'abandon:
Car je n'estime pas qu'un homme de courage
Puisse estre possedé de plus poignante rage

Qu'alors que dans son nid il sçait qu'on a ponnu,
Et qu'il voit du public son diffame connu.

SOLDATS.

Courage, compagnons ! Sans doute, c'est nostre hom-
Jamais aucun butin de si notable somme [me.
Ne nous est arrivé : nous aurons tous dequoy
Nous donner du bon temps, plus aises que le roy.

ZOROTE.

J'ay quitté le pavé : je me vay mettre à l'ombre,
Prenant pour mon repos ce buisson frais et sombre,
D'où sans estre apperceu je verray les passants.
En voicy quatre ou cinq au grand pas s'avançans.

SOLDATS.

Mais comment pouvons-nous l'avoir perdu de veue ?
Allons revisiter ceste espine touffue
Qui paroist à main gauche. Il faut bien qu'il soit là.

ZOROTE.

Ils viennent droit à moy. Que peut estre cela ?

SOLDATS.

Ha ! le galand s'enfuit.

ZOROTE.

Je me sauve à la course.

SOLDATS.

Il nous pense amuser en nous jettant sa bourse.

ZOROTE.

Helas ! je suis perdu ! je ne puis plus courir,
L'haleine me deffaut. Ah ! je m'en vay mourir.
O jambes sans vigueur ! pauvre corps sans courage !
Que vous estes descheu par le surcroist de l'aage !

SOLDATS.

Arreste, faux vieillard! ren-toy, de par le roy!

ZOROTE.

Estes-vous des voleurs qui vous jettez sur moy?
Vous ferez peu de gain, car je suis un pauvre homme.

SOLDATS.

Nous sçavons ta richesse et comment on te nomme.
Ce n'est pas pour ton or que nous te contraignons :
Ton or porte malheur, tesmoins nos compagnons.

ZOROTE.

Pour qui me prenez-vous, Messieurs? J'en feray [plainte.

SOLDATS.

Marche! C'est trop causé, c'est trop usé de feinte.
Qui ne te coignoistroit! Je me fasche, à la fin.
Nous te garrotterons si tu fais plus le fin.
Avant l'extremité tu devois estre sage.

ZOROTE.

De grace, mes amis, eh! faites-moy passage!

SOLDATS.

Bien, le voilà tout fait, le passage à Sidon.

ZOROTE.

Tout ce que j'ay vaillant, je le baille en pur don,
Chaines d'or, diamants.

SOLDATS.

Prenons cela d'avance.

ZOROTE.

Encor deux fois autant quand j'auray delivrance.

SOLDATS.

Penses-tu, vieil bouquin, medaille de Vulcan,

Que nous mettions pour toy nostre vie à l'encan ?
Chemine.

Zorote.

Ah! si jadis ta flamme fut dardée
Mesme sur un tien fils, adultère en idée,
O Jupiter vengeur! approuves-tu que moy,
Pour m'estre delivré d'un veritable esmoy,
Revengeant mon honneur par une juste voye,
Au supplice mortel entraisné je me voye?

Soldats.

Qui pourroit approuver qu'un vieillard refroidi,
Sçachant qu'un prince adroit, plus chaud et plus hardi,
Combattoit en sa place aux amoureux allarmes,
Traittast son lieutenant à la rigueur des armes?
Il vaut tousjours mieux estre, ô miserable fou!
Mis par la corne au joug qu'attellé par le cou.

SCÈNE III.

Pharnabaze, Phulter.

Pharnabaze.

Desjà l'air amoureux a reschauffé le germe
Dont nature s'esmeut pour produire à son terme;
Desjà des aquilons les zéphirs sont vainqueurs
Et reçoivent en prix des couronnes de fleurs,
Et desjà le Belier, qui la froideur tempère,
Oste le voile blanc à nostre grande mère,
Luy rendant l'habit vert que la mort des saisons
Avoit caché trois mois au coin de ses tisons;

Desjà des oiselets les gorges reveillées
Caressent à l'envy les naissantes fueillées,
Et des nymphes de l'eau les bruyantes chansons
Après un long combat triomphent des glaçons.
O Mars! voicy ton mois. Ta riante maistresse
L'a choisi pour donter l'hyvernalle paresse.
Donc, qui me tient encor que je ne fay sortir
Du thresor de mes ports la puissance de Tyr?
Pourquoy mille sapins sur les plaines salées
Ne font-ils egayer leurs toilles ampoullées?
Eole nous semond d'un souffler opportun.
Je voy doux au montoir les phoques de Neptun,
Qui semble convier nos carènes dormantes
A labourer son dos en rides escumantes.
Que font tant de drapeaux qu'ils ne sont eventez,
Et voltigeans en plis sur les pouppes montez,
Veu que mes fantassins impatiens n'attendent
Sinon que des tambours les cordages se tendent?
Que tarde l'airain creux, que de sons esclattans
Il ne rassemble en gros mes braves combattans,
Qui fretillent des mains, desireux de reprendre
L'honneur que la Fortune a bien osé deffendre?
Moy, qui suis né guerrier, nourri le fer au poin,
Tousjours la gloire au cœur, en la teste le soin,
Qui me peut amuser? Faut-il que la vieillesse
En trefve languissante avec honte me laisse?
Non! non! d'un froid hyver je n'ay rien que le teint.
Je brusle par dedans : mon feu n'est pas esteint;
Et, bien que par les ans ma force desrobée
Ait sillonné mon front et ma taille courbée,
On ne verra jamais mon courage envieilly,
Ny l'amour de Bellonne en mon ame failly.

PHULTER.

Sire, c'est en ce point que les dignes monarques

Portent des immortels les plus notables marques;
Clothon d'un mesme lin ne retord en ses doits
Le filet des petits et la trame des rois.
Leurs ames sont d'en haut et paroissent royalles,
En vigueur, en constance, en valeur speciales :
Car l'humeur mieux seante aux monarques bien
C'est d'estre ambitieux, aux combats obstinez. [nez,
Les Estats sur la guerre ont fondé leurs colonnes;
La guerre, c'est la forge où se font les couronnes;
C'est la guerre qui peut, seule echelle des cieux,
Faire les hommes roys, et les roys demy-dieux.
Par là sont parvenus en gloire surhumaine
Les invincibles fils de Semèle et d'Alcmène;
Par là mille guerriers, sans avoir des autels,
En renom neantmoins deviennent immortels.
Cet Achille fameux et cet Hector de Troye,
Que sa force empeschoit de voir sa ville en proye,
Et ce grand Alexandre, heros de nostre temps,
Qui ne craignoit manquer sinon de resistans,
N'ont-ils point par le choq de sanglantes batailles
Remparé leur renom d'imprenables murailles,
Dans l'enclos du renom conservant leurs lauriers,
Malgré la faux du Temps, jusqu'aux siècles derniers?
Mesme j'oseray dire, ô fils aisné de Rhée,
Que ta main souveraine est bien plus reverée
En la celeste cour depuis que les Titans
Furent vaincus par toy, fierement combattans,
Qu'alors que seulement ta force estoit cognue
Pour avoir en suspens la chaine retenue
Où tous les immortels, contre toy conjurez,
Furent sans coup ferir par toy seul attirez.

PHARNABAZE.

La guerre est mon esbat. Puisse finir ma vie

Lorsque de l'exercer finira mon envie!
La guerre est un beau jeu dont l'honneur est le prix,
Endurcissant les corps, aiguisant les esprits. [pes;
Va doncques, mon Phulter, faire croistre nos troup-
J'ay dit à l'amiral qu'il equippe les pouppes,
Car je veux à ce coup, par un dernier effort,
Sur l'onde et sur le sec violenter le sort.
Les jours vont expirer de nostre surseance;
C'est trop long-temps croupir hors de la bienseance.

SCÈNE IV.

Timadon, Thamys.

TIMADON.

Pauvre Tyr, pauvre peuple et roy trop af-
fligé, [gregé!
Combien à vostre abord mon mal est ren-
Malheureux, qui devrois pour une telle per-
Me perdre auparavant que de l'avoir soufferte, [te
Plustost que de me voir le premier annonçant
Ce qui cent fois le jour me tue en y pensant!
Quel fard peut donner lustre à mon triste message?

THAMYS.

Dieu vous gard, Timadon; je vous prens au passage.
Quel desastre vous porte à si fort lamenter?

TIMADON.

Très-fascheux à l'entendre, et plus à le conter.

THAMYS.

Je pourray, le sçachant, vous estre secourable.

TIMADON.

Vous serez, le sçachant, vous-mesme deplorable.

THAMYS.

Qui sçait plustost son mal est plustost consolé.

TIMADON.

Tout funeste rapport est trop tost decelé.

THAMYS.

Mon penser ne peut pas si grand malheur se feindre.

TIMADON. [dre.

Feignez-vous le plus grand que vous auriez peu crain-
Leonte, helas! Leonte, ô dueil sans reconfort!...

THAMYS.

Dieux! que me dites-vous? quoy! Leonte est-il mort?

TIMADON.

Eh hé! tout est perdu.

THAMYS.

Jupiter, quelle playe!
La chose est-elle seure?

TIMADON.

Elle n'est que trop vraye.
Las! que n'estoit cillé d'un sommeil eternel
Mon œil que cest aspect a rendu criminel!
Thamys, j'ay veu perir entre les mains des traistres
Le premier des vaillants et le meilleur des maistres.
Mais, n'ayant peu mourir pour luy ny quand et luy,
Il faut honteusement que j'en meure d'ennuy.

THAMYS.

Ce grand fanal d'honneur est-il reduit en cendre?
O ciel! le donniez-vous pour si tost le reprendre!

TIMADON.

Ce prince environné de terreur et d'amour,
Ardant comme la foudre et beau comme le jour,
Nostre soleil levant, lorsque chacun l'adore,
A trouvé son couchant auprès de son aurore.

THAMYS.

Las! que sert le printemps, si l'esté ne le suit?
Un arbre bien fleury, si l'on en a le fruit?
Si l'orage gresleux vient renverser à terre
L'esperance d'un peuple aussi fresle que verre?
Alcide tutelaire, où dormoit vostre soin?
O soldats orphelins, qu'il vous fera besoin!
Que vous plaindrez ce chef qui servoit à la charge
D'exemple et de conduite, en retraitte de targe!

TIMADON.

Ah! mon roy, triste père, où sera ta vertu?
Las! que j'ay peur de voir ton courage abattu
Sous les pieds du malheur, aux depens de ta vie,
Et la mort de ton fils de la tienne suivie!

THAMYS.

Jamais son cœur altier, s'eslevant comme à bonds,
Ne se pourra tenir qu'il ne sorte des gonds.
Je croy desjà le voir, tout ainsi que malades
Grimpent au mont fourchu les Bacchantes Menades,
Courant, hurlant de rage, et pensant, furieux,
Que les plus doux propos luy sont injurieux :
Il est desjà farouche et bouillant de nature.

TIMADON.

Helas, mon cher amy, que ma charge m'est dure!
Au moins si quelque amy me vouloit obliger!

THAMYS.

Avisez, Cavalier. Vous puis-je soulager?

TIMADON.

Aucun ne le peult mieux que vous, mon Capitaine,
Si de me prevenir vous acceptiez la peine,
Pour adoucir un peu ces nouvelles au roy,
Qu'il supportera mieux d'un autre que de moy :
Car, encor que du fait mon ame soit bien nette,
J'ay peur que sur moy seul tout le tort il rejette.

THAMYS.

J'en eusse refusé tous mes autres amis,
Mais je vous serviray puisque je l'ay promis.
Or çà, contez-moy donc comment la Parque inique
Nous a ravy si tost nostre support unique.

TIMADON.

Quelqu'un sur ce discours pourroit nous rencontrer :
Tirons-nous à l'escart, je ne m'ose monstrer.

SCÈNE V.

ALMODICE.

Je ne fay rien que perdre et ma ruse et mon temps : [stans.
Meliane et Belcar ont les cœurs trop con-
De vray, j'ay bien tiré du prince une promesse
Qui doit, s'il l'accomplit, irriter sa maistresse;
Mais elle a l'esprit fort, car jamais je n'ay sceu
Faire qu'elle ait de luy quelque ombrage conceu.

C'est pourquoy je les quitte, et desormais n'espère,
En faveur de Cassandre, autre ayde que son père,
Qui peut donner le change à ce captif amant,
Par amour ou par force, il n'importe comment.
Toutefois, il me reste une fourbe subtile
Qui, selon mon advis, ne peut estre inutile.
Si le Sidonien se trouve tant heureux
Que d'attirer sa belle au deduit amoureux,
Il n'y peut reussir que par mon entremise
Sous l'ombre de la nuit, à quelque heure promise ;
Et là, sans que d'abord il s'en puisse adviser,
Je puis l'une des sœurs pour l'autre supposer ;
Puis, quand c'en sera fait, Cassandre estant contente,
Il faut bien qu'il renonce à sa première attente ;
Mesme en l'effet peut-estre il n'y pensera point,
En pareille charnure et pareil embonpoint,
Et l'une et l'autre pièce ont un egal usage ;
Hors la diversité qui paroist au visage
(Où l'œil n'est abusé que par l'eschantillon),
Tout est d'un mesme drap prest à mettre au foulon.

SCÈNE VI.

BELCAR.

A quoy tend le discours de cette vieille masque ?
Cela me rend l'esprit tout confus et fantasque.
D'où vient ce changement ? Elle qui jusqu'ici
Pour un simple baiser s'est donné du soucy
Me conseille aujourd'huy, voire me sollicite,
De convier ma belle au plaisir illicite,
Jusqu'à me protester que si je ne le fais

On en verra bientost des sinistres effets.
Or je sçay que d'abord Meliane, prudente,
Repoussera bien loin ma requeste impudente.
Mais quoy? je sçay d'ailleurs l'empire dangereux
Qu'Almodice possède en mon sort amoureux,
Si bien qu'il me vault mieux offenser ma maistresse
Qu'irriter contre moy ceste fine traistresse;
Puis, en tout cas, j'auray pour mon dernier ressort,
L'aveu de son conseil en cet honteux effort.
Elle m'a, toutefois, fait jurer de m'en taire;
Mais les amans n'ont point de serment volontaire,
Car la force d'amour domine sur la leur,
Et tous sermens forcez sont de nulle valeur.
Je voy bien que je tente une mauvaise voye;
Si m'y faut-il passer, quel peril que j'y voye.
Mais, pour n'estre battu, je parleray si doux
Qu'elle en rira plustost que d'entrer en courroux.

SCÈNE VII.

Meliane, Belcar.

MELIANE.

Belcar n'est point venu. La timide Almo-
dice [dice,
Me veut persuader, sur quelque foible in-
Que sa recherche est feinte afin de m'amu-
Mais pour en faire espreuve il le faut embraser. [ser;

BELCAR.

Quels propos sont-ce là? Rencontre bien plaisante!
A mon hardy dessein la porte se presente.

MELIANE.

Je ne veux que mon œil pour bon juge en cela.

BELCAR.

Que feray-je?

MELIANE.

Ah! mon prince! et qui vous pensoit là?

BELCAR.

Je me jette à vos pieds, ma maistresse, ma reine!
Je demande une grace à la main souveraine
Qui seule peut donner la mort ou le pardon
A celuy qui vous met sa vie à l'abandon.

MELIANE.

Que dites-vous, Monsieur? quelle humeur vous trans-[porte?
Vous moquez-vous de moy de parler de la sorte?

BELCAR.

Je seroy bien-disant si j'estois un moqueur;
Mais quand ma langue est foible, elle parle du cœur.

MELIANE.

Qu'esperez-vous de moy dans cette humble posture?

BELCAR.

Par toutes vos beautez, icy je vous conjure,
Si vous ne trouvez bon qu'à ceste heure, en ce lieu,
Je m'immole moy-mesme à l'Amour, nostre dieu,
(J'ay le poignard tout prest), d'abolir ou permettre
Un crime capital que je m'en vay commettre.

MELIANE.

Tout mal fait se pardonne entre les bons amis,
Mais un crime non fait ne peut estre permis.

BELCAR.

J'auray donc le pardon quand j'auray fait l'offence?

MELIANE.

C'est souffrance du mal qu'un pardon par avance.

BELCAR.

Bien donc! Au pis aller, je n'en puis que mourir.

MELIANE.

Voudriez-vous à la mort sans contrainte courir?

BELCAR.

Non, non, j'y suis contraint, car ma douleur trop
Pour mourir ou guairir à cet essay me porte. [forte

MELIANE.

D'un perilleux essay souvent on se repent.

BELCAR.

Le peril du succez de vous seule despend.

MELIANE.

Si vous n'en dites plus, je n'y puis rien entendre.

BELCAR. [tendre.

Pour tout perdre en un coup, de vray, c'est trop at-
Sçachez donc, mon soleil (mon astre plus puissant
Que tous les feux du ciel qui me virent naissant),
Que, si vous ne versez un peu d'eau sur ma flame,
Je ne puis plus suffire à l'ardeur de mon ame.

MELIANE.

Tout le soulagement que l'honneur peut souffrir,
Je l'ay dejà donné: que puis-je plus offrir?

BELCAR. [estre;

Quand l'amour n'est pas fort, l'honneur maintient son
Mais c'est une chimère, Amour estant le maistre.

MELIANE.

Plus l'amour se deborde, et plus il se tarit.

BELCAR.

Tant plus l'amour est libre, et mieux il se nourrit.

MELIANE.

Faites-vous tant d'estat d'une action brutale?

BELCAR.

C'est le fruit le plus doux que la nature estale.

MELIANE.

De fruit hors de saison nul ne se doit pourvoir.

BELCAR.

Ce fruit est en saison quand on le peut avoir.

MELIANE.

Un don bien attendu davantage contente.

BELCAR.

Un don devient achapt par une longue attente.

MELIANE.

Cela n'est pas perdu qui n'est que differé.

BELCAR.

Ce qu'on tient en la main ne peut estre egaré.

MELIANE.

Temperez ceste ardeur, ou je quitte la place.

BELCAR.

Pour la bien temperer, meslez-y vostre glace.

MELIANE.

Tu me fais rude guerre! Eh! penses-tu, mon cœur,
Que je ne souffre par une mesme langueur?

Mais, las! s'il avenoit (comme on voit que Fortune
Ne laisse rien de ferme au dessous de la lune)
Qu'un funeste accident, après ces voluptez,
Retardast nostre hymen de ses solennitez,
Puis qu'on s'en apperceust (penser espouvantable!),
Où seroit mon asyle en la terre habitable?
J'en tremble.

BELCAR.

Asseurez-vous, rien ne peut desormais
S'opposer à l'accord qui nous lie à jamais,
Car avant que demain la nuict, pliant ses voiles,
A la face du ciel desrobe les estoiles,
J'attends l'ambassadeur chargé d'offres au roy,
Qu'il ne peut rejeter (telles que je les croy),
Pour joindre un mariage à la paix de durée.

MELIANE.

Quand bien sa volonté, contre moy conjurée,
En auroit fait refus, ce que je t'ay promis
Te seroit conservé, malgré tes ennemis.
Or, le bon medecin dès son abord n'essaye
La scie et le rasoir sur la nouvelle playe,
Mais applique premiers ses remèdes plus lents;
S'il les voit inutils, use des violents.
Ainsi tout hazarder sans besoin, c'est folie.
Cedons au cours du temps, Belcar, je t'en supplie.
Donte, mon cher amy, ce desreiglé desir,
« Qui s'est par trop hasté se repent à loisir.»
Par tes yeux et les miens, clairs miroirs de nos flames,
Par ta bouche et la mienne, oracles de nos ames,
Jure-moy, mon mignon, de ne plus demander
Ce que je voudrois bien mais je n'ose accorder.

BELCAR.

Il ne faut rien promettre où l'on est sans puissance.

Je ne suis pas moy-mesme en mon obeissance:
Le pilote à son gré fait sa barque mouvoir,
L'escuyer son genest, Cupidon mon vouloir.
Or, comme vers le ciel le feu prend sa volée,
Et tous les corps pesants tirent à la valée,
Les mouvements d'amour mirent tous à ce but.

MELIANE.

Mais les mauvais tireurs sont sujets au rebut.
Qu'est-ce là? j'oy du bruit. Adieu, je me retire.

THAMYS, *capitaine des gardes de Tyr.*

Prince, le roy vous mande.

BELCAR.

Ah! que me veut-il dire?
Je lis dans vostre geste et dans vostre couleur,
Mesme en vos yeux pleurans, quelque nouveau malheur.

THAMYS.

Vous le sçaurez trop tost pour vostre part y prendre.

BELCAR.

Allons... Fust-ce ma mort, je ne puis que l'attendre.

SCÈNE VIII.

Pharnabaze, Phulter, Thamys, Belcar.

PHARNABAZE.

Tu m'as doncques, tyran sans courage et sans foy,
Contre toute divine et toute humaine loy,
Massacré mon Leonte, et ta main desloyalle
A poussé mon appuy sous la voulte infernalle.

O ciel, vis-tu jamais un plus perfide tour?
O reyne de la nuict, pasle image du jour,
N'en as-tu point rougi? Souverain fils de Rhée,
N'as tu point escrasé sa teste parjurée?
D'où vient, ô roy des mers! que tu n'as point enclos
Un crime si voisin sous l'horreur de tes flots?
Que n'engloutissois-tu, roy de l'ombreux Tenare,
Sous la terre beante un acte si barbare!
J'en crève, et, si l'espoir d'estre bien-tost vengé
N'esclaircissoit mon sang! j'en mourrois enragé.
Ha monstre! quel subjet! hà, tigre impitoyable!
Peut t'avoir fait haïr une humeur tant aimable?
C'est que chez les tyrans vicieux et brutaux,
Les plus belles vertus sont crimes capitaux.
Ses heroïques mœurs, sa glorieuse vie,
Ses rares dons du ciel, ont esmeu ton envie.
Ce qui plaisoit à tous à toi seul desplaisoit.
Tu le craignois, couard! sa valeur te nuisoit;
Mais dans bien peu de jours j'espère que ta fraude
Se verra descouverte et punie à la chaude.

PHULTER.

Mettez-vous en campagne, et d'un sac carnacier
Jettez dedans Sidon les flâmes et l'acier;
Faites une vengeance aussi forte que pronte,
Qui leur face expier les ombres de Leonte.
Quand ils pourroient toucher, enclos de toutes parts,
Et l'enfer de fossez, et le ciel de remparts,
Nous les enfoncerons. O que d'exploicts estranges
Feront en leur fureur vos puissantes phalanges!
Je les voy desjà fondre après ce casanier
Comme se precipite un torrent printannier
Du forestier Liban, qui, par ondes soudaines,
Arrache, emporte, noye, arbres, rochers et plaines.

PHARNABAZE.

Et cependant, Phulter, n'auroy-je pas raison
De despescher Belcar sans le mettre en prison?
Il semble qu'aussitost qu'une offense est commise,
L'offensé se fait tort en usant de remise.

PHULTER.

La justice, ô grand roy! met de l'eau sur son feu,
Qui n'en est que plus vif en retardant un peu;
Le ciel mesme, irrité, prest à lascher le foudre,
Consulte le tonnerre avant que s'y resoudre.
Puisqu'il est en vos mains, sans hasard d'evader,
Par les formes du droit il y faut proceder,
Et tirer la raison courageuse et publique
D'un outrage si grand, aussi lasche qu'oblique.

THAMYS.

Entrez, parlez au roy.

BELCAR.

Vous ay-je fait refus?
Je marche à front levé; ne me contraignez plus.

PHARNABAZE.

Eh bien! malheureux fils d'un detestable père,
Mourant, n'accusez point mon jugement sevère;
La disgrace vous vient de luy, non pas de moy.

BELCAR.

Vostre pouvoir est libre, et non pas vostre foy.

PHARNABAZE.

En serois-je lié, puisque luy s'en exemte?

BELCAR.

Appuyez vos soupçons de preuve suffisante.

PHARNABAZE.

Ayant perdu mon fils, encore ay-je le tort?

BELCAR.

Le tort est à celuy qui s'est causé la mort.

PHARNABAZE.

Que ne le gardoit-on, puisqu'on l'avoit en gage?

BELCAR.

Mettre un homme en franchise, est-ce lui faire outrage?

PHARNABAZE.

Belcar, je n'use plus de raisons contre vous :
Plus j'entens de discours, plus s'aigrit mon courroux.

BELCAR.

Il est vray qu'un courroux aveugle à l'innocence
Des plus fortes raisons enerve la puissance.

PHARNABAZE.

De mon enfant perdu n'estes-vous pas garend?

BELCAR.

Garentiray-je un homme à sa perte courant?

PHARNABAZE.

Qui vous a dict cela? D'où vous vient ceste ruse?
Sans doute, avant le mal, vous en sçaviez l'excuse.

BELCAR.

On me cognoist trop franc pour m'appeler rusé.
Qui n'a point faict de mal ne doit estre accusé.
Mais oyons Timadon; selon qu'il le recite,
A me traitter ainsi nul droict ne vous incite.

PHARNABAZE.

O! le digne tesmoin, qui gisoit au linceul,

Ayant quitté son maistre et sans lumière et seul!
Non, non, c'est trop plaider. Sur peine de ta teste
(Tandis qu'un eschaffaut dans la ville s'appreste),
Enchaîne-le, Thamys, et me responds de luy.

BELCAR.

Plus vous vous hasterez, moins auray-je d'ennuy.

PHARNABAZE.

Vous, Phulter, assemblez les gens de ma justice:
J'en remets à leur choix la rigueur du supplice.

ACTE TROISIESME.

SCÈNE I.

Meliane, Almodice.

MELIANE.

O tyranniques feux, sur nos testes luisans,
Qui traversez le cours de nos malheureux ans! [emmeine
Fortune, dont le vent hors de leur route
Les vaisseaux mieux guidez de la prudence humaine,
Las! qu'inopinement vous me precipitez
Du comble de mon aise en mille adversitez, [dre,
M'envoyant tous les maux que j'ay jamais peu crain-
Et m'ostant tous les biens que j'esperois d'atteindre!
Que diray-je à ce coup? Lequel de mes malheurs
Aura le premier rang dans le cours de mes pleurs?

Dois-je vouer ma plainte à mon unique frère,
Autrefois mon support, aujourd'huy ma misère?
Voilà de mon Belcar le tombeau preparé,
Qui seul roy de mon cœur veut estre preferé !
Mais, si pour cetuy-cy tous mes sens se lamentent,
La nature et l'honneur d'un remords me tourmentent,
Tant de mettre en arrière un decez fraternel
Que de couver en l'ame un regret criminel,
Il faut, ô desespoir! que je sois declarée
Ou desloyale amante ou sœur desnaturée:
Car, bien que les deux chefs de ma calamité
Soient d'une mesme source et mesme qualité,
Le premier accident fait, helas! que je n'ose
Eventer le second, dont il est seule cause;
Mesmes (si je le puis) il faut à contre-cœur
Monstrer en mon desir ce dont j'ay plus de peur.
Or suis-je seule icy, de tesmoins reculée:
Ma douleur librement y peut estre exhalée.
Sortez et tempestez, ô mes justes clameurs!
Soulagez mon angoisse, autrement je me meurs.
Tu me dois dispenser, saincte ombre de Leonte,
Si la force d'amour mon amitié surmonte!
Par exemple, tu sçais que, de nous esloigné,
Un bel œil a sur toy si puissamment regné,
Que tu mis en oubly, par ton amour extreme,
Et nostre souvenir et le soin de toy-mesme;
Et moy, qui suis ta sœur, qui ne te cède point
En ceste passion qui les ames conjoint,
Permets, en t'imitant, que le deuil je prefère
D'un amant que je pers à la perte d'un frère;
Et puis, assez de pleurs se respandent pour toy,
Mais nul pour mon Belcar ne s'afflige que moy.
Grand conducteur du jour, et toy, blanche Diane,
Cessez dorenavant d'œillader Meliane,

Car elle perd la veue en perdant son flambeau,
Et par vostre clarté ne voit plus rien de beau.
Grand mère des vivans, florissante et fertile,
Cache ton coloris, car il m'est inutile.
Ton teint m'est desplaisant, puisque je voy pery
Le fruict de mon amour naguères si fleury.
Leger prince de l'air, qui des vents plus farouches
Du creux de tes soufflets emplis les fortes bouches,
Preste-moy tes poulmons, afin que puissamment
Je pousse des souspirs egaux à mon tourment;
Donne-moy tous tes flots, roy des ondes cruelles:
Qu'ils deviennent en moy larmes continuelles;
Et lorsque, pour pleurer, tes eaux me deffaudront,
Ma vigueur et ma vie en pleurs se resoudront. [mes.
Pauvrette, que dis-tu? Non, non, mets bas les ar-
Quitte le jour, l'espoir, les souspirs et les larmes :
Si tu n'es desjà morte, au moins mourras-tu pas
Quand le cœur de ton cœur subira le trespas?
Ouy, nous sommes unis d'une chaisne si ferme [me,
Que la Parque à nous deux ne peut donner qu'un ter-
Car, tirans l'un de l'autre et vie et mouvement,
Nous mourrons l'un et l'autre ensemble en un moment.
O roy de qui provient ma sinistre naissance,
Puisque nostre destin despend de ta puissance,
Que ne sçais-tu ce nœu? Peut-estre en mon dessein
Que ton propre interest amolliroit ton sein.
O que mon cœur, troublé d'une trop vive attainte,
Et mes propos, liez de respect et de crainte,
Ne sont-ils en franchise en faveur du bon droict,
Comme pour disputer la raison le voudroit?
Je plaiderois comment celuy qui mit au monde
Un prince en qui l'honneur infiniment abonde,
Si genereux, si franc, si noble et si bien né,
Ne peut estre meschant comme il est soupçonné :

De la colombe sort la colombe amiable,
Du milan le milan, chaqu'un de son semblable,
Et des traistres humains les fils peu differens.
La race participe aux mœurs de ses parens.
D'ailleurs, mesmes des loix la rigueur plus extreme
Ne punit d'un meffaict que le malfaicteur mesme.
Ainsi, quand on voudroit du père se vanger,
Pourquoy le fils sans coulpe en la peine engager?
Enfin, sans te desduire un plaidoyer plus ample,
Le meurtre ne doit pas s'establir par exemple,
Et toute infraction d'un solennel traicté,
Quelque excuse qu'elle ait, n'est qu'infidelité.
Mais, las! c'est perdre temps, car ton ame aveuglée
A tourné son bon sens en faveur dereiglée.
L'effect en est conclu, dont te pourra sortir
Sinon le desespoir, au moins le repentir.

Almodice.

Le criminel jugé d'un Parlement sevère,
Quand, par grace du roy, son arrest se modère,
N'est pas plus gay que moy, que Leonte en mourant
A tiré d'un dedale et d'un blasme apparent,
Denichant Cupidon du cœur de nos princesses.

Meliane.

Ha! ma mère, approchez. Helas! que de tristesses!
Comment chez les mortels on voit soudainement
Se tourner en douleurs un grand contentement!

Almodice.

Rien ne peut reparer ny priser ce dommage.
Helas! que nous perdons un rare personnage,
En qui se relevoit tout l'honneur de nos rois,
En qui la vie humaine avoit mis à la fois
De tous ses trois degrez la diverse richesse,
D'age enfant, de cœur homme, et vieillard de sagesse!

MELIANE.

Almodice, mon cœur, quel revers contre moy !
Lors que tous mes souhaits demeuroient à recoy
Comme au dernier degré de la chose esperée,
Helas ! de celuy-là voir la perte jurée
De qui j'avois juré l'eternelle amitié,
Prince autant sans peché que le roy sans pitié !

ALMODICE.

Y pensez-vous encor?

MELIANE.

O question gentille!
Qui m'en divertiroit?

ALMODICE.

O l'admirable fille!
N'estes-vous point esmeue en perdant vostre sang?

MELIANE.

Sur toute emotion l'amour retient son rang.

ALMODICE.

Malgré la mort d'un frère et le vouloir d'un père?

MELIANE.

Encor fust-ce la mort et de père et de frère :
Je deplore la mienne, et non celle d'autruy.

ALMODICE.

On n'en veut qu'à Belcar.

MELIANE.

Mais ma vie est en luy.

ALMODICE.

Les filles d'aujourd'huy n'ont guères de prudence.

MELIANE.

Les vieilles comme vous n'ont guères de constance.

ALMODICE.

La mort vient assez tost sans ainsi l'avancer.

MELIANE.

Mais trop saincte est ma foy pour ainsi la fausser.

ALMODICE.

La foy n'oblige point à la chose impossible.

MELIANE.

Le vouloir pour le moins en doit estre invincible.

ALMODICE.

Le trouble du malheur vostre esprit eblouit.

MELIANE.

Mais vostre jugement de peur s'evanouit.

ALMODICE.

Je crain, vous voyant courre au peril sans contrainte.

MELIANE.

Quand on a tout perdu, c'est erreur que la crainte.

ALMODICE.

Meliane, austrefois complaisante à chaqu'un,
Devient donc sans respect et sans crainte d'aucun?

MELIANE.

Almodice, austrefois le soufflet de nos flâmes,
Veut rompre la soudure où se joignent nos ames?

ALMODICE.

Almodice a pour but vostre felicité.

MELIANE.

Et moy je n'ay pour but que la fidelité.

ALMODICE.

Fidelité rebelle aux volontez royalles.

MELIANE.

Fidelité contraire aux rigueurs desloyalles.

ALMODICE.

Croirez-vous vostre père autre que justicier?

MELIANE.

Je ne tiens point pour père un tyran carnacier.

ALMODICE.

La justice est au roy.

MELIANE.

Subject il s'y doit rendre.

ALMODICE.

Au fonds, sur l'ennemy l'avantage on doit prendre.

MELIANE.

Jamais sans ennemis ne règnent les vertus;
Les plus grenez epics de gresle sont battus;
Les hommes de grand cœur et d'innocente vie
Rencontrent sans mercy la fortune et l'envie;
Mais lors un amy franc, au lieu d'estre opprimé
De leurs coups furieux, s'en trouve confirmé :
Non pas comme l'on voit la fille de Terée
Attendre pour nous voir l'absence de Borée,
Lors que sous l'air serein la prime des saisons
Des affiquets de Flore emaille nos gasons;
Puis, si tost que le verd se change en fueille morte,
Quand le clair scorpion les frimas nous apporte,
Dès le moindre frisson, le passager oiseau
Quitte nostre climat pour un autre plus beau.
  Au contraire, un amy ressemble à la colonne,

Qui tant plus se roidit et tant moins abandonne
Le deu de son appuy, que tant plus elle sent
Le sommier imposé sous le poids fleschissant.
« Enfin, comme au fourneau le plus fin or se treuve,
« Durant le temps fascheux une amitié s'espreuve.»

Almodice.

Mais tel est des parents le droit et le pouvoir
Qu'on ne doit rien aymer que selon leur vouloir.
Nature l'establit, et le ciel l'authorise,
Qui le rebelle enfant jamais ne favorise;
Et les sœurs de Clothon ne forment les destins
Que de funeste issue aux amours clandestins.
Tu nous en fis leçon, folle infante de Crète,
Lors que tu desployas ta ficelle secrette
Pour un jeune estranger, qui, payant ton amour,
Despestré des destours, te fit un mauvais tour.
Et toy, qui derobas la perruque fatale
Pour l'amant ennemy de ta ville natale,
L'ayant fait triompher, que t'en vint-il alors
Qu'un desespoir en l'ame et des plumes au corps?
Il faut bien par contrainte, ô phenix de Phenice!
Lorsque l'object finit, que le dessein finisse:
Usez de la raison pour vaincre vostre ennuy,
Laissez perir Belcar sans perir quant et luy.

Meliane.

O tison de discorde! outil de perfidie!
Naturel sans pitié! charité refroidie!
Va, ne me tente plus; tu perds en me preschant
Tout ton credit, ton temps et ton propos meschant.
Je n'ay pas comme toy le roide cœur d'un arbre;
Non, je n'ay pas le sein de bronze ny de marbre,
Et dans quelque desert les tigresses n'ont pas
Presté leur laict sauvage à mes premiers repas.

Toy, tourne au gré du vent; non seulement de-
Un amy que le Sort injustement abaisse, [laisse
Mais rend-toy sa partie, et fay tout ton effort
A luy monstrer ta haine au lieu de ton support;
Fay comme les mastins, dont la trouppe se rue
Sur celuy qu'on poursuit de pierres par la rue.
Moy, je verray plustost rebrousser le Jordan
Jusqu'au plus haut sommet du palestin Liban,
Je verray le dieu blond qu'à Delphes on adore
Se lever au couchant, se coucher à l'aurore,
Que de voir ma promesse aller contre son cours,
Ou se perdre sans moy le soleil de mes jours;
Et plustost du chaos je reverray la guerre,
Le feu confus en l'eau, l'air opprimé de terre,
Que des flots du malheur mes amours submergez,
Ou craintifs, ou muets, de peine surchargez.
N'importe à mon egard que la Fortune assemble
L'ire de tous les dieux et des hommes ensemble:
Car toutes les horreurs des gesnes et des fers
Qui règnent tant delà que deçà les enfers,
La plus cruelle mort, la plus hideuse rage,
Auroient de l'impuissance à fleschir mon courage.

ALMODICE.

Prenez mon zèle en gré; ce qui l'esmeut si fort,
Madame, ce n'est point la terreur de la mort.
(De combien, reculant, sçauroit estre exentée
De son acier fatal ma carcasse edentée?)
Ce n'est point que, legère ou sans affection,
Je ne plaigne ce prince en son affliction.
Commandez, essayez si pour son allegeance
Je manque en loyauté non plus qu'en diligence;
Mais le vouloir est vain quand le pouvoir deffaut.
Desjà pour son supplice on dresse l'eschaffaut.

Les conseils en sont pris, où seroit son refuge?
Le roy s'est declaré la partie et le juge.

MELIANE.

Ma mère, mais encor ne peut-on pas tascher
A quelque trait subtil qui le face lascher?
Songeons-y, je vous prie.

ALMODICE.

Il est en une cage
Espaisse de muraille et très haute d'estage;
Tous les jours sont garnis de barreaux près à près;
Ses guichets, occupez de vingt gardes exprès,
Sont commandez d'un chef que Thamys on appelle.

MELIANE.

Oh! qu'à nostre profit cet homme est trop fidelle!

ALMODICE.

Qui n'ose rien ne fait. Quel seroit le rocher
Qui ne s'amolliroit, vous le venant prescher?
Orphée a bien fleschi la puissance infernalle,
Et quel accord de lyre à vostre voix s'egale?
Le roussin plus fougueux par la bouche est mené,
Par les armes du front le taureau forcené,
Par le nez l'elephant, et de façon pareille
L'homme le plus farouche est conduit par l'oreille.
Au reste, offrez, donnez : qui seroit refusant
En ceste belle main d'un liberal present?

MELIANE.

Sus, il le faut tenter. O Dieu de bien-disance,
Père d'invention, d'art et de complaisance,
Grand patron des coureurs et des avanturiers,
Qui jadis delivras le maistre des guerriers
Des chaines d'Ephialte, et la fille d'Inache

Des cent yeux la gardans en forme d'une vache ,
Influe en mon langage, ô beau Cyllenien!
Et le doux artifice et la force du tien.

ALMODICE.

Si Thamys le permet, la chose est bien aisée...
Nous le ferons couler en robe desguisée
Dans quelque bon vaisseau tout prest à demarer.

MELIANE.

J'y veux aller aussi... Pourquoy nous separer?
J'entends de partager le peril et la joye.
Pour croire son salut, il faut que je le voye.

ALMODICE.

Courage de Pallas en un corps de Cypris!
Poursuivons ce complot : il est bien entrepris.

SCÈNE II.

Abdolomin, roy de Sidon; *Balorte*, ambassadeur de Sidon.

ABDOLOMIN.

Pren donc, comme j'ay dit, mon fidelle Balorte,
La galère amiralle et suffisante escorte;
Cours de rame tranchante et de voile bouffant;
Va, mon ambassadeur, secourir mon enfant.
Las! fleschis Pharnabaze, et fay que s'il luy reste
Un rayon de bon sens dans son trouble funeste,
Qu'il ne s'acquière point, par une cruauté ,
Le nom de tyrannie au lieu de royauté.

S'il me veut condamner, va deffendre ma cause ,
Fay-luy voir le procez : s'il y trouve une clause
Qui taxe tant soit peu ma sincère candeur,
Dy-luy qu'à sa mercy je soubmets ma grandeur.
Mais s'il cognoist à l'œil que ce n'est pas ma faute
Si son fils s'est perdu par jeunesse peu caute ,
Qu'il ne recherche point au mal qu'il en ressent
Un remède outrageux dans le sang innocent
(Ainsi que font, horreur! les ladres qui s'y baignent);
Implore avec pitié de ceux qui l'accompagnent
Toute faveur utile à luy rompre ce coup;
Livre-luy quand et quand Zorote , ce vieux loup,
Ce jaloux enragé. Sa croix j'ay differée
Tant qu'il aura de luy la verité tirée.
En somme, efforce-toy, car je ne doute pas
Que mon Belcar ne soit menacé du trespas :
Je cognoy trop l'humeur de ce roy sanguinaire ,
Insupportable mesme en sa fougue ordinaire.

BALORTE.

Vous le prenez au pis, mais j'espère pourtant
De luy vaincre le cœur si l'oreille il me tend.

ABDOLOMIN.

Ainsi vueillent les dieux ! Moy cependant, en doute,
En mesme vœu qu'Egée auray l'œil à ta route.

SCÈNE III.

Belcar, aux fers; *Thamys*.

BELCAR.

Où es-tu maintenant? d'où viens-tu? qui es-tu?
Quelle metamorphose accable ta vertu?
Es-tu ce grand Belcar dont la dextre aguerrie
Estendoit son renom plus loin que la Syrie,
Et qui faisoit trembler à son premier aspect
Tes ennemis de peur, tes amis de respect?
Est-ce donc là ce bras lié de fortes chaisnes
Qui devoit gouverner d'un empire les resnes?
Est-ce donc là ce chef au bourreau destiné
Que l'on esperoit voir de fin or couronné,
Suspendant à sa voix des seigneurs et des princes,
Et mouvant d'un clin d'œil les ressorts de provinces?
Comment as-tu changé ton auguste palais,
Peuplé de courtisans, de gardes, de valets,
Contre ce noir cachot, comblé de vilenie,
Où les rats fourmillans te tiennent compagnie?
Quel est cest accident? Es-tu donc devenu
Quelque odieux corsaire en justice tenu,
Convaincu mille fois d'avoir, quand et la vie,
Des timides marchands la richesse ravie?
Las! ce pauvre veneur qui, de soif languissant,
Recherchoit à l'escart un flot rafreschissant,
Ne s'estonna point plus quand, de cholère eprise,
Diane le rendit de sa meute la prise,
Que moy, qui, voulant tendre aux aymables surgeons

Où la belle Cyprine abreuve ses pigeons,
Me trouve à l'impourveu sur la rive du Lèthe;
Et cependant qu'Amour d'esperance m'allaitte,
Sortant des doux liens de la captivité,
J'entre en ceux de la mort sans l'avoir merité.
O monarque des dieux, dont l'œillade gouverne
Tout ce que l'univers enveloppe en son cerne,
Pourquoy, jusqu'à ce jour, m'as-tu sous ton support
Mis si bien à couvert des bourrasques du sort,
Comblant tous mes soins d'heur, mes combats de victoire,
Ma conduite d'adresse et mes travaux de gloire?
Qu'il me valoit bien mieux qu'un de ces chevaliers
Qui sous mes coups pesans sont tombez à milliers
Eust en un champ d'honneur, brisant ma violence,
Annobly de ma teste ou sa lame ou sa lance,
Ou que cette langueur qui durant deux hyvers
M'a collé dans la couche en martyres divers
(Tandis qu'à nos despens et par ma seule absence
Le tyran tyrien relevoit sa puissance)
Eust envoyé mon ombre au charontide bord
Plustost que me garder à si piteuse mort,
Où les plus lasches cœurs qui d'honneur ne font conte
Craignent toutesfois moins le tourment que la honte!
Que je te plains, ma belle, en qui gît tout mon bien!
Combien mon propre mal m'est moindre que le tien,
Veu que tu n'es pas moins et sensible et soudaine
A la compassion que ton père à la hayne!
Helas! il me souvient qu'avant nostre amitié
Je ressentis d'abord l'effet de ta pitié,
Quand ny l'objet public de la guerre obstinée,
Ny mon regard affreux, ma palleur descharnée,
Ny l'odeur des onguens, l'air renclos et relant,
Ny la crainte d'un bruit par les bouches volant,

De moy, pauvre blessé, ne t'empeschoient l'approche.
Soit lorsque le soleil alloit monter en coche,
Soit alors que plus haut il partissoit le jour,
Soit alors que dans l'onde il achevoit son tour,
Tu m'osois visiter, et d'un courtois langage
T'enquerir de mon mal en me donnant courage.
Tantost tes doigts polis, faits d'yvoire vivant,
Tastent l'accez fievreux en mon poulx se mouvant;
Tantost, sous le corail de ta bouche mignonne,
Tu fais l'essay toy-mesme au crystal qu'on me donne
Pour gouster si Bacchus a perdu sa vigueur,
Au sein d'une Naïade infusant sa liqueur,
Et tantost de tes mains si douillettes et blanches,
Obligeant l'appetit, les morceaux tu me tranches.
Mais le plus grand effect de ta rare bonté
Sans mourir de regret ne peut estre conté :
C'est lors qu'ayant ouy mon amoureuse plainte,
Tu t'osas confesser d'un mesme trait attainte,
D'où tant de doux plaisirs (helas! le cœur me fend,
Et mon present estat la memoire en deffend),
Tant de delices, dis-je, en nous prirent leur source,
Dont un torrent du sort rompt aujourd'huy la course.
Mais j'entens remuer les clefs et les verrous
Qui renferment ce lieu.

THAMYS.

Prince, esjouissez-vous :
Recevez de ma main la preuve plus certaine
D'un amour de princesse.

BELCAR.

En quoy, mon capitaine?

THAMYS.

Çà, çà, que vistement je desserre vos fers.

Ne tardons point, sortez (car les huis sont ouverts);
Sous ceste fausse barbe et sous ceste casaque,
Venez vous retirer au fonds d'une carraque
Où Meliane et vous, à la faveur du vent,
Irez en mesme lieu, mesme risque suivant.

Belcar.

O bonté ravissante! amoureuse merveille!
O d'un cœur feminin constance nompareille!

Thamys.

Suivez-moy jusqu'au port... Je vous y vay guider.
De là sur un coursier je me veux evader.

SCÈNE IV.

Cassandre, Phulter, Almodice.

Cassandre.



Ah! fille sans secours et sans ressource aucune!
Malencontreux destin! detestable fortune!
Que maudit soit le jour qui me fut le premier,
Et maudit celuy-cy, qui sera mon dernier.
Que feray-je? où courray-je? où suis-je? Ah! quelle rage!
O malheureux cheveux! ô malheureux visage!
O sein, de mes tourmens principal receleur,
Que ne puis-je en t'ouvrant arracher ma douleur!
Ongles mal aiguisez....

Phulter.

Quelle esclattante plainte
Sonne tant en ce lieu? J'en tremble tout de crainte.

CASSANDRE.

Changez-vous en rasoirs.

PHULTER.

Eh quoy ! Madame, quoy !
Veillé-je, ou si je songe ? Et qu'est-ce que je voy ?
De quelle passion l'estrange violence
Triomphe de vostre ame avec tant d'insolence ?
Comment ! que faites-vous? Qu'ont fait ces fils deliez,
Mieux dorez que l'or mesme et pendans jusqu'aux piez?
Pourquoy les brisez-vous ? Et ces pommes jumelles,
Pourquoy les plombez-vous de froissures cruelles ?
D'où vient cet œil hagard, ce nuage tendu
En rides sur ce front ?

CASSANDRE.

Eh ! hé ! tout est perdu !

PHULTER.

Tout est perdu pour vous si vous perdez vous-mesme.
Je sçay que ce grand dueil vient d'un malheur extrême,
Et qu'un sage en tel cas, au porche athenien,
Seroit tout de metail s'il n'en ressentoit rien ;
Mais le trop est blasmable aux humeurs mieux seantes :
Se plaindre et se tuer sont choses differentes.
« Par nous ny pour nous seuls nous ne vivons icy;
« Mourir par nostre main nous ne devons aussi.
« Le bras est execrable et plus que parricide
« Qui demolit le siége où son ame reside. »

CASSANDRE.

Je ne puis eviter qu'à l'ombre du trespas
Les injures du ciel.

PHULTER.

Non, non, ne croyez pas

Qu'en sortant de la vie on sorte de misère.
La chair quitte ces maux dans le sein de sa mère
Et brave les douleurs; mais le souffle divin,
C'est l'homme proprement qui ne prend point de fin,
Et qui porte son mal de quel costé qu'il verse,
Comme un chevreuil courant le matras qui le perce,
Mal d'autant plus cuisant qu'il ne trouve là-bas
Ny divertissement, ny repos, ny soulas,
Et qu'ayant une fois delaissé la lumière
Nul ne peut remonter en sa place première.
Vivons doncques, vivons, targuez de la vertu,
Et ne nous rendons point sans avoir combattu.
Laissons l'impatience à la folle commune.
« Le seul et seur moyen de vaincre la fortune,
« C'est de la mespriser. »

CASSANDRE.

Ainsi de discours vains
Remonstrent la constance aux malades les sains.

PHULTER.

J'en atteste les dieux, si mon ame n'applique
Ses plus forts sentiments à la douleur publique,
Et si jamais un coup m'avoit touché si fort
Que ce grand accident, cet outrage du sort,
Qui m'oste un bienvueillant, liberal et bon maistre,
En qui seul ma fortune affermissoit son estre !
Mais, quoy! celuy qui sçait que les pleurs, ny les cris,
Ny mesme un desespoir, rançon de trop grand prix,
Ne peuvent rachepter un ombre du rivage
Où la faulx de la Parque estalle son ravage,
Celuy-là sur autruy n'est pas fondé si fort
Qu'alors qu'un accident moissonne son support
Il tombe quand et luy, desolé, sans remède.
Au contraire, en usant des amis qu'il possède,

Les cognoissant mortels, il se tient preparé
De s'en voir tost ou tard quelque jour separé.
Tous premiers mouvemens à combattre impossibles
(Si ce n'est par les dieux ou les rois impassibles)
Se vainquent par le temps d'un effort sans effort.

CASSANDRE.

Ouy bien, quand on a l'œil à quelque reconfort.

PHULTER.

En faut-il un meilleur qu'une vengeance pronte,
Qui mesme l'ambrosie en volupté surmonte ?
Madame, attendez-la certaine de nos mains,
Qui rendront la pareille aux meurtriers inhumains.
Vous verrez de Sidon les murailles rasées,
Les thresors enlevez, les maisons embrazées,
Les carrefours à nage au saug des obstinez,
Et nos marchez tous pleins des restans enchainez;
Mesmes, en attendant que leur maistre on punisse,
Qu'un royaume et son roy d'un mesme coup finisse,
Vous verrez dès tantost tomber devant vos yeux
Belcar, son fils unique. Ah ! qu'est-ce là, bons dieux ?
Elle tombe en syncope. Eh ! Madame, courage !
Elle a les yeux ternis, la palleur au visage
Et la sueur au front. A l'eau ! courez à l'eau !
Venez tous au secours !

ALMODICE.

Quel est ce bruit nouveau ?
Que voy-je ? O Jupiter ! Cassandre est trespassée.

PHULTER.

Faites qu'elle ait de l'air, qu'elle soit delacée.

ALMODICE.

Madame !... Elle n'oit rien. Ma fille, respondez !
Me cognoissez-vous point quand vous me regardez ?

Phulter.

Il semble qu'à ce cri vostre objet l'ait esmeüe.

Almodice.

Cassandre!

Phulter.

Elle revient, sa lèvre se remue.

Almodice.

Mon nourrisson, mon cœur, mon tout, parlez à moy;
C'est moy seule qui puis soulager vostre esmoy.
Levez-vous, je vous prie.

Phulter.

Elle vous tend l'oreille.

Cassandre.

Je dormois doucement...D'où vient qu'on me reveille?

Phulter.

Quoy doncques? Voulez-vous aux ennuis succomber?

Almodice.

Appuyez-vous sur moy, craignant de retomber.
Ostez-vous tous d'icy. La memoire trop fresche
D'un cuisant desplaisir son jugement empesche.
L'homme du noir cachot nouvellement tiré
S'aveugle du jour mesme au lieu d'estre eclairé.
Au reste, qui seroit-ce autre que sa nourrice
Qui la cherisse plus, que plus elle cherisse,
Qui mieux la cognoissant mieux la gouverne aussi?

Phulter.

Adieu. Veillez-y donc.

Almodice.

Laissez-m'en le soucy.

CASSANDRE.

Couchez, ne feignez point, sous une froide lame,
Couchez ce corps transi separé de son ame.
On doit ce sainct office aux pasles trespassez.
Pourquoy retardez-vous? N'appert-il point assez
Que j'ay les yeux esteints, la couleur d'une morte?
Si je respire encor, vivante en quelque sorte,
Si je forme ces mots, c'est la seule vigueur
De mon dueil immortel qui m'anime le cœur.

ALMODICE.

Oyez et croyez-moy; je veux vous faire vivre,
En depit de la mort qui ces assauts vous livre.

CASSANDRE.

Voire dea! Jupiter, qui les cieux faict mouvoir,
A peine le pourroit.

ALMODICE.

Et moy, j'ay ce pouvoir.
Tout vostre desespoir ne vient pas de Leonte.
Laissons-le en son repos, puisqu'aucun n'en remonte.
Mais que me diriez-vous si, devant que la nuit
Descouvre avec le char le bouvier qui le suit,
Je delivrois Belcar, le roy de vos pensées,
Les chaînes, les prisons et les gardes forcées,
Et si dans un lieu seur je vous allois loger,
Tous deux joyeux ensemble et francs de tout danger?

CASSANDRE.

N'ay-je assez de tourment sans ceste moquerie?

ALMODICE.

Que de vous je me moque! Eh! dites, je vous prie,
Quand m'avez-vous surprise en quelque fausseté?

CASSANDRE.

Ce qui n'est pas croyable est pour faux reputé.

ALMODICE.

A vous de trop long-temps ma foy j'ay tesmoignée
Pour estimer ma voix de croyance esloignée.
Si vous aymez ce prince, osant, pour l'espouser,
Vostre père, vos biens, vostre honneur mespriser...

CASSANDRE.

Il ne me chault de rien.

ALMODICE.

Je puis, dans peu de terme,
Vous placer l'un et l'autre en une aise très ferme.

CASSANDRE.

L'oseroy-je esperer?

ALMODICE.

Mais faites-en l'essay.
Je ne propose pas les moyens que j'en sçay :
Ny le temps ny le lieu n'ont point assez d'espace.
Vous importe-il comment, pourveu que je le face?
Un voile sur le front, de ce pas toutes deux
Allons prendre un esquif sur le rivage ondeux
Qui nous face aborder un navire à la rade,
Où Belcar deguizé vous dresse une embuscade.
Mais partons promptement; j'ay crainte qu'après luy
L'on ne se mette en queste.

CASSANDRE.

Avancez, je vous suy.

ACTE QUATRIESME.

SCÈNE I.

Meliane, *Soldats* des gardes de Tyr.

MELIANE.

Qu'il me tarde, ô Titan! que ton œil nous esclaire
Du plus juste milieu de ta traitte ordinaire,
Et qu'au bas du quadran l'ombrage descendu
M'ameine enfin le temps du voyage attendu!
Quel prodige nouveau, quel penible passage,
Appesantit le train de ton viste attelage?
Avance, beau Soleil: si jamais ton brandon
Renforça ses ardeurs du feu de Cupidon,
Pense combien m'attriste une longue demeure;
Le plus petit clin d'œil me dure autant qu'une heure,
Chaque heure comme un mois, et ce tour m'est egal
Aux douze logemens de ton tour general.
Le larron qui furette en la maison sappée,
Dès qu'un abboy de chiens son oreille a frappée,
Fremit et perd le cœur, il s'allume à tout bruit,
Et ne trouve assez brun le plus noir de la nuit,
Tant qu'après son coup fait il reprend son audace,
Partageant son butin transporté de sa place.
Ainsi je sens mon corps herissé de frisson;
Les moindres mouvements me tournent à soupçon.
Rien ne me semble seur; une terreur panique
Menace mon complot d'un presage tragique.
Plus mon partement tarde, et tant plus j'apperçoy

De peine et de perils qu'il tourne quant et soy.
Thamys se peut desdire, et la fausse Almodice
Peut avoir fait dessein tout à mon prejudice.
J'ay voulu voir Cassandre ; on ne la trouve point.
Je sçay qu'un mesme amour elle et moy nous espoint.
Qui sçait si la nourrice auroit donné le change!
O dieux ! destournez-moy de ce penser estrange!
Un vaisseau passager, pour cyprien cogneu
(Et tel estoit celuy qu'elle avoit retenu),
Vient tout presentement de cingler en mer haute;
Mais il avance peu, car le vent luy fait faute.

SOLDATS.

Ha! desloyal Thamys, par les rages voué
Au malheur de nous tous, quel tour as-tu joué?

MELIANE.

Que dites-vous, amis?

SOLDATS.

L'ignorez-vous, Madame,
Que nostre chef perfide ait ourdy telle trame?
Qu'ayant son corps de garde avec ruse escarté,
Il ait lasché Belcar en pleine liberté?
Où va ceste princesse? Une pasleur plombée
A soudain de son teint la beauté desrobée;
Elle part roidement, comme au cry des clabauts
Le veneur voit bondir et de course et de sauts
Dans les sombres forests une biche lancée.
Holà! j'entens du roy l'approche courroucée.
Evitons son regard : nous sommes en horreur
(Sinon du crime entier) de punissable erreur.

SCÈNE II.

Pharnabaze, l'Admiral de Tyr.

PHARNABAZE.

Desmarez sans arrest, ne vous monstrez point lasches;
Poursuivez ce fuyard de voiles et de gasches.
Mes courriers sont allez par terre après Thamys,
Mais je sçay que Belcar dessus l'onde s'est mis.

L'ADMIRAL.

Depuis le temps douteux, une carraque seule
A franchy de ce port la murmurante gueule.
Je vous la rends bientost: Eole est endormy;
L'air offre à nos forçats un visage d'amy.

PHARNABAZE.

Plus je songe à cela, plus mon ame est piquée
De voir que ceste fourbe est si tost pratiquée.
O traistre! je t'auray, tu ne peux m'eschaper;
J'ay trop de bons levriers pour ne point t'atraper.
Lors je te feray dire, en horreur des supplices,
Tous ceux qui de ton crime ont esté les complices.
Plusieurs s'en sont meslez; j'en soupçonne quelqu'un,
D'indice toutesfois : je n'en asseure aucun.
Mais retien desormais, credule Pharnabaze,
Qu'un roy doit estre seul de ses desseins la baze.
Si ma prompte vengeance eust son desir suivy,
Son effect à mon bras n'eust point esté ravy;
Mais, tandis qu'assoupy d'une angoisse profonde
Je me suis retiré de tout accez du monde,

Les fins renards qu'ils sont ont bien choisi leur temps.
Si croy-je enfin que tous n'en seront pas contens.
Je m'en vay prendre l'air, et du pied de la dune
Implorer à l'escart la faveur de Neptune.

SCÈNE III.

Deux Pescheurs en un esquif, *Méliane.*

PREMIER PESCHEUR.

Pousse fort, compagnon ! Que beny soit le dieu
Qui nous a fait surgir à l'abry de ce lieu !
Ceste roche en croissant par son ombre fourchue
De buissons de deux parts nous met hors de la veue.

DEUXIÈME PESCHEUR.

Or çà, que ferons-nous? Traisnons ce corps à bord.
Le sang jaillit encor, il est fraischement mort.
O dieux ! à quel barbare a peu monter en l'ame
De mettre en tel estat une si belle dame ?

PREMIER PESCHEUR.

Hastons-nous, mon amy ; laissons les complimens.

DEUXIÈME PESCHEUR.

N'emporterons-nous rien de ces beaux ornemens ?

PREMIER PESCHEUR.

Sauvons-nous au plustost à la mercy des vagues.
Nous avons son argent, ses chaines et ses bagues,
Ce thresor bien celé ne sera point cognu.

DEUXIÈME PESCHEUR.

Le bon coup de filet! qu'il nous est bien venu!

PREMIER PESCHEUR

Si l'on nous voit icy nous patirons du crime.
Un soupçon en tel fait legerement s'imprime.
Contentons-nous du gain, rentrons en nostre esquif.

DEUXIÈME PESCHEUR.

Mettons-la bien au sec. Tu n'es que trop craintif.

MELIANE.

Petit tertre à couvert, penchant sur l'onde proche,
Qui fais un precipice entaillé dans la roche...

PREMIER PESCHEUR.

Ha! j'entens quelque voix. Je te l'avoy bien dict,
Nous amuser icy c'est nous perdre à credit.

MELIANE.

Tombeau d'un desespoir et digne d'un Egée,
Propre à lascher la bride à mon ame enragée,
Antres, buissons, cailloux, recevez mes discours :
Aussi bien pour tesmoins je ne veux que des sourds.

DEUXIÈME PESCHEUR.

Ce cry vient de là-haut, mais rien ne nous empesche
Que nous ne retournions sans bruit à nostre pesche.

MELIANE.

Que mon trouble s'accroist quand parmy l'air serain
Ce navire odieux paroist encor à plain!
Tu t'enfuis donc, Belcar! Ta larronnesse fuite
Entraine mon amour et ma vie à ta suite.
Tu t'en vas, ô voleur! m'emportant tout mon bien,
Toy qui m'es obligé de toy-mesme et du tien.
Ingrat! tu fais mourir celle qui t'a faict vivre.

Tu deslaisses, cruel ! celle qui pour te suivre
Deslaissoit librement sa natale maison,
Ses grandeurs, ses amis et son père grison !
Est-ce donc pour t'avoir de l'infame coignée
Récous si dextrement que tu m'as desdaignée ?
Est-ce pour avoir fait plus d'estime de toy
Que du droit de naissance et de toute autre loy ?
Ame teinte de fard, perfide et theseane,
Qu'espères-tu gaigner en perdant Meliane ?
Girouette d'amour, tu crois que le changer
Donne quelque advantage à ton esprit leger ?
Mais, va, que des grands dieux la justice infaillible
T'en donne un repentir aussi vain que terrible.
Cours, traitre, à ton malheur ; va querir, vagaboud,
Une exemplaire fin, loyer de ce faux bond.
Et toy, non plus ma sœur, mais ma rivale infame,
Que le Ciel tout voyant, qu'en ayde je reclame,
Te rende un pareil coup que tu m'oses prester,
Puisqu'un plus affligeant ne se peut souhaitter !
O monstres infernaux ! fantosmes du Tenare !
Eumenides fureurs hostesses du Tartare,
Toutes approchez-vous, ramenez chez les morts
Cest enfer de tourments qui m'anime le corps !
Quoy ! vous tardez encor ! ma vie est prolongée
Pour accroistre les feux dont mon ame est rongée !
Donc, feux de jalousie et d'enragé courroux,
Embrasez-moy, du tout je m'abandonne à vous.
O double desespoir dont je me sens poursuivre,
Ne pouvant esperer de mourir ny de vivre !
Car, bien que dans mon cœur soit né par cest effort
De la mort des desirs le desir de la mort,
Je vis malgré moy-mesme. Ainsi me puis-je dire
N'obtenir jamais rien de ce que je desire.
O mer ! amère mère à la mère d'Amour,

Converty mon amant à prendre le retour!
Monstre à cest inconstant l'inconstance des ondes;
Descouvre-luy l'enfer de ces grottes profondes;
Fay blanchir hautement les beliers de tes flots;
D'un naufrage apparent fay peur aux matelots
(Je n'ose dire à luy, car il n'est pas croyable
Qu'il devienne peureux plustost que pitoyable).
Bref, montre-toy cruelle envers sa cruauté,
Et sois-luy desloyalle en sa desloyauté,
Pour voir s'il cognoistra dans ta juste colère
Qu'aux dieux plus rigoureux sa rigueur ne peut plaire.
Revien, prince. Où vas-tu sans ta moitié, sans moy?
De moy n'as-tu plus soin? J'en ay tant eu de toy!
Retourne, et je croiray que la vieille traistresse
A supposé Cassandre au lieu de ta maistresse;
Du moins, si ton retour ne te semble pas seur,
Qu'un messager t'excuse en ramenant ma sœur.
La chalouppe qui suit à ta pouppe attachée,
Dès le dol recogneu, deust estre despeschée.
Tu peux encor à temps esteindre mon soupçon;
Mais, las! homme obstiné d'une et d'autre façon,
Je voy ton double rapt: tes voiles qui s'esloignent
De ton consentement la malice tesmoignent.
C'estoit donc, imposteur, pour me faire un tel tour,
Que tu voulois cueillir la fleur de mon amour!
Tu t'estois donc promis que je seroy si folle
Que de fonder l'hymen sur ta simple parole,
Et qu'estant Tyrienne aussi bien que Didon,
Comme elle je mettroy l'honneur à l'abandon?
Heureuse, en mes malheurs, que parmy ma sottise
J'ay tousjours reprimé ta sale convoitise!
O satyre impudent! ton infidelité
Triomphe en moy de tout, fors de la chasteté.
Je meurs, tu l'as voulu, mais je meurs impollue.

Doncques, puisqu'à la mort me voilà resolue,
Renforce-toy, mon cœur. Considerons là-bas
Le plus commode endroit pour un soudain trespas.
O dieux! que voy-je là? Quel horrible spectacle
A mon tombeau choisi sert encore d'obstacle!
C'est Cassandre elle-même; on la cognoist d'icy.
Souverain Jupiter, d'où peut venir cecy?
N'est-ce pas un prestige? Il semble que je songe.
Non, non, je ne dors point; ce n'est pas un mensonge.
Helas! c'est ma sœur morte, et mon œil d'assez près
De son visage pasle aperçoit tous les traicts.
Mais avant mon decez, si me la faut-il joindre
Pour voir si ma douleur en sera pire ou moindre.

SCÈNE IV.

Pharnabaze, Meliane.

PHARNABAZE.

Qu'icy chaqu'un s'arreste et me laisse avancer
Ma promenade libre, ainsy que mon penser.
Mon mortel crève-cœur n'aura point d'allegeance
Qu'autant que je verray prosperer ma vengeance.
Favorable Neptun, mon heur despend de toy,
Car ton calme riant met mon esprit au coy.
J'ay des rames en mer; Belcar n'a que des voiles.
Par là, ce grand chasseur, pris dans ses propres toiles,
Sçaura que les plus fins se trompent bien souvent.
Mais estoit-il bien fin de s'asseurer au vent?

MELIANE.

Que puis-je deviner, ô monarque celeste?
Qu'ay-je là de certain qui ne me soit funeste?

Ce corps nouveau sorty de l'humide element
S'est puny par soy-mesme ou bien par mon amant.
Mourons, quoy qu'il en soit.

PHARNABAZE.

Un cry sous ceste roche
M'a saisy d'un sursaut; il faut que j'en approche.

MELIANE.

Je ne crains pas icy qu'un passant curieux
Soit tesmoin contre moy de l'oreille ou des yeux.

PHARNABAZE.

Je cognois ceste voix... N'est-ce pas ma cadette?

MELIANE.

Il faut, il faut mourir; la place est bien secrette.
O Cassandre! le Ciel me punit comme toy,
Ciel cruel! toy meschante et malheureuse moy!

PHARNABAZE.

Quels discours sont-ce là?

MELIANE.

Poignard, tu veux peut-estre
Attendre pour sortir le congé de ton maistre;
Mais au deffaut de luy pren-moy pour respondant
Que ce tien second coup vaut bien le precedent.

PHARNABAZE.

Holà! je tien ton bras, ô carnacière louve,
Des nuitales fureurs la pire qui se trouve!
A l'ayde! accourez tous! O rages des enfers!
Quel comble vous donnez à mes travaux soufferts!
Quel prodiges affreux accablent ma famille!
Empoignez-moy ce monstre! Hélas! ma pauvre fille,
Au moins si tu pouvois, en ce piteux estat,

Declarer le motif d'un si grand attentat!
Non, ces membres transis et ce blesme visage
Me font voir que ta langue a perdu son usage,
Et ces yeux ombragez, naguères clairs soleils,
Au soleil esclypsé sont devenus pareils.
Je n'appreus rien de là qu'un effect deplorable
Dont tu diras la cause, ô megère execrable!
Mon cœur bondit et crève à ce funeste objet.
Enlevez-le d'icy. Toy, dy-moy le subjet,
O maistresse Medée où toute horreur reside!
Quel pretexte avois-tu pour un tel parricide?
Quoy! tu ne diras mot? Ton orgueilleux desdain
Croit-il bien excuser ceste sanglante main?
Barbare lestrigonne! Ah! qu'une ame enragée
Souvent soubs un beau corps se rencontre logée!
Ainsi dessous l'esmail d'un florissant gazon
Creuse un mortel aspic son infecte maison.
Elle ne s'esmeut point. Je croy qu'elle se mocque.
Tu parleras tantost. Sus, que l'on me convocque
Mes juges souverains, afin que promptement
On satisface au meurtre encore tout fumant.

SCÈNE V.

Abdolomin, Thamys.

ABDOLOMIN.

Donc je perds mon Belcar! La faulx qui tout terrasse [race!
Retranche, moy vivant, le dernier de ma
O dieux! quelle rigueur! Si le prince de
S'est jetté dans un piége, en devray-je patir? [Tyr

Qui pourroit seurement d'un homme estre la garde
Si luy-mesme à soy-mesme avec soin ne regarde?
En puis-je mais s'il a son peril recherché,
La nuit, à mon insceu, jeune homme desbauché?
Qu'ay-je peu faire plus, sinon qu'en diligence
J'ay sur les assassins exercé la vengeance?
Quant à l'autheur du mal, je l'envoye en ses mains.
Celuy-là, qu'il le livre aux bourreaux inhumains;
Que son orage tombe et que son fiel se crève
Sur ce perturbateur, cet infracteur de trève.
Mais faut-il que la peine, ô jugement cruel!
Redonde à mon enfant comme un coup mutuel?
Ah! sauvage raison dont ce tigre me paye,
Puisqu'il n'a plus de fils, qu'il ne veut que j'en aye!
Puisqu'ils avoient en guerre esprouvé mesme sort,
Qu'ils doivent estre esgaux, compagnons à la mort.
Las! je m'en doutois bien, qu'une humeur furieuse
Procederoit tousjours par voye injurieuse.
Encor si pour un peu sa rage retarder
Balorte assez à temps y pouvoit aborder!
Mais las! il est si prompt, qu'à peine a-t'on peu faire
Qu'il n'ait donné curée à sa main sanguinaire;
A peine a-t'il sursis qu'autant de temps qu'il faut
Pour dresser la sentence avecque l'eschaffaut.
Cessez, ô Dieux, cessez d'appuyer ma foiblesse,
Puisque je perds, helas! mon soustien de vieillesse.
Hé! hé! que ne viens-tu, favorable Atropos,
Convertir à ce coup ma langueur en repos!
Mais quel homme est-ce là que mes gardes condui-
La haste et l'alaigresse en sa mine reluisent. [sent?

THAMYS.

O roy que chaqu'un tient pour miroir de bonté,
Mon travail vous plaira quand je l'auray conté.

ABDOLOMIN.

Dictes donc, mon amy.

THAMYS.

Resjouissez-vous, Sire :
Le grand Belcar est libre, et je viens vous le dire.

ABDOLOMIN.

O Jupiter ! Comment ?

THAMYS.

Moy, je l'ay mis dehors
En perte de mes biens, en danger de mon corps.

ABDOLOMIN.

La perte richement vous sera reparée.

THAMYS.

Il estoit sous ma garde en prison bien murée.
L'amour et la pitié d'une infante de Tyr
M'ont induit en secret à le faire sortir.

ABDOLOMIN.

Où l'avez-vous laissé ?

THAMYS.

Dans une bonne barque ,
En habit desguisé, craignant qu'on le remarque.
Enfin il est sauvé ; vous l'aurez aujourd'huy.
Mais faictes qu'un escorte aille au-devant de luy.

ABDOLOMIN.

O jour plein de bonheur et de resjouissance !
Oh! qu'à propos le Ciel protége l'innocence !
Allez vous rafraischir, chevalier genereux ;
Je m'en vay donner ordre à son abord heureux.

SCÈNE VI.

Pharnabaze, les Juges, Phulter, Meliane.

PHARNABAZE.

Je vous ay tous mandez, ô chefs de ma jus- [tice!
Pour estouffer ce monstre animé de malice;
Non pour joindre à son crime un tourment tout egal,
Car ses sens ne pourroient souffrir à tant de mal,
Mais pour succinctement m'en faire la despesche.
Je ne dis point pourquoy : la douleur m'en empesche.

LES JUGES.

Ou d'un mot absolu, sans nos voix employer,
Sire, il faut, s'il vous plaist, à la mort l'envoyer;
Ou si, comme en tout temps, l'equité vous commande,
Exposez les raisons de vostre ire si grande.
Lors nous mettrons bien-tost les bonnes en alloy,
Prouvans l'or de justice au creuset de la loy.
Nous ne condamnons point sur des plaintes legères
Ny les filles de roy, ny les simples bergères.

PHARNABAZE.

Or bien, je ne prens point pour reigle mon courroux;
Comme un accusateur je parle devant vous,
Non comme un souverain, comme un père en furie,
Ayant sur ses enfants droict de mort et de vie.
Je ne requiers de vous, despouillant mon pouvoir,
Que le commun credit qu'un tesmoin doit avoir.
Ne l'oseroy-je dire? elle osa bien le faire :
Donc quelle extremité d'une peine exemplaire

N'est point deue à ce corps, qui d'un bras aggresseur
Sans cause et de sang-froid a massacré sa sœur?

JUGES.

Il faut de la rigueur si la chose est prouvée.

PHARNABAZE.

Je ne dis rien par cœur : je l'ay, je l'ay trouvée,
Et tous ceux de ma suitte en ont eu quant et moy
Tout le poil herissé de merveille et d'effroy.

JUGES.

Confessez-vous le fait?

MELIANE.

Ce qu'il plaist à mon père
Est juste à mon egard.

PHARNABAZE.

L'innocente vipère!
C'est donc mon seul plaisir, non ton crime infernal,
O jouet d'Alecton! qui te fera du mal?

JUGES.

Mais parlez franchement, evitez la torture.

MELIANE.

De quoy vous serviroit une enqueste plus dure?
Je suis digne de mort: que demandez-vous plus?

PHARNABAZE.

Vous prodiguez le temps en discours superflus.
Sus, allez, je le veux; que la teste on lui oste
Où s'est commis le meurtre, entre l'onde et la coste.

PHULTER.

Helas! escoutez-moi, monarque redouté:
L'injustice est souvent dans la severité.

Gardez-vous de punir de son forfait extrême
Ceux qui n'en peuvent mais, vos sujects et vous-mes-
Car estant vostre sang elle nous touche à tous : [me :
Pensez au nom de père. Ah ! Sire, il est si doux !

PHARNABAZE.

Pourquoy ne pensoit-elle à celuy de germaine ?

PHULTER.

Faut-il qu'aux cruautez son exemple vous meine ?

PHARNABAZE.

Il faut faire aux cruels selon leur cruauté.

PHULTER.

Au fond, perte sur perte est toujours pauvreté.

PHARNABAZE.

Perdre un enfant perdu, c'est gain plus que dommage.

PHULTER.

Que l'egard de l'Estat touche vostre courage.
Par la race des rois les peuples sont en paix.

PHARNABAZE.

C'est la paix d'un estat de punir les mefaits.
Quoy ! qu'un jour, après moy, ceste main parricide,
Portant la verge d'or, sur mon throsne preside !
Que ce front effronté, juste proye à corbeau,
S'esléve à mon aveu sous ce royal bandeau !
Que d'effroyables cris les manes de Cassandre
Taxent mon indulgence à l'entour de sa cendre !
Que le monde en soit plein, qu'un vulgaire effrené
Imite par licence un mal non condamné !
Abus ! Elle mourra ; je seray sans lignée,
Mais je verray d'ailleurs ma gloire provignée,
Repeuplant ma famille et de sages beautez,

Et d'esprits courageux, en enfans adoptez ;
De vray, non pas si bien qu'en Cassandre et Leonte,
Mais mieux qu'en ceste folle engendrée à ma honte.

ACTE CINQUIESME.

SCÈNE I.

Pharnabaze, l'Admiral, Almodice.

PHARNABAZE.

Doncques le sort cruel, contre moy mutiné,
M'a repris tout à coup ce qu'il m'avoit donné,
Ne me laissant de tout que le sceptre et la vie,
Fardeaux trop importuns quand la joye est ravie !
Que sçauroy-je plus craindre ou que puis-je esperer?
A qui, malencontreux, me doy-je comparer ?
Prendray-je pour patron la reyne de Pergame,
Qui perdit à sa veue, avant que perdre l'ame,
Tant d'enfans estimez en merite et valeur?
Non, non, son brave Hector, mourant au champ d'honneur,
Est bien avantagé sur mon pauvre Leonte,
Qui traisne avec sa mort une espèce de honte ;
Et les cendres d'Achille excusoient la rigueur
Que sentit Philoxène en la main d'un vainqueur.
Cassandre et Meliane ont leur fin plus amère,
L'une ès mains de sa sœur, l'autre ès mains de son père.
Ainsi d'un pareil mal les regrets sont plus grands,
Car l'outrage cuit plus quand il vient des parents.
Qu'aujourd'huy ma maison de prodiges fourmille !
Donc, pour venger ma fille, il faut perdre ma fille !
Pieté, cruauté, vous tenez mesme rang :

Je ne puis expier mon sang que par mon sang,
Et ne puis tesmoigner, sans estre parricide,
Que l'amour paternelle en mon ame reside.
Voicy mon admiral. Eh bien! qu'avez-vous fait?

L'ADMIRAL.

Sire, un petit voyage avec petit effect.
Je voy ma diligence et ma peine frustrée,
N'ayant que ceste vieille au vaisseau rencontrée.
Sitost que de ma chiorme, à grand' force de bras,
J'ay leur navire attaint et crié : Voile bas!
Tous les nochers ensemble, apprehendans vostre ire,
Ont mieux aymé la mort dans les vagues eslire,
Et d'un sault volontaire avaler à longs traits
Le flot qui, bouillonnant, les couvroit tost après.

PHARNABAZE.

Qu'est devenu Belcar?

L'ADMIRAL.

Almodice le cèle.
Les morts et les poissons m'en ont dict autant qu'elle.

PHARNABAZE.

Sus, que ce corps hideux, en fonds de fosse enclos,
Aux tortures soit mis. Qu'on luy brise les os,
Car elle a, pour certain, d'avarice enflammée,
Jointe avecque Thamys, la trahison tramée.

ALMODICE.

Sire, avant que je meure, entendez pour un coup
Un discours de ma bouche important de beaucoup.
Non, non, je ne veux point de mes grands malefices
Par quelque subterfuge eviter les supplices :
Je sçay qu'ils me sont deubs; si vous les differiez,
Par excez de clemence injuste vous seriez.

Pleust aux dieux que devant ces dures destinées
Vous eussiez et surpris et puny mes menées!
Ma Cassandre n'auroit, malgré mon vain secours,
Planté de sa main propre une borne à ses jours.

PHARNABAZE.

Comment! de sa main propre? Eh! voilà sa germaine
Qu'attainte de ce crime au supplice en omméne.

ALMODICE.

Mon roy, que dites-vous? Ah! quelle fausseté
Auroit sur Meliane un tel soupçon jeté?
Las! vous allez sçavoir qu'elle en est innocente.

PHARNABAZE.

Est-il vray? Courez donc par la proche descente!
Prevenez ce malheur, diligentez, allez,
Amis! efforcez-vous, despeschez, mais volez!
Qu'on ne passe pas outre. Helas! que j'ay de crainte
De retirer en vain mon bras après l'attainte!
Malheureux! qu'ay-je fait, et quelle illusion
M'a rendu trop sevère, à ma confusion?

ALMODICE.

Oyez donc, s'il vous plaist. Permettez que je die
De la source à la fin toute la tragedie.
  Belcar se guairissoit. Ses ulcères fermez
Avoient repeint sa joue et ses yeux rallumez.
Or, depuis quelque temps, deux sagettes dorées
(Outils de sympathie) avoient esté tirées
Pour joindre des deux parts au joug de Cupidon
La Cyprine de Tyr et le Mars de Sidon.
Desjà de leurs regards la guerre mutuelle
Attaquoit l'escarmouche aspre et continuelle.
Moy, qui les surveillois d'un esprit clair-voyant,
Je descouvris bien-tost cest amour flamboyant,

Et fis tant que j'appris leur promesse jurée,
Et qu'ils n'avoient qu'une ame en deux corps separée.
Lors, prenant un augure (helas ! trop mensonger)
Qu'un bien sortable hymen pourroit un jour ranger
Deux peuples ennemis en heureuse concorde,
Libre, mon entremise à leur ayde j'accorde,
Attendant vostre aveu, qui nous sembloit aisé.
Mais, ô dur changement dont le tout fut brisé,
Quand le decès du frère estonna nostre oreille,
Vous faisans destiner Belcar à la pareille,
Seconde affliction qui l'autre surpassa,
Et qui presques à mort la princesse blessa!
Comme rien ne pouvoit consoler ceste amante,
Je pratique un remède au dueil qui la tourmente :
C'est que, par mon adresse, au moyen de Thamis,
Amorcé des appas d'un grand loyer promis,
Le prince desguisé secrettement s'evade,
Et sans estre cognu se transporte à la rade.
Meliane, voulant mesme risque encourir,
S'attendoit qu'en secret je la vinsse querir;
Mais, las ! je rencontray ma fille, son aisnée,
Laschée au desespoir, à se perdre obstinée;
Et comme depuis peu je sçavois que son mal
Estoit pour mesme objet un amour corrival,
Je sentis reveiller en faveur de Cassandre
Mon devoir obligé dès son aage plus tendre,
Si bien qu'à l'heure mesme, afin de l'appaiser,
Je l'allay pour sa sœur dans la nef supposer.

L'ADMIRAL.

Traistresse conscience ! enorme tromperie !

ALMODICE.

Il semble qu'au partir chaque element nous rie.
Nous avions levé l'anchre, et nos voiles tendus

Sont d'un vent à souhait ronds et fermes rendus.
La terre, au branslement dont l'onde nous balance,
Semble nous dire adieu, faisant la reverence.
L'eau se fend sous la proue, et d'azur et de blanc
Fait des rideaux plissez à l'un et l'autre flanc.
Mais le malheur bien tost vint à jouer son roolle,
Arrestant nostre cours par le deffaut d'Eole.
Nous n'estions guères loing, quand le prince amoureux
D'accoster sa maistresse ardemment desireux,
Quittant le faulx habit, à tous se fit cognoistre,
Armé de tous costez pour se rendre le maistre.
Il entre en un lieu sombre où seulette attendoit
La timide princesse, autre qu'il ne cuidoit,
Qui, tremblante, met bas son voile du visage,
Et, tombant à ses pieds, begaye ce langage :
« A ta discretion, grand Belcar, me voicy ;
« Belcar, qui jusques là, plus qu'un marbre endurcy,
« As tousjours mesprisé, tousjours mis en arrière
« De mes faibles attraits la muette prière ;
« Me voicy devant toy, qui desire à ce jour
« Gaigner d'un coup de sort ou la mort ou l'amour.
« Prends ma virginité, je te l'ay destinée :
« Rien n'est de mieux acquis qu'une chose donnée.
« Helas ! si ma beauté n'est digne d'amitié,
« Pour le moins ma constance est digne de pitié.
« Quoy ! l'obligation que tu m'as de la vie
« D'un simple accueil riant ne sera pas suivie? »
Comme on voit quelquefois un jeune pastoureau,
Le soir dans la forest recherchant un taureau,
Destourner son chemin d'un lyon qu'il avise,
Et perdre paslissant sa première entreprise,
Ainsi, frappé d'effroy, le prince recula,
Puis, tirant le poignard, en ces termes parla :
« O Cassandre de nom, de mœurs pire qu'Heleine !

« M'ayant ainsi trompé, qui me garde , vilaine ,
« De chastier ta faute et ta lasciveté ?
« Va, ce n'est pas ton sexe ou ton humilité ;
« Tu dois remercier quelques traicts de visage
« Que tu tiens de ta sœur, bien plus belle et plus sage.
« Je te pardonne à toy, mais ce crapault infect,
« Ta fausse conseillère, en sentira l'effect. »
Lors, me pensant trouver, il sort de la chambrette ;
Mais en un lieu secret j'avoy fait la retraitte.
Luy donc, impatient, après m'avoir cherché,
Ayant entre ses dents son courroux remasché,
Du rebord de la pouppe il saulte en la patache,
Tranchant du cimeterre un cable qui l'attache ;
Puis il se rend forçat, et dans les airs cavez
Exerce à plis de reins deux avirons trouvez.
Son esquif glisse loing de chaque coup de rame,
Si ne fuit-il du corps si viste que de l'ame.
Il vole toutesfois ; le temps mol et serain,
Qui nous tient en arrest, luy tend comme la main.
Elle, puisque ses pleurs, ses cris et sa poursuite
Ne pouvoient arrester si merveilleuse fuite,
Tournant l'œil de travers, le teint have et plombé,
Recueillit le poignard de fortune tombé.
« A tort, dit-elle, à tort de ta rigueur extrême
« Je me plaindrois, Belcar, puisqu'en ta rigueur mesme,
« Ostant à ma douleur tout espoir de guairir,
« Au moins tu m'as donné le moyen de mourir.
« O dieux ! ô feux du ciel ! ô fortune contraire !
« Voilà le dernier mal que vous me sçaurez faire ! »

SCÈNE II.

Un Archer de Tyr, un Soldat.

L'ARCHER.

Place, place ! Messieurs ! O malheureux office !
Que ne suis-je exposé moy-mesme en sacrifice !
Quel courage de fille ! Helas ! le cœur me fend :
Vous diriez qu'elle vient en un char triom-
[phant.

SOLDAT.

Archer, dy-nous un peu d'où vient qu'une sentence
Prend un delay si court en un fait d'importance ?

L'ARCHER.

Du jugement succinct un mandement royal
Seul excuse la haste et ce qu'il a de mal ;
Mais en le prononçant les juges plus sevères
Ne pouvoient espargner leurs pleurs à nos misères.
La seule patience, en son geste, en son œil
Portoit la gravité beaucoup plus que le dueil,
Sinon qu'ayant la court humblement suppliée
De mourir clair-voyante et n'estre point liée.
Ayant ce passe-droit : « Messieurs, dit-elle alors,
« J'auray libre en mourant l'esprit comme le corps.
« Ainsi, que serviroient ny bandeau ny contrainte ?
« J'embrasse mon destin sans regret et sans crainte
« (Vous le pouvez bien voir, les signes en sont grands).
« C'est grace neantmoins ; graces je vous en rends ! »

SOLDAT.

Ah ! la voicy qui vient. Voyez comme elle monte

Franchement ces degrez et d'une alleure prompte!
Diriez-vous à la voir qu'elle ait tant fait de mal?
Paix là, prestons l'oreille... Elle fait un signal.

MELIANE.

Peuple qui, me perdant, perdez plus que moy-mesme,
Et qui m'aymez tous mieux qu'aujourd'huy je ne m'ay-
J'ay cessé de m'aymer quand j'ay perdu l'amour [me,
Qui me faisoit aymer et moy-mesme et le jour.
Apprenez, assistans, que c'est mon seul silence
Qui m'a de ce trespas causé la violence.
Je pouvois eviter, au sein d'un autre port
Qu'en celuy de Charon, la tempeste du sort;
Mais, desirant perir, quelle juste puissance
Doit preceder en moy l'autheur de ma naissance?
Puis que ma fin luy plaist, l'auroy-je point à gré,
Veu que je suis rebelle à son trosne sacré?
Car j'ay sauvé Belcar, et suis cause qu'en suitte
Ma miserable sœur à la tombe est reduite,
Mais, las! non par mes mains. N'imputez point, amis,
A mon renom futur un tel acte commis.
Il faut ou qu'elle-mesme ait retranché sa vie,
Ou peut-estre celuy qui nous l'avoit ravie.
Le temps, qui donne jour à toute verité,
Mettra mon innocence en plus grande clarté.
Ce que j'en dis suffit pour n'estre diffamée;
Mais, pour fuir la mort, je l'ay trop reclamée.
Toy donc, executeur du coup de mon repos,
Tâche de le passer net et bien à propos.
Monstre-moy comme il faut agencer ma posture
Pour donner à mon ame une prompte ouverture.
Pauvre homme, pleures-tu? te desplaist-il à toy
De suivre mon desir et le plaisir du roy?

BELCAR.

Arrestez, arrestez! Peuple, faites-moy place!
Qu'avant m'avoir ouy plus avant on ne passe.

MELIANE.

Quel est ce nouveau bruit? Que voy-je là, bons dieux?
Quel prestige incroyable est offert à mes yeux!
N'est-ce pas là Belcar? C'est luy-mesme, ou je rêve.

BELCAR.

Archers, ne craignez rien; tenez, je rends mon glaive.
Je ne viens pas icy pour faire quelque effort,
Mais pour entre vos mains recognoistre mon tort.
Ma vie est pour ma dame une rançon capable,
Car du fait pretendu je suis le seul coupable;
Je merite la place où sans sujet elle est,
De mourir avec elle ou pour elle estant prest.

MELIANE.

Messieurs, n'empeschez point ce prince miserable
Qu'il me donne et reçoive un adieu deplorable.
Quelle rage, ô Belcar! t'a peu donc inciter,
Estant hors du peril, à t'y precipiter?

BELCAR.

Mais, ma reyne, plus tost, qui vous fait condescen-
D'avouer comme vostre un crime de Cassandre, [dre
Un crime des plus noirs et des plus inhumains,
Qu'elle a par desespoir faict de ses propres mains?
Je l'ay sceu, je l'ay veu, lorsque, l'ayant quittée,
Elle s'est de plain sault dans les vagues jettée,
M'ayant auparavant par signes menacé
De s'enfoncer au sein mon poignard amassé.
Cependant c'est le mal qu'à tort on vous impose;
Que vous peut-on d'ailleurs imputer autre chose?
Si l'on ne vous punit que pour m'avoir sauvé

Qu'on me remette aux fers: me voilà retrouvé.
Je suis, et non pas vous, s'il faut une victime,
A Leonte et Cassandre offrande legitime.

MELIANE.

Belcar, que vous diray-je? Avant que repartir,
Faites-moy franchement de mes doutes sortir.
Est-ce le mouvement d'un amour veritable
(Amour qui soit resté tousjours solide et stable),
Aujourd'huy resolu de me donner secours,
Ou de joindre à ma fin le terme de vos jours
Qui vous fait, innocent, venir en confiance,
Ou bien est-ce un remords de vostre conscience?
Est-ce, dis-je, un regret, un flambeau de fureur,
Qui, des dieux irritez vous donnant la terreur,
Vous force à satisfaire aux pieds de l'offencée,
A ma bonté trahie, à vostre foy faussée?
Car, bien qu'à vous et moy l'un ny l'autre motif
N'apporte qu'un remède inutile et tardif
(L'arrest de mon supplice estant irrevocable
Et la hayne du roy contre vous implacable),
Les malheurs neantmoins communs entre nous deux
M'auront une autre face, un aspect moins hideux,
Si dans la trahison dont ma sœur m'a trompée
Vostre fidelité n'a point esté trempée:
Car nous serons contens dans les Champs-Elysez
Et ne verrons jamais nos manes divisez,
Au lieu que, vous sçachant meslé dans cette trame,
Je veux estre aux enfers le fleau de vostre ame.

BELCAR.

Ma deesse, eh! comment cet injuste soupçon
Vous a-t-il peu seduire en aucune façon?
Que j'eusse à vous, Madame, une autre preferée,
Une autre qui jamais ne vous fut comparée?

Qu'en mon amour si franc et si bien estably
Auroit peu se glisser le mespris et l'oubly ?
Quel tort fait à ma flamme ! et quelle injure encore
Faite à vostre beauté, qui son pouvoir ignore !
Sçachez que vos liens sont aussi forts que doux,
Et que, pour desbaucher un cœur aymé de vous,
Je ne sçay si Venus seroit mesme assez belle.
Aussi les immortels tous en ayde j'appelle,
Dieux d'en haut et d'en bas, en justice conjoints.
Qu'ils soient de ma franchise et juges et tesmoins !
O courriers de Neptune et filles de Nerée,
Errantes deitez de la plaine azurée,
Avec quel zèle ardent vous ay-je protesté
Que j'avois le cœur net de ceste lascheté,
Lors que dans ma nacelle, à route vagabonde,
J'allois comme un plongeon dansant au gré de l'onde!

PHULTER.

Grace ! grace! ouvrez-vous ! Grace, de par le roy !
Madame, descendez.

MELIANE.

Vous moquez-vous de moy ?

PHULTER.

Non, non, Madame, non ; le roy vous donne grace.
Il meurt s'il ne vous voit et s'il ne vous embrasse ;
Il est desabusé, despouillé de courroux.
A bonne heure je viens pour luy, mais pour nous [tous.

MELIANE.

Sa grace estoit tardive et seroit encor vaine
Sans Belcar, que le Ciel à mon secours ameine ;
Car, s'il ne m'eust tiré les espines du cœur,
Ma douleur eust tourné ceste grace en rigueur.
Mais puisque ce beau prince a levé tout l'ombrage

Qui m'avoit contre luy troublé jusqu'à la rage,
Phulter, allez devant. Dites-luy le premier
Que je luy vay tantost rendre son prisonnier.
Cependant n'ostez point cest appareil funeste,
Car pour ma delivrance encor un point me reste.
Çà, que de mes deux bras je t'aille environner :
Que n'ay-je un myrte en main propre à te couronner!
O mon parfait amy ! ma mesfiance fausse
De ta fidelité le merite rehausse.
Baise-moy mille fois. Ma joye, en sa grandeur,
Comme un petit objet mesprise la pudeur.

BELCAR.

Souverains directeurs de la fortune humaine,
A quel comble de bien mon mal passé m'ameine !
Qu'est-ce qui peut encor manquer à mon desir?
Si je meurs aujourd'huy, je mourray de plaisir ;
Ouy, je mourray content, ma dame estant sauvée,
Ma constance cognue et la sienne esprouvée.

MELIANE.

Ne parle plus de mort. Nous mourrons s'il le faut :
Je te seray compagne en ce mesme eschafaut ;
Mais je croy que mon père auroit le cœur d'un Scythe
Si nostre amour si rare à pitié ne l'incite.

BELCAR.

Quoy qu'il ait le cœur dur, j'espère que le mien
Vaincra par patience et tout autre et le sien.
Desjà l'ambassadeur, qui mon abord precède,
Du meurtre et du soupçon que son ame possède
Aura justifié tant mon père que moy
Par l'autheur du mefait, tesmoin digne de foy.

SCÈNE III.

L'ADMIRAL.

Je voulois de ce pas sur le havre descendre,
Mais tout court je reviens pour au conseil me rendre. [chemin
Le roy, comme on m'a dit, a fait en son
Rencontre d'un seigneur de chez Abdolomin,
Qui, bien accompagné d'hommes et de creance,
Vient en temps à propos pour avoir audience,
Estant sa Majesté joyeuse de sçavoir
Meliane encor vive et preste à le revoir:
De sorte qu'à present ils sont en conference,
Qui me fait d'un accord concevoir l'esperance,
Par lequel nous pourrons voir encor une fois
Jusqu'au large Ocean Tyr estendre ses lois.
Ces amans heritiers chaqu'un d'un diadème,
Tous deux pleins de merite et pleins d'amour extrême,
Pourroient-ils mieux choisir et mieux s'apparier
Pour avec la vertu la grandeur marier?
Tu defis ton bandeau quand par toy fut tirée
Une si juste flesche, ô fils de Cytherée!
Ou, comme à Tiresie, une faveur des cieux
Te rendoit clair-voyant l'esprit au lieu des yeux;
Ou, si c'est par hazard, à ce coup on peut dire
Que celuy qui moins vise est celuy qui mieux tire.
Je vay donc assister à ce qu'on resoudra:
Mon maistre, s'il me croit, retif ne s'y rendra.

SCÈNE IV.

Soldats de Tyr, *Messager.*

SOLDATS.

Tu nous estonnes fort de si rare nouvelle ;
Miracles mutuels d'une amour mutuelle !
Belcar à Meliane est donc quitte aujour-
d'huy !
D'elle il tenoit la vie : elle la tient de luy.

MESSAGER. [vent.

Mais bien plus que jamais tous deux ils s'entre-doi-
Les plaisirs qu'ils se font nul acquit ne reçoivent ;
En serrant des deux parts le nœud se fait estroit :
Le desir d'obliger en obligeant s'accroit.

SOLDATS.

Sont-ils seurs que le roy, depité de ses pertes,
Ne donne un mauvais comble à leurs peines souffer-
A peine pourra-il pardonner à tous deux. [tes ?
Mais qui mouvoit ce prince au retour hazardeux ?

MESSAGER.

Un violent amour qu'à peine peut-on croire.
Quelqu'un de ses suivans m'en a conté l'histoire.
Au point que, sans espoir et sans force rendu,
Au fond de sa chaloupe il dormoit estendu,
N'ayant autre dessein que d'atteindre la brune
Pour aller prendre terre au pied de quelque dune,
Droit à luy s'adressa la route que tenoit

Un royal galion, qui de Sidon venoit,
Dans lequel un seigneur, qu'ils appellent Balorte,
Est chargé d'ambassade et de preuve très forte
Pour du fait de Leonte esclaircir nostre roy,
Livrant l'autheur du mal, tesmoin digne de foy.
Belcar s'eveille au bruit des flots et des paroles,
Et s'ecrie : Au secours ! voyant leurs banderolles.
Jugez quelle alaigresse alors qu'il fut cognu,
Et comme entre ses gens il fut le bien venu !
Mais il rabattit bien de leur resjouissance
Lorsque, ayant de son père entendu l'innocence
Et de l'ambassadeur tous les secrets appris,
Il fit continuer le voyage entrepris :
Car ny fortes raisons, ny prières, ny larmes
De ce vieil capitaine et de tous ses gendarmes
A genoux devant luy, ne peurent divertir
Cet amant obstiné de retourner à Tyr.
« Non, non, dit-il, amis; quand j'ay quitté ma dame,
« Elle a pris en depost la moitié de mon ame.
« Puisqu'à nos maux communs le remède est trouvé,
« La lairray-je perir, elle qui m'a sauvé?
« Or est-elle en danger, si ce n'est qu'en personne
« Je me purge d'un fait dont elle me soupçonne
« (Encor ay-je grand peur de n'y venir que tard,
« Et qu'elle ait avancé ses jours dès mon depart).
« J'encourray pour ma belle, au peril delaissée,
« Le malheur de Pyrame ou l'honneur de Persée.
« Sus donc ! voguez en haste ! allons la revancher !
« Retirons, s'il se peut, mon gage le plus cher.
«Je sçay qu'il vous desplaist qu'au tyran je m'expose;
« Mais c'est mal concevoir l'equité de ma cause,
« Et c'est se mesfier du destin tout-puissant,
« D'un constant amoureux et d'un cœur innocent.
« Allons, au nom des dieux. J'espère que sa rage

« Ne surmontera pas ce trait de mon courage,
« Ou, s'il m'oste la vie, absent comme present,
« Tousjours me l'ostoit-il, sa fille refusant :
« Car enfin mon amour au seul dessein peut tendre
« De mourir son captif ou de vivre son gendre. »
Lors il jette au pilote un regard absolu.
Nul n'y conteste plus, puisqu'il l'a resolu;
Si bien qu'il est venu justement à bonne heure
Pour rendre à ses amours la fortune meilleure :
Car, voyant au rivage un grand peuple amassé
Autour d'un eschaffaut tout de dueil tapissé,
Et d'un pescheur passant ayant fait quelque enqueste
Du subject pour lequel ceste pompe s'appreste,
En quittant son vaisseau, prest de surgir au port,
Il s'est faict amener, luy quatriesme, à bord,
Où, comme je vous dis, son estrange arrivée,
Apportant un delay, la princesse a sauvée.
Moy, je suis accouru sur le point que Phulter
Au roy s'en est allé ces nouvelles porter.

SCÈNE V.

Pharnabaze, Balorte, Phulter, Belcar, Meliane, l'Admiral, Zorote, un Archer.

PHARNABAZE.


on, ce n'est pas à moy qu'on fait croire des bayes: [vrayes.
Pour telles fictions mes douleurs sont trop
Il ne peut s'en purger, mesme dans son se- [nat,
Qu'il ne soit comme autheur de cest assassinat,

Si ce n'est par malice, au moins par negligence.
C'est pourquoy je persiste au dessein de vengeance,
Et, tant qu'un de mes jours un autre jour suivra,
Eternelle en mon cœur la rancune en vivra.
Toutesfois pour ce coup, puisque de son gré mesme
Belcar se rend à moy par une audace extrême,
Il ne sera point dit que sa temerité
Vienne comme au secours de mon bras irrité.
Je le veux bien avoir, mais non pas qu'il se donne :
Car, grace aux immortels, j'ay la force très bonne,
Et n'ay que trop de peuple, avec tant de bon droit,
Pour dedans sa Sidon le reduire à l'estroit,
Et là me satisfaire et du fils et du père,
Selon que mon humeur se trouvera sevère.
Qu'il s'en retourne donc, libre comme il estoit ;
Encor le souffriray-je aujourd'huy sous mon toict.
Envers une ame lasche il auroit fait folie,
Mais un cœur de lyon flatte qui s'humilie.

BALORTE.

Sire, accordez-luy donc que son humilité
Paroisse toute entière à vostre majesté,
Et souffrez qu'en personne un hommage il vous rende
Pour le ressentiment d'une faveur si grande ;
Il ne tiendra discours qui ne vous vienne à gré.
Ne luy deniez point ce front grave et sacré;
Puisque vous daignez bien sa rançon luy remettre,
Que le remerciment vous daigniez luy permettre.
De grace, ô Pharnabaze ! audience à celuy
Qui s'est tant hasardé pour vous voir aujourd'huy.

PHARNABAZE.

Mon ame estant pour luy d'amitié despourveue,
Et froide et dangereuse en seroit l'entreveue.

PHULTER.

Quoy qu'il vueille de vous, que vous peut-il couster,
S'il ne vous plaist le faire, au moins de l'escouter?
Les fonctions d'un juge et d'un roy sont pareilles :
Sire, ils ont pour autruy des yeux et des oreilles,
Et trop de retenue à se communiquer
Semble quelque deffaut en un prince marquer.
Quoy ! le père d'un peuple et miroir d'un empire
Doit-il cacher sa veue alors qu'on la desire ?

PHARNABAZE.

Bien, faites-le venir. Je puis, quand tout est dit,
M'empescher que sa voix n'ait sur moy du credit.

BALORTE.

Sire, qui vous plaist-il qui cest octroy luy porte ?

PHARNABAZE.

Allez tous deux : Phulter, accompagnez Balorte.

PHULTER.

Sortons.

ARCHER.

Il est là-bas. Le chemin sera court.

PHARNABAZE.

Enfin, ce qu'il obtient, c'est de prescher un sourd.
Tant bien-disant soit-il, c'est une folle attente,
Dans le dueil où je suis, d'esperer qu'il me tente :
Comme il ne peut tirer mes enfans du cercueil,
Il ne peut pas de moy tirer un bon accueil.

L'ADMIRAL.

Mais je crain que d'ailleurs, ô majesté sacrée!
L'amitié de ce prince, en Meliane anchrée,

Si vous l'esconduisez, rende un funeste effect.
Son desespoir n'est pas adoucy tout à fait.

PHARNABAZE.

Que j'y pourvoiray bien ! Le temps est un grand
Je les amuseray de parole, et peut-estre, [maistre ;
Si je voy fermement leur dessein persister,
Je pourray bien enfin m'y laisser emporter.
Mais, afin que plus doux le succez ils en treuvent,
Il faut que jusqu'au bout leurs passions s'espreuvent.
A vous seul en secret je declare cecy.

L'ADMIRAL.

O prudence ! ô bonté !

PHARNABAZE.

Taisez-vous, les voicy.

BELCAR.

Grand Mars de nostre temps, que le Ciel pouvoit pren-
Pour digne successeur du sceptre d'Alexandre; [dre
Roy terrible en puissance et fameux en honneur,
De qui pend aujourd'huy ma vie et mon bon-heur,
Si le Dieu qui regit d'œillades souveraines
Le sort et les destins comme avecque des resnes,
Et qui du petit doigt, au moindre mouvement,
Peut confondre le Ciel dans le bas element,
Est tousjours favorable aux humbles qui l'invoquent
Bien plus qu'il n'est austère à ceux qui le provoquent;
Si ses frères et luy, partageans l'univers,
Entr'eux mirent au lot tous leurs honneurs divers,
Fors la seule clemence, à l'aisné reservée ;
Si dans le sein de l'air sa tempeste couvée,
Effroyable d'esclairs et de bruict estonnant,
Frappe bien quelquefois d'un traict tourbillonnant
Les rocs et les sapins aux orgueilleuses testes,

Jamais les tendres joncs ny les basses genestes ;
Et s'il est vray, grand roy, que d'un si benin dieu
Toute humaine grandeur prend son estre et son lieu ;
Si les divins mortels que l'or d'une couronne
D'autant de soin pesant que de gloire environne
Sont fils de Jupiter et ses divins portraits,
De sa très pure essence apparemment extraits,
Il faut qu'imitateur leur esprit participe
Aux bontez de leur père et de leur prototype ;
Qu'inconstans en colère et constans en douceurs,
Bienfaicteurs generaux et rares punisseurs,
Ils ne rompent jamais les choses qui se plient,
Et ne soient endurcis à ceux qui les supplient.
Vous doncque, ô Pharnabaze! à qui les cieux amis
Un royaume opulent ont dignement sousmis,
Monarque genereux qui de ce commun père
Portez evidemment tout autre caractère,
Faudra-t-il qu'aujourd'huy ceste seule vertu
Vous manque envers un homme à vos pieds abattu,
Qui, se livrant à vous la larme à l'œil, implore
Vostre secours unique au feu qui le devore.

PHARNABAZE.

Holà! tenez-vous droict, prince! Que faites-vous?
Le rang qui vous est deu n'est pas d'estre à genoux.

BELCAR.

Je n'ay rang que celuy qu'il vous plaist que je tienne.
Aucune qualité je ne repute mienne,
Qu'ainsi que vostre oracle, ou doux ou rigoureux,
Sire, me voudra rendre heureux ou malheureux.
Las! je ne suis plus prince ; il faut plaider ce tiltre,
Contre celuy de serf, devant vous, mon arbitre.
Puis-je rendre à vos yeux un trop humble devoir
Qui de vie et de mort ont sur moy le pouvoir?

Pharnabaze.

Jouissez de la vie, elle vous est rendue.

Belcar.

O supplice cruel sous grace pretendue!
Comme vous l'entendez, Sire, c'est proprement
Au lieu de me guairir accroistre mon tourment.
(Dure compassion! rude misericorde
Qui raggrave ma peine au pardon qu'elle accorde!)
Et, des biens de la vie à jamais m'exilant,
Exiger de ma main mon trespas violant!

Pharnabaze.

Quoy donc! Oseriez-vous, ennemy que vous m'estes,
A vostre liberté joindre d'autres requestes?

Belcar.

Puissent, ainsy que moy, vos plus fiers ennemis
D'eux-mesmes à vos pieds un jour estre sousmis!
Puisse la liberté, que vous pensez me rendre,
Pire que le servage, à vos hayneux s'estendre!
Quant à moy, j'y renonce, et suis trop bien tenu
Pour rompre mon lien par vous assez cognu.
Vous estes desormais sçavant de ma demande,
Sans que par long discours plus claire je la rende.

Pharnabaze.

Ouy, je vous entens bien : c'est qu'avec un pardon
J'envoye encor ma fille en la court de Sidon.
O l'excellent party! je recevrois pour gendre
Celuy dont tout le bien de moy seul peut dependre!
Que j'aurois bien vengé le sang de mon enfant
Si son hoste coulpable en estoit triomphant!

Belcar.

Non, non, ne rompez point vostre vœu de vengeance,

Qui par le mal d'autruy vous promet allegeance,
En affligeant mon père et le privant de fils.
Sire, vous le pouvez en faisant deux profits :
Retenez son unique en échange du vostre ;
En la perte de l'un vous retrouverez l'autre.
Que s'il n'est point pareil à Leonte en tous points,
En humble affection le sera pour le moins :
Souvent une alliance egale un parentage.
Au reste, s'il ne tient qu'à croistre mon partage,
Dictes de quel costé vous prendrez à plaisir
Que j'aille par main forte un empire choisir.
Je ne feray sous vous nulle entreprise vaine,
Pour vous j'iray tout vif en l'infernalle plaine ;
J'oseray, s'il le faut, mettre encore une fois
A l'aspect du soleil le chien à triple voix,
Ayant, sinon d'Hercul' la force tant vantée,
Au moins l'obeyssance à vous mon Eurysthée.
Ne rejettez donc point, mais de grace acceptez
Ce qu'une ame sans fard offre à vos volontez.
Sidon sous vostre sceptre à ce moyen se range ;
Toute en submission sa resistance change ;
Mon père et tous les siens se rendent quand et moy :
Nous vous serons subjects, et vous nous serez roy.
Sinon, dès maintenant punissez mon audace,
Effectuant sur moy la première menace :
Car je jure les dieux de ne jamais sortir
Qu'impetrant ou mourant de l'enceinte de Tyr.

MELIANE.

J'ay part à son serment, autheur de ma naissance.
Donc si de sa vertu l'ouverte cognoissance,
Si sa grande franchise et son hardy dessein,
Si son fidele amour ne vous touche le sein,
Las! Sire, pour le moins, vostre fille, restée

Vive par son moyen, soit de vous escoutée,
Fille dont la constance assez vous a paru
Au danger aujourd'huy librement encouru ; [brasse,
Moy qui, baignant en pleurs vos genoux, que j'em-
Vous demande instamment nostre commune grace:
Car d'un nœu si serré nos desirs sont liez
Qu'il faut que morts ou vifs ils soient appariez.
J'en parle franchement, mon amour invincible
Rompt tout autre devoir et m'y rend insensible.
Il n'est aucune loy, soit de nature ou d'art,
Que cette passion ne rejette à l'escart.
Faites donc, mon cher père, appareil de deux fosses,
Si vous n'appareillez un heureux lict de nopces.
Cela pend des desseins en vostre ame conclus
De ravoir deux enfans ou de n'en avoir plus.

PHULTER.

Ne vous offensez point si pour la republique
Au bien de ces amants ma prière j'applique;
Mon maistre, mon bon roy, pensez plus loing qu'à
Père de la patrie, ayez pitié de nous! [vous:
Jugez que, si les dieux en gloire vous recueillent
(Ce que nous souhaittons que si tost ils ne vueillent),
Vous laisserez sans chef, au gré des ennemis,
Ce grand estat par vous en sa splendeur remis;
Au lieu que, nous donnant ce guerrier pour ressource,
Il poursuivra le train de vostre heureuse course.
Messieurs, approchez tous, nostre interest est joint:
Jettons-nous à ses pieds, et ne les quittons point.

PHARNABAZE.

O cœur franc et loyal en amour comme en guerre!
Prince plus accomply que prince de la terre!
Belcar incomparable et digne d'un autel
(Si par haute valeur on devient immortel),

Digne que ses faveurs Cupidon te prodigue
Comme tu fais ta vie en l'amoureuse brigue,
Et digne que, pour comble à tes exploits guerriers,
Les myrtes sur ton front querellent tes lauriers!
Quel Timon possedé de hayneuse manie,
Ou bien quel Lycaon, vray monstre en felonnie,
Voire quel fier aspic, quel libyque animal,
Auroit non pas le cœur de te faire du mal,
Mais seroit d'une humeur si farouche et barbare
Que de n'aymer enfin ton amitié si rare,
Dont la perseverance emporte son effect,
Ce que, tant fust-il grand, ton merite n'eust faict!
Ah! mon fils (car ainsi desormais je t'appelle:
Touche ma dextre en foy d'alliance eternelle),
Pourrois-je, mon enfant, tout seul contrevenir
Non seulement au ciel, qui te veut maintenir,
Mais aux vœux de mon peuple, à ma propre lignée,
Qui tous à tes desirs donnent cause gaignée?
Non, ma fille est à toy; triomphe, mon Belcar.
Moy-mesme je me rends, prest à suivre ton char:
Car tes puissans discours ont vaincu ma rancune,
Comme ta patience a vaincu la fortune.
Va, je t'accorde tout. Pourrois-je avec raison
D'un gendre mieux choisi relever ma maison?
Que ton père entre en joye et que mes pleurs s'es-
suyent;
Que sur mesme baston nos vieux âges s'appuyent;
Que d'offense et deffense en ligue desormais,
Nos desseins soient communs et de guerre et de paix.
Amants, embrassez-vous; confirmez l'hymenée.
Qu'une pure hecatombe au temple soit menée;
Qu'en publique allaigresse on allume des feux;
Qu'on pare les portaux de tapis somptueux;
Que les festins ouverts, les tournois et la dance,

Mettent dès maintenant la joye en evidence.
Le bien sera plus doux après tant de travaux.
Quant à ce faulx jaloux, seul autheur de nos maux,
Dont l'importun regard renouvelle ma playe,
Que d'un mesme loyer qu'Almodice on le paye,
Et qu'un mesme buscher soit leur lict à tous deux,
Comme en un mariage egal et digne d'eux.

ARCHERS.

Vieillard, si, toy vivant, ta femme estoit trop belle,
Ne crains point que là bas un tel soin te martelle:
Tu ne deviendras pas cornu par celle-cy.

ZOROTE.

Je serois bien mieux veuf que d'espouser ainsi.

SONNET AUX POETES DE CE TEMPS.

Beaux esprits de ce temps, qui ravissez les cœurs
Par des pointes en l'air, des subtiles pensées,
Vos paroles de prose, en bon ordre agencées,
Me font rendre à vos pieds: vous estes mes vainqueurs.

Car moy je ne suis plus courtisan des neuf sœurs;
Des faveurs que j'en ay les modes sont passées;
Peut-estre, toutesfois, qu'aux ames bien sensées
Ma rudesse vaut bien vos modernes douceurs.

J'ay quelques mots grossiers, quelques rymes peu riche
Mais jamais grand terroir ne se trouva sans friches:
Je vois clocher Virgile, Homère sommeiller.

Chaqu'un fait ce qu'il peut, en vers comme à la dance;
Mais, le bal estant long, il faut tant travailler
Que les meilleurs danceurs y sortent de cadence.



LES CORRIVAUX

COMEDIE FACETIEUSE

De l'invention de PIERRE TROTEREL, sieur D'AVES

ENTREPARLEURS.

GAULLARD, amoureux.
BRAGARD, bouffon.
FLORETTE, vieille.
CLORETTE, jeune garce.
BRILLANT, amoureux de Clorette.
ALMERIN son valet.
MERSANT, père de Clorette.
MOLIVE, mère de Clorette.
HILARD, compère de Mersant.



SUR PIERRE TROTEREL.

Nous avons vu Jean de Schelandre un peu embarrassé de la liberté de son langage. Pierre Troterel, sieur d'Aves, pensoit tout autrement : s'il peignoit le vice de couleurs un peu voyantes, c'étoit pour animer son public à suivre la vertu. Grâce à cet ingénieux système, dont on a bien un peu abusé parfois, il a pu composer nombre de pièces où la décence est peu respectée. On a même remarqué que la licence de son langage étoit en raison directe de la gravité de ses sujets. Sa tragédie de Sainte Agnès *est la pièce la plus libre peut-être qu'on ait de lui.*

Pierre Troterel étoit né en Normandie, près de Falaise. On trouve le catalogue de ses pièces dans le Manuel du libraire, *de M. Brunet, t. IV, p.* 522. *Elles ont été imprimées de* 1606 *à* 1632. *Celle que nous reproduisons parut en* 1612.





ADVERTISSEMENT AU LECTEUR

TOUCHANT CETTE COMEDIE.

Lecteur, sçaches que je n'ay pas composé ceste folastre comedie pour t'apprendre à suivre le vice, car il n'y a rien au monde que j'abhorre tant. Et te jure de bonne ame que je hay plus que la peste ceux qui le suivent. Le subject donc pour lequel je l'ay composée est à fin qu'en y voyant sa noirceur si bien depeinte, tu t'animes à suivre la vertu. Ainsi les anciens Romains faisoyent yvrer leurs serviteurs et esclaves devant leurs enfants, afin qu'en contemplant leurs vilaines actions, ils apprinssent à fuir la brutalle yvrognerie et les autres vices qui la suyvent.

Or pour conclusion, quelque chose qu'on die,
Suy toujours la vertu d'une ame fort hardie,
En detestant le vice ainsi que du poison,
Car il va dechassant l'usage de raison.





PROLOGUE.

Messieurs, Dieu vous doint joye; à vous aussi, mesdames,
Et vous pareillement, belles filles et femmes !
Hé bien ! qui vous amène? Estes-vous venus voir
Si nous entendons bien le comicque sçavoir ?
N'en doutez nullement : jamais les vieux antiques
N'y furent tant que nous subtils et magnifiques,
Comme vous allez voir, s'il vous plaist de tarder
Et, nous portant silence, un peu nous regarder.
Or doncques escoutez, prestez-nous vos aureilles,
Et vous orrez conter d'orifiques merveilles,
Desquelles vous rirez un long et large temps,
Tant vos cœurs y prendront d'estrange passe temps :
Car sçachez que ces vers ne sont faits que pour rire,
Et non pas pour aux mœurs autrement vous instruire.
Pourtant, si par hazard en bien vous les prenez,
Et que d'affection vous vous les entonnez
Dans le profond vaisseau d'où sort vostre memoire,
Vous en retirerez, certes, un bien notoire,
Et plus que je ne dy civil enseignement,
Apprenant de bonne heure à vivre chastement
A tous vos beaux enfans, chacun en sa famille,
Quand bien vous en auriez quatre ou cinq cens ou mille,
Et voire mesme encor tout plain vostre maison.

Il faut qu'un des acteurs, caché derrière la tapisserie, reponde :

Vrayment vous dites vray, capitaine l'Oison.

LE PROLOGUEUR.

Qu'entendé-je, morbieu ? Qu'est-ce qui m'injurie ?
Si je monte une fois en ma haute furie,
Que diable! j'en battré qui font des veaux ceans.

LE CACHÉ.

J'en tremble comme un four; qu'il fera de fiens
Si quelqu'un d'entre vous luy porte de la paille!

LE PROLOGUEUR.

O corbieu! c'est trop faict, il faut que je l'assaille.
Sus, coquin, monstre-toy; je te tu'ray, poltron.

LE CACHÉ.

Il te vaudroit bien mieux gober un gros étron.

LE PROLOGUEUR.

Morbeuf! je vous auré. Sus! c'est icy derrière
Que je suis de ce sot moqué de la manière.
Demeurez-là, Messieurs, je vay le testonner.
Cecy vrayment me faict grandement etonner,
Je l'ay cherché par tout, allant de place en place,
Et si, par le corbleu! je n'ay sceu voir sa face;
Je croy pour tout certain que c'est quelque demon
Qui vient pour nous tenter.

LE CACHÉ.

O mon amy, c'est mon.

LE PROLOGUEUR.

Escoutez, oyez-vous comme il rumine encore?

LE CACHÉ.

Escoutez, oyez-vous ceste grosse pecore?

LE PROLOGUEUR.

Pecore? Par la mort! tu mens; il n'en est rien:
Je suis brave et galland, et fort homme de bien.

LE CACHÉ.

Il faut donc te brusler pour avoir de ta cendre.

LE PROLOGUEUR.

Brusler! digne morbeuf! je ne vay pas attendre,
Je vay bien faire gille. O! c'est un gobelin.

LE CACHÉ.

Ma foy, vous dites vray, mon pauvre Jobelin.

LE PROLOGUEUR regarde derrière la tapisserie, puis dit:

Béestes, Messieurs, adieu; d'icy je me retire,

De peur qu'attendant trop il ne m'avienne pire.
Vert et bleu ! quel filout ! je le viens d'aviser
Où ses dens l'une a l'autre il faisoit aguiser.
O digne vertubleu ! quelle vilaine beste !
Elle a comme un cocu des cornes sur sa teste.





LES CORRIVAUX

COMEDIE FACETIEUSE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Gaullard et *Bragard*.

GAULLARD.

Quoy ! morbieu ! faut-il donc qu'un qui faict du galland
Tous les jours à gogo s'en aille rigalland
Et prendre son plaisir avecques ma Clorette,
En l'appelant son cœur, son tout, son amourette,
Et luy mettant cent fois sa pataude de main
Dessus ces deux tetons qui font lever son sein ?
Par la digne morbeuf ! s'il faut que je l'y treuve,
Il se peut asseurer qu'il passera le fleuve
Qui coule murmurant prez les faux-bourgs d'enfer !

BRAGARD.

Qu'avez-vous, compagnon ? Qui vous faict eschauffer
D'une telle façon la face de colère ?
Voulez-vous devenir cruel et sanguinaire

Et donner à quelqu'un le funèbre trepas?
Au moins ne tuez rien si premier il n'est gras.

GAULLARD.

Gras ou maigre, il mourra, s'il faut que je l'attrappe.

BRAGARD.

Je luy conseille donc, s'il vous voit, qu'il echappe.

GAULLARD.

Il fera sagement, s'il en a le pouvoir.

BRAGARD.

Dittes-moy, quel est-il? Je voudrois bien sçavoir
Le tort qu'il vous a fait, à fin qu'après je voye
S'il doit estre payé d'une telle monnoye.

GAULLARD.

Vous le cognoissez bien : c'est le sot de Brillant,
Qui fait du rodomont et jamais n'est vaillant.
Or ce qui plus me fache et ce qui plus m'irrite,
C'est qu'il n'approchera jamais de mon merite.

BRAGARD.

Mais pourquoy voulez-vous mettre fin à ses jours?

GAULLARD.

Pour ce qu'il entreprend sur mes chères amours.

BRAGARD.

Sur vos amours ! sangbeuf! Est-il si temeraire ?
Par la teste, il est mort! Corbleu! laissez m'en faire.
Vistement! vistement! mon coutelas de bois,
De qui j'en ay tué desjà pour le moins trois!
Vertugoy! c'en est faict s'il oze comparoistre.
Il ne fera que bien d'aller chercher un prestre,
A fin de confesser ses pechez promptement,
Et pour luy minuter deux mots de testament.

GAULLARD.

Je me viens d'aviser qu'il faut encore attendre,
Pour trouver le moyen de le pouvoir surprendre
Alors qu'il sera seul avec elle au devis.

BRAGARD.

Vous n'estes point niais, vous avez bon avis.
Je vous jure ma foy que ce seroit dommage
Que l'on vous éfondrast, car vous estes bien sage.
Or, le prenant ainsi, jamais il ne niera
Le tort qu'il nous a faict, ce qui nous servira,
Je vous dy, grandement, au moins si d'aventure
La justice vouloit chastier son injure.

GAULLARD.

C'en est trop devisé; sus! allons nous cacher;
Dressons une ambuscade : il le faut depescher,
Car on m'a dit qu'il vient pour voir son amoureuse.

BRAGARD.

Oh! morbieu! quelle peine estrange et rigoureuse
Je luy feray sentir s'il faut que son mal-heur
L'ameine en ceste part eprouver ma valeur!
Car, mon amy, je veux, d'une plaine abordade,
Sur le haut de ses biens lascher une taillade,
Après, d'un second coup, luy fendre le museau,
Et puis d'autres petits luy decouper la peau
(Car nul si bien que moy n'entend ce brave office)
Ainsi comme l'on voit le pourpoint d'un Suisse.
Regarde moy : sip! saup! Je pensois le tenir,
Tant je suis desireux de très bien le punir.

GAULLARD.

Tout beau! morbeuf! tout beau! Comme diable tu [touches!

Corbieu! j'aurois grand peur de telles escarmouches.
Comment! crotte de loup, tu frappes comme un sourd!

BRAGARD.

Retirez-vous au loing, car je suis un peu lourd
Lors que je vay jouant de ma tranchante espée.

GAULLARD.

Une teste seroit comme un festu couppée
Si, n'y prenant pas garde, on s'approchoit de toy
Quand ainsi tu combats.

BRAGARD.

O! digne vertugoy!
Je sçay encores bien d'une meilleure escrime
De qui je fay bien plus et de cas et d'estime.
Or, tiens, regarde-moy, vois-tu : sip soup! sip soup!

GAULLARD.

Le brave espadacin! O le dangereux coup,
Si de hazard il eust rencontré quelque chose!
Vrayment, c'est un grand mal que tant tu te repose.
Si monsieur l'Espagnol t'avoit de son costé,
Je suis seur que le Turc se verroit bien frotté
Alors que ce viendroit au jour d'une bataille.

BRAGARD.

O diable! mon amy, je sçay bien comme on taille
Un gros et gras jambon ou la pièce de beuf.
Croyez qu'en ces combats j'en fais autant que neuf.

GAULLARD.

Mais nous demeurons trop à badiner et rire,
Allons où le dessein et le besoin nous tire.

BRAGARD.

llons! mon compagnon, mon bras est degourdy.

Morbieu ! que je me sens estrangement hardy !
Comme le cœur m'en dit ! Corbleu ! que je suis brave !
Que je donnerois bien ores dans une cave
Pleine de fort bon vin ou bien de bon pommé,
Mais que j'eusse avec moy frère Jean l'enfumé.

SCÈNE II.

Florette et *Clorette*.

FLORETTE.

L'on me vient d'avertir que ma niepce Clorette
Brasse avecque Brillant une amitié secrette,
Et qu'on les voit souvent ensemble deviser.
Elle se pourroit bien laisser deniaiser
A ce gentil muguet de son cher pucelage ;
Encore maintenant elle approche d'un age
Où les fillettes sont en d'extresmes chaleurs,
Souffrans beaucoup d'ennuy par les pasles couleurs.
Il me souvient encor du temps que j'etois jeune,
Et que me tourmentoit ceste rage importune.
O bon Dieu ! quel mal c'est ! O quel bruslant tison
Si l'on n'espand dessus de l'eau de la raison !
Je m'en vay la treuver pour à fin de luy dire
Qu'elle se garde bien de se laisser seduire,
Car elle ne sçait pas encores comme il faut
Se parer finement d'un amoureux assaut ;
Elle n'est pas encore en ce mestier rusée,
Elle seroit bien tost par sermens abusée.
Mais qu'est-ce que j'avise à l'ombre de ce bois ?
C'est elle pour le seur, bien je la recounois.

Mais que fait-elle là? Par ma foy, je m'estonne
De la voir en ce lieu sans aucune personne.
Bon-jour, ma niepce. Hé bien! que faites-vous icy?
Vous me semblez avoir quelque poignant soucy,
A vous voir le teint pasle, et la face, et le geste.
Dittes-moy, qu'y a-t-il? Qu'est-ce qui vous moleste?
Ne me le celez point; qui vous peut affliger?
Puis-je point vostre ennuy quelque peu soulager?

CLORETTE.

Ma tante, vous croirez pour chose très certaine
Qu'à present je ne sens, grace à Dieu, nulle peine,
Et n'ay besoin qu'aucun me donne du secour.

FLORETTE.

Hé! pourquoy mentez-vous, quand je sçay bien qu'A-
Vous tient en ses liens etroittement captive? [mour
Et c'est ce qui vous rend ainsi triste et pensive.

CLORETTE.

Qui vous a dit cela?

FLORETTE.

Là, là, je le sçay bien.

CLORETTE.

Vous ne le sçavez point, parce qu'il n'en est rien.
O quelle menterie! ô quelle medisance!
Jamais je n'eu d'amour aucune connoissance.
Mais comment est-il fait? Est-il gris, ou bien vert?
A-t-il le corps de poil ou de plume couvert?

FLORETTE.

Là! là! ne faittes point ainsi de l'ignorante!
Vous le sçavez assez, la chose est apparente.
Nature, qui nous fait naistre tous icy bas,
Fait connoistre à chacun Amour et ses appas,

Et n'est point de besoin d'aller dessous un maistre
Pour sçavoir quel il est; elle le fait connoistre
Mesmes au plus lourdaux, et, sans nous abuser,
Un chacun en aprend assez pour son user.

CLORETTE.

Or si n'en sçay-je rien, et ceste grand deesse
Que vous dictes qui sert à chacun de maistresse
Ne m'en a rien appris ; aussi n'ay-je desir
D'en sçavoir jamais rien, si c'est son bon plaisir.

FLORETTE.

Mais pourquoy faictes-vous ainsi de la succrée,
Quand je sçay de certain que ce jeu vous agrée ?
Que diable gaignez-vous de le dissimuler,
Quand jamais ce mettier ne se sçauroit celer?
En vain en mon endroit on use d'artifice;
Voilà qui seroit bon envers quelque novice,
Non pas à moy, qui sçay tous les tours du mettier,
Pour l'avoir autant fait qu'autre de mon quartier.

CLORETTE.

Que diable dittes-vous ? Estes-vous insensée ?
Vous avoueray-je un cas qu'onques en ma pensée
N'est seulement entré? C'est trop de cruauté
Qu'on force d'avouer ce qui n'a point esté
Jamais songé ne fait.

FLORETTE.

En vain cette replique.
C'est à d'autres. Brillant est votre asmant unique ;
Ses yeux vous ont vaincue, et par un beau discours
Il vous a fait haïr Gaullard et ses amours.

CLORETTE.

Vrayment, voilà grand cas ! Que vous estes fascheuse !

Mon Dieu! croiriez-vous bien que je feusse amoureuse?
Hé! qui seroit celuy qui me voudroit aimer?

FLORETTE.

Celuy que je vous vien naguères de nommer.

CLORETTE.

Il est trop beau pour moy, qui ne suis guère belle.

FLORETTE.

Vous ne l'estes que trop, et sa creance est telle.
Mais escouttez au moins, je veux vous avertir
De vous garder très bien : craignez qu'un repentir
Ne vienne quelque jour poindre vostre courage;
Ne tachez votre honneur, soyez honneste et sage,
Et, si quelque jeune homme est de vous favory,
Il le faut épouser, qu'il soit vostre mary.
Autrement, mon enfant, l'amour n'est pas honneste,
Et d'aimer tous venans, c'est un amour de beste.
Puis sçavez-vous pas bien que Dieu l'a defendu?
Vous l'avez maintesfois du prescheur entendu.
Ma niepce, pensez-y; ce que j'en viens de dire
N'est que pour vostre bien, que cent fois je desire
Plus que le mien, ma mie, à cause du degré
De nostre parenté.

CLORETTE.

Je vous en sçay bon gré,
Ma bonne et chère tante, et vous en remercie.

FLORETTE.

Car sçachez, mon enfant, que je serois transie
De regret et d'ennuy s'il falloit qu'en nul lieu
On parlast mal de vous. Or c'est assez, adieu.

CLORETTE.

Adieu, ma bonne tante. O la belle depesche!

Cette vieille tousjours m'admoneste et me presche,
De la mesme façon que fait un sermonneur,
Que je garde l'endroit où gist le point d'honneur.
Si ferai-je, ma foy : sa raison est fort bonne;
Mais il faut que premier tout le saoul je m'en donne,
Car par droit naturel cela nous est permis
D'avoir quand nous voulons un grand nombre d'a-
Un seul pas ne suffit et ne peut satisfaire [mis.
A cela qui nous est plaisant et necessaire ;
C'est pourquoy j'ay changé le glorieux Gaullard,
Et pris au lieu de luy Brillant, brave et gaillard,
Que je vay de ce pas dans ce proche bocage
Attendre sur les fleurs, au frais du noir ombrage,
Car entre nous l'accord et le serment est fait
De nous y ventroüiller tout ce jour à souhait.

SCÈNE III.

Brillant, et Almerin, et Clorette, et Gaullard, et Bragard.

BRILLANT.

Almerin, mon vallet sur tous autres fidelle,
Allons nous-en treuver ceste fille tant belle
Qui me va captivant dessous ses douces loix.
Elle m'attend là-bas sous l'ombre de ces bois,
Auprès d'un clair ruisseau qui sort d'une fontaine ;
Là nous allegerons nostre amoureuse peine.

ALMERIN.

Mon maistre, par ma foy, vous me faites venir
L'eau bien fort en la bouche en me venant tenir
Une tant agreable et folastre parole,

Et ne s'en faut que peu que mon ame n'affole
Quand je pense et repense au grand contentement
Que vous allez avoir en ce doux branlement.

BRILLANT.

Mais ne t'arreste point à tout ce vain langage,
Et t'en va vistement jusques en ce bocage
Voir s'elle y pourra estre, et vien me retrouver.

ALMERIN.

Mon maistre, j'y vay donc sans vous faire étriver.

BRILLANT.

Mais tien, ecoute-moy : pour la faire plus aise,
Di-luy que ses beaux yeux humblement je luy baise
Et sa bouche et ses mains, puis revien promptement.

ALMERIN.

Voulez-vous point aussi baiser son fondement?

BRILLANT.

Ha ! ha ! voyez un peu comme ce veau bouffonne !
Vrayment le voilà bon ! Ma foy, qui ne s'estonne ?
C'est pour toy, mon amy ; pren-le, c'est un tresor.

ALMERIN.

Mon maistre, prenez tout, et s'en d'auprès encor.

BRILLANT.

Baa ! veux-tu point aller ? Veux-tu donc que j'endure
Tout ce jourd'huy du mal ?

ALMERIN.

J'y vay, ma foy, j'en jure.
Considerez un peu ces benests d'amoureux.
Qu'ils sont impatiens et qu'ils sont langoureux !
Voyez que de raison leur ame est depourveuë !
Je vous baise les mains, je vous baise la veuë,

Je vous baise le cul, et s'en d'un peu plus bas.
O les bestes à corne! ô qu'on ne m'y tient pas!
Pour moy, quand le desir mon engin viendra poindre
De m'aller vistement à quelqu'une conjoindre,
Sans tant de longs discours, qui sont de nul effet,
Je sauteray dessus comme un chat au buffet
Auquel il a senty du laict ou du froumage.
Que diable sert cela? Faut-il tant de langage,
Puis que l'amour n'est rien qu'un naturel desir?
Pensez qu'on donneroit au monde de plaisir
Si lors que l'on a faim, ou quand la soif nous pique,
Si l'on en demandoit par tant de rethorique.
Mais je m'arreste trop, il me faut en aller
Trouver celle qui faict ce pauvre homme affoller.
La voilà, je la voy! Bon jour, ma jeune dame;
Mon maistre, qui vous aime autant comme son ame,
Se recommande à vous et m'envoye sçavoir
S'il vous plaist que bien tost il vienne icy vous voir.

Clorette.

Mon Almerin, dy luy que sans plus de demeure
Il me vienne trouver dans un demy quart d'heure:
Plus belle occasion ne se peut presenter.

Almerin.

Vertu-bleu! que je vay son esprit contenter!
Car je sçay qu'autre chose au monde il ne desire.
Mais escoutez un peu: j'oubliois à vous dire
Qu'il vous baise le front, et la bouche, et les yeux,
Et la gorge, et le sein, et tous les autres lieux.

Clorette.

Vrayment, en voilà bien! Dieu le tienne en sa garde!
Mais va le retreuver à fin qu'il ne retarde,
Ce pendant que ma mère est hors de la maison

Et qu'elle est allé voir sa commère Alison.
Par mon Dieu ! s'il falloit qu'elle fust la première
De retour au logis, j'aurois dans mon derrière
Force bons coups de pié, sans le criaillement
Dont elle me romproit du tout l'entendement.
Voyez en quel danger à tous coups je peux estre,
Pour aimer fermement vostre fidelle maistre.

ALMERIN.

Vrayment, le bon vrayment, je le tien fort heureux
Que Venus ait voulu qu'il soit vostre amoureux :
Car en telle amitié vous estes la founique.

CLORETTE.

Que dis-tu?

ALMERIN.

Je disois que vous estes phenique.

CLORETTE.

Ha! ma fy, tu dis vray. Mais, qu'est-ce? dy le moy.
Est-ce quelque animal?

ALMERIN.

Je ne sçay, par ma foy!
Mais, quand on veut parler d'un amour ferme et rare,
Volontiers au phœnix un chacun l'accompare.
Or demeurez icy. Maistre, venez-vous-en :
Vostre chère Clorette en ce bois vous atten;
Sus, depeschez, il faut qu'elle aille à son mesnage.

BRILLANT.

Allons donc, mon amy ! marchons de grand courage.
Or, tien! atten-moy là! je reviendray bien tost.

ALMERIN *demeure tout seul, et dit.*

Quoy? corbleu! faut-il donc qu'à la vapeur du rost,
Je croustille mon pain ainsi sec et si maigre ?

Moy qui suis tant gentil, tant dispos, tant allaigre,
Et qui sçais proprement mettre l'andouille au pot
Et larder le connin, je fais icy du sot!
Je n'en feray plus rien, tout cela m'importune.
Ha! par ma foy! je veux aller chercher fortune
Aussi gaillardement comme mon maistre fait.

GAULLARD.

Sus! courage! Bragard. Prenons-le sur le faict.
Va! marche le premier, et fierement luy donne
Un si grand horion que son cœur s'en etonne.

BRAGARD.

L'honneur vous appartient de marcher tout devant.
Allez, je vous iray bien hardiment suivant.

GAULLARD.

Or allons donc, Bragard. Sus! que l'on s'evertuë.

BRAGARD.

A l'assaut! à l'assaut! alarme! tuë! tuë!
Zon, zon, sur le caput! Zon, zon, dessus le dos!

GAULLARD.

Zon, zon, sur le torax! Zon, zon, dessus ces os!

BRILLANT.

A l'aide, mes amis! on me faict rendre l'ame.

GAULLARD.

En vain à ton secours de l'aide tu reclame.
Dy, dy ton *in manus*.

BRILLANT.

Almerin! je suis mort.

ALMERIN.

Sans doute j'oy mon maistre en l'amoureux effort.

Oyez comme il se plaint, comme il se passionne
Du grand contentement que sa dame luy donne.
Que ne suis-je en son lieu !

BRILLANT.

Las ! vien me secourir,
Almerin, mon valet, ou bien je vay mourir.

ALMERIN.

O, ventre saint Picaut ! ce n'est pas raillerie ;
J'oy là du tintamarre et de la batterie.
Sus, il m'y faut aller : mon baton à deux bouts !
Par la digne morbeuf ! je vous turé tretous.

BRILLANT.

Sus, fesse, mon vallet ! corbieu ! qu'on me l'assomme.

BRAGARD.

Il faudroit que ce fust un plus valeureux homme.
O digne vertu-bleu ! quel pesant horion !
Tout beau, corbleu ! tout beau, frère santurion.

ALMERIN.

Morbleu ! le voilà bon ; cependant que je donne
Des coups à ce pendart, il nous presche et sermonne.

BRAGARD.

Le grand diable t'emporte ! ô corbieu ! j'ay mon cas.
Que n'eussé-je aujourd'huy sorty ny haut ny bas ?
Qu'au diable les putains et toute leur caballe !

ALMERIN.

Par le corbleu ! coquin, il faut que je vous galle
Encor d'autre façon, et son, et tic, tac, toc !

BRAGARD.

Haye ! haye ! harau ! J'en ay dessus mon froc.
Ha, bourreau ! me veux-tu faire perdre la vie ?

ALMERIN.

Nenny, nenny, cocquin ! je n'en ay pas d'envie,
Mais je veux tout mon saoul t'estriller et frotter.

BRAGARD.

Je t'en empecheray, car je vay bien m'oster.

BRILLANT.

Laisse aller ce belistre ; il ne vaut pas la peine
De luy donner des coups, mais à ce capitaine.

GAULLARD.

N'approche pas de moy, morbieu ! je te tu'ré !

BRILLANT.

Par la digne morbeuf ! le gallant est furé.
Tenez ! regardez-le ! voyez comme il ecume.

ALMERIN.

Mon maistre, laissez-le ! Foüa ! le cul luy fume.
O l'infame vilain ! comme il a fienté !

BRILLANT.

Que veux-tu qu'il y face ? il est espouventé.

ALMERIN.

Mon maistre, allons-nous-en, laissons ceste querelle ;
Je ne puis plus durer en ceste sentinelle.

ACTE II.

SCÈNE I.

Mersant et Molive, sa femme.

MERSANT.

Helas! Seigneur du ciel, que je suis affligé!
Las! que je sens mon cœur cruellement rongé!
Par les dents d'un ennuy qu'on nomme fantaisie,
Qui le jour et la nuit s'en paist et rassasie!
J'en pers, helas! j'en pers le boire et le manger,
Et si je ne puis plus nullement me renger,
Comme j'avois appris, à manier ma hache.
Que feray-je à present? Je ne sçay, Dieu le sçache!
Helas! que me faut-il maintenant devenir?
Depuis le triste jour que l'on me vint tenir
(Comme je m'en allois) maint propos diffamable
De ma fille Clorette, à mon dam trop aimable,
Je n'ay jamais cessé de plaindre et soupirer,
Et ma fin mille fois de bon cœur desirer.
Mais quoy! dois-je tenir cela pour veritable?
Hé! seroit-elle bien si sotte et miserable?
Si je puis decouvrir que cela soit certain,
C'est fait, je la tu'ray, la chienne, la putain!

MOLIVE.

Qu'est-ce que vous avez à groumeler, nostre homme?
Quelle horrible fureur vous afflige et consomme?
Dittes-moy vostre mal, car, ma foy, je ne puis
Vous voir plus endurer ces importuns ennuis.

Mersant.

Si tu le veux savoir, sçaches, ô ma Molive !
Que je souffre en mon cœur une peine excessive,
Qui dans bien peu de temps me donnera la mort ;
Et le tout est causé par un fascheux raport
Qu'on m'a fait depuis peu de nostre bonne fille.

Molive.

Hé ! que me dittes-vous ? Clorette est si gentille !
L'on n'en sauroit parler qu'en honneur, non en mal.

Mersant.

On n'en discourt que trop, car Michelot Regal
M'a dit depuis trois jours qu'on en parle et devise
Ainsi comme l'on fait d'une fort mal aprise.

Molive.

Ha ! que vous estes fol ; et quoy ! le croyez-vous ?
Ne sçavez-vous pas bien qu'il est si fort jallous
Qu'il en sèche debout, de voir que ma Clorette
Est plus belle cent fois que sa fille Perrette,
Et qu'il fait tout cela que la malice peut
Quand il entend parler qu'un jeune homme la veut
Et cherche pour l'aimer et prendre en mariage,
L'en faisant debaucher par un mauvais langage?
O ! la mechanceté ! Croyez, Mersant, croyez
Que tous les beaux discours que de luy vous oyez
Ne sont pas de ceux-là qui sont à l'Evangile.
Un chacun à mentir est enclin et fragile.
Mersant, c'est un faux bruit ; pour moy je ne croy pas
Que l'on puisse trouver encores icy-bas
Une fille qui soit à la nostre semblable :
Car elle est en vertu du tout emerveillable.
Partant, chassez de vous ce mal'heureux soupçon,
Qui vous feroit mourir de grande marisson.

MERSANT.

Puis que vous me donnez si certaine asseurance
Que tous ces vains propos ne sont que medisance,
Je n'y penseré plus; je m'en vay travailler.
Mais écoutez, ma mie, il faut tousjours veiller
Dessus ses actions, et vous donner bien garde
Qu'un appellé Brillant de trop près la regarde,
De peur que ce qu'on tient encores pour douteux
Ne soit à nos depens veritable et honteux,
Car vous sçavez combien vostre sexe est volage:
Ce qu'il ne veut ce jour, demain il en enrage,
Et ce qu'on luy deffend accroist sa volonté
Suivant son fol desir, et non l'honnesteté.

MOLIVE.

Mon amy, n'ayez peur que jamais il arrive
Du mal à nostre enfant tant que je seray vive.

SCÈNE II.

Florette et Bragard.

FLORETTE.

Par mon ame! pourtant, c'est une grand'pitié
Qu'il faille que l'ardeur d'une folle amitié
Face perdre une fille, et qu'elle soit contrainte
De faire à son honneur une honteuse atteinte.
Vrayment, voilà grand cas que cette passion
Leur ôte de l'esprit toute apprehension,
Ne craignant du grand Dieu la colère animée,

Ny mesme d'acquerir mauvaise renommée.
O Clorette! que j'ay de depit et de dueil
Que tu n'as esté mise au funèbre cercueil
Auparavant le jour que tant de langues folles
Eussent causé de toy tant de sottes paroles,
Car, depuis qu'une fois nostre honneur est perdu,
Jamais, au grand jamais il ne nous est rendu!
Mais, nonobstant ce bruit, si n'ay-je encor croyance
Que vous ayez donné la douce jouissance
De vostre gentil corps à ce miste Brillant;
Peut-estre que ce n'est que quelque mal-veillant
Qui vous donne ce tour; je veux prendre la peine
Moy-mesme d'en sçavoir verité plus certaine,
Car de prester l'aureille à croire de leger
Ne faict le plus souvent que nostre ame affliger.
Mais qu'est-ce là venir? Je crois que c'est un homme.
C'est ce vilain Bragard : qu'il fust ores à Romme!
Car je sçay qu'il me va longuement retarder,
Et de sales propos me poindre et brocarder.

BRAGARD.

Ha! ha! ha! Dieu vous gard, vieille sempiternelle!

FLORETTE.

Et vous pareillement, seignore sans cervelle!

BRAGARD.

Dites-moy, vostre cœur est-il tousjours joyeux?
N'estes-vous pas bien saine?

FLORETTE.

Ouy, la grace des cieux.

BRAGARD.

Bon! bon! Or, ecoutez, voicy place marchande,
Il faut que je vous face une brusque demande:

Me voudriez-vous point un quart d'heure porter,
Par-ce que que je suis las de courir et trotter.

FLORETTE.

Allez, vilain, allez, vostre fièvre quartaine,
Qui vous puisse sangler durant ceste sepmaine!
Me sçauriez-vous tenir plus honneste discours?

BRAGARD.

En est-il de plus beau que de parler d'amours?
L'effect en est si doux, voire si necessaire!

FLORETTE.

Par bieu! si je vous pren je vous feré bien taire.
Allez, gros rufien! allez, allez, paillard!
Que le feu saint Antoine au trou du cul vous ard!
Vous estes un pourceau, voire encor plus infame.

BRAGARD.

Ha! ha! tout beau, tout beau! ma guère bonne femme!
Ne vous fachez point tant, n'entrez point en courroux,
Car, par ma foy, cela vous sembleroit bien doux,
Et principalement, ô ma vieille! à ceste heure
Que vostre terre chomme et qu'aucun ny labeure,
Et qui depuis dix ans est laissée en gueret.

FLORETTE.

Allez, double villain! bouchon de cabaret!
Vous estez bien remply d'une grande impudence
De me venir monstrer vostre concupiscence!
C'est à d'autres qu'à moy, car j'ay trop bien vescu.

BRAGARD.

Que je voudrois avoir aussi-tost un escu,
Voire deux, voire trois, dans ma pauvre fouillouse,
Comme on a mis de coups dedans vostre belouse!

Qui ne vous connoistroit? Ho! c'est à ceux de loin
Qu'il faut dire cela; mais moy j'en suis tesmoin.

FLORETTE.

Je vous delatteray bien vert dessus la joue,
Car vous avez menty.

BRAGARD.

Voy, je vous fay la moue.
Ha! ha! que j'ay de peur de vos horribles coups!

FLORETTE.

Tu te ris donc de moy, vieux hère, nit à pous?
Et soup! et soup! et soup! Et bien! villain yvrongne,
En as-tu cette fois? as-tu dessus ta trongne?

BRAGARD.

Tout beau! jouons beau jeu, vieille de soixante ans!
Ton visage, croupière, a cinquante pendans,
Vieille mulle ridée, ou plustost vieille lice!
Quoy! vous m'avez donné dessus mon frontispice!
Si je deguaine un coup mon roide braquemard!

FLORETTE.

Ha! ha! que feras-tu, verolé, vieux caffard?

BRAGARD.

Corbieu! j'en couperay vostre roupieux mufle.

FLORETTE.

Mais tenez, ecoutez, voyez un peu ce bufle!
Oyez-vous ce qu'il dit? Quel gentil perroquet!

BRAGARD.

Et vertu! sans jurer, voilà bien du caquet!
Et zon! et zon! et zon! Corbieu! vieille croupière,
Vous aurez de mon pié cent coups dans le derrière.

FLORETTE.

A l'aide, mes amis ! venez, j'ay le cul mort;
J'ay grand peur qu'il m'en ait depecé le ressort.

BRAGARD.

Je suis empoisonné. Corbieu ! comme elle pette !
Il semble que ce soient de grands coups d'escopette.
Vertu-bieu ! laissez-moy, je vay me retirer.
Je pourrois bien icy devant vous expirer,
Par l'air d'une vapeur si forte et corrompue.
Fou ! comme cela put ! Qu'au diable la tripue !
Hors d'icy ! hors d'icy ! mais à pas diligens.

FLORETTE.

Ho ! voilà bien de quoy ! trois pets à tant de gens !

BRAGARD.

Je croy que le privé de quelque hostelerie
Ne put tant que cela, ny mesme une voirie.
Quoy ! ne sentez-vous rien ? Eventez, eventez ;
Vous serez bien punais si vous ne le sentez.
Mais non, plustost bouchez d'un mouchoir vos narines,
Et principalement ces beautez tant divines,
Ou bien fleurez un peu quelques fleurs de jardins,
De peur de goziller vos tripes et boudins.

SCÈNE III.

Clorette, Almerin et Gaulard.

CLORETTE.


Qu'un estrange soucy me point et me travaille
De desir de sçavoir comme ceste bataille
De mes deux champions s'est passée à la fin,
Et lequel c'est des deux que le puissant destin

A voulu bienveigner du pris de la victoire,
Ne laissant au vaincu que la honte pour gloire!
Que je voudrois bien voir à ceste heure venir
Le valet de Brillant pour m'en entretenir,
Car je tremble de peur que fortune diverse
N'ait à mon cher amy donné quelque traverse!
Ho! le voilà venir par ce petit chemin.
Je m'en vay l'aborder. Dieu vous gard, Almerin.
Que faict mon cher Brillant? Est-il tousjours en joye?

ALMERIN.

Il est sain et gaillard. Devers vous il m'envoye
Pour estre fait certain comment vous vous portez.

CLORETTE.

Que le ciel le maintienne en ses prosperitez!
Puis qu'il se porte bien, je suis gaillarde et saine;
Mais, par ma foy, j'estois en une grande peyne
D'entendre un peu comment s'est passé le duel
D'entre vous et Gaulard. A-t-il esté cruel?
Lequel des deux partis est demeuré le maistre?

ALMERIN.

Nous nous y sommes bien vaillamment fait paroistre
A grands coups de baton, à bons grands coups de poin.
Le coquin de Bragard en est fort bon tesmoin,
Que j'ay faict enfiller promptement la venelle,
Et Gaullard, qui nous a posez en sentinelle
Après que longuement nous l'avons faict crier.
Mais laissons ce discours, car je vous veux prier
Pour mon particulier.

CLORETTE.

Parlez, me voilà preste
D'entendre et d'accorder aussi vostre requeste.

ALMERIN.

Que vous me rendriez sur tous hommes heureux,
Estant extremement de cela desireux !
Mais j'ay bien belle peur que vos douces pensées
En si rude subjet ne soient pas adressées.

CLORETTE.

Peut-estre : c'est selon ce que vous demandez.

ALMERIN.

Je m'en vay vous le dire. Or doncques, entendez ;
Mais je vous prie, au nom des bons saincts de la presche,
De n'estre à ma demande aucunement revesche.
J'ars, je brusle, je cuicts, je grille, je roty,
Et suis tantost en feu tout entier converty,
Tant je suis amoureux de vous, belle Clorette.
C'est pourquoy, s'il vous plaist, jouons de la braguette!
J'ay le plus bel engin qu'on sçauroit jamais voir,
Qui travaille des mieux, qui faict bien son devoir,
Comme vous allez voir si vous voulez permettre [tre.
Que dans... vous m'entendez, je le puisse un peu met-

CLORETTE.

Que vous estes vilain ! Parlez honnestement,
Ou bien vous me ferez fuir honteusement.

ALMERIN.

Ha ! ha ! le voilà bon ! Et quoy ! vous avez honte
D'en ouyr discourir, et vous ne tenez conte
De le faire cent coups, voire à beau cul levé,
Avec vostre Brillant, qui besongne en crevé ?
Faisons donc autrement sans dire une parole :
Que je monte sur vous et que je vous accole ;
Et puis, si de hasard il vient quelque espion,
Nous luy ferons un signe avec le croupion
Qu'il n'approche de nous, ains qu'il nous laisse faire

Tout à l'aise du corps ce beau jeu cullinaire.
Ne sera-t-il pas bon?

Clorette.

Nenny pas.

Almerin.

Et pourquoy?

Clorette.

Je veux à mon Brillant garder du tout ma foy,
Car nous ne le faisons qu'au nom de mariage.

Almerin.

Et nous, nous le ferons en foy de culletage,
Qui semble bien meilleur, voire cent mille fois,
Que d'estre ensemble joints sous les nopcières lois,
Comme vous le sçaurez après un long usage,
Et lors que vous serez conjointe en mariage.

Clorette.

Escoutez: en deux mots, sçachez qu'amour vaincœur
A si bien mis Brillant de travers en mon cœur
Qu'il est fort mal-aisé que jamais il en sorte,
Si non quand je seray dedans un cercueil morte;
Pourquoy, n'en parlez plus: car tant que je vivray
Un autre amant que luy jamais je ne suivray.

Almerin.

Puis donc que vous avez si bien sa belle image
De tort et de travers dedans vostre courage,
Hé bien! qu'elle y demeure à tousjours, à jamais.
Pour moy je vous proteste et vous jure et promets
De ne vous parler plus de me mettre en sa place,
Puis que luy seulement peut fondre vostre glace.
Mais pourtant, petit cœur, quand vous m'eussiez laissé
Prendre un peu mon plaisir, avec vous embrassé,

Celuy de vostre amy n'en eust pas esté moindre:
Car, lors que l'on se vient avecque vous conjoindre,
On ne vous oste rien, mais au contraire on met
Tousjours en vostre vase, autant que le permet
Nature et le pouvoir ; pourquoy, puis qu'on vous donne,
Vous ne devriez pas éconduire personne.

CLORETTE.

Que diantre dittes-vous ? Ha ! je pense, Almerin,
Que vous estes troublé du mal sainct Mathurin.
Quoi ! vous passez le merc de toute modestie !
Ha ! par ma fingue, il faut qu'un peu je vous chastie !
Et là donc ! et là donc !

ALMERIN.

Tout beau! vous me blessez.
A l'aide, bonnes gens ! j'ay tous les os cassez.

CLORETTE.

Voyez-vous le bon chien? se rit-il pas encore ?

ALMERIN.

Je n'ay garde : plustost mon malheur je deplore.
Mais je m'arreste trop, je vais me retirer
En quelque petit trou pour plaindre et souspirer
L'horrible desplaisir qui m'assaut et me presse
Pour me voir refusé de si belle maistresse.

CLORETTE.

Mais l'amour, en effect, vous va-t-il tant troublant
Comme par vos discours vous en faictes semblant ?

ALMERIN.

Ouy, voire encor bien plus ; j'entre en desesperade.
Ha ! je me vay tuer d'un grand coup d'estocade
D'un verre plein de vin qui m'attend icy près,
Ou je vay m'estrangler d'un coin de beurre frais,
Où je vay m'abismer dans un grand plat de cresme.

CLORETTE.

Helas! quelle pitié! quelle douleur extresme!
O le plaisant robin! ha, ha, ha, ha! Vrayment,
Ceste mort est bien dure et pleine de tourment.
Ha! ce ne sera pas encores ceste année
Qu'on verra vostre vie estre ainsi terminée.

ALMERIN.

Ho! je pense que non; mais escoutez un peu:
Tout ris et tout joué, mon maistre, plein de feu,
M'a dit que ceste nuict vous le verrez sans doubte.

CLORETTE.

Qu'il vienne, je seray pour l'attendre en escoutte.

SCÈNE IIII.

Brillant, et Almerin, et Clorette.

BRILLANT.

Ha! que c'est une estrange et forte passion
Que celle dont amour nous donne impression!
Quand elle est une fois dedans nostre poitrine
Et qu'en chassant raison elle seule y domine,
Comme elle nous esmeut, ne nous laissant jamais
Une heure reposer en amiable pais,
Mais elle nous contraint d'aller chercher sans cesse,
Quelque part que ce soit, nostre belle maistresse
Pour jouyr de sa veue et pour la caresser,
Et mille et mille fois la baiser, l'embrasser!
Et, bien que cet ebat tous les jours continue,
Le desir trop ardant jamais n'en diminue:

Car, bien que l'on ne face encor que la laisser,
On veut tout de nouveau tousjours recommencer.
Ainsi, comme j'en ay moy-mesme tesmoignage,
Ne pouvant nullement demeurer davantage
Que trois ou quatre jours, mais c'est au plus, sans voir
Ceste chere beauté qui m'a mis au pouvoir
De ceste passion furieuse et cruelle,
J'avois ore envoyé mon Almerin vers elle;
Mais il ne revient point : je pense, par ma foy!
Qu'il s'est rompu le col, et vrayment je le croy.
Ha! non est, Dieu mercy ; le voilà, je l'advise.

ALMERIN.

Ceste jeune beauté qui tant vous aime et prise
M'a dit que vous veniez, si tost qu'il sera nuict,
Coucher avecques elle et prendre le deduict.

BRILLANT.

Dy-moi, n'est-elle point encor bien épeurée
Du dangereux étour de nostre eschaufourée ?

ALMERIN.

Non, non, elle n'en fait aucunement estat;
Aussi, ma foy, c'estoit un bien vaillant combat
Pour en estre en alarme et pour en faire feste!

BRILLANT.

Or bien, c'est assez dit; va-t'en, et nous appreste
De quoy rassasier nostre importune faim.
Il est temps de souper.

ALMERIN.

Bien, bien, j'y vay soudain.
O! que me voilà bien! que mon ame est contente!
La fortune à mes yeux maintenant se presente
Afin de me jouer d'un bon et brave tour.

C'est faict, je jouyray de vostre cher amour,
Clorette desdaigneuse et plus qu'un rocher dure ;
Et sçavez-vous comment? Je prendray la figure
Et les gentils habits de vostre cher amy,
Qu'incontinent je vay rendre bien endormy,
Luy faisant avaller un froidureux bruvage
Que je vay distiller à travers son potage. [tre !
Or sus, tout en est dit. Hau, mon maistre ! mon mais-
Le souper est tout prest, venez vous en repaistre ;
Depeschez, il n'est bon de vous tenir dehors.

BRILLANT.

Patience, j'y vay. Oh! qu'est-ce cy? Je dors!
Que veut dire cela? Vien, Almerin, que j'aille
Promptement me coucher. Ha, ha, comme je baille!

Almerin va coucher son maistre, puis revient et dit :

Par le corbleu, voilà mon amoureux pascrit;
Or sus, or sus, faisons un traict de bon esprit.

Almerin prend l'habit de son maistre, et va coucher avec Clorette qui croit que ce soit Brillant.

ALMERIN.

Par ma foy ! me voilà très bien en ceste sorte.
Or je m'en vay gratter doucement à la porte.

CLORETTE.

Qu'est-ce là que j'entens? Est-ce vous, mon soucy?

ALMERIN, *contrefaisant la voix de son maistre.*

Ouy, ma maistresse, ouvrez; depeschez, me voicy.

CLORETTE.

Entrez, mon cher amy; çà, que je vous embrasse.
Allons, venez-vous-en vous mettre en votre place.

ALMERIN, *après quelque peu de temps, ressort et parle ainsi* :

Je vous jure, ma foy, que j'ay bien combattu;

Je suis un vaillant homme et de grande vertu.
Croyez que mon courtaut est de fort bonne alaine
Et qui merite bien avoir un peu d'avoine;
Il a couru six fois, cela n'est-il pas beau?
Et toutes les six fois j'ay mis dedans l'anneau.

ACTE III.

SCÈNE I.

Gaullard et Bragard.

GAULLARD.

J'ay tantost tracassé parmy tout ce village,
Pensant y rencontrer Bragard, de beau courage;
Mais je n'en ay jamais un seul mot entendu.
Pour ce, je crois qu'il est *defunctis* ou fon-
Ou bien les noirs demons du tenebreux Averne [du,
L'ont trainé par les pieds dedans quelque caverne.

BRAGARD.

Corbleu! je ne les crains, et, fussent-ils cornus;
Ma foy, je voudrois bien qu'ils y fussent venus!
Je leur fracasserois les couplets de l'eschine
Et les renvoyerois à dame Proserpine.

GAULLARD.

Ha, ha! te voicy donc? et qui t'eust guetté là?

BRAGARD.

Ce n'eust pas esté toy, mais pourtant me voilà,
Tousjours gaillard, dispos et la gueule bien fresche
Pour faire d'un pasté promptement la depesche.

Fust-il de la grandeur d'un beau plat à laver,
Je le mangerois tout, en deussé-je crever,
Car je suis descendu du fils de Gargamelle,
Qui mangeoit son potage avecques une pelle;
Et de l'autre costé, qu'on nomme maternel,
Je tire mon estoc du bon Pantagruel,
Qui ne beuvoit jamais que dedans une jade,
Encor estoit-ce alors qu'il se trouvoit malade:
Car, quand il estoit sain, son gaillard echanson
Pour boire lui bailloit un beau petit poinçon
Tenant cinquante pots, qu'il vuidoit d'une tire.

GAULLARD.

Vrayment, il meritoit de posseder l'empire
Des soldats biberons; et toy, son heritier,
Tu merites l'avoir *in globo*, tout entier.
Mais tien, escoute-moy, changeons un peu de notte.

BRAGARD.

Pourquoy? Veux-tu dancer? J'enten bien la gavotte.

GAULLARD.

C'est donc celle qu'on dance avecque le menton,
Ayant dedans le poing un gigot de mouton
En guise du bouquet que l'on met sur l'aureille,
Et tenant sous le bras, pour loure, une bouteille?

BRAGARD.

Jean! voilà bien parlé; tu devines fort bien,
Pour n'avoir point suivy le camp egiptien.

GAULLARD.

Mais ce n'est pas cela; je te supplie, escoute
Ce que je veux te dire.

BRAGARD.

Or là, mon amy, boute.

GAULLARD.

L'on me vient d'avertir que mon sot de rival,
Que je vay hayssant bien plus que reagal,
Viendra voir ceste nuict nostre bonne commère.
Tu n'ignores combien la chose m'est amère;
C'est pourquoy, compagnon, sus, allons le charger,
Et de l'affront receu rudement nous venger.
Tu sçais bien que par tout un chacun faict son conte,
Qu'ils nous ont affrontez, ce qui est grande honte.

BRAGARD.

Il y faut donc aller, et tout premierement [ment
Soullons-nous bien tous deux, car sçachez qu'autre-
Je n'ay point de courage et ne fay rien qui vaille,
Car, mon amy, depuis que la faim me travaille,
Ma foy, je ne vaux pas un chetif potiron.

GAULLARD.

Or, c'est bien dit, mangeons, et puis donc nous iron.

BRAGARD.

Mais, mon amy, quand j'ay quelque peu vin en corne,
Ha, ha! le bon Dieu sçait comme je frappe et sorne!
Et si dernierement j'eusses esté bien souls,
Nous n'eussions pas receu de si dangereux coups.
Pourquoy, mon compagnon, allons-nous en donc boi-
Et puis nous en aurons sans doute la victoire. [re,

GAULLARD.

Allons, je le veux bien.

BRAGARD.

Tire-nous du meilleur.

GAULLARD.

Par ma foy! si feray-je.

Bragard.

O la bonne liqueur !
Dieux ! que je te cheris ! que je t'aime et revere !

Gaullard.

Or là doncques, faisons deux mots de bonne chère.
Tien, pren ton appetit sur ce frère jambon.

Bragard.

Mon amy, que voilà qui me semble fort bon,
Encore que la chair en soit quelque peu noire.
Mais c'est par trop mangé sans boire! A boire! à boire!
Or, verse, compagnon, que je boive d'autant.

Gaullard.

O le brave gosier! il va bien égoutant
Un voirre jusqu'au fond.

Bragard.

En beuvant je veux rire.
Or çà, je vay chanter un gentil vau-de-vire.

CHANSON.

Il n'est un tel contentement
Qu'entonner du vin en son ventre,
Parquoy je veux qu'incessamment
Au profond du mien il en entre.
Pource beuvons, beuvons d'autant:
Il n'est plaisir que j'aime tant.

Si nous sentons quelque tourment,
Qui nous afflige et nous tempeste,
Beuvons cinq coups tant seulement:
Il sera hors de nostre teste.
Doncques beuvons, beuvons d'autant:
Il n'est plaisir que j'aime tant.

Le bon vin resjouit nos cœurs
Et nous augmente le courage,
Et nous rend bien souvent vaincœurs
De ceux qui nous font quelque outrage.
Pource beuvons, beuvons d'autant :
Il n'est plaisir que j'aime tant.

Les animaux qui sont çà bas
De bonne eau se remplent la pance,
Et cela les rend bien plus gras
Que ne faict toute autre substance.
Pource beuvons, beuvons d'autant :
Il n'est plaisir que j'aime tant.

Tandis qu'au monde je seray,
Je veux tousjours boire sans cesse,
Et si, quand je trespasseray,
Pour dechasser toute tristesse,
Je veux encor boire d'autant :
Car il n'est rien que j'aime tant.

Puis, quand mon corps l'on aura mis
Dedans la sombre sepulture,
Je veux que tous mes bons amis,
En regrettant mon advanture,
Boivent trestous chacun d'autant :
Car il n'est rien que j'aime tant.

BRAGARD.

C'est assez chantusé. Beuvons, beuvons encore.

GAULLARD.

O la gentille voix! Par ma foy! je t'honore
De fredonner ainsi melodieusement;
C'est pourquoy je croiray desormais fermement
Tous les menus discours des anciens poètes
Qui disent que leurs sœurs seroient toutes muettes
Comme poissons d'estang, si Bacchus le mignon
N'estoit de leur brigade et leur cher compagnon.

BRAGARD.

O! quand j'ay beu deux coups, mon amy, je fay rage
Et faict fort bon ouyr mon gringoté ramage :
Car je chante un peu mieux que ne faict un hibou ,
Ou bien, si tu le veux, que ne faict un vieux lou.

GAULLARD.

Pourquoy te mocques-tu, quand ta voix est plus belle
Que celle-là du cygne et que de Philomelle ?

BRAGARD. [tant,

Bien, bien, j'en suis content ; mais, là, beuvons d'au-
Car il n'est de plaisir que mon cœur aime tant.

GAULLARD.

Ho ! tout beau ! Cependant que ce gros os je ronge,
Par la digne morbeuf ! tu bois comme une eponge.
Donne-m'en viste là, que je boive une fois.

BRAGARD.

Hé! corbleu! mon amy, beuvez-en deux ou trois.

GAULLARD.

Verse donc, emple-moy tout comble ce grand verre.

BRAGARD.

Or, tien, le voilà plein ; jette-le-moy par terre.

GAULLARD.

Mais cependant qu'icy grand chère nous faisons
Et trinquons largement, nous ne nous avisons
D'aller executer nostre belle entreprise.
Ne t'en souvient-il plus ?

BRAGARD.

Morbleu ! quand je m'avise,
Debout ! debout ! debout ! allons-y promptement !

Aide-moy, car je veux m'armer entierement.
Depesche, donne-moy ceste vieille cuirasse.
Par la mort! c'en est faict, il mourra sur la place.
Mais, tien, je voudrois bien encor ce morion,
Car j'apprehende fort le choc d'un horion.
Il ne me defaut plus que ceste longue broche;
Va viste la querir. Approche, frère, approche.
O! que me voilà bien! Allons quand tu voudras.

GAULLARD.

Ha! ha! par le corbleu! te voilà desjà bas!
Sus, sus! debout, debout! viste, qu'on se relève!
Vrayment, le bon vrayment, il est si souls qu'il crève:
Car, tout au mesme temps qu'il a pris un peu l'air,
Il n'a faict que bondir, choper et chanceler.
Sus! sus! relève-toy.

BRAGARD.

Haye! j'ay la migrène
Logée en mon cerveau; comme elle s'y pourmène!

GAULLARD.

Courage, lève-toy; tien là, je vay t'aider.

BRAGARD.

Hu, hu! ha, ha! ho, ho! qu'est-ce que j'oy gronder
Tant horifiquement autour de mes aureilles?
Ho, ho! ha, ha! hy, hy! voicy de grands merveil- [les!
Loure là! loure là! ce sont bourdons et tans
Voltigeans dedans l'air, l'un l'autre combattans.
Mouches, mouches, tout beau! Haye! laissez-moi vi- [vre.

GAULLARD.

O! je n'en doute plus, le pauvre diable est yvre;
Il a perdu le sens et toute la raison.
Je vay le ramener dedans nostre maison.

BRAGARD.

Ouy, je l'estropiray d'un grand coup de ma lance
Et le feray tomber bec à dents sur la pance;
Mais je voudrois avoir que'que peu de quibus.
Cà, çà! je vay dancer un de gaillardibus.

GAULLARD.

Ha, ha! le grand plaisir! il est hors de luy-mesme,
Il ne sçait ce qu'il dit.

BRAGARD.

Ouy, j'iray ce caresme.

Il le prend et le faict rentrer.

SCÈNE II.

Florette et Molive.

FLORETTE.

Ma sœur, j'avois toujours differé jusqu'icy
A vous conter un cas dont j'ay bien du soucy,
Mon cœur ayant esté deçeu par l'esperance
Que ce mal ne prendroit davantage accroissance,
Pensant que ma prudence et mes sages discours
Auroient bien le pouvoir d'en arrester le cours;
Mais enfin, ayant veu n'y pouvoir plus que faire,
J'ay pensé qu'il n'estoit plus besoin de le taire,
Mais qu'il vous le falloit en bref faire sçavoir,
Pour y remedier selon vostre pouvoir.
Vostre fille, ma niepce, est ardamment esprise
De l'amour de Brillant, qui la voit et courtise,
Et m'a-on asseuré que les deux ne sont qu'un;

Le bruit en est tantost en ce pays commun ;
J'ay faict par cy devant ce qui m'estoit possible
Pour rompre leur amour, mais elle est invincible.
C'est pourquoy pensez-y.

MOLIVE.

O Dieu ! qu'ay-je entendu ?
A peine que mon cœur en deux ne s'est fendu.
Helas ! le desespoir hors de moy me transporte ;
O Florette, ma sœur, je suis jà demy-morte !
Ha ! la petite chienne ! Hà ! le traistre meschant !

FLORETTE.

Tout beau, ne vous allez si tristement faschant,
Chassez encor au loin cest ennuy qui vous ronge ;
Tout n'est pas vray, peut-estre : il y a du mensonge;
Ne sçavez-vous pas bien (car c'est communement)
Qu'en matière d'amour la populace ment ?

MOLIVE.

Ouy, ma sœur, je le sçay ; mais las ! la medisance
Ne laisse d'apporter une grande nuisance,
Faisant que ceux qu'elle a de son venin taschez
Sont hays de chacun ainsi que les pechez.

FLORETTE.

Mais la course du temps, qui surtout a puissance,
En fait perdre à la fin du tout la souvenance.

MOLIVE.

Que dittes-vous ? Le temps ne peut faire oublier
Un acte qu'ont desjà par tout sçeu publier
(Tout ainsi qu'un edit) mille langues meschantes,
Bien plus cent mille fois que des glaives tranchantes,
Et, de mesme, ma sœur, que parfois vous croyez
Que vostre feu soit mort, c'est lors que vous voyez

Qu'il n'estoit qu'endormy caché dessous la cendre,
Car bien tost dans le bois sa chaleur se va prendre;
Tout de mesme le bruit que le monde pensoit
Estre tout roide mort la vie ainsi reçoit.

FLORETTE.

Mais quoy! que voulez-vous? Si faut-il vous resoudre.

MOLIVE.

Pleust à Dieu qu'en naissant un rude esclat du foudre,
L'eust mise au monument! je ne sentirois pas
Ores un tel ennuy comme je sens, helas!

FLORETTE.

Ma sœur, appaisez-vous.

MOLIVE.

Las, ô Dieu! que sera-ce
Desormais que de moy? Que faut-il que je face?

FLORETTE.

Ma sœur, appaisez-vous, faictes tarir vos pleurs,
Aucun ne naist au monde exempt de tous malheurs.
Ne sçavez-vous pas bien que la dure fortune
De ses tours et retours un chacun importune,
Et que les grands seigneurs, les princes et les rois
Ne sont non plus que nous affranchis de ces lois.

MOLIVE.

Las! ouy, je le sçay bien, mais on ne peut s'abstrain- [dre
De soupirer ses maux, s'en fascher et s'en plaindre,
Ou bien il ne faudroit estre d'humaine chair,
Ains quelque froide souche ou bien un dur rocher,
Qui n'est aux accidents aucunement sensible;
Mais à nous, chère sœur, ce nous est impossible.
Or, adieu, je m'en vay; Dieu demeure avec vous!

FLORETTE.

Allez, mais moderez un peu vostre courroux,
Car de vous voir ainsi je suis en grande peine.

MOLIVE.

Je battray bien premier la petite vilaine.

FLORETTE.

Ma sœur, il ne faut pas, s'il vous plaist, luy toucher,
Car elle me viendroit à tous coups reprocher
Que je vous aurois dit quelque pauvreté d'elle,
Dont elle me hairoit d'une haine immortelle.

MOLIVE.

Puisque vous m'en priez, je ne la battray pas;
Mais je vay luy conter en deux mots bien son cas.

FLORETTE.

Il ne sera que bon, mais gardez de luy dire
Que j'aye en vostre cœur faict allumer ceste ire.

MOLIVE.

Ha! je t'auray! Vien-ça, très-mauvais garnement!
Tu me fais bien mourir de dueil et de tourment.

CLORETTE.

Ma mère, qu'avez-vous? qu'est-ce qui vous afflige?
Mon Dieu, dittes-le-moy?

MOLIVE.

Tu le sçauras, te di-je,
Mais à ton dés-honneur, et tu fais bien l'amour,
Avec le gars Brillant, tant que dure le jour.
Ha! cela n'est pas beau, mais deshonneste et salle.

CLORETTE.

Que je puisse tomber devant vous toute palle,
Sans vie et mouvement, si tout cela n'est faux.

Helas ! mon Dieu, qui sont les demons infernaux,
Les causeurs impudents, ou bien les impudiques,
Qui vous ont rapporté ces choses tant iniques?
Faictes moy tant de bien que de me les nommer,
Car, hu, hu, hu, hu, hu, cela m'est bien amer.

MOLIVE.

Je ne te diray pas comment c'est qu'on appelle
Ceux qui m'ont annoncé ceste triste nouvelle,
Mais ce sont gens de bien, qui mesme vous ont veuz,
Le gars Brillant et toy, causer en lieux indeuz.

CLORETTE.

Ce qu'ils ont dit est faux, ils vous ont abusée.

MOLIVE.

Là, là, ne faictes point ainsi de la rusée ;
Il est vray, vous aimez ardantement Brillant.

CLORETTE.

Je ne vous iray pas plus longuement celant
Qu'il m'aime et qu'il me veut avoir en mariage ;
Il m'en a fait luy-mesme aujourd'huy le message,
Et m'a juré sa foy que dimenche il viendroit
Pour sçavoir si mon père en pareil le voudroit.

MOLIVE.

O ! si cela n'est point un trait de menterie,
Ma Florette, aime-le, je n'en seray marrie,
Et qu'il vienne nous voir, ouy, dis-luy, librement.

CLORETTE.

Ma foy, ma bonne mère, il n'est point autrement ;
J'en appelle à tesmoin le monarque celeste,
Devant qui nostre fait est clair et manifeste.

MOLIVE.

Bien, ne m'en parle plus, c'est assez, je te croy.

Bon Dieu, que je suis hors d'un dangereux émoy,
Car c'est la verité que ceste villenie
M'eust fait desesperer et tomber en manie ;
Encore mon esprit en est demy troublé.
Je pense qu'au-jourd'huy le monde est endiablé.
Voyez où c'est qu'il a controuvé ce mensonge !
Il semble qu'à mentir il se baigne et se plonge.

SCÈNE III.

Brillant, et Clorette, et Mersant, et Molive.

BRILLANT.

Je suis trop paresseux ! il me faut preparer
Pour aller promptement la faute reparer
Qu'hier au soir je fis à ma chère maistresse,
Manquant à mon devoir, ne tenant ma pro-
A cause du sommeil importun, odieux, [messe,
Qui se vint malgré moy loger dedans mes yeux,
Me rendant endormy d'une telle manière
Qu'un loir ne l'est point tant en sa sombre tanière.
Mais je retarde trop ; allons donc vistement
La voir et recevoir son doux commandement,
Et mesme luy payer, d'un genereux courage,
De sa rente foncière un quadruple arrerage.
Mais qu'est-ce là venir ? C'est-elle, je la voy.
O la parfaite amie ! elle vient devers moy. [reuse,
Dieu vous gard, mon desir, mon bien, mon amou-
Mon penser, mon souhait, mon cœur, ma vie heu-

CLORETTE. [reuse.

A vous, mon cher amant, mon tout, mon favory.

BRILLANT.

Dittes-moy, vostre cœur n'est-il point bien marry
Et fasché contre moy, ma chère et douce amie ?

CLORETTE.

Pourquoy, mon cher amant et mon ame demie ?

BRILLANT.

Demandez-vous pourquoy ? C'est que je ne vins pas
Hier au soir avec vous prendre nos doux ébats,
D'autant qu'un fort sommeil me feist outre coustume
Trop long-temps demeurer endormy sur la plume.

CLORETTE.

Vous estes devenu depuis peu grand rieux.
Et, mon Dieu, qui fut donc l'esprit malicieux
Qui vint d'une finesse et ruse bien acorte
Doucement tabourer trois coups à nostre porte,
Me cajollant ainsi par un propos flatteur :
Ouvrez, mignonne, ouvrez, c'est vostre serviteur,
Qui veut avecque vous une heure ou deux s'ébattre?
Entendant ces propos, sans plus le laisser battre,
Je me lève du lict, ouvrant tout bellement
Nostre huis bien tourillé, croyant fidellement
Que ce fust vous, mon cœur.

BRILLANT.

A peu que je n'affole
Vous oyant reciter une telle parole.
La vertu ! sans jurer, que cela me desplaist !
Et la digne morbeuf ! que ne sçay-je qui c'est !
Je luy delatterois bien vert sur sa caboche,
Fust-il de mes amis, ou mon parent plus proche.

CLORETTE.

Qu'est-ce là ? Vous entrez bien viste en grand cour-[roux !

Tout beau, mon cœur, tout beau, ne soyez point jaloux.
Par mon ame, je ments, et c'estoit pour connoistre
Un peu de quelle humeur le ciel vous a fait naistre ;
Mais je n'en doubte plus, maintenant je le sçay,
Et ne veux desormais en faire plus d'essay.

BRILLANT.

Ma foy, mon petit cœur, vous estes bien mauvaise.

CLORETTE.

Mauvaise? nullement; mais là! que l'on s'apaise,
Et parlons d'autre chose.

BRILLANT.

O m'amour, je le veux ;
Mais c'est pour vous prier, cher objet de mes vœux,
(Afin que de mon cœur tout deuil s'évanouisse),
Que de vous ceste nuict une heure je jouïsse.

CLORETTE.

Amour a si bien sçeu par vos yeux m'embrazer,
Que je ne vous sçaurois nullement refuser;
Venez, mais que ce soit durant le premier somme,
Car c'est l'heure que dort nostre grondeux bonhomme.

Suitte de la scène : le bonhomme Mersant, couché derrière le rideau du theatre, s'esveille oyant causer Brillant et Clorette couchez ensemble, et parle en ceste sorte à sa femme :

MERSANT.

Quel bruit enten-je là ? Qu'est-ce que j'oy causer ?

MOLIVE.

Hé ! mon Dieu ! taisez-vous, laissez-nous reposer.
Que seroit-ce, sinon qu'un troupeau de vermine
Qui, cherchant à menger, sur ces coffres chemine?

MERSANT.

Si c'est cela, nos chats ne sont point aguerris...

Et la mort de médienne, et quels rats et souris!
Comme diable ils sont faicts! C'est vostre bonne fille
Qu'un infame paillard honteusement enfille.
Çà! ma hache à doller! Par le digne corbieu!
Paillard, vous en aurez : vous mourrez en ce lieu.

BRILLANT.

Ha! que feray-je? il faut qu'à haute voix je crie.
A l'aide, mes amis! las! venez, je vous prie!
Ha! venez! je suis mort! Hay! à l'aide du roy!

MERSANT.

Crie encore plus haut, car je n'ay point d'effroy.

Brillant eschappe, et Mersant court après.

ACTE IIII.

SCÈNE I.

Molive, Clorette et Hilard.

MOLIVE.

Las! mon Dieu, que je suis chetive et malheureuse!
O fortune inconstante et par trop rigoureuse!
Helas! me gardois-tu sur l'hiver de mes ans
De si grands desplaisirs, si tristes et cuisans?
N'avois-je point assez en ma tendre jeunesse
Esprouvé tes revers et ta fière rudesse,
Par mille desplaisirs presque tous differens,
Tant par la dure mort de mes proches parens
Que par la grande perte, à jamais desplorable,

De mon bien ravagé par la guerre éfroyable?
Helas! j'avois assez par cy devant senty
Tes penetrables coups, dont rien n'est garanty,
Sans venir m'achever (ô cruelle impiteuse!)
Par le funeste coup d'une playe honteuse.
Mais, tandis que je vay soupirant et plaignant
Ce desastre qui va mon pauvre cœur poignant,
Et quoy! ne vois-je pas la vilaine, la masque,
Qui, causant mon tourment, cause que je renasque?
Parbieu! je te vay bien frotter et loctonner!

CLORETTE.

Ma bonne mère, helas! vueillez-moy pardonner,
Je vous requiers mercy; je vous jure et proteste
Que j'aimerois bien mieux avoir la noire peste,
Voire mesme le tac, que d'avoir oncq pensé
A tout cela qui s'est naguère icy passé.
Mais oyez, je vous prie, et vous entendrez comme
Est entré finement ce traistre et meschant homme.

MOLIVE.

Ceste ruse est trop maigre : à d'autres! c'est en vain.

CLORETTE.

Las! ma mère, aurez-vous le cœur tant inhumain
Que de me battre avant que de vouloir entendre
Tant soit-peu les raisons que j'ay pour me defendre?

MOLIVE.

Quelles raisons as-tu? Di-les, or parle un peu.

CLORETTE.

Que je puisse brusler comme bois dans le feu,
Ou le grand Lucifer dans son enfer m'emporte,
Si par sort le meschant n'a fait ouvrir la porte,
Et puis à pas contez est finement venu

Prez de moy se coucher, estant despoüillé nu,
Et si je ne m'en suis nullement apperceuë.
Voyez s'il ne m'a pas estrangement deceuë!

MOLIVE.

Et que ne venois-tu bien viste m'appeler,
A fin de le chasser et le faire en aller?

CLORETTE.

Ma douce et bonne mère, helas! je n'avois garde.

MOLIVE.

He! qui t'en empeschoit, dy-moy, grosse mouflarde?

CLORETTE.

Las! ma mère, c'estoit que trop fort je dormois;
Et croy certainement que, sans la haute voix
De mon père, je feusse à tout jamais gastée;
Je pense qu'il m'avoit en se couchant frottée
Les temples et les yeux de froid jus de pavot,
Car je n'entendois pas tant seulement un mot.

MOLIVE.

Si tu dis verité, le cas est bien estrange.

CLORETTE.

Si le tout n'est ainsi, que le mal'heureux ange
Qui commande là bas en l'abisme d'enfer
Me puisse devant vous maintenant étoufer.

MOLIVE.

Maintenant je te croy; mais fuy-t'en viste, échappe,
De peur que, te trouvant, ton père ne te frappe;
Il est fort en courroux, son cœur est endurcy,
Jamais tu n'obtiendras ny pitié ny mercy;
Pource fuy-t'en, et va chez ta tante Florette:
Elle t'affectionne, elle est femme discrette,

Qui te celera bien, et moy quelque autre part
Je m'en vay pour cercher le bon homme Hilard.
O mon pauvre Hilard, que par sus tous j'honore,
Ayez pitié de moy, vostre secours j'implore.

HILARD.

Molive, qu'avez-vous? Il vous faut consoler.
Et quel ennuy vous vient maintenant desoler?

MOLIVE.

Helas! c'est un ennuy, c'est un triste desordre,
Qui de dueil mes deux poings me faict pincer et mor-
[dre.

HILARD.

Mais dittes, il n'est pas au moins sans guarison?

MOLIVE.

Je n'en sçaurois que dire; allons à la maison,
Et puis vous entendrez mon mal-heur deplorable,
Et verrez si mon mal est du tout incurable.

HILARD.

Dittes, est-ce chez vous qu'il faut ores aller?

MOLIVE.

Ouy, mon pauvre Hilard, pour à Mersant parler.

SCÈNE II.

Mersant, Hilard et Molive.

MERSANT.


Qu'on ne m'en parle plus; en vain ceste
prière. [rière,
Laissez-moi! laissez-moy! retirez-vous ar-
Et ne revenez plus ainsi m'importuner.

Corbieu ! tout en est dit, je veux l'exterminer
D'un million de coups de ma hache émouluë.
Allez, retirez-vous, c'est chose resoluë.

HILARD.

Mon Dieu! que dites-vous, compère? Il ne faut pas
Luy faire resentir le funèbre trepas,
Car c'est la verité qu'un si grand malefice
Seroit bien tost puny des gens de la justice,
D'autant que par leurs loix le meurtre est defendu.

MERSANT.

Ho! je n'ay point de peur d'estre une heure pendu,
Ny de faire dans l'air la belle capriolle,
Pourveu qu'à mon courroux une fois je l'immolle.

MOLIVE.

Ha! pauvre miserable, helas! qu'avez-vous dit?
Comment! vous voulez-vous ainsi perdre à credit?
Quelle estrange fureur vous travaille et vous blesse?
Helas! qu'est devenu vostre grande sagesse?

MERSANT.

Je croy que ceste-cy me fera sang-mesler.
Meslez-vous seulement de coudre et de filler,
Ou bien allez-vous en faire d'autre besongne.

MOLIVE.

Las! mon Dieu, que feray-je?

MERSANT.

Ho! si je vous empoigne,
Je vous rompray le col.

HILARD.

Mon compère, tout beau;
Voilà qui ne seroit ne bon, ne sainct, ne beau.

Ha ! compère, soyez plus discret et plus sage,
Et chassez loin de vous ceste brutalle rage
Qui vous transporte ainsi.

MERSANT.

Je veux premièrement
Enfouyr toute vive au fonds d'un monument
Ceste double putain ; sus, il faut que je sache
Où c'est qu'elle est allée ; en vain elle se cache,
Car rien ne la sçauroit de la mort exempter.

MOLIVE.

Je vous supplie, avant que la chose attenter,
Mersant, mon bon amy, las ! donnez-moy licence
De vous dire deux mots touchant son innocence.

MERSANT.

Ce n'est pas où je vay maintenant m'abuser.

HILARD.

Si ne la faut-il pas de cela refuser.
Mon compère, jamais on ne donne sentence
Sans entendre premier quelle est nostre defence.

MERSANT.

Doncques, compère, à fin de ne vous despiter,
Je luy donne congé de nous la reciter.

MOLIVE.

Croyez pour le certain, nostre homme, que Clorette
N'a commis telle faute : elle est par trop discrette ;
Elle ne voudroit pas y penser seulement
(Comme elle m'en a faict deux ou trois fois serment) ;
Mais le traistre meschant, par une grand cautelle,
Est venu se coucher finement avec elle,
Après avoir ouvert avecques son cousteau
Nostre huis, qui n'estoit clos qu'avecques un coipeau.

HILARD.

Elle n'est doncques point de ce mal-faict coupable;
Ainsi, ne l'estant point, elle n'est punissable.

MERSANT.

Non, compère, s'il faut que cela soit ainsi.

MOLIVE.

Que le jour de mes yeux soit du tout obscurcy,
Que j'achève ma vie en des sombres tenèbres
Et parmy tous ennuys sinistres et funèbres,
Si le tout n'est ainsi comme je vous le dy.

MERSANT.

Par la digne morbeuf, c'est estre bien hardy!
Mais au moins, dittes-moy, l'a-t-il point bistoquée?

MOLIVE.

Nenny, je vous promets: elle s'est rebecquée,
Haumant dessus son dos comme sur un cheval.

HILARD.

Voilà le meilleur mot et le point principal. [père.
La morbieu! nous l'aurons. Taisez-vous, mon com-
Sainct Jean! nous vengerons en bref ce vitupère.
Par le corbleu! je viens d'inventer un apas
Qui le fera tomber cautement en nos lacs.
Or escoutez: il faut que vostre Clorette aille
Aujourd'huy le treuver, et puis qu'elle ne faille
A si bien l'enjoller et d'amour le toucher
Qu'il vienne ceste nuict avec elle coucher,
Et puis quelqu'autre et moy nous ferons bien le reste.

MERSANT.

Par mon asne, Hilard! je vous jure et proteste
Que vous estes bien fin. La brave invention!
Sus, il en faut venir à l'execution.

Molive, allez-vous-en, sans davantage attendre,
Trouver vostre Clorette et luy faites entendre.

MOLIVE.

J'y vay tout de ce pas.

MERSANT.

Il faudroit se haster.

MOLIVE.

Dieu me vueille conduire et me vueille assister!

SCÈNE III.

Brillant et Almerin.

BRILLANT.

O par ma foy, je viens d'avoir plus belles affres [fres.
Que si j'avois esté poursuivy par des Caf-
Almerin, mon valet, l'on m'a couru bien
(En pensant me tuer) le fer dedans le poin. [loin
Or tien, regarde un peu comme encore je tremble.

ALMERIN.

Pensant à ce peril, la mordienne! il le semble.
Quel estrange accident vous est-il survenu?

BRILLANT.

Tu le sçauras : Mersant, le bon homme chenu,
M'a surpris ceste nuict commettant la folie,
Tu m'entens bien, avec ma Clorette jolie.

ALMERIN.

O mon maistre, voilà certes un grand malheur !

BRILLANT.

Las ! ce qui me faict plus affliger de douleur
Est, mon pauvre Almerin, que bien fort j'apprehende
Que d'un coup de sa hache il ne luy casse ou fende
La teste jusqu'au nez ou jusques au menton.
Ah ! que j'en ay de peur ! Las ! mon joly teton,
Si souhaits avoient lieu, je voudrois à ceste heure
Que tu fusses bien loin en quelque autre demeure :
Car s'il faut, las ! helas ! qu'il soit si très cruel
De te donner, mon cœur, le rude coup mortel,
Las ! helas ! il faudra que pour un tel dommage
J'aille finir mes jours dedans un hermitage.

ALMERIN.

Que dittes-vous ? le temps est bien hermitageant !
Comment vous allez-vous de la sorte affligeant
Pour l'impudic amour d'une telle femelle ?
Hé quoy ! n'en est-il point au monde d'autre qu'elle ?

BRILLANT.

Ouy, certes, il en est, voir un nombre infiny.
Mais, Almerin, mon cœur ne leur est pas uny
Comme à ceste beauté, qui me cherit et m'ayme
Bien plus cent mille fois qu'elle ne faict soy-mesme.

ALMERIN.

Mon maistre, il ne faut tant vous en glorifier.
Sur ma foy, je vous puis au vray certifier
Que vous n'estes pas seul, car elle en aime encore.

BRILLANT.

Je ne croy pas cela, car je sçay qu'elle abhorre
Toute sorte d'amants plus qu'on ne faict l'enfer,

Et nul, sinon moy seul, n'en sçauroit trionfer,
Ainsi que j'en ay faict cent fois experience.

ALMERIN.

Les filles ne font plus en ce temps conscience
De nous fausser la foy, de nous tromper souvent,
D'autant que leur amour n'est conceu que de vent.

BRILLANT.

Si n'ay-je pas pourtant une telle croyance,
Ayant par maintes fois recognu leur constance.

ALMERIN.

Tout en est dit pour moy, je l'ay certainement,
Car j'ay veu trop de fois leur maudit changement.

BRILLANT.

O mon amy! ce sont tes fières destinées
Qui t'en ont faict aimer de sottes et mal nées;
Mais si le doux archer, le beau fils de Cipris,
De quelqu'une t'avoit ardantement épris
Qui fust à ma Clorette aucunement semblable,
Je sçay que tu n'aurois rien de plus agreable,
Si que te repentant d'avoir tins tels propos,
Tu publierois par tout leurs vertus et leur los.

ALMERIN.

Puis doncques qu'elle est tant en vertus accomplie,
Mon maistre, au nom d'amour, je vous prie et supplie
(Et pour tout le loyer des services receus)
Que je monte une fois tant seulement dessus.

BRILLANT.

Ha! ha! ha! ha! vrayment, si ferez-vous, beau sire!

ALMERIN.

Allez, elle en prendroit peut-estre bien un pire,
Encor que je ne sois des mieux faicts ni des beaux.

BRILLANT.

Almerin, par ma foy! tu ressemble à nos veaux,
Qui, tant plus que le temps passe dessus leurs testes,
Tant plus deviennent-ils grandes et grosses bestes.

SCÈNE IIII.

Florette, Clorette et *Brillant.*

FLORETTE.

Ne tardez plus, ma niepce, allez, c'est trop pensé ;
Depeschez-vous, vengez vostre honneur offensé,
Puis mesme qu'à cela vous pousse vostre père,
Et que c'est le desir de vostre bonne mère.
Que pensez-vous encor ? Allez le cajoller
Et par de longs baisers finement l'enjoller.

CLORETTE.

Ma tante, je n'ay pas assez de hardiesse
Pour user envers luy d'une telle caresse:
Ce seroit à l'amour par trop le provocquer,
Joint aussi que je crains de me faire mocquer.

FLORETTE.

Ba ! ba! ne pensez point du tout à telle chose,
Mais bien effectuez cela qu'on vous propose,
Et puis ne vous donnez du soin du demeurant.

CLORETTE.

Ma tante, par ma foy ! vous m'allez asseurant.
Je veux vous obeir : j'y vay tout d'une traite.

FLORETTE.

Et moy, ce temps pendant je vay faire retraite.

CLORETTE.

Que j'ay sçeu bravement faindre la verité,
Lors que j'ay veu chacun contre moy despité!
Il faict bon quelquefois user de menterie
Pour à fin d'eviter et honte et mocquerie.
Mais voilà mon amy. Dieu vous gard, mon amant!

BRILLANT.

A vous aussi, mon cœur! J'allois me consommant
Cruellement pour vous d'une crainte ennuyeuse.

CLORETTE.

Doncques ne craignez plus : je suis saine et joyeuse.
Mon esprit au besoing s'est si bien advisé
Que j'ay tout nostre faict finement deguisé,
Si bien que mon bon père, aussi ma bonne mère,
Deceuz par mes discours, croyent tout le contraire.
C'est pourquoy, cher amy qui me donnez la loy,
Vous viendrez ceste nuict coucher avecque moy.

BRILLANT.

Certes, un plus grand bien, m'amour, je ne desire,
Pourveu que je sois seur qu'on ne nous vienne nuire.

CLORETTE.

Mon cœur, mon cher amy, ne craignez nullement :
Ma foy! nous le ferons sans nul empeschement,
Car sçachez que j'ay faict d'une certaine ointure
D'ingrediens pillez, dont l'estrange nature
Est de faire endormir si très-profondement
Qu'on ne peut s'esveiller, criast-on hautement.
J'en frotteray le lict ou mon père repose,
Et puis ne craignez plus en après nulle chose.

BRILLANT.

Si vous me promettez asseurement cela
(Comme je n'en crain pas), maistresse, touchez-là;
Croyez que ceste nuict vous me verrez sans faute.

CLORETTE.

Que vous me contentez! mon cœur de joye en saute.

BRILLANT.

Ma chère amie, avant que de vous en aller,
Approchés-vous de moy pour un peu m'accoler.

CLORETTE.

O mon parfait amy, ma foy, je suis ravie,
Lors que je vay pensant à nostre douce vie.

ACTE V.

SCÈNE I.

Mersant, *Hilard*, *Gaullard* et *Bragard*.

MERSANT.

Corbleu! jé vous auray, vous serez prins,
fringueur, [gueur,
Et sentirez bien verd les coups de ma ri-
Ou vous reparerez la honte de ma fille.

HILARD.

Ma foy! c'est la raison que très bien on l'estrille,
Et qu'il serve d'exemple à tous les rufiens.

MERSANT.

Morbeuf! il m'est advis que desjà je le tiens,
Et que je parle à luy quatre mots sans faintise.

HILARD.

Jamais on n'avoit veu l'infame paillardise
Tant en règne qu'elle est ; les hommes, les garçons,
Femmes, filles, sans honte, en diverses façons,
L'exercent à qui mieux, et puis en font trofée,
Tant en ce dernier temps leur ame est eschauffée
D'un feu luxurieux, croyant que le courroux
Du père tout-puissant s'eclateroit sur nous
(Ainsi qu'il fit jadis sur Sodome et Gomorrhe),
Sans quelques gens de bien qui nous restent encore.

MERSANT.

Je le croy bien aussi ; mais, sans plus discourir,
Cherchons quelqu'un qui puisse un peu nous secourir,
Car ce vilain ribaut a beaucoup plus de force
Que nous autres vieillards, qui n'avons que l'ecorce.

HILARD.

Il nous faut donc avoir le goullu de Gaullard,
Avec son compagnon le biberon Bragard :
Car, s'il faut qu'une fois nous venions à nous battre,
Ces deux braves garçons en feront plus que quatre.

MERSANT.

Compère, allez-vous-en doncques les demander,
Et les priez tous deux de nous venir aider.

HILARD.

Compère, mon amy, j'y vay courir grand erre.
O braves champions ! du tout nais pour la guerre,
Plus courageux cent fois que tigres ny lions,
Le bon homme Mersant et moy vous supplions
De nous venir aider en prompte diligence
Contre un qui nous a faict une cruelle offence.

GAULLARD.

Taisez-vous. Par la mort ! nous allons le saisir.

Mais cependant, Hilard, si vous avez loisir,
Dittes-nous en deux mots quelle est ceste disgrace.

HILARD.

Je ne puis, car le temps trop vistement se passe :
Mais je vous promets bien que, lors que nous serons
Arrivez sur le lieu, nous en deviserons.

BRAGARD.

O digne vertu chou! bon homme d'anticaille,
Que tu me resjouis de parler de bataille !
Lors qu'on me vient prier de punir un mutin,
J'y vay joyeux ainsi comme en quelque festin.
Ça, ça, ça! vertugoy! ma longue hallemerde!
Despeschons-nous, morbeuf! il faut que je le perde:
Je m'en vay le jetter les deux pieds contremont.

GAULLARD.

Hé, corbleu! tu fais bien du fendant Rodomont.
Penses-tu donc tout seul chastier ceste injure?
Penses-tu par ta foy que cela je t'endure,
Sans y mettre aussi bien comme toy les deux mains?

BRAGARD.

Ho! ho! mon compagnon; et morbleu! ne t'en fains.
Sçais-tu que c'est? Faisons à l'envy l'un de l'autre,
Et l'envoyons bien tost au grand diable au peautre.

HILARD.

Ne vous arrestez plus l'un l'autre à disputer.
Cheminons promptement, allons nous adjuster :
Car il nous faut user de ruse et de finesse,
De peur que ce paillard rudement ne nous blesse.

GAULLARD.

Ne craignez point, Hilard; n'ayez aucune peur,
Car, tout ainsi qu'on voit une noire vapeur

Estre par les rayons du soleil dissipée,
De mesme il le sera des coups de mon espée.

HILARD.

Cherdiène! il ne faut pas de si grands coups ruer,
Car nous ne voulons pas l'offenser ne tuer.
Pour un autre subjet on le met en reserve;
C'est pourquoy que chacun doucement se preserve.
Il suffist que par vous il nous soit arresté,
Pour le faire obéir à nostre volonté.

GAULLARD.

Bien, bien, je vous entens: nous ferons en la sorte.

BRAGARD.

Voire, par le corbleü! ou le diable t'emporte!

SCÈNE II.

Molive et *Florette.*

MOLIVE.

Mon Dieu! que c'est pourtant! je n'eusse creu pour rien. [bien,
Qu'il fust sorty d'un mal tant de joie et de
Si je n'en eusse faict moy mesme experience.
Seigneur, que les secrets de vostre providence
Sont cachez aux mortels! Il n'appartient qu'à vous
A tirer d'un grand mal un bien utile et doux.

FLORETTE.

J'enten icy quelqu'un qui discourt en luy-mesme
D'un bien qu'il a receu de la bonté supresme. [sœur.
Il me faut voir que c'est. Ha! vrayment! c'est ma

Molive.

Je venois vous chercher. C'en est fait, pour le seur.
On les va marier, j'auray bien tost un gendre.
Mais allons! on ne fait sinon que vous attendre.

Florette.

Racontez-moy premier comme tout s'est passé.

Molive.

Tout s'est porté fort bien, et mieux qu'on eust pensé.
Escoutez, je m'en vay vous raconter l'affaire :
Aussi-tost que Clorette eut dit à vostre frère
Que son amy viendroit avec elle concher,
Il appela Hilard, et l'envoya chercher
Gaullard et son adjoint, ausquels il fit requeste
De venir avec eux pour estre de la feste
(J'entens pour leur aider à prendre le muguet).
Eux estans arrivez, ils se mirent au guet,
Où c'est qu'ils furent bien environ un quart-d'heure
Avant que le mignon parvint à la demeure.
Aussi-tost qu'il y fut, ils se jettèrent tous
Fierement dessus luy, luy donnant quelques coups
Qui le firent crier : Las ! sauvez-moy la vie !
Messieurs, je suis tout prest d'accomplir vostre envie.
Eux, entendant cela, luy dirent qu'il falloit
Qu'il epousast Clorette, et qu'ainsi le vouloit
Son bon homme de père ; et lors, sans contredire,
Il leur respond : C'est tout ce que mon cœur desire.
Ainsi voilà comment ils se sont accordez.

Florette.

Et Gaullard, qu'en dit-il?

Molive.

O ma sœur! attendez ;
Un peu de patience, et vous orrez le reste.

Gaullard, reconnoissant l'amour trop manifeste
Dont Brillant à Clorette est fermement conjoint,
A dit qu'il la quittoit et qu'il n'en vouloit point.

FLORETTE.

Voilà qui va très bien.

MOLIVE.

Ma foy! le mieux du monde.
Mais ne retardons plus, que Mersant ne nous gronde.



L'IMPUISSANCE

TRAGI-COMEDIE PASTORALE

PAR LE SIEUR VERONNEAU

BLAISOIS.

A PARIS,

Chez TOUSSAINCT QUINET, *au Palais, dans la petite salle, sous la montée de la cour des Aides.*

M.DC.XXXIV.

Avec privilege du Roy.



NOTE SUR L'IMPUISSANCE,

TRAGI-COMÉDIE

DU SIEUR VERONNEAU.

On a dit de la pièce du sieur Veronneau deux choses : qu'elle étoit licencieuse et qu'elle ne valoit rien.

Licencieuse, elle l'est moins, je ne dirai pas que les pièces, à peu près contemporaines, de Troterel,—elle l'est moins que certains ballets dansés à la cour de Louis XIV, moins que beaucoup de pièces qu'on joue tous les jours. Une scène un peu risquée, c'est la deuxième du second acte, entre l'impuissant et sa femme : la situation est délicate, assurément ; mais qu'il y a loin de ces allusions, de ces équivoques fines et spirituelles, à la grossièreté des pièces du temps !

Que la pièce soit mauvaise, c'est une autre question. L'intrigue en est passablement folle, et j'avoue que les personnages ne m'inspirent pas un intérêt bien vif. Ce qui m'attache davantage, c'est le talent poétique de l'auteur, ses vers pleins de sens et de finesse, nombreux, bien tournés, son dialogue artistement coupé ; c'est le caractère assez bien esquissé de l'empereur d'Ethiopie, le plus grand fanfaron que cervelle humaine ait imaginé ; c'est l'intention vraiment comique indiquée dans quel-

ques scènes, dans la troisième du quatrième acte, par exemple, entre le berger Sylvain, transporté à la cour pendant son sommeil, et le glorieux empereur. Le sieur Veronneau n'étoit peut-être pas poète dramatique, mais assurément il étoit poète. A la suite de sa tragi-comédie il a fait imprimer quelques pièces de vers. Il y en a deux, entre autres, sur la prise de La Rochelle et sur le tabac, qui sont pleines de verve bouffonne, et que Saint-Amant n'eût pas désavouées. Ces pièces ne donnent, du reste, aucun renseignement pour la biographie de l'auteur.





ARGUMENT.

Leon, prince d'Armenie, amoureux de Philinte, fille de l'empereur d'Ethiopie, n'ayant peu obtenir ses bonnes graces, se resolut, pour se divertir un peu de son ennuy, de suivre quelque temps la vie champêtre, et prit pour cet effect l'habit de berger soubz le nom d'Ismin. Mais Anaxandre, fils du roy de Tartarie, s'estant presenté depuis à la recherche de la princesse Philinte, elle luy fut promise en mariage par l'empereur, bien qu'elle eust une grande aversion pour luy ; si bien que, se voyant pressée de l'espouser, elle s'enfuit avec Caliante, sa confidente, et choisit pour sa conduite Lycaste, brave cavalier, et qui estoit amoureux de Caliante.

Cependant Leon, devenu berger (et qu'avec cet habit nous nommerons Ismin), ayant veu la beauté de Charixène, bergère, ne se peut empescher de l'aymer ; mais, parce qu'il estoit berger incogneu, il ne peut obtenir d'elle que de simples tesmoignages de bienveillance plustot que d'amour, si bien que ses parens la marièrent à Sylvain, assez vieil berger, mais impuissant, dont Ismin estant adverty, il luy persuada d'aller trouver avec Charixène un magicien qu'il feignoit avoir veu depuis peu dans un lieu proche de leur demeure, qui pourroit luy donner les forces necessaires à la guerre d'amour ; ce qu'ayant promis Sylvain, et pris jour au lendemain, Ismin s'habilla en magicien, et se treuva au lieu assigné, où Sylvain et Charixène ne manquèrent pas de se rendre et de le prendre pour un veritable magicien, tant il estoit bien deguisé. Luy donc, soubz pretexte du respect qu'il disoit estre deu à ses demons et à la caverne où il les vouloit faire entrer, les fit despouiller de leurs habits, qu'ils laissèrent à l'entrée.

Or Philinte, qui s'estoit desrobée de la cour de l'empereur,

son père, sur le poinct qu'on la vouloit marier, et ayant avec elle Lycaste seulement, à cause que Caliante n'avoit peu les suivre, passa près de cette caverne dans laquelle le feint magicien avoit mené Sylvain et Charixène, et, ayant rencontré les habits qu'ils avoient laissez, elle et Lycaste les prennent et laissent au lieu ceux qu'ils avoient, et se vont cacher dans un bois proche de là.

Le magicien, estant sorty de la caverne avec le berger impuissant et sa femme, est estonné de voir ce changement d'habits. Neanmoins, attribuant le tout à la force de ses charmes, leur fait prendre ces habits, leur grave vers le lieu proche de leurs cœurs quelques charactères imaginaires avec un peu de sang, et enfin leur donne à chacun un breuvage qu'il asseuroit estre propre à guerir l'impuissance de Sylvain, bien que ce ne fust que pour les faire dormir, et donna le plus fort à Sylvain afin qu'il dormist davantage, et cependant il peust au reveil de Charixène prendre avec elle toutes les privautez d'un mary, s'imaginant qu'elle le prendroit pour Sylvain. Or l'empereur, ayant appris la fuite de la princesse sa fille, fait courir après, et ses gens ayant rencontré dans un bois proche de la susdite caverne Sylvain et Charixène dormant, les prennent incontinent pour la princesse Philinte et Lycaste, parce qu'ils en avoient les habits, et, voyans ces marques de sang que le pretendu magicien leur avoit mises vers le cœur, creurent qu'ils estoient morts et qu'on les avoit tuez, ce qui les oblige de chercher dans le bois, où ils rencontrent Philinte et Lycaste ayant les habits de Sylvain et Charixène; si bien que, les mescognoissans, ils les accusent de cet assassinat imaginé et les emmènent prisonniers.

Ismin, ayant quitté son habit de magicien, vit tout cela, et, considerant qu'on emmenoit Philinte prisonnière sans la cognoistre, l'amour qu'il avoit tousjours eu pour elle luy mit dans l'esprit le dessein de contrefaire encore le magicien ; si bien qu'il va treuver en cest estat l'empereur, qu'il trouva affligé du succez cy-dessus, et lui promit par la force de son art de faire revivre Philinte et Lycaste pourveu qu'on luy mist entre les mains le berger et la bergère qui estoient estimez coulpables; car il sçavoit bien qu'on prenoit les uns pour les autres, et que, l'effect du breuvage cessant bientost, Sylvain et Charixène, qu'on croyoit estre Philinte et Lycaste, se resveilleroient aussi.

L'empereur luy ayant promis ce qu'il demandoit aux conditions qu'il proposoit, il emmena Philinte et Lycaste en son

pays, qui toutefois ne le cognoissoient point ; mais enfin, s'estans tous recognus, il espousa la princesse, laquelle maria aussi Lycaste et Caliante, et promit de donner un plus aymable mary à Charixène. Cependant l'empereur mourut, ou de vieillesse, ou de deplaisir de s'estre veu trompé par Leon, lequel, avec la princesse sa femme, fut prendre possession de l'empire d'Ethiopie.



ACTEURS.

L'EMPEREUR d'Ethiopie.

PHILINTE, sa fille.

CALIANTE, confidente de Philinte.

LEON, roy d'Armenie, qui se fait berger soubz le nom d'ISMIN, et feint aussi d'estre magicien.

ANAXANDRE, fils du roy de Tartarie, qui se fait hermite.

LYSIMAN, son gentilhomme.

LYCASTE, gentilhomme de l'empereur.

DAMIS, conseiller de l'empereur.

CHARIXÈNE, berger.

SYLVAIN, son mary.

PHILENE, villageois.

Les Gardes de l'empereur.



L'IMPUISSANCE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

L'Empereur, *Damis*, *Philinte*.

L'EMPEREUR.

Ce n'estoit pas assez que l'Affrique alarmée
Eust veu dedans son sein ma fureur allumée ;
J'ay traversé l'Asie, et contre mes efforts
Mes ennemis jamais n'ont esté les plus forts ;
J'ay planté mes lauriers sur les cyprez des Perses,
Je fais un peuple seul des nations diverses.
La conqueste du monde est pour moy d'un moment;
Pour moy toute la terre est un poinct seulement ;
Je la voy sous mes pieds humblement abbaissée :
C'est mon bras, non son poids, qui la tient balancée,
Et le flambeau du jour dans son cours si parfaict
Me rend compte les soirs du chemin qu'il a fait ;
Je n'ay plus d'ennemis, et ma bonne fortune
Dans la facilité de vaincre m'importune,
Et ma valeur, treuvant le monde trop petit,

Ayant tout devoré, n'entre qu'en appetit.
On dit que les grands dieux, autheurs de la nature,
Ont formé l'univers en poids, nombre et mesure :
Je les surpasse donc, car mes guerriers exploicts
Sont sans nombre certain, sans mesure et sans poids;
La grandeur de mon nom, qui par tout est semée,
Est cause du chemin que fait la renommée.
Je suis dans l'Orient, où mon bras sans pareil
Semble avoir retranché le dormir au Soleil.
Quand au sein de Thetis sa lumière sommeille,
Le bruit de mes vertus aussitost le reveille :
Car pour mieux voir le cours de mon heureux destin,
Cet astre diligent se lève plus matin.
Aussi pour mes combats seulement il esclaire;
Le plus grand de ses soings est celuy de me plaire,
Contre mes ennemis meslant de toutes parts
Les pointes de ses rays à celles de mes dards;
Mais je crains toutefois que mon estat tranquille
Ne fasse voir enfin ma vigueur inutile,
Car ceux qui m'ont fasché treuvent mes bras trop longs
Et mettent aussitost leurs cœurs dans leurs talons.
La force ne paroist que dans la resistance ;
La valeur ne sert point parmy l'obeissance.
Ainsi, tout le mal-heur dont je me sens attaint,
C'est que par tout le monde on m'aime et l'on me craint.
Toy! le plus grand des dieux, autheur de la lumière,
Ouvre ton cœur sensible aux traicts de ma prière;
Pour mon ambition fais un monde nouveau;
Forme un air seulement, une terre et de l'eau ;
Je formeray du feu, j'en ay dans mon courage
Assez de quoi fournir un monde et davantage.
Mais quoy! c'est sans raison que je m'addresse aux
Que ma grandeur extreme a faits mes envieux. [Dieux,
L'egalité tousjours la jalousie excite.

Ils sont dieux par nature, et moy par mon merite,
Et leur demeure aux cieux tesmoigne leur defaut:
C'est leur legereté qui les a mis si haut.
Toute leur providence est assez occupée
A reculer le ciel du bout de mon espée.
En un poinct toutefois mon heur n'est pas entier :
La rigueur du destin me nie un heritier;
Mais encore en cela je le croy raisonnable :
Par la loy de nature on produit son semblable.
Si je n'ay point de fils, c'est par la mesme loy,
N'en pouvant engendrer qui fust semblable à moy.
Je n'ay pour tous enfans que l'unique Philinte,
Des vœux de mille amans et le temple et la saincte,
Et si le jugement d'un père n'est suspect,
Je croirois que l'amour luy porte du respect,
Et pour la rendre amante ainsi qu'elle est aimée,
Il n'ose de son feu la rendre consommée,
Et, sans toucher son cœur, il vient dans ses regards
Aiguiser seulement les pointes de ses dards.
Ma promesse pourtant veut que je la marie
A l'unique heritier du roy de Tartarie.
Quatre mois sont passez qu'il est dans ceste cour
En l'attente du bien que cherche son amour.
Ce n'est pas sans raison que ce prince s'ennuye:
Nos plaisirs retardez accroissent nostre envie.
Tousjours de temps en temps Philinte le remet,
Mais un roy doit tenir les choses qu'il promet.
Elle, en se reculant du joug de l'hymenée
Ne fait que retarder ma parole donnée ;
Mais, sans plus differer, je luy veux faire voir
Que toutes ses longueurs accusent son devoir.

Damis.

Monarque souverain de ce puissant empire,

Que Vostre Majesté me permette de dire
Que peut-estre Philinte, en ce retardement,
Tesmoigne le desir d'avoir un autre amant,
Et qu'elle est sans amour pour le prince Anaxandre.

L'EMPEREUR.

Quand cela seroit vray, je veux, sans plus attendre,
Avant que le soleil soit trois fois de retour,
Que mes commandemens luy tiennent lieu d'amour.

DAMIS.

Puisque chaque personne est libre en sa pensée,
Notre amour y naissant ne peut estre forcée.

L'EMPEREUR.

Ma fille m'appartient, nature en fait la loy,
Et ce qui depend d'elle aussi depend de moy.

DAMIS.

Cette loy de nature est pourtant limitée.

L'EMPEREUR.

A me faire obeïr elle est toute portée.

DAMIS.

Elle cache nos cœurs afin de faire voir
Comme sur nos desirs nous seuls avons pouvoir.

L'EMPEREUR.

Ma fille doit m'aimer avec des soings extremes.

DAMIS.

Vous devez tesmoigner que vous l'aimez de mesmes.

L'EMPEREUR.

Comment? en luy laissant faire ce qu'elle veut?

DAMIS.

Mais ne la forçant pas à plus qu'elle ne peut.

L'Empereur.

Quoy ! ne peut-elle pas me rendre obeissance ?

Damis.

Elle seroit blasmable, en ayant la puissance.

L'Empereur.

Qui la peut empescher de suivre mon desir ?

Damis.

Si Vostre Majesté n'a point de deplaisir
De souffrir l'entretien de mon libre langage,
Selon le droict qui semble estre acquis à mon age,
Je dis que nous avons, en recevant le jour,
Des inclinations ou de haine ou d'amour.
Toutes nos passions se voyent disposées
Selon que les humeurs sont en nous composées.
De secrets mouvemens qui sont dans nous cachez
Retiennent nos desirs doucement attachez,
Et font que tous les jours chacun de nous s'estonne
D'aimer ou n'aimer pas d'abord une personne.
L'esprit venant des cieux nostre corps animer,
Reçoit l'impression de ce qu'il doit aimer
Et par ceste raison inviolable et saincte
Chacun doit à son père et l'honneur et la crainte ;
Mais, lors que les enfants sont dedans la saison
Où le temps leur a fait treuver de la raison,
Et que le mariage où l'age les convie
Les oblige à prevoir tous les soings de la vie,
Pour supporter ce joug bien souvent ennuyeux
Un enfant doit choisir ce qu'il aime le mieux.

L'Empereur.

On s'aime bien assez alors qu'on est ensemble!

DAMIS.

Ouy, lorsque l'amitié les deux ames assémble.

L'EMPEREUR.

Les deux corps n'en font qu'un dans un hymen heu-
[reux.

DAMIS.

Sire, si vous contez, vous en trouverez deux,
Lors principalement qu'ils sont d'humeur contraire.

L'EMPEREUR.

Enfin, tout ce discours commence à me deplaire!
Quoy! ma fille oseroit sans respect tesmoigner
Que de mes volontez elle veut s'esloigner!
Après que la raison m'a fait choisir pour gendre
Et pour mon heritier le vaillant Anaxandre;
Après m'estre en cela de parole obligé,
Vouloir ainsi laisser mon honneur engagé,
Et me persuader qu'une fille peu sage
Doit à sa fantaisie entrer au mariage,
Sans songer que cela peut importer un jour
De luy laisser ainsi le choix de son amour!
Sans ta fidelité, de long-temps recogneue,
Je te... Mais quoy! Philinte à propos est venue;
Si faut-il à ce coup qu'elle me fasse voir
Lequel doit de nous deux avoir plus de pouvoir.

PHILINTE.

Monsieur, vous croyez estre encore dans la guerre,
Parmy les ennemis dont vous couvrez la terre:
Vostre face est esmeue et paroist tout en feu.

L'EMPEREUR.

J'ay trop d'emotion, vous en avez trop peu.

PHILINTE.

La peur de vous fascher me rend tousjours esmeue.

L'EMPEREUR.

Je voudrois le cognoistre ailleurs que dans la veue.

PHILINTE.

Monsieur, vous sçavez bien que mon cœur est à vous.

L'EMPEREUR.

Je veux donc y loger l'amitié d'un espoux.

PHILINTE.

L'honneur que je vous porte a pris toute la place.

L'EMPEREUR.

Nous y trouverons bien encore un peu d'espace;
Puis le prince Anaxandre à des perfections
Qui treuveront passage en vos affections.
Il est plein de merite et prince très aimable.
Pourquoy differez-vous, puisqu'il m'est agreable?

PHILINTE.

C'est son merite seul qui me fait differer,
Car il faut bien du temps à le considerer.

L'EMPEREUR.

Tant de subtilitez font que je vous accuse
D'avoir dit un mensonge.

PHILINTE.

Ou plustost une excuse.

L'EMPEREUR.

Mais enfin, dites-moy, voulez-vous l'espouser?

PHILINTE.

Je crois que peu de gens le voudroient refuser.

L'EMPEREUR.

Il est vray, sa valeur le rend considerable.
Je l'aime, car chacun doit aimer son semblable.

PHILINTE.

Monsieur, cette raison me monstre que je doy
Aimer donc seulement les filles comme moy.

L'EMPEREUR.

Qui vous prendroit au mot, vous seriez estonnée,
Sans vous laisser gouster aux douceurs d'hymenée.
Je cognois vostre sexe.

PHILINTE.

Et moy, je voudrois bien
N'en cognoistre jamais point d'autre que le mien.

L'EMPEREUR.

Les filles bien souvent font cette repartie,
Je ne l'improuve pas, c'est une modestie,
Et ne font de l'amour des mespris evidens
Que pour en tesmoigner les desirs plus ardens.
Il n'est pas avec moy besoin de vous contraindre,
Mais songez qu'Anaxandre en tous lieux se fait craindre,
Chacun treuve aux combats des pieds devant ses [mains.

PHILINTE.

Il est trop valeureux : c'est pourquoy je le crains.

L'EMPEREUR.

Mais aimez-le plustost, sans faire tant de fainte.

PHILINTE.

Je l'aime, mais l'amour ne fut jamais sans crainte.

L'EMPEREUR.

On diroit à la fin, entendant vos discours,
Que vous estes sçavante en matière d'amours;
Mais à mes volontez ne faites plus d'obstacles.
On vous peut à bon droict comparer aux oracles,
Car, après vous avoir long-temps entretenu,
Je suis aussi sçavant comme j'estois venu.
Vous ne faites jamais qu'une reponce obscure;
Dans vous la verité n'est jamais toute pure.
Il faut changer d'humeur. Allez, preparez-vous
A souffrir dans trois jours les baisers d'un espoux.
De ce pas j'en veux faire advertir Anaxandre.
A force de brusler, j'ay peur qu'il vienne en cendre;
Il ne fait pas au lit comme dans les combats....
Allez, je vous promets que vous n'en mourrez pas.

SCÈNE II.

Anaxandre, *Lysiman*, *Damis*.

ANAXANDRE.


mour est le plus jeune et le plus vieil des dieux :
Dans sa divinité tout est mysterieux;
Mais ceux qui l'ont depeint sans sortir de l'enfance
N'ont jamais mesuré son corps à sa puissance.
Dès le jour qu'à ses loix son traict m'assujetit
Je me creus offencé de le voir si petit,
Et depuis, ayant veu les longueurs de Philinte,
Qui paroist à m'aimer avoir de la contrainte,

Alors l'experience a fait voir à mes yeux
Qu'Amour est le plus long de tous les autres dieux;
Mais, estant l'abregé des puissances celestes,
Peut-estre il est petit par raisons manifestes,
Et l'on luy fait ainsi le corps expressement
Afin qu'il puisse entrer dans nous plus aisement.
En effet, quand je voy qu'en sa rigueur extreme
Philinte ne sçauroit empescher que je l'aime,
Puis que l'amour pour elle occupe tout mon cœur,
Je croy qu'Amour et luy sont de mesme grandeur;
Mais, en quelque façon qu'on nous le face croire,
Tant de diversitez font paroistre sa gloire.
Il fait du bien à l'un, à l'autre il n'en fait pas;
Il donne à l'un la vie, à l'autre le trepas.
Ainsi, par les effects qu'il produit en mon ame,
Tantost je le revère et tantost je le blasme,
Et crains, m'ayant rendu de Philinte amoureux,
Qu'il m'ait donné de l'heur pour estre malheureux.
La lune a quatre fois desjà fait son année,
Que, prest d'estre esclairé du flambeau d'hymenée,
La cruelle me fait esperer chaque jour
Les dernières faveurs qu'on recherche en amour.
Mais alors que je pense estre au poinct ou j'espère,
Avec invention tousjours elle diffère.
Que si de cruauté je la veux accuser,
Par le moindre souris elle vient m'apaiser,
Et mesnage si bien ses yeux et sa parole,
L'un me faisant du mal, que l'autre me console,
Et pour la posseder employant tout mon soing,
Plus je m'en pense près, plus je m'en treuve loing.
Je veux à l'empereur faire sçavoir ma plaincte:
C'est luy qui m'a promis l'amitié de Philinte.

LYSIMAN.

Les filles ont l'esprit trop artificieux,

Faignans de n'aimer pas ce qui leur plaist le mieux ;
Mais si tous les desirs de ce sexe volage
Se pouvoient en effect voir dessus leur visage,
Sans doute avec plaisir nous serions estonnez
D'y voir je ne sçay quoy bien plus long que leur nez.
Pour dire librement tout ce que j'ay dans l'ame,
C'est que je ne sers point de matière à leur flamme.
Dans leurs perfections tout est plain de defaut,
Parce que nous portons le meilleur qu'il leur faut.
Je paye avec mespris leur plus grand artifice,
Et quand on veut pretendre à leur faire service,
Si tost que les desseins en sont dans nous conceus,
Il s'en faut rendre maistre et prendre le dessus.

ANAXANDRE.

Ce n'est pas comme on vit avec une princesse,
Et, sitost que je suis auprès de ma maistresse,
Un eternel respect me retient arresté,
Et me fait seulement adorer sa beauté.

LYSIMAN.

Mais dans un grand respect vous l'avez trop soufferte.
C'est vous qui la tenez trop long-temps descouverte.

ANAXANDRE.

Tu sçais bien que je suis abbattu de ses coups.

LYSIMAN.

Faites en tout de mesme et la mettez dessouz.
Quand vous l'imiterez, que vous peut-elle dire ?
Vous prendrez un conseil qui pourroit estre pire.

ANAXANDRE.

Tay-toy, car tes discours me pourroient importer
Si quelqu'un par hazard nous venoit escouter.
Ne vois-tu pas Damis qui devers nous s'advance ?

On le tient à la cour pour homme d'importance.
L'empereur le cherit, et je ne pense pas
Que sans dessein vers nous il addresse ses pas.
(*Anaxandre parlant à Damis.*)
Je croy que vous avez des affaires pressées,
Que vous hastez vos pas pour suivre vos pensées ?

DAMIS.

Mais bien pour arrester celles que vous avez.

ANAXANDRE.

Mes desirs trop avant dans mon ame gravez,
Malgré tant de rigueurs que je souffre sans plainte,
N'esloigneront jamais mes pensers de Philinte.

DAMIS.

L'empereur toutefois, qui cognoist bien vos feux,
S'est aujourd'huy fasché de vous voir amoureux.

ANAXANDRE.

Un prince comme luy se voudroit-il desdire ?

DAMIS.

Je n'entends pas ainsi ce que je viens de dire :
Monseigneur, pardonnez à mon libre discours ;
Au contraire, je viens, ou bien plustost j'accours
Vous dire de sa part que dedans trois journées
Les longueurs de Philinte enfin seront bornées,
Et que lors vous aurez avec contentement
Le nom de cher espoux, non plus celuy d'amant.
Desjà, de son costé, la nopce preparée
Vous pourra faire voir ma parole asseurée.
C'est pourquoy de ce pas il m'en faut retourner,
Car mon trop long sejour le pourroit estonner.

ANAXANDRE.

Cher Damis, que tu viens de soulager ma flamme !

Je te veux embrasser, moins du corps que de l'ame.
Va dire à l'empereur que je te suy de prez :
Je m'en vais donner ordre à faire mes apprests ;
Mais dy-luy qu'aujourd'huy tous mes maux il appaise ;
Que, desjà mort d'amour, j'ay pensé mourir d'aise ;
Que, pour dire le bien qu'il me fait cette fois,
Mon cœur est beaucoup plus eloquent que ma voix.

Anaxandre, *après le départ de Damis.*

J'iray voir, toutefois, Philinte la première,
Car je veux aller prendre en ses yeux ma lumière.

SCÈNE III.

Philinte, Lycaste, Caliante, Anaxandre, l'Empereur.

PHILINTE.

Triste en l'excez du mal qui me rend soli-
taire, [taire?
Qui me pourra blasmer si je ne me puis
J'ay tasché mille fois de cacher mon tour-
Mais, à la fin, je cède à mon ressentiment. [ment,
Un ennuy veritable est esloigné de feinte, [plainte;
Le cœur est sans douleur quand la voix est sans
Mais, helas ! la douleur que je sens cette fois
Cherche inutilement du secours en ma voix ;
Le respect paternel a de trop fortes armes,
Qui rendra sans effect et mes cris et mes larmes,
Et la raison me dit que nature a voulu
Qu'il eust sur mes desirs un empire absolu.

Mais je ne songe pas que, me voyant contrainte,
Je donne à la raison ce qu'on doit à la crainte.
Nature a partagé nos devoirs par moitié:
L'enfant doit le respect, le père l'amitié.
Cette obligation ne peut estre infinie
Et s'exempte des loix qu'a fait la tyrannie,
Et l'empereur ne peut m'obliger qu'au devoir
Conforme à la raison, plustost qu'à son pouvoir.
Je sçay les droicts qu'il a sur mon obeissance;
Mais quoy! dans l'univers tout fuit la violence,
Et tout va dans son ordre avecque liberté
Où naturellement son desir est porté,
Et les inimitiez, comme les sympathies,
Ont un cours sans contrainte en toutes ses parties,
Sans que nous cognoissions que rien fasse d'effort
Contre l'onde et le feu pour les mettre d'accord.
Ainsi donc l'empereur rompt avec injustice
De la terre et des cieux l'admirable police,
Voulant d'authorité que mon affection
Suive violemment son inclination,
Sans songer qu'on ne peut sans encourir de blasme
Forcer les mouvemens qui sont naiz en nostre ame.
Les pères ont pouvoir sur les corps seulement;
Nos esprits, exemptez de leur commandement,
Sont logez dedans nous comme en lieu de franchise.
La nature en ses faicts est tousjours bien apprise.
Honorons nos parens, que mille justes soings
De nostre humilité les appelle à tesmoings;
Que leurs commandemens, receus sans repartie,
Ne lisent sur nos fronts que de la modestie,
Promettans par nos yeux, vers la terre abattus,
Que dans nostre devoir on verra nos vertus;
Mais, sans que nos humeurs contre nous se deguisent,
N'obeissons jamais aux choses qui nous nuisent.

Nous pouvons puissamment faire voir nos courroux
Quand un père nous force et fait l'amour pour nous.
Lycaste, tu sçais bien l'effort qu'on me veut faire,
Et comme l'empereur, à mon humeur contraire,
N'ayant aucun egard à mon aversion,
Semble prendre plaisir à mon affliction,
Et, sans considerer que la raison l'oblige
A ne prendre jamais de dessein qui m'afflige,
Il veut qu'à mon malheur, dont il ouvre le cours,
Le flambeau nuptial esclaire dans trois jours;
Mais je luy feray voir que j'ay dans la pensée
De quoy donner remède à mon ame offensée.
Lycaste genereux, c'est en ceste action
Que j'ouvre mon secret à ta discretion.
Ne m'abandonne pas; voy qu'avec confiance
Je cherche mon repos dedans ton assistance.

LYCASTE.

Madame, en vous servant je mesprise le sort,
Et tiens indifferens et la vie et la mort.
Mais il faut meurement songer à cette affaire.
Que dira l'empereur? Comment faudra-t-il faire,
Et qu'opposerez-vous à son authorité?

PHILINTE.

Tout ce qu'entre nous deux nous aurons arresté.
La resolution d'une fille fachée
Redouble son effort quand elle est empeschée:
Ou la fuite ou la mort sont remèdes certains.

LYCASTE.

Dans ces extremitez pour vous seule je crains,
Et ce dessein me monstre un succez difficile.

PHILINTE.

C'est à quoy ton conseil me sera fort utile.

Songe de ton costé, je songeray du mien.
Aussi bien ces discours ne nous servent de rien.
Caliante a promis d'estre de la partie.
Tenant dans ses beaux yeux ton ame assubjetie,
Elle t'obligera de suivre nos malheurs.
Voy-tu comme elle vient et m'apporte des fleurs?

CALIANTE.

J'apporte icy des fleurs fort rares et nouvelles.

LYCASTE.

Vostre teinct, Caliante, en a bien de plus belles?

PHILINTE.

Vous le jugez ainsi parce que vous l'aimez.

CALIANTE.

Mais, Lycaste, je croy qu'ainsi vous me blasmez,
Car, si mon teint produit des fleurs comme un parterre
Vous croyez que ma face est couverte de terre.
Mais Anaxandre vient, qui rompt nostre entretien.

LYCASTE.

Croyez que, sans cela, je vous respondrois bien.
Vous possedez mon cœur, il est souz vostre empire;
Vous pouvez voir dedans ce que je voulois dire;
Cependant mon devoir fait que je suis tenu
D'advertir l'empereur qu'Anaxandre est venu.

ANAXANDRE, *parlant à Philinte, qui tient un bouquet.*

Madame, dans ces fleurs vous pouvez voir depeintes
Les passions d'amour dont je sens les atteintes.

PHILINTE.

Monsieur, l'esclat des fleurs dure bien peu de jours!
Ainsi vous comparez ces fleurs à vos amours?

ANAXANDRE.

Au contraire, en ce verd je voy mon esperance,
Au rouge vos rigueurs, au jaune jouissance.

PHILINTE.

Si vos amours estoient en bouquet façonnez,
En tout cas bien souvent il toucheroient mon nez.

ANAXANDRE.

Mais plustost vostre cœur, car dans trois jours j'espère
Que je n'y verray plus cette humeur si sevère.

PHILINTE.

Pour lire dans mon cœur il le faudroit ouvrir,
Et vous ne le sçauriez sans me faire mourir.

ANAXANDRE.

La puissance d'Amour surpasse la nature:
Il entre dans les cœurs sans y faire ouverture.

PHILINTE.

On offense les Dieux leur pouvoir imitant;
Quand vous serez un Dieu vous en ferez autant.

ANAXANDRE.

Pour amortir ce feu qui les ames consomme,
Un Dieu serviroit moins que ne feroit un homme.

PHILINTE.

Laissons les Dieux au ciel, et, sans se servir d'eux,
Il ne faut que de l'eau pour amortir des feux.

ANAXANDRE.

J'ay pourtant esprouvé que les larmes sont vaines
Pour empescher l'ardeur des amoureuses peines.

PHILINTE.

Il faut que vostre amour vous donne un repentir,

Puisque l'eau de vos pleurs a voulu l'amortir.

ANAXANDRE.

Me pourriez-vous blasmer si quelquefois mon ame
S'efforce d'adoucir le tourment qui l'enflame ?

PHILINTE.

Si l'amour n'est qu'un feu qui brusle nuict et jour,
Amortissant ce feu vous n'aurez plus d'amour.

ANAXANDRE.

C'est que le feu d'amour dans nostre mariage
Sera moins violent pour durer davantage.

PHILINTE.

Mais ainsi vostre amour aura moins de vigueur!

ANAXANDRE.

Mais ainsi mon amour aura plus de bonheur,
Qui ne peut arriver si je ne vous possède.
Escoutez donc ma voix et hastez mon remède.

PHILINTE.

Je vous escoute bien, puisque je vous respons.

CALIANTE.

Madame, ces discours me semblent un peu longs;
Lorsque vous parlez tant, cela vous est contraire
Et vous fait mal porter.

PHILINTE.

Je parle pour complaire,
Mais pourtant je n'ay fait icy que mon devoir.
Monsieur, je me retire; adieu, jusqu'au revoir.

ANAXANDRE, *après que Philinte s'est retirée.*

Enfin je suis contrainct, il faut que je l'advoue,
De croire que de moy la cruelle se joue;

Et pour tromper l'espoir que j'ay de l'espouser,
Je croy qu'elle me veut tout à fait refuser.

LYSIMAN.

Ne vous estonnez pas de cette humeur revesche,
Car de son pucelage elle fait la depesche,
Et, en congediant un bien si precieux,
Il luy faut quelque temps à faire les adieux.
Les filles bien souvent contrefont les faschées,
Et dans un corps ouvert ont des ames cachées;
Leur face n'est jamais d'accord avec leur cœur.
Vous verrez dans trois jours si je suis un menteur :
Les rideaux ayant mis ce beau soleil à l'ombre,
Lors elle goustera des delices sans nombre,
Cherchant par ses baisers le plaisant interest
D'un morceau dont le nom seulement luy deplaist.
Mais je ne songeois pas que l'empereur arrive.

L'EMPEREUR.

Anaxandre, d'où vient cette humeur si pensive,
Puisque vous cognoissez que tout suit vos desirs ?

ANAXANDRE.

Sire, dans mon espoir j'ay trop de desplaisirs.
Je viens d'entretenir la cruelle princesse ;
Je ne sçay si je dois la nommer ma maistresse,
Car tousjours d'un propos qui paroist desdaigneux
Elle semble improuver les offres de mes vœux.
Cependant je croyois qu'elle fust disposée
A prendre dans trois jours les marques d'espousée;
Mais, suivant le conseil d'une femme qu'elle a,
En me tournant le dos elle m'a laissé là.

L'EMPEREUR.

Comment ! que je souffrisse avec impunité
Qu'elle ait osé se prendre à mon authorité,

Et, sans considerer que ma parolle est saincte,
Ayt detourné de vous l'amitié de Philinte !
Cela ne sera pas ! Je m'estois bien douté
Que quelqu'un abusoit de sa facilité.
Peut-estre, en son dessein vainement obstinée,
Elle porte ma fille à quelque autre hymenée ;
Mais j'ay contre ce mal un remède parfait :
Il faut oster la cause afin d'oster l'effect.
Viens, Lycaste. Tu fais l'amour à Caliante :
Il faut que d'un seul coup trois hommes je contante ;
Je la veux aujourd'huy soubmettre à ton pouvoir.
Quand le depart du jour nous amène le soir,
Je ne manque point d'estre en ces belles allées
Où mille raretez sont du bruit reculées,
Car l'ardeur du soleil, qui tout le jour nous nuict,
Fait que nous cherchons là le soleil de la nuict.
Tousjours en mesme temps Philinte s'y promène
Pour prendre le plaisir que la fraischeur amène.
Caliante la suit, et souvent à l'escart
Elles cherchent de quoy se contenter à part.
Dans ce lieu spatieux, qu'un grand mur environne,
Tu sçais bien que l'accez n'est permis à personne,
Si ce n'est quand quelqu'un m'y vient entretenir ;
Mais ce soir à dessein je t'y feray venir.
Remarque un cabinet tout lambrissé d'ombrage,
Du costé d'où le Nil, nous monstrant son rivage,
Va tous les champs voisins de son onde abbreuvant.
Une porte y paroist, qu'on ouvre peu souvent :
C'est par là qu'il te faut enlever Caliante,
Et cette occasion pour ton bien se presente,
Car, outre qu'elle est riche, aussi tu peux penser
Comme je seray prest à te recompenser.
Quand tu l'aborderas, tasche de luy despeindre
Toutes les passions qu'en amour on peut feindre,

Couvre ton artifice, afin de deguiser :
Car, faisant des discours qui puissent l'amuser,
Comme insensiblement tu pourras faire en sorte
Que tu la meneras auprès de cette porte.
Lors, selon ton dessein, la saisissant au corps,
Il sera bien aisé de la mettre dehors.
Moy je veux à sa voix, de colère animée,
Opposer l'epaisseur de la porte fermée.
Laisse-moy faire, au reste, et prends soin seulement
De joindre ta prudence à mon commandement.

LYCASTE.

Sire, vous cognoistrez par mon obeissance
Dans ma fidelité beaucoup de diligence.

L'EMPEREUR.

Allons, retirons-nous en quelque lieu moins chaud;
Toy, va de ton costé preparer ce qu'il faut.

LYCASTE *seul.*

Je voy que le bonheur aujourd'huy favorise
La resolution que Philinte avoit prise;
On verra cette nuict son dessein réussi,
Car je veux l'emmener, et Caliante aussi;
L'occasion jamais n'en peut estre plus belle!
Je m'en vais lui porter cette bonne nouvelle.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

Léon, devenu berger souz le nom d'Ismin.
Philène, Villageois.

ISMIN.

Il semble que l'Amour me donnant des appas
Mette tout son plaisir à ne m'en faire pas.
J'ay servy près d'un an Philinte trop cruelle,
Qui, voyant mon amour sans que j'en visse en elle,
Me força d'advouer enfin qu'à mes despens
Sa rigueur amenoit la perte de mon temps;
Si ce n'est que Philinte, à ma peine obstinée,
Faisant que chaque jour me sembloit une année;
Malgré sa cruauté m'obligeast en un point,
C'est qu'allongeant mon temps je ne le perdrois point.
Alors le desespoir jetta dedans mon ame
Un si fort desplaisir du mespris de ma flamme,
Que je me resolus à l'instant de changer
Mon vestement de prince en celuy de berger,
Croyant diminuer cette peine infinie,
N'estant plus estimé le prince d'Armenie.
Mon peuple, qui ne sçait en quel endroit je suis,
Du soupçon de ma mort a formé mille ennuis;
Mais le plaisir des champs fait naistre en moy l'envie
D'y gouster plus long-temps une si douce vie,
Et croy que, me voyant presque exempt de soucy,
J'ay commencé de vivre en abordant icy.

L'orgueil, qui dans la cour va tousjours à plain voile
Ne prend point de plaisir souz nos habits de toile;
Dans la seule vertu nous cherchons nos honneurs,
Toute nostre science est dans nos bonnes meurs.
Si le temps quelquefois aux foudres se dispose,
Nos vœux vont dans le ciel y plaider nostre cause;
Quand l'ardeur est trop grande, alors chacun de nous
Attache ses pensers au salut de ses choux.
Nostre simplicité nous exempte du blasme
D'esloigner nos discours des sentiments de l'ame,
Et toute autre inconstance icy nous mesprisons
Que la necessité de celle des saisons.
Nous gardons l'age d'or, et laissons l'or aux villes :
Ce metal est trop lourd pour nos esprits transquilles;
Nous en avons aux champs seulement la couleur,
Alors que quelque fruict nous monstre qu'il est meur.
Nous fermons nos maisons à l'ornement des marbres;
Si nos desirs vont haut, c'est pour monter aux arbres.
J'ay pourtaut recogneu depuis deux ou trois mois
Qu'Amour est un oiseau qui perche dans ces bois,
Mais plustost qui se loge aux yeux de Charixène,
D'où mon ame reçoit une nouvelle chaisne,
Car sa grace me jette en une passion
A qui rien n'est égal que sa perfection.
Mais parce qu'on me preud pour un berger estrange,
Que quelqu'autre demeure obligeroit au change,
Cette seule raison fait qu'elle a rejetté
L'hommage que mon cœur faisoit à sa beauté.
Le soleil, en tenant sa route coustumière,
N'a donné que trois fois au monde sa lumière,
Depuis que Charixène, en espousant Sylvain,
M'a voulu tesmoigner que mon desir est vain.
Voilà le seul subject qui dans ces bois m'oblige
D'advoüer le tourment dont mon ame s'afflige.

Je deguise pourtant un peu dans mon amour,
Et me souvient tousjours comme on fait à la cour ;
Joinct que l'on aime aux champs d'une plaisante sorte,
Sans prendre aucun des maux que l'amour nous ap-
Si tost que la rigueur d'une fille nous nuit, [porte.
Nous allons autre part, fuyant ce qui nous fuit.

PHILÈNE, *arrivant.*

Berger, je vous surprends tousjours en resverie.

ISMIN.

C'est que dans le cerveau j'ay quelque fascherie.

PHILÈNE.

Ainsi quand j'ay trop beu j'ay du mal au cerveau.

ISMIN.

Cela n'adviendroit pas si vous beuviez de l'eau.

PHILÈNE.

Je ne me mets jamais de l'escot d'une beste.
Mais vos amours vous font plus de mal à la teste.

ISMIN.

Aussi tost que d'aimer nous avons le desir,
Si nous avons du mal nous y prenons plaisir.

PHILÈNE.

A propos, dictes-moy ce qu'Amour on appelle :
Est-ce chair ou poisson ? Est-ce masle ou femelle ?

ISMIN.

J'ay tousjours entendu des bergers les plus vieux
Qu'il a le corps petit, et qu'il vole en tous lieux.

PHILÈNE.

S'il tomboit dans le vin destiné pour ma bouche,
Je pourrois l'avaller en guise d'une mouche.

ISMIN.

D'autres disent qu'amour est une passion
Qui n'a point d'autre object que la possession.

PHILÈNE.

Je suis donc amoureux, car tousjours je fais gloire
D'avoir la passion, cela s'entend de boire.

ISMIN.

Le ventre est vostre dieu, mais celuy que je sers
Ne borne son pouvoir qu'au bout de l'univers.

PHILÈNE.

Vous mesprisez Bacchus, le prenant pour un autre,
Car c'est un dieu plus grand et plus gros que le vostre.

ISMIN.

C'est qu'Amour est subtil, et que Bacchus est gras;
Et l'un tire de l'arc, l'autre n'en tire pas.

PHILÈNE.

Pour donner vivement dans l'amoureuse brèche,
Quand il tire de l'arc nous y mettons la flèche.

ISMIN.

Vous faites de l'Amour un discours tout nouveau.
Sçavez-vous bien pourquoy l'on luy donne un ban-
[deau?

PHILÈNE.

Du bandeau de l'Amour la raison est bien grande:
Quand on est amoureux, c'est qu'il faut que l'on
[bande.

ISMIN.

Ce discours est plaisant, bien qu'il soit un peu lourd.
Mais n'avez-vous plus rien à dire de l'Amour?

PHILÈNE.

Je dis que desormais sa flèche sera bonne
A percer non les cœurs, mais plustost une tonne.

ISMIN. [Dieux
Vous ne voudriez sans doute estre au nombre des
Qu'à cause du nectar qu'ils boivent dans les cieux.

PHILÈNE.

Je suis plus content qu'eux quand mon gosier je lave.
Les Dieux, pour boire frais, n'ont point au ciel de

ISMIN. [cave.

Quand vous parlez du ciel cela passe vos sens.

PHILÈNE.

Mais non pas le plaisir qu'à boire je ressens.

ISMIN.

Ce plaisir vous a fait la face colorée.

PHILÈNE.

C'est que de ma maistresse elle a pris la livrée.

ISMIN.

Vous ne blasmez donc plus la puissance d'Amour?

PHILÈNE.

Je cheris ma maistresse et la nuict et le jour.

ISMIN.

Je veux sçavoir son nom : vostre interest me touche.

PHILÈNE.

Elle a le cul beaucoup plus large que la bouche;
Elle n'a point de dents, et, sans beaucoup d'efforts,
Me monstre quand je veux ce qu'elle a dans le corps.
Encore qu'elle veuille estre toujours bouchée,
J'évite son approche alors qu'elle est couchée.
Son col est un peu long et son ventre est bien grand.
Quelquefois en pensant la prendre elle me prend.
L'excès de son amour rend ma face vermeille.

ISMIN.

Mais, enfin, dites-moy son nom.

PHILÈNE.

C'est la bouteille.

ISMIN.

Je me suis bien douté, vers la fin du discours,
Que la bouteille estoit l'object de vos amours.

PHILÈNE.

Dès la pointe du jour je charme la broüée;
A boire je n'ay point l'esguillette nouée.
Charixène voudroit que son mary Sylvain
L'embrassast aussi fort comme je bois du vin;
Je sçay de bonne part que la belle s'offense
De se voir exposée à sa froide impuisssance.
J'avois pourtant promis que je n'en dirois rien,
Mais vous estes discret, car je le cognois bien;
A force de parler j'ay la langue si sèche
Qu'un soldat au besoin s'en serviroit de mèche;
Pour empescher cela je m'en vais l'abreuver
Du plus excellent vin que je pourray trouver.
Adieu, berger.

ISMIN.

Adieu. Moi, dessus la fougère,
Je veux m'aller mirer aux yeux d'une bergère.

ISMIN, *tout seul.*

Outre que ces discours dissipoient mon soucy,
Je croy que le bonheur a fait venir icy
Ce vieux fou de berger me dire une nouvelle
Qui monstre que l'Amour dans l'espoir me rappelle.
Charixène peut-estre, au defaut d'un mary,
Recevra le secours que donne un favory.

SCÈNE II.

Charixène, Ismin, Sylvain.

CHARIXÈNE, *seule dans un bois.*

Je recognois des traicts parmy cette verdure
Du plus parfait pinceau qu'eut jamais la nature :
C'est icy de nos sens l'object delicieux,
Mais principalement de l'oreille et des yeux,
Car la voix des oiseaux, et mille autres merveilles,
Y charment de plaisir les yeux et les oreilles.
A la fin je croiray, voyant tant de beaux lieux,
Que c'est quelque morceau qu'on a couppé des cieux.
La lumière du jour, qui s'enfuit estonnée,
Icy cède à la nuict comme à sa sœur aisnée,
Et, pour voir les beautez dont l'œil est enchanté,
Le jour ne vaut pas tant que cette obscurité.
C'est l'aisle des Amours qui semble en ce lieu sombre
Donner un corps solide aux espaces de l'ombre :
Je veux donc descouvrir dans ces bois si couverts
Le subject importun de mes pensers divers,
Et desjà les zephirs, retenant leur haleine,
Semblent prester l'oreille au recit de ma peine.
Mais je les forceray bientost de souspirer,
Quant ils sçauront le mal qu'il me faut endurer.
Beaux arbres, escoutez le tourment qui me force :
Vous avez de l'amour sous votre dure ecorce;
Je vois que vos rameaux, l'un dans l'autre enlacez,

Comme avecques des bras se tiennent embrassez.
Mais quoy? dedans l'excès du mal qui me possède,
Arbres, ce n'est pas vous qui tenez mon remède :
Insensibles au deuil qui me mène au trespas,
Vos branches ny vos troncs ne s'en esmeuvent pas.
Pardonnez donc aux traicts de tourment que j'endure,
Si je me voy contrainte à vous faire une injure,
Et si je dis icy que je compare à vous
Les imperfections de Sylvain mon espoux. [bre!
Et pleust aux Dieux qu'il eust augmenté vostre nom-
Car vous couvrez nos corps, ne donnans que de l'om-
Et je ne reçoy rien, pour tous allegement, [bre,
Que l'ombre d'un plaisir dans ses embrassemens.
Je voy que dans ces bois vos branches s'entrebaisent;
C'est ainsi de Sylvain que les flames s'appaisent :
Car après ces baisers vos branches ne font rien;
Et Sylvain, abusant mon amour et le sien,
Avec un sec baiser vient flatter mon visage.
Mais que me sert cela, s'il ne fait davantage?
Ceux qui passent sous vous reçoivent des fraîcheurs;
Près de luy je reçoy de fascheuses froideurs.
Quel espoir ay-je donc, puisque ma peine est vaine,
Et si je voy par tout le tableau de ma peine,
Ou bien, pour dire mieux, puisque partout je voy
Que rien dans l'univers ne souffre plus que moy?
La flèche de l'amour dont mon ame est percée
Nourrissoit un espoir au fond de ma pensée
Qu'un aimable mary me donneroit un jour
Le souverain remède aux blessures d'Amour;
Mais Sylvain, en trompant l'attente de ma couche,
Paye ce qu'il me doit seulement de la bouche;
Et je ne pense pas qu'homme ait jamais esté
Avecques plus de soing de la virginité.
Encore quelquefois qu'il feigne le contraire,

Il n'ose m'attaquer et ne sçauroit rien faire.
Et alors mes soupirs et mes yeux languissans
Luy reprochent sa honte et l'ardeur que je sens.
L'hypocrite qu'il est souffre que je contemple
Qu'il veut cherir l'amour sans entrer dans son temple,
Et avec infamie endure cet affront
Que de ne faire pas ce que les hommes font.
Mais je parle trop haut, on me pourroit surprendre;
Peut-estre que Silvain m'a suivy pour m'entendre.
Le voyant inutile aux plaisirs de la nuict,
Dès la pointe du jour, sans mener aucun bruit,
Je me suis aujourd'hui vistement habillée;
Aussi bien mes souspirs me tenoient esveillée.
Il ne sçait où je suis; sans doute je le voy:
Il me cherche tousjours, et ne veut rien de moy.

SYLVAIN.

Bonjour, chère moitié! mon ame impatiente
Vient mesler sa tristesse avecque vos ennuys.

CHARIXÈNE.

N'esperez pas qu'ainsi ce bonjour me contente;
J'aimerois beaucoup mieux avoir de bonnes nuicts.

SYLVAIN.

De quoy vous plaignez-vous, car je vous voy changée?
Vous forgez contre moy des foudres dans vostre œil.

CHARIXÈNE.

Au contraire, berger, je vous suis obligée,
Car vous n'avez jamais empesché mon sommeil.

SYLVAIN.

Mais toutefois ma main, sans que cela vous picque,
Touche toutes les nuicts vostre bel instrument.

CHARIXÈNE.

Vous pouvez l'appeller instrument de musique,
Où vous n'avez joué que des doigts seulement!

SYLVAIN.

Si mes efforts sont vains, mes passions sont fortes;
Vous donnez trop de blasme à mes sens refroidis.

CHARIXÈNE.

Vous avez bien la foy, mais vos œuvres sont mortes;
Ce n'est pas le chemin d'aller en Paradis.

SYLVAIN.

Absent de vos beaux yeux, où je reçoy ma flamme,
Mon ame travaillée endure mille efforts.

CHARIXÈNE.

Vous avez bien raison de travailler de l'ame,
N'ayant pas le pouvoir de travailler du corps.

SYLVAIN.

Avez-vous oublié cette heureuse journée
Où le flambeau d'hymen esclairoit nostre vœu?

CHARIXÈNE.

Dedans le vray flambeau qui sert à l'hymenée
Je n'ay jamais cogneu que vous eussiez du feu.

SYLVAIN.

Le mariage sainct vous retient asservie,
Ses liens ne sont pas rompus facilement.

CHARIXÈNE.

La mort rompt ces liens, et je vous croy sans vie,
Car les morts, comme vous, n'ont point de mouvement.

SYLVAIN.

Ne sçavez-vous pas bien que l'autheur de nature
Ne veut pas qu'on defface ainsi ce qu'il a fait?

CHARIXÈNE.

Vous ne fustes jamais un homme qu'en peinture,
Il vous faut seulement une femme en pourtraict.

SYLVAIN.

Au moins que ma prière à la fin vous retienne,
Et n'imitez pas l'air, ce leger element.

CHARIXÈNE.

C'est vous qui l'imitez : sa region moyenne,
Aussi bien que la vostre, est froide extremement.

SYLVAIN.

Je veux chercher remède au mal qui vous possède ;
L'amour pour vostre bien va mon cœur eschauffant.

CHARIXÈNE.

Vous portez dedans vous un souverain remède,
Au moins pour m'empescher d'avoir le mal d'enfant.

SYLVAIN.

Mon soleil, voulez-vous empescher que je monte
Sur vostre chariot, dont je suis le cocher?

CHARIXÈNE.

Ouy, car de Phaëton vous recevriez la honte,
Qui montoit comme vous ne sçachant pas toucher.

SYLVAIN.

Belle et chère moitié, le temps fait que j'espère
De vous ranger encore aux loix de l'amitié.

CHARIXÈNE.

Vostre peu d'appetit m'a laissé toute entière,
Et vos fascheux discours me font une moitié.

Sylvain.

Adieu, fascheuse, adieu! Cependant je desire
Que vostre bonne humeur soit bien tost de retour.

Charixène.

Vostre importunité me force de vous dire
Que j'aime mieux de vous l'adieu que le bon-jour.

Charixène *seule.*

Il faut ainsi traicter rudement ces infames
Qui n'ont pas le pouvoir de contenter les femmes!
Que sert-il de les craindre? Ils n'ont point de valeur,
Et ne sçauroient jamais trouver le poinct d'honneur.
Ismin, qui dès long-temps s'efforce de me plaire,
Le trouveroit bien mieux si je le laissois faire.
Je n'ay jamais cogneu de berger comme luy,
Tant il a bonne grace à raconter l'ennuy
Et tout le desplaisir que mon amour luy donne;
Mais je ne sçaurois plus me donner à personne:
Cet importun mary tient mon corps desormais,
Et, craignant de l'user, il ne s'en sert jamais.
Mais je croy voir tout seul Ismin dans ce bocage.
J'evite son abord depuis mon mariage:
Son discours est subtil, et je craindrois qu'enfin
En voulant l'escouter il ne fust le plus fin.
Il faut à ses desseins que mon honneur j'oppose,
Car, luy prestant l'oreille, il voudroit autre chose.
Il vaut mieux me cacher.

Ismin.

Je croy qu'elle est icy,
Elle n'est point ailleurs.

Charixène.

Mais, mon Dieu, le voicy!

ISMIN.

Si faut-il que je treuve à la fin Charixène.
La belle bien souvent dans ces bois se promène.

CHARIXÈNE.

Je veux faire semblant de ne l'avoir point veu.

ISMIN.

Enfin je croy que j'ay mon soleil apperceu.
Ma belle, pardonnez à mon inquietude
Si je vous viens troubler en cette solitude.
Mais vous n'estiez pas seule en ce sejour si doux.

CHARIXÈNE.

Comment?

ISMIN.

Car mes pensers estoient avecque vous.

CHARIXÈNE.

Je ne les cognois point.

ISMIN.

Vous les avez fait naistre.

CHARIXÈNE.

Mais, ne les voyant point, je ne les puis cognoistre.

ISMIN.

Ma voix en ses soupirs, mon front en sa palleur,
Tous les jours vous exprime aisement ma douleur.

CHARIXÈNE.

La douleur qu'on exprime aisement n'est pas forte.

ISMIN.

Il n'est pas mal aisé, quand le mal nous transporte,
De dire que vos yeux me donnent le trepas.

Charixène.

Si mes yeux vous font mal, ne les regardez pas.

Ismin.

Le soleil est au ciel, et ses effects en terre :
De mesme loing de moy vos yeux me font la guerre.

Charixène.

Vous faittes de mes yeux deux soldats valeureux.

Ismin.

Il est vray, mais ce n'est qu'aux combats amoureux.

Charixène.

Je croy que ce n'est pas aux femmes de combattre.

Ismin.

Ne resistez donc plus et vous laissez abbattre,
J'entends que vostre cœur enfin se rende à moy.

Charixène.

Il vous est plus seant de recevoir ma loy.

Ismin.

Je confesse, en voyant le pouvoir de vos charmes,
Que c'est plustost à moy de vous rendre les armes ;
Mais ce sont seulement ces armes dont l'amour
Approuveroit l'usage en ce plaisant sejour,
Dessus le mol tapis de cette herbe si verte.

Charixène.

Ainsi de mon honneur vous desirez la perte.

Ismin.

Non, car, vous embrassant, je voudrois devant vous,
Pour mieux vous honorer, me mettre à deux genoux.

CHARIXÈNE.

Je ne puis approuver en vous tant de licence.

ISMIN.

Aussi j'improuve en vous la rigueur qui m'offence.

CHARIXÈNE.

C'est vous qui m'offencés; vostre amour m'est suspect.

ISMIN.

Vous n'avez jamais veu mon amour sans respect.
Si dans moy vos beautez ont gravé vostre image,
Vous devez en m'aimant conserver vostre ouvrage.

CHARIXÈNE.

Je vous aimeray bien, berger, je le promets,
Pourveu que de m'aimer vous ne parliez jamais.

ISMIN.

Mais, cruelle! voyez que l'amour plein de flamme
Perce de mille traicts et mon cœur et mon ame.

CHARIXÈNE.

L'amour avec raison ces traicts vous a dardé :
Vostre cœur eust bruslé s'il n'eust esté lardé.

ISMIN.

Ne vous suffit-il pas, agréable inhumaine,
De me faire mourir, sans rire de ma peine?

CHARIXÈNE.

Je me retire, adieu.

ISMIN.

La cruelle s'enfuit,
Et de tous mes travaux ne me laisse aucun fruict ;
Si faut-il, toutesfois, qu'ayant la cognoissance
Des defauts de Sylvain et de son impuissance,

J'arrive à mes desseins faisant un plaisant tour,
Car toute invention est permise en amour.
Je le voy, ce me semble... Il paroist un peu triste.
Je souhaite, berger, que le ciel vous assiste.

Sylvain.

Berger, je vous fais part de vostre bon souhait.

Ismin.

Je croy que vous avez l'esprit bien satisfait
Depuis que vous avez espousé Charixène.

Sylvain.

Mais, à propos, berger, car j'en estois en peine,
Me direz-vous pourquoi vous ne voulustes pas
Venir avecques nous prendre un mauvais repas,
Le jour où j'eus l'honneur que tout le voisinage
Rendit son assistance à nostre mariage ?

Ismin.

De vostre souvenir je vous suis obligé,
Mais j'eus tout ce jour-là mon esprit affligé ;
Mille oiseaux importuns et de mauvais augure
Sembloient de quelque mal me donner conjecture ;
Le doubte de la mort de l'un de mes parens
Attaquoit mon esprit de soucis differens.
Mais enfin je treuvay mon soupçon veritable.
Quelqu'un m'avoit appris qu'un viellard venerable
Demeuroit depuis peu dans cet antre profond,
D'où jamais nos bergers n'ont sceu treuver le fond :
C'est un magicien de qui l'humeur est franche,
Et l'on diroit qu'il tient les demons en sa manche.
Tous les biens et les maux qui viennent aux humains
Prennent son ordonnance et passent par ses mains ;
Il voit dans l'avenir sans avoir des lunettes,
Et fait tourner les cieux comme des pirouettes.

Il agit sur les corps et dessus les esprits
Ayant donc devers luy mon voyage entrepris,
Il me mène à l'instant dans sa caverne sombre,
Et de ma mère morte il me fit venir l'ombre,
M'apprenant à l'instant, avecque son trespas,
Beaucoup d'autres malheurs que je ne sçavois pas;
Puis, ayant allumé quatre flambeaux de cire,
Il me fit un discours que je n'ose vous dire.

SYLVAIN.

Achevez.

ISMIN.

Je dis donc, puisque vous le voulez,
Que, ses demons estans par sa voix appelez,
Demons obeissans, avec peu de langage
Il m'ouvrit le secret de vostre mariage,
Me dist que Charixène, avec mille regrets,
Vous faisoit nuict et jour des reproches secrets;
Enfin me fit sçavoir, sans que je vous offense,
Qu'elle vous accusoit de honteuse impuissance;
Mais qu'il sçait comme il faut vous rendre vigoureux,
Si, sans guères tarder, vous l'allez voir tous deux.
Que ma discretion en cela vous contente,
Que je sçauray celer cette affaire importante.
Beaucoup d'autres que vous, ayant mesme malheur,
Dans ce mesme remède ont treuvé leur bonheur,
Mais, si vous me croyez, usez de diligence :
Les maux inveterez ont plus de violence.
Disposez Charixène à vous suivre demain.
On conte seulement mille pas de chemin.
Que sert de soupirer?

SYLVAIN.

Il est vray, je confesse
Que ce magicien sçait le mal qui me presse,

Dont je croy que bien tost vous m'eussiez veu mourir,
Car je ne croyois pas qu'on me peust secourir;
Mais, sçachant le moyen de soulager ma peine,
J'en veux tout de ce pas advertir Charixène;
Toutefois, c'est à vous que mon secours je doy.

ISMIN.

Ne luy dites donc pas que cela vient de moy.

ISMIN *seul.*

Dans ce commencement je prens un bon augure,
Car sans doute ils iront vers cette grotte obscure,
Et croiront y trouver ce vieil magicien.
Mais, vestu d'un habit comme seroit le sien,
Je m'y veux rencontrer, et feray bien en sorte,
Prenant une autre barbe et faisant ma voix forte,
Qu'ils me prendront pour lüy. Mais, après tout cela,
Qu'ils ne s'attendent pas que j'en demeure là:
Dans cette invention je pretends autre chose,
Si le tout reussit comme je le suppose.

ACTE TROISIESME.

SCÈNE I.

Ismin, vestu en magicien; *Sylvain*, *Charixène.*

ISMIN.

A la fin me voicy magicien d'amour,
Vestu de la couleur de l'absence du jour.
Un bel œil me fait prendre une laide figure;
Je porte un long habit de si noire teinture
Que mesme en plain midy l'on y peut voir la nuict;

Mes yeux sont si cachez que la clarté les fuit,
Et quelqu'un me prendroit, considerant ma mine,
Pour venir fraischement de baiser Proserpine.
Ma barbe et mes cheveux, d'une extreme grandeur,
Semblent de mes vieux ans mesurer la longueur.
Ainsi dans la posture où l'on me voit paroistre,
J'ay moy-mesme beaucoup de peine à me cognoistre.
Sitost que Charixène entrera dans ces bois,
De peur d'estre cogneu je grossiray ma voix.
Mais quoy? si je ne veux desmentir mes oreilles,
J'entens que quelqu'un parle.

CHARIXÈNE.

Il fera des merveilles
S'il peut faire à la fin que je vous puisse aimer.

SYLVAIN.

Pourquoy non, puisqu'il peut la nature charmer?

CHARIXÈNE.

Il vaudroit beaucoup mieux que sa science obscure
Peust, au lieu de charmer, changer votre nature.

SYLVAIN.

Vous y verrez peut-estre aussi du changement.

CHARIXÈNE.

Pour moy, je m'en rapporte aux preuves seulement.

SYLVAIN.

Je croy que nous voicy bien près de la caverne.

CHARIXÈNE.

Il est vray, c'est icy.

ISMIN.

Les astres je gouverne,

Et, selon qu'il me plaist ou qu'il ne me plaist pas,
Ils courent dans le ciel, ou ne vont que le pas.

Sylvain.

Escoutons.

Ismin.

Mon sçavoir me donne un privilége
De mettre, quand je veux, les demons au manége!
Je commande à baguette à tous ces esprits noirs ;
Des espaces de l'air je fais mes promenoirs.
Les Dieux ont d'un seul mot fait la machine ronde;
Quand je veux, d'un seul mot je deffais tout le monde.
La terre devant moi quitte sa gravité,
Car je la fais mouvoir selon ma volonté.
Je voy clair chez les morts, où pas un ne void goutte;
Mesme je cognois bien qu'icy près on m'ecoute :
Quelque Dieu me l'a dit qui parle à moy tout bas
(Mais c'est si doucement que je ne l'entens pas),
Et que c'est un berger avec une bergère ;
Mais jettant dedans l'air un seul brin de fougère,
Afin que de mon art ils sçachent le pouvoir,
Je veux dire leurs noms avant que de les voir :
L'un se nomme Sylvain, et l'autre Charixène.
Approchez, mes enfants, je sçay ce qui vous mène,
Et veux, pour vous guerir de tant de maux soufferts,
Employer le credit que j'ay dans les enfers.

Sylvain.

Venerable vieillard, qui par vostre science
Contraignez tous les temps d'estre en vostre presence,
A qui rien ne se cache, à qui tout est permis,
Ostez-moy de l'estat où mon malheur m'a mis,
Afin qu'en embrassant Charixène je puisse
Faire autre chose au lict que luy gratter la cuisse :

Car à vous seulement je veux avoir recours.
Faictes-moy cultiver, en me donnant secours,
Ce que je laisse en friche au corps de celle belle;
Je suis bien asseuré qu'il ne tient pas en elle.

ISMIN.

Je vous promets qu'avant le depart de ce jour
Vous gousterez aux fruicts que fait meurir l'amour;
Mais, en offrant vos vœux à la triple Diane,
Il vous faut despoüiller de cet habit prophane:
Pour obtenir faveur de cette deité,
Elle veut qu'on la prie avec humilité.
L'entrée en ce sainct lieu ne vous est point permise
Si vous ne vous mettez tous deux nuds en chemise;
Mais voilà deux linceuls pour mettre dessus vous.
Je m'en vais cependant chercher un peu de houx,
Du treffle, du laurier avecque de sa graine,
Du pavot, de la sauge et un peu de verveine.

SYLVAIN.

Il luy faut obeyr.

CHARIXÈNE.

S'il ne tient qu'à cela,
Je vous veux contenter. Laissons nos habits là.

ISMIN, *pendant qu'ils se deshabillent.*

J'ay tout ce qu'il me faut; ces herbes allumées
Envoyent dedans l'air d'agreables fumées
Que suivent les demons, car cette odeur leur plaist.
Pour les faire brusler voicy du feu tout prest;
Puis je m'en vais former icy deux caractères
Qui porteront mon sort sur les deux hemisphères.
Les esprits, divisez par les climats des cieux,
Ont leurs effects bornez par les temps et les lieux.

Il faut icy marquer une figure ronde
Pour les faire venir des quatre coings du monde,
Orient, occident, septentrion, midy:
Tout cecy feroit bien trembler le plus hardy;
Puis escrire des mots sur ce parchemin vierge
Et tenir allumé dans la main gauche un cierge.
Berger, arrachez-vous promptement un cheveu;
Pour achever le charme il le faut mettre au feu.

SYLVAIN.

Le voilà.

ISMIN.

Vous verrez que par ces sacrifices
Les noires deitez vous vont estre propices.
Ces rustiques habits que vous avez laissez
Vont à vos deplaisirs les rendre interessez.
Entrons dans la caverne, où vous verrez un temple
Fait à l'endroit que j'ay rencontré le plus ample.
Là dedans il faut faire une prière aux dieux;
Mais, bergère, arrestez, fermez un peu les yeux:
Mes demons estonnez d'y voir tant de lumière,
S'en veulent retourner en leur nuict coustumière;
Ainsi vostre beauté vous pourroit empescher
D'obtenir le bon-heur que vous venez chercher,
Car, pensans voir le ciel dans vostre beau visage,
Ils croyent que ce lieu n'est pas de leur partage.
On n'est pas sans danger quand ils sont irritez,
Et ce n'est pas icy l'empire des beautez.

CHARIXÈNE.

Mon père, vous voyez ma prompte obeissance.

ISMIN.

Il faut donc que Sylvain sa prière commence.

Attendez-nous icy, je m'en vais le mener.
La belle, il ne faut pas pour cela s'estonner.

CHARIXÈNE, *demeurée seule à l'entrée de la caverne, fermant les yeux.*

Puis que tous ces demons ont peur d'un beau visage,
Je croirois volontiers qu'ils n'ont point de courage.

ISMIN, *dans la caverne avec Sylvain.*

Sylvain, pour de vos maux avoir la guarison,
Tout bas dans ce papier lisez cette oraison.
Cependant il me faut preparer tout le reste.

ISMIN *sort de la caverne et va trouver Charixène à l'entrée.*

Charixène, mon art m'a rendu manifeste
La preuve du secours qu'icy vous esperez,
Car pour vous mes demons sont si bien conjurez
Qu'à la fin j'ay forcé cette troupe infernale
De jetter dans Sylvain une vigueur plus masle.
Je ne vous pretends pas de discours amuser,
Car il viendra bientost vous donner un baiser;
Mais surtout il faudra qu'il ayt soing de se taire,
Puis qu'il revienne au temple achever le mystère.
Vous ne cognoistrez plus cet effort languissant;
Au contraire, il ira vos deux lèvres suçant,
Dedans un long baiser vous tenant engagée.
Par là vous jugerez de sa froideur changée,
Attendant que la nuict un chaud embrassement
En luy vous fasse voir un entier changement;
Mais n'ouvrez pas les yeux, sur peine de la vie.

CHARIXÈNE.

Si ce n'estoit cela, j'en aurois grande envie.

Ismin.

Un peu de temps pourra vous oster de soucy.
Quand il vous baisera ne parlez point aussi.

(A part.)

Mais ainsi finement Charixène abusée
De l'impuissant Sylvain ne sera point baisée,
Car je prendray sa place, et, suivant mon dessein,
Je veux subtilement voir encore son sein,
Pour ce que je feindray qu'il est besoin de faire
Tout proche de leur cœur un petit charactère,
En prononçant tout bas quelque mot incogneu.
Ainsi je pourray voir son beau sein tout à nu,
Car, pour venir au poinct où ce desir me porte,
Je les ay fait tous deux despouiller de la sorte:
Elle n'osera pas ainsi me refuser.
Au lieu donc de Sylvain je m'en vais la baiser;
Mais il faut que je mette un linceul sur ma robbe.

(Il baise Charixène.)

Ah! qu'un baiser est doux alors qu'on le derobe!
Je n'en ay jamais eu qui me fist tant de bien,
Et pour une bergère elle baise fort bien.
Je la plains, et je voy que c'est un grand dommage
De laisser sans semence un si bel heritage.
Mais j'oubliois desjà que Sylvain est tout seul :
Je le veux appeller et quitter ce linceul.
Sylvain, venez ici. Charixène, à cette heure,
Doit faire sa prière en ma sombre demeure;
Elle peut maintenant en toute liberté
Descouvrir de ses yeux l'adorable clarté :
Mes demons sont sortis, me donnans asseurance
De faire en ma faveur selon vostre esperance.
Entrez, la belle, entrez; mais il faut que Sylvain
En signe d'amitié vous mène par la main.

SCÈNE II.

Philinte et Lycaste sortis.

LYCASTE.

Enfin de l'empereur j'ay bien trompé l'attente,
Car Philinte est sortie avecque Caliante.
S'il reçoit pour cela beaucoup d'affliction,
Qu'il s'en prenne luy-mesme à son invention.

PHILINTE.

Le bonheur a voulu que par son entreprise
Il est sans y penser l'autheur de sa surprise.
Il ne manquera pas d'avoir un repentir
De ce qu'il m'a donné le moyen de sortir;
Mais je lui feray voir aujourd'huy par ma fuite
A quelle extremité sa rigueur m'a reduite,
Et je m'asseure bien que nous serons courus.

LYCASTE.

Peut-estre que des Dieux nous serons secourus;
Mais je ne sçay comment Caliante, esgarée,
Un peu devant le jour s'est de nous separée.
Le bruit de quelques uns qui passoient par hasard
Est cause qu'elle a pris un chemin à l'escart,
Et sa timidité l'a depuis retardée,
Bien que des astres seuls elle fust regardée.

PHILINTE.

Ce facheux accident produit un triste effect,
Qui met dans nos esprits un plaisir imparfait.
En tout cas, elle sçait qu'afin de prendre haleine
Nous devons arrester en la forest prochaine.

Lycaste.

C'est ce qui me console, et je prendray le soin
De voir si je pourray la descouvrir de loing.

Philinte.

Mais je voy que du jour la clarté revenuë
Forme une transparence au corps de chaque nuë.
Retirons-nous un peu, nous parlerons ailleurs.
Icy tant de discours ne sont pas les meilleurs.

Lycaste.

Allons, belle princesse, et soyez asseurée
De la fidelité que je vous ay jurée ;
Mais je suis bien d'advis que pour nos seuretez
Nous ne passions jamais qu'aux chemins ecartez.
Ce rocher espineux facilement tesmoigne
Que d'un lieu si desert tout le monde s'esloigne.
Suivons donc ce sentier... Mais je voy des habits.
Quelques bergers sans doute, en gardant leurs brebis,
Se baignent icy prez.

Lycaste.

Ces lieux sont sans rivière.

Philinte.

Il est vray, puis je voy l'habit d'une bergère.
Quoy que ce soit, je croy que la faveur des cieux
Ne nous monstre cecy que pour nous sauver mieux.
Prenons ces deux habits et despoüillons les nostres.

Lycaste.

On gaignera beaucoup au changement du vostre ;
Bien difficilement nous serons decouverts,
Puis, de ces vestemens estans tous deux couverts ;
Un Dieu nous a donné cette bonne advanture.

On diroit qu'on a pris exprès vostre mesure :
Ils ne sont pas plus longs ny plus larges qu'il faut.

PHILINTE.

Dans leur legereté nous aurons moins de chaud
Aux travaux du chemin où le sort nous engage.

LYCASTE.

Cette robe où de l'art on ne voit point l'ouvrage
Rechauffe dedans vous, par un esclat nouveau,
Tout ce que la nature y fait voir de plus beau.

PHILINTE.

Despeschons vistement et sans tant de harangue :
Nous avons plus besoing des pieds que de la langue.
Entrons dedans ce bois, car je prendray plaisir
De m'habiller au frais avec plus de loisir.
J'espère que bientost, sans tromper nostre attente,
Nous verrons arriver en ce lieu Caliante.

LYCASTE.

Amour, prends ton flambeau pour la conduire mieux,
Et oste le bandeau qui te couvre les yeux.

SCÈNE III.

Ismin, magicien, *Sylvain et Charixène.*

ISMIN.

Nous avons presque fait, car j'ay, comme je pense,
Fouillé jusques au fond du sac de ma science.
Je veux marquer au lieu plus proche de vos cœurs
Un chiffre egal, afin de joindre vos humeurs ;
Mais pour ne manquer point, il faut que je l'applique

Avec du sang tiré de la ligne hepactique.
Ouvrez tous deux la main ; j'en s'çauray bien tirer
Sans que le moindre mal je vous fasse endurer.
C'en est fait. Puis après vous prendrez ce breuvage.
J'en ai mis pour Sylvain quelque peu davantage:
Parce que c'est pour luy que le charme se fait,
Il faut qu'aussi pour luy se fasse plus d'effect.
Despechez, car cela fera naistre en vos ames
D'un amour bien heureux les mutuelles flames.

Sylvain, *prenant le breuvage avec Charixène.*

A ce que vous direz nous sommes resolus.

Ismin.

Reprenez vos habits.

Sylvain.

Mais je ne les vois plus;
Au contraire, en voicy deux autres en la place,
Dont le prix de beaucoup les deux nostres surpasse.

Ismin, *parlant seul.*

Cela seroit plaisant si, sans en sçavoir rien,
Je pouvois tout de bon estre magicien,
Et si ce changement, qui leur est profitable,
Estoit d'un charme feint un effect veritable!

Sylvain.

Je croy, si je m'en veux rapporter à mon œil,
Que l'on a desrobbé les rayons du soleil,
Et, sans estre trompé, je pense voir encore
Les plus belles couleurs dont se farde l'aurore,
Et que des petits clouds de perles et rubis
Attachent tout cela dessus ces beaux habits.

Ismin, *parlant seul.*

Je treuve qu'il n'est pas à propos que je monstre

Aucun estonnement voyant cette rencontre,
Car elle peut servir au dessein que j'ay pris.
Mes enfans, vous voyez comme mes noirs Esprits
Vous ont de leurs faveurs donné la cognoissance;
Dedans ce changement admirez leur puissance,
Et les remerciez du bien qu'ils vous ont fait.
Prenez donc ces habits, et, d'un cœur satisfait,
Remettez vous bientost dans le soing du mesnage.
Vivez tous deux contans, et, sans tant de langage,
Allez, retirez-vous, et me laissez icy.

SYLVAIN.

A tout le moins je doy vous dire grand mercy.

ISMIN, *seul.*

Ils seront bien trompez en l'effet du breuvage,
Car insensiblement au sommeil il engage.
Ils dormiront tous deux, ainsi que je m'attens,
Auparavant qu'il soit un quart-d'heure de temps,
Et le sommeil tiendra leurs paupières fermées
Jusques au temps qu'au ciel les estoilles semées
Feront un peu de jour pour montrer qu'il est nuict.
Cette herbe dans ce bois leur servira de lict.
Toutefois à Sylvain j'ai redoublé la dose,
Afin que plus long-temps ce pauvre homme repose;
Mais si tost que la belle, esveillée à demy,
Commencera d'ouvrir son bel œil endormy,
Avec mille baisers j'enfonceray sa bouche,
Sans perdre aucun des droicts qui sont deus à la couche,
Car elle, presque encore en l'assoupissement,
Jugera que mon charme a fait ce changement,
Et croira que Sylvain luy donne des espreuves
Comme il a par mon art des vigueurs toutes neufves.
Elle ne fit jamais une si douce erreur.
Mais je m'en vais quitter cet habit plain d'horreur.

SCÈNE IV.

Les Gardes de l'empereur; Sylvain et Charixène, qui ont changé d'habits et qu'on trouve dormant; *Philinte et Lycaste*, bergers; *Ismin*, qui a repris son habit de berger.

PREMIER GARDE.

Où sont-ils? Poursuivons ce Lycaste, ce traistre
Qui ravist aujourd'huy la fille de son maistre,
Mais d'un prince de qui le pouvoir infiny
Ne laissera jamais ce forfait impuny!
Si faut-il que nos pas ne soient point inutiles.

SECOND GARDE.

Quand ils seroient montez jusques dessus les thuilles
Qui couvrent le dernier et le plus haut des cieux,
Je m'en iray les prendre à la barbe des dieux.

PREMIER GARDE.

Ils ne sçauroient sortir de long-temps du royaume.

SECOND GARDE.

Quand ils seroient cachez dans l'ombre d'un atome,
Quand eux-mêmes pourroient s'estre reduits en rien,
Sans chercher seulement je les trouverois bien.

PREMIER GARDE.

Je croy que de raison vostre ame est depourveue;
Mais disons que, sur eux ayans jetté la veue,

Nous serons asseurez de les avoir trouvez.
Vostre esprit, emporté sur ces mots relevez,
Ne peut servir de rien que pour me faire rire.

SECOND GARDE.

Mais pour faire pleurer ceux à qui je veux nuire.

PREMIER GARDE.

Monstrons à l'empereur que son commandement
Ne peut souffrir en nous la perte d'un moment.
Cherchons ce ravisseur : l'aveuglement le guide,
Sa faute le condamne et rend son pas timide.
Allons où dans ce bois ce sentier nous conduit.

ISMIN.

Si je ne suis trompé, j'entends icy du bruit.

PREMIER GARDE.

Ce bois est si pressé, qu'on y passe avec peine.

ISMIN.

Ils trouveront dormans Sylvain et Charixène.

PREMIER GARDE.

Je pense voir plus haut deux hommes endormis;
Allons voir ce que c'est. Courage, mes amis,
Car nous avons trouvé Lycaste avec Philinte.
Dans ces lieux si cachez il reposent sans crainte.
Je cognois leur habit. Il les faut eveiller.
Je n'ay jamais veu gens si long-temps sommeiller,
On diroit qu'ils sont morts : je voy dans eux des mar-
Ils ne respirent plus, si ce n'est seulement [ques ;
Qu'on les voit respirer ici leur monument :
Leur face, tristement vers la terre tournée,
Nous donne de leur mort la preuve infortunée,
Et l'on juge aisement, en touchant à leurs corps,

Qu'ils ne font que d'entrer dans le pays des morts :
Ils sont encore chauds, et leur poictrine ouverte
Paroist près de leur cœur de sang toute couverte.

Second Garde.

Le trespas de Philinte est bien digne de pleurs.
Ne seroient-ils point morts par la main des voleurs,
Qui, nous voyant venir, peut-estre ont pris la fuite ?
L'espaisseur de ce bois aux meurtres les invite,
Et Philinte n'a pas sa retraicte entrepris
Qu'elle n'ayt emporté quelque chose de prix.
Abordons ce berger, je voy qu'il nous escoute ;
Il nous ostera bien peut-estre de ce doute.
Berger, delivre-nous d'un important soucy :
N'as-tu point veu quelqu'un qui fuyoit par icy ?

Ismin.

J'en viens de trouver un qui s'en alloit bien viste;
Il sortoit de ce bois, car il y fait son giste.

Premier Garde.

Si faut-il l'attrapper, quand nous devrions mourir.

Ismin.

Croyez que vous avez bon besoin de courir :
Il va si vistement, de peur qu'on ne l'acoste,
Qu'en depit des relais il va tousjours la poste.

Premier Garde.

Estoit-il seul ?

Ismin.

Nenny : deux chiens le poursuivoient,
Qui toutefois de loin seulement le voyoient.

Premier Garde.

Quel age avoit-il bien ?

ISMIN.

Je ne sçay pas son age;
Il peut avoir un an ou gueres davantage.

PREMIER GARDE.

Il faut que tu sois fou de nous dire cela!

ISMIN.

Les lievres courent bien ayant cet âge-là.

PREMIER GARDE.

Je ne sçay qui me tient qu'enfin je ne t'assomme:
Tu me respons d'un lièvre, et je parle d'un homme.
Te pretends-tu mocquer des gens de l'empereur?
Dy-moy, n'as-tu point veu passer quelque voleur?

ISMIN.

Quand j'aurois icy veu quelques voleurs paroistre,
Je ne sçay pas à quoy je les pourrois cognoistre:
Je cognois bien les bœufs d'avec les veaux, Messieurs;
Mais après tout cela, je ne sçay rien d'ailleurs.

PREMIER GARDE.

Avec son innocence, il chasse ma colère:
C'est que l'on a tué vers ce bois solitaire
La princesse et Lycaste, on ne sçayt pas comment.
N'en as-tu rien appris? dis-le nous vistement.

ISMIN.

Une telle princesse, en grandeur infinie,
S'en alloit-elle ainsi sans autre compagnie?

PREMIER GARDE.

Sur le poinct qu'Anaxandre esperoit l'espouser,
Elle, ne s'y pouvant ou voulant disposer,
Du perfide Lycaste en son dessein conduite,
Nous a fait voir sa faute aussitost que sa fuite.

Mais, par un accident que nous ne sçavons pas,
Quelqu'un a dans ces bois advancé leur trespas.
Dy-donc ce que tu sçais ; tu nous fais bien attendre.

ISMIN.

Je n'en sçay rien, si non ce que je viens d'apprendre.

PREMIER GARDE.

Que ces rustiques sont d'un entretien fascheux !

ISMIN.

Ils ne cognoissent pas que je me mocque d'eux.

PREMIER GARDE.

Rentrons dedans le bois : les voleurs y sejournent ;
Cherchons les lieux cachez qui du chemin detournent :
Nous les trouverons là peut-estre retirez ;
Mais il faut pour mieux faire estre tous separez.

ISMIN, *seul.*

Je connois de long-temps la princesse Philinte.
Son humeur ne sçauroit souffrir de la contraincte.
Si l'empereur, usant de son autorité,
A voulu faire effort contre sa volonté,
Aussitost par sa fuite elle aura fait cognoistre
Tout ce qu'un desespoir dans une ame fait naistre.
Je voy bien qu'elle a fait, afin de se cacher,
Ce changement d'habit auprès de ce rocher.
Ce deguisement fait d'une subtile sorte
Et ce chiffre de sang la font prendre pour morte ;
Mais pourtant...

PREMIER GARDE.

Au secours ! j'ay trouvé l'assassin.

LYCASTE, *habillé en berger.*

Afin d'avoir un nom conforme à ton dessein,
Il faut que je te tue.

PREMIER GARDE.

Accourez à mon ayde!

LYCASTE *tue le premier garde.*

En vain contre la mort tu cherches du remède.

PREMIER GARDE.

Mes amis, je suis mort.

LYCASTE.

Il te sera permis
D'aller faire aux enfers quelques nouveaux amis.

SECOND GARDE, *qui arrive accompagné.*

Demeure, ou tu mourras. Que te sert ta deffence?

LYCASTE.

Elle sert bien souvent à garder l'innocence.

SECOND GARDE.

Traistre, on t'a veu tuer Philinte dans ces bois.

LYCASTE.

Je te feray mentir et mourir à la fois.

SECOND GARDE.

Enfin, nous t'avons pris!

LYCASTE.

Le nombre me surmonte.

SECOND GARDE.

Cette bergère aussi, qui se cache de honte,
Est peut-estre complice : emmenons-les tous deux,
Et emportons ces corps de ces bois malheureux.

ISMIN.

Je n'en puis plus douter, j'ay cogneu la princesse;
Il faut que mon esprit fasse un tour de soupplesse.

ACTE QUATRIESME.

SCÈNE I.

L'Empereur, Damis, Les Gardes, Ismin, qui a repris son habit de magicien, *Philinte* et *Lycaste*, ayant les habits de Sylvain et Charixène.

L'EMPEREUR.

Beau Soleil.... mais pourquoy veux-je avecque louange [strange?
T'appeller à tesmoing de mon malheur es-
J'aime mieux te nommer un importun flam-
Car pour les affligez tu n'as rien qui soit beau. [beau,
Les astres dans les cieux usurpent la puissance
De verser icy-bas leur mauvaise influence :
Puis qu'on te fait le roy, pourquoy n'empesches-tu
Que de tant de malheurs on ne soit combatu? [mes ;
Mais, en faisant les jours, c'est toy qui nous consom-
Sans toy tous les travaux s'esloigneroient des hommes,
Et, sans te ressentir du mal de ton pareil,
Ne vis-tu pas hier eclipser un soleil?
Au lieu que ta lumière en devoit estre esteinte,
Tu les faisois servir à voir tuer Philinte!
Esclairant aux meurtriers qui ce noir crime ont fait,
Je te puis appeller complice du forfait.
Fuy donc, astre importun! va-t'en ailleurs reluire!
Je te veux faire, après un si triste accident,
Aussi bien que Philinte aller en Occident;
Et sans que ta chaleur nous fasse plus de guerres,
Prends un autre chemin que par dessus mes terres.
Aussi bien de tes rais mes peuples sont lassez,

Mes yeux pleins de colère esclaireront assez.
Mais il n'arreste pas pour escouter la plainte
Que je fais du trepas de la pauvre Philinte.
A qui donc me prendray-je en ce mal-heureux sort?
Ce perfide Lycaste aussi bien qu'elle est mort.
Encore si mes gens l'eussent surpris en vie,
J'eusse dessus son corps ma vengeance assouvie;
Mais, m'ayans amené seulement un berger,
Sa miserable mort ne me sçauroit venger!
Pour effacer l'horreur de cet enorme crime,
Je ne suis pas content d'une seule victime,
Car mesmes je voudrois que le ciel eust permis
Que tout le monde ensemble eust ce meurtre commis:
Au moins je vengerois, en ma douleur profonde,
Le plus beau sang du monde au sang de tout le monde!
Et toy, terre! pourquoy dedans ton large flanc
De Philinte mourante as-tu receu le sang,
Et sans aucun respect t'es-tu bien peu resoudre
De souffrir son meslange avec ta vile poudre!
Tu t'en repentiras, car, pour ton chastiment,
Je te veux degrader du tiltre d'element;
Et, alors qu'à trembler on te verra contrainte,
On croira desormais que tu trembles de crainte.
Miserable Philinte, à quoy me reduis-tu,
Puis mesmes que ta mort accuse ta vertu,
Prenant avec le nom d'une fille aveuglée
La resolution d'une ame desreglée?
Je sçay bien que ta fuite obligeoit mon courroux
De n'avoir pas pour toy des sentiments si doux;
Mais dans le souvenir des liens de nature
Le sang me fait trouver l'oubly de cette injure,
Et mon ressentiment, vaincu par la pitié,
S'est rangé du party que tient mon amitié.
Mais sans que cela puisse amollir mon courage,

Exercez ce que peut la vengeance et la rage
Dessus ce villageois que vous avez trouvé;
Inventez un tourment qu'on n'ait point esprouvé
Et quelque cruauté qui ne soit pas commune,
Car de cent mille morts il n'en faut faire qu'une!
Allez, depeschez-vous! Aussi bien c'est trop peu
De le faire mourir par le fer et le feu.
Que la bergère aussi lui tienne compagnie.

Damis.

Je croy que sans sujet elle sera punie:
Son sexe et ses beautez n'ont point jetté son cœur
Dans le consentement d'un crime plein d'horreur.
Sire, il faut observer les formes de justice.

L'Empereur.

On les observe assez pourveu qu'on m'obeisse.

Damis.

Un supplice public suppose un jugement.

L'Empereur.

Quoy qu'un roy puisse faire, il le fait justement.

Damis.

Ouy, lorsqu'avec raison les loix il favorise.

L'Empereur.

C'est luy qui la justice et les loix authorise;
Il leur donne le poids; leur force vient de luy.

Damis.

Mais c'est qu'à la justice il doit servir d'appuy:
Sans le maintien d'un prince elle ne pourroit estre.

L'Empereur.

Il en fait ce qu'il veut, puis qu'il en est le maistre,
Et cette fille enfin n'aura pas le credit

De me faire changer ce qu'une fois j'ay dit.
Si son visage est beau, la deesse Justice
Recevra du plaisir d'un si beau sacrifice.
Qu'on ne m'en parle plus. Mais qu'est-ce que je voy?
C'est un homme incogneu qui vient parler à moy;
La longueur de son poil met son visage à l'ombre,
Son pas bat la mesure à sa gravité sombre.

ISMIN, *qui a repris son habit de magicien.*

Sire, sans faire tort à Vostre Majesté,
Elle n'a rien d'egal à mon authorité.
Si vous estes suivy d'un nombre de gens d'armes,
Vous devez vos grandeurs à la force des armes;
Moy, sans autre secours que celuy de ma voix,
J'ai pouvoir de changer les naturelles loix,
Et de tout l'univers mes parolles cogneuës
Cachent souvent le jour dans l'espaisseur des nuës.
Je ne suis pas un dieu, mais je commande aux dieux.
Les herbes ont ouvert leurs vertus à mes yeux.
Pour rendre la hauteur du tonnerre abbaissée,
Quand je veux, je l'enferme en ma chaire percée.
Je force les destins et les prends au collet,
Et me sers du soleil comme de mon valet;
Sa chaleur, par mon charme icy-bas amenée,
Me vient servir de feu dedans ma cheminée.
Pour aller dans le ciel je ne fais rien qu'un pas;
Je voy ce qu'on y fait et ce qu'on n'y fait pas.
C'est moy qui rens la lune ou tenebreuse ou belle;
Je l'allume et l'esteins ainsi qu'une chandelle.
Je suis le favory du monarque des morts;
S'il me plaist, je remets les esprits dans les corps,
Et la Parque aujourd'huy sera par moy contrainte
De redonner la vie à la belle Philinte,
Car je la forceray de refiler ses jours.

Sire, c'est à cela que tend tout ce discours.
Que Vostre Majesté commande qu'on me mène
A l'endroict où son corps sans poux et sans halene
Descouvre tristement la perte des beautez
Que la mort luy ravit, et que vous regrettez.
Mais il faut que Lycaste aussi je ressuscite,
Afin qu'il soit puny selon son demerite.

L'Empereur.

Merveille des mortels, dont le puissant sçavoir
A la recognoissance oblige mon devoir,
Je ne sçaurois jamais vous offrir un salaire
Esgal à ce plaisir que vous me venez faire :
Car, puis que toute chose au monde vous pouvez,
Je ne vous puis offrir que ce que vous avez.
Toutefois permettez que je vous puisse dire
Que de moy, mes sujects et de tout mon empire
Vous pouvez disposer en toute liberté.

Ismin.

Tout ce que je pretends de Vostre Majesté,
C'est d'avoir ce berger avec cette bergère
Que vous croyez coupable et tenez prisonnière,
Car ils sont innocents, et ainsi la raison
Cherche en vostre pitié la fin de leur prison.
Mais à peine les rais de ce luisant planète
Qui court la poste au ciel dedans une charette
Aura donné le jour quatre fois aux humains,
Que les vrais criminels seront entre vos mains,
Car je les veux forcer eux-mesmes de s'y rendre,
Et vos gens n'auront pas la peine de les prendre :
Au pouvoir de mon art rien ne peut s'opposer.

L'Empereur.

J'aimerois mieux mourir que de vous refuser ;

Je vous rends aujourd'huy ma couronne soubmise :
Commandez seulement, je veux que sans remise
Ceux que vous demandez soient mis en liberté.

ISMIN.

Je rends grace très humble à Votre Majesté ;
Je veux premierement satisfaire à l'envie
Que j'ay de redonner à Philinte la vie,
Et j'auray bientost fait.

L'EMPEREUR.

Allez ! Je vous attends.

L'EMPEREUR, *seul.*

Jamais tous mes desirs ne furent si contens,
Parce qu'en mesme temps j'ay l'ame toute pleine
Des plaisirs que nous donne et l'amour et la haine,
La haine en me vengeant de Lycaste, et l'amour
En revoyant Philinte en l'usage du jour.

DAMIS.

On diroit que le Ciel vous donne cognoissance
Qu'il est un des pays de vostre obeissance.

L'EMPEREUR.

Il est vray qu'aujourd'hui tout cède à mon pouvoir,
La terre par la force, et le ciel par devoir.
Les Dieux vont reparer ce qu'a fait leur malice ;
Leur bonté n'agit pas, ce n'est que leur justice,
Envoyans ce vieillard ici m'entretenir,
De peur d'estre contrains eux-mesmes d'y venir,
Et ont avec raison voulu me satisfaire
Si tost qu'ils ont cogneu que j'estois en colère.

DAMIS.

La mort n'a peu souffrir Philinte en son sejour
Parce que ses beaux yeux y donnoient trop de jour

L'EMPEREUR.

Ma fille va quitter la demeure immortelle
Parce que dans le ciel rien n'estoit si beau qu'elle.
Mais comment tous ces Dieux, qui vantent leur pouvoir
Pourroient-ils estre beaux, puisqu'on ne les peut voir ?
Jamais mesme ils n'ont peu devenir impassibles
Que par l'invention de se faire invisibles,
Car ainsi de mon bras ils evitent l'effort.

ISMIN, *retournant.*

Sire, j'ay fait pour vous un affront à la mort,
Et la viens de contraindre honteusement de rendre
La belle ame qu'a tort elle avoit osé prendre,
Car, sans vous avoir fait de discours decevans,
La princesse et Lycaste aujourd'hui sont vivans.

UN DES GARDES, *qui avoit esté avec Ismin.*

L'ayant veu, d'une voix confusement formée,
Conjurer des deux corps la masse inanimée,
Aussitost j'ay cogneu, non sans estonnement,
Que leurs membres ont pris leur premier mouvement;
La princesse surtout a mon ame ravie,
Me monstrant dans ses yeux le retour de sa vie.

ISMIN.

Je ne manque jamais à ce que j'ay promis,
Car l'impossible mesme à mon art est soubmis;
Mais il ne faudra pas permettre à la lumière
Qu'elle approche si tost de leur foible paupière :
Ce subit changement les pourroit estonner.
C'est à vous de le faire, à moy de l'ordonner.

L'EMPEREUR.

Puissant magicien, qui sur les choses nées
Avez plus de pouvoir que n'ont les destinées,
Vous m'avez ajourd'hui fait un si grand plaisir

Qu'il m'oste le moyen, mais non pas le desir,
De le pouvoir assez dignement recognoistre.
A toute occasion je vous feray paroistre
Que rien n'est tant que vous dedans mon souvenir,
Et ce que j'ay promis je vous le veux tenir.

L'EMPEREUR, *parlant à ses gens.*

Faites donc promptement, allez, car je commande
Qu'on ouvre les prisons à ceux qu'il me demande.

ISMIN.

C'est ainsi que tous deux nous serons satisfaicts.

L'EMPEREUR.

Nos satisfactions viennent de vos effects.
Mais je crois qu'il est temps qu'à part je considère
Ce que vous avez fait et ce que je dois faire.
Entrons dedans le Louvre.

UN DES GARDES, *demeurant avec Ismin.*

Et, de nostre costé,
A vos deux prisonniers donnons la liberté.
Vous voyez la prison, et la clef que je porte
Cognoist bien les ressorts qui font ouvrir la porte.
(*Puis, parlant aux prisonniers.*)
Approchez, pauvres gens! Estes-vous endormis?
Venez entre les mains d'un de vos bons amis!
Sortez! car c'est à luy que l'Empereur vous donne.
On diroit, à les voir, que cela les estonne;
Cependant je m'en vais, et vous baise les mains.

ISMIN, *parlant aux prisonniers.*

Nous pourrons à loisir parler par les chemins.
Suivez-moy vistement.

PHILINTE.

Quoy! faut-il que je meure?

Ismin.

Tous vos discours sont bons, mais là fuite est meil-[leure.

Scène II.

Anaxandre et Lysiman.

Lysiman.

Estes-vous resolus de vous plaindre tous-jours,
Sans que vostre raison vous donne du se-[cours?
Après avoir cogneu que l'ingrate Philinte
Des traicts de vostre amour n'eut jamais l'ame at-teinte,
Et que tous ses mespris vous font voir aisement
Qu'elle a pris de l'amour le seul aveuglement,
Et mesme après avoir effacé par sa fuite
La reputation qu'avoit eu son merite,
Excusez-moy, Monsieur, si je dis librement
Que vous faictes grand tort à vostre jugement.
Pour moy, je suis d'humeur à cherir ma franchise,
Et je veux mespriser tout ce qui me mesprise.

Anaxandre.

Je voy bien que jamais tu ne fus amoureux.

Lysiman.

Dieu me vueille garder d'estre si malheureux!

Anaxandre.

Ainsi que les combats font naistre la victoire,
Des travaux de l'amour nous tirons nostre gloire:
Car on voit que la guerre et l'amour sont esgaux.

LYSIMAN.

Je le croy, car tous deux donnent beaucoup de maux,
Et aux combats d'amour comme en ceux de la guerre,
Ce sont nos ennemis que nous jettons à terre;
Mais l'ennemy se rend quand il est abbattu :
Au contraire, en amour, toute nostre vertu
Ne sçauroit faire rendre une femme abbattue;
Son plus grand plaisir est que souvent on la tue.
Elle se met soubs nous afin de nous tromper,
Car nous sommes battus à force de frapper.

ANAXANDRE.

Cela ne se fait pas dans une amitié saincte
Comme celle que j'ay pour ma chère Philinte.

LYSIMAN.

Il est vray qu'elle est chère, et vous couste bien cher.

ANAXANDRE.

Jamais tous tes discours ne me sçauroient toucher.

LYSIMAN.

L'amour produit en vous des choses nompareilles :
Ayant fermé vos yeux il bouche vos oreilles,
Car quand avec raison je vous veux contester
Vous ne me voulez pas seulement escouter.

ANAXANDRE.

Dis ce que tu voudras; mais que penses-tu faire?
De mon affection je ne me puis distraire.
Moy-mesme, en esloignant tousjours ma guerison,
J'avalle avec plaisir cet amoureux poison.

LYSIMAN.

Un homme veut mourir alors qu'il s'empoisonne.

ANAXANDRE.

Ce poison si plaisant ne fait mourir personne.

LYSIMAN.

Vous dictes quelquesfois qu'Amour vous fait mourir.

ANAXANDRE.

Ne sçachant ce que c'est, tu n'en peux discourir.

LYSIMAN.

Je cognois pourtant bien que c'est, sans vous deplaire,
L'entretien d'un esprit qui n'a guères d'affaire.

ANAXANDRE.

Les hommes plus prudens ont esté surmontez
Par les charmes puissans qui sont dans les beautez.

LYSIMAN.

Ils n'ont jamais aimé qu'en perdant leur prudence.

ANAXANDRE.

Mais le desir d'aimer nous vient de la naissance.

LYSIMAN.

Ouy, le desir d'aimer pour jouyr seulement.

ANAXANDRE.

Cela s'appelleroit aimer brutalement.

LYSIMAN.

L'espoir seul du plaisir à l'amour nous engage.

ANAXANDRE.

D'autres desseins plus purs mènent au mariage.

LYSIMAN.

L'amour n'a jamais fait de diverse leçon :
Son jeu se fait partout d'une mesme façon.
Comme on entre chez luy par une mesme porte

On ne fait point d'enfans de differente sorte,
Et dans le mariage aussi bien qu'autrement
L'homme veut recevoir mesme contentement.

ANAXANDRE.

Tu pratiques l'amour d'une estrange methode;
Un veritable amant n'aime pas à ta mode,
Car il doit constamment nuict et jour souspirer
Vers l'aimable sujet qui le fait esperer.

LYSIMAN.

Ne souspirez donc plus, n'ayant plus d'esperance.

ANAXANDRE.

Toutes difficultez cèdent à la constance.

LYSIMAN.

La fuite de Philinte, ostant vostre soucy,
Vous devroit obliger de la quitter aussi.

ANAXANDRE.

Peut-estre qu'à la fin, de mes maux assouvie,
Je verray sa rigueur à mes vœux asservie.
Son esprit, que je mets au rang des Deïtez,
Se pourra despouiller de tant de cruautez.

LYSIMAN.

Laissons là son esprit, parlons d'une autre affaire :
Disons ce qu'elle a fait ou ce qu'elle a peu faire.
En matière de femme, il faut tout soupçonner.
Lycaste pourroit bien l'avoir fait cheminer
Autrement que des pieds. Ce sexe est si fragile
Que, prenant bien son temps, vertement on l'enfile.

ANAXANDRE.

Tu n'es pas resolu de me gratifier.

Lysiman.

Du devant d'une femme il se faut meffier.

Anaxandre.

On ne voict point de femme au monde qui te plaise.

Lysiman.

J'aime fort une femme alors que je la baise ;
Mais nous avons tousjours de ce fin animal,
Pour une once de bien, trente livres de mal.

Anaxandre.

Ton humeur est volage, et la mienne sans cesse
Conservera le soing de cherir ma maistresse ;
Mesmes, si je ne puis amollir sa rigueur
Et tant de duretez qui sont dedans son cœur,
Je finiray mes jours dans un lieu qui responde
Aux volontez que j'ay de renoncer au monde.

Lysiman, *parlant seul.*

Depuis deux ou trois jours il parle de cela ;
Mais j'aime mieux le suivre au cabaret que là.

SCÈNE III.

L'Empereur, Damis, Sylvain et Charixène, ayant les habits de Philinte et Lycaste ; *les Gardes de l'Empereur.*

L'Empereur.



es desirs sont plus forts que n'est ma patience :
Ces longueurs dedans moy font trop de violence;
Je ne puis plus attendre, et ce retardement

Desrobbe la moitié de mon contentement.
Allez querir ma fille : il est temps que je voye
L'object de mon courroux et celui de ma joye;
Faictes venir aussi ce traistre ravisseur.
Il m'a fait deplaisir, mais je luy feray peur.

DAMIS.

Je croy que jamais peur ne fut si legitime.

L'EMPEREUR.

Son corps me payera ce que me doit son crime.

DAMIS.

Les voicy.

Un des gardes amène Sylvain et Charixène, pensant que ce soit Philinte et Lycaste.

Leur esprit est plein d'estonnement,
Et jamais on ne vid un si grand changement.
On diroit qu'ils n'ont plus leur face et leur langage.

L'EMPEREUR.

La crainte de mourir a changé leur visage.
Quoy! ma fille, est-ce ainsi que, sans considerer...

CHARIXÈNE.

Que voulez-vous de nous? Laissez-nous retirer.

SYLVAIN.

Pour moy, je ne scay pas en quel endroit nous sommes.

CHARIXÈNE.

Je ne sçay si je voy des demons ou des hommes.

L'EMPEREUR.

Puisqu'ils parlent, au moins ils sont ressuscitez.

SYLVAIN.

Je croy que nous voicy dans des lieux enchantez.

Charixène.

En tout cas, ils sont beaux : c'est ce qui me console.

L'Empereur.

Mais ce n'est pas icy leur corps ny leur parole.

Sylvain, *parlant à l'Empereur.*

Dites-moy, s'il vous plaist, le chemin de chez nous.
Je crains que nos moutons ne soient mangez des loups
Si nous tardons icy tant soit peu davantage.

Charixène.

Il y fait bien meilleur que dans nostre village.
N'en partons pas si tost.

Sylvain.

Il nous en faut aller.
Mais d'où vient que ces gens regardent sans parler,
Ils sont tous estonnez.

(*Puis, parlant à l'Empereur :*)

Parlez donc, mon bon homme, [nomme.
Car c'est ainsi qu'aux champs tous les vieillards on

L'Empereur.

Insolent ! que te sert ainsi de deguiser ?
Ce n'est pas comme il faut ma colère appaiser.
A quel dessein fais-tu ces discours fantastiques ?

Sylvain.

Nous ne sçaurions parler autrement qu'en rustiques :
Nos habits sont changez, mais non pas nostre humeur.

L'Empereur.

Cette illusion vient par un charme trompeur.

Sylvain.

Je me nomme Sylvain.

CHARIXÈNE.

Moy je suis Charixène.
Passant par nos hameaux, si vous prenez la peine
De nous y visiter, vous ne manquerez pas
D'avoir des fruicts, du laict et du fromage gras.

L'EMPEREUR.

Nous voyons le succez d'une estrange advanture.

DAMIS.

Je croy qu'il seroit bon que l'on fist ouverture
De ces papiers qui sont à leur col attachez,
Car il y peut avoir quelques secrets cachez
Dont il est important d'avoir la cognoissance.

UN DES GARDES.

Mais ce magicien a fait une deffense
Qu'on n'ouvrist point cela qu'après quatre ou cinq [jours.

L'EMPEREUR.

Nous avons trop donné creance à ses discours.
Ouvrez, je les veux lire. Ah! dieux, quelle impos-[ture!
C'est le prince Leon qui, prenant la figure
D'un vieil magicien, nous a subtilement
Fait paroistre en effect un feint enchantement.
Il emmène ma fille en habit de bergère,
Qu'avec son ravisseur je tenois prisonnière.
Ceux-cy sont seulement deux gardeurs de brebis
Qui près d'une caverne ont treuvé ces habits.
Ce deplaisir sensible au desespoir m'engage;
Je sens que mon courroux se veut changer en rage,
Et que dans cet ennuy mon esprit esgaré
Voudroit estre desjà de mon corps separé.
Je veux aller aux cieux pour faire une querelle
Et demander raison à la troupe immortelle;
Et, puisqu'on void les dieux estant mort seulement,

Je me veux depescher de mourir vistement.
Aussi bien je ne voy que des objects funèbres;
Mes yeux, enveloppez peu à peu de tenèbres,
Ne voyent clairement que l'horreur de la nuict;
La parolle me faut.

Damis.

Portons-le dans le lict:
La couleur de la mort tapisse son visage,
Et ces sanglots menus nous donnent tesmoignage
Qu'il est près d'arriver chez la sœur du sommeil.
Mais il faut promptement assembler le conseil.

ACTE CINQUIESME.

SCÈNE I.

Ismin, Philinte, Lycaste.

Ismin.

Nous sommes arrivez enfin dans l'Armenie.
Il faut que de vos cœurs la crainte soit bannie;
Vous pouvez librement vous reposer icy.
Ce lieu, par l'espaisseur des ombres obscurcy,
Nous offre sa fraischeur, et cette solitude
Sera propre au recit de vostre inquietude.
Au lieu d'estre joyeux de vostre liberté,
Je voy que vos esprits sont en captivité.
Dites-moy donc vos noms, contentez mon envie:
Aussi bien c'est à moy que vous devez la vie;

Quel est vostre païs, et pour quelle raison
L'Empereur irrité vous tenoit en prison.

LYCASTE.

Nous sommes pauvres gens d'une obscure naissance,
Et nos noms incognus ne sont pas d'importance.
Je vous diray pourtant, pour plaire à vostre humeur,
Qu'on nous emprisonna seulement par malheur,
Me treuvant dans un bois avec cette bergère.

ISMIN.

Estes-vous son mary?

LYCASTE.

Je ne suis que son frère.

ISMIN.

Quel dessein avez-vous?

LYCASTE.

Si vous le permettez,
Nous desirons chercher quelques lieux escartez
Pour passer doucement ce que les destinées
Ont ordonné de temps au cours de nos années.

ISMIN.

Pourquoy me parlez-vous contre la verité?
Ne sçavez-vous pas bien que mon art redouté,
Esgalant mon pouvoir à celuy des celestes,
Me rend vostre païs et vos noms manifestes?

(*Puis, parlant à Philinte :*)

Escoutez à l'oreille.

PHILINTE.

Ah! dieux, que dites-vous?

Ismin.

La belle, pour cela n'entrez pas en courroux !
Je ne vous ay rien dit que pour vostre advantage,
Et mon cœur est beaucoup plus doux que mon visage.
L'estat où je vous voy me fait de la pitié.

Philinte.

Vous me rendez honteuse avec tant d'amitié.

Ismin.

Quel suject vous a fait cette fuite entreprendre?

Philinte.

On me vouloit forcer d'espouser Anaxandre;
Mais, voyant que Lycaste estoit homme discret,
Il sceut ce que mon cœur avoit de plus secret;
Mesmes je le priay, cognoissant son merite,
De se faire la nuict compagnon de ma fuite,
Desirant m'arrester quand nous serions venus
En des lieux où jamais nous ne fussions cognus.

Ismin.

Il semble que le ciel justement vous punisse
Pour avoir de Leon refusé le service,
Qui, prince de naissance, estant esgal à vous,
N'a rien tant desiré que d'estre vostre espoux.
N'avez-vous point pitié de sa peine soufferte?
N'avez-vous point regret d'avoir causé sa perte?
Vos extremes rigueurs le blessèrent si fort,
Qu'on ne sçait maintenant s'il est vivant ou mort :
Car vostre cruauté, trop long-temps tesmoignée,
L'oblige de chercher une terre esloignée,
Afin que le torrent de ses pleurs ennuyeux
Noyast sa triste vie en sortant par ses yeux.
Avez-vous recogneu qu'il ne fust pas aimable
Et que quelque defaut le rendist meprisable ?

PHILINTE.

Je n'eus jamais dessein de le mesestimer ;
Mais lors je ne pouvois me resoudre d'aimer.
Je confesse pourtant que depuis son absence,
Si tost que son tourment vint à ma cognoissance,
Mon cœur se vid touché de quelque emotion
Qui me rendit sensible à son affection ;
Mais sa retraicte en lieu qu'on ne pouvoit cognoistre
M'esloigna des moyens de luy faire paroistre
Ce premier mouvement, qui commençoit en moy
De disposer mon ame à l'amoureuse loy.
Ce souvenir me fasche, et vous me voyez preste
A souffrir tous les coups que le mal-heur m'appreste.

LYCASTE.

Je n'eusse pas osé, sans son commandement,
Conduire les desseins de son esloignement.
Encore qu'à la cour tout le monde m'accuse,
La raison toutefois deffend que je m'excuse,
Et, sans mettre en oubly jamais sa qualité,
Toutes mes actions suivront sa volonté ;
Mesme, afin d'adoucir le mal-heur qui la presse,
Au moins entre nous deux elle sera princesse.

ISMIN.

Estant ainsi de nom princesse seulement,
Elle gouvernera ses subjects aisement.

PHILINTE.

Je ne gouverneray que des troupeaux à laine :
La conduite d'un peuple oblige à trop de peine.

ISMIN.

Cette peine est plaisante, et, sans vous affliger,
On a plus de profit d'estre roy que berger.

PHILINTE.

Il faut que je me tienne où ma mis la fortune;
Mais aussi quelquefois la grandeur importune.

ISMIN.

Ce que nous possedons semble nous estre deu,
Et nous le regrettons quand nous l'avons perdu.
La pauvreté des champs vous fera recognoistre
Qu'il n'est jamais si bon d'estre valet que maistre.
L'imagination des faiseurs de romans
Fait qu'on croit les bergers pleins de contentemens.
A les ouyr conter, c'est la plus douce vie
Dont jamais les mortels puissent avoir envie.
En ce plaisant sejour on ne peut s'ennuyer :
On y mange, on y boit, sans parler de payer ;
On s'entretient d'amour dans un bois solitaire;
Mais enfin tout cela n'est rien qu'imaginaire :
Un berger au travail doit estre diligent;
Pour avoir des troupeaux, il luy faut de l'argent;
Il doit payer la taille, et, quand on prend les armes,
Il a peur au recit du seul nom de gendarmes.
Cela vous fascheroit s'il vous falloit souffrir
Les incommoditez qu'on a de les nourrir ;
Les marques des ennuis bientost prendroient la placce
De toutes les beautez qui sont sur vostre face.
Philinte, croyez-moy, mon conseil est plus doux :
Rejettez ce dessein comme indigne de vous.
Si Lycaste vous aime , il en sera bien aise.

LYCASTE.

Je ne refuseray jamais rien qui luy plaise.

ISMIN.

Et si Leon, après tant de maux endurez,
Sçavoit qu'en son païs vous estes retirez ,

Il vous enleveroit, trouvant son advantage ;
Au moins il le pourroit.

PHILINTE.

Je l'ay cogneu trop sage.

ISMIN.

Mais ainsi finiroient vos maux et ses ennuis.

PHILINTE.

Il me mespriseroit en l'estat où je suis.

ISMIN, *quittant son habit de magicien.*

Philinte, ouvrez les yeux et voyez le contraire ;
Recognoissez Leon, qui, ne vous pouvant plaire,
Creut estre de la terre à regret soustenu,
Et n'a jamais voulu depuis estre cogneu :
Je suis ce pauvre amant, qui, banny de vos charmes,
Du feu pris dans vos yeux entretenois mes larmes.
Voyez comme le ciel, enfin devenu doux,
Après mille accidens me rend auprès de vous.
Assez de vos rigueurs j'ay fait la penitence ;
Jugez de mon amour par ma longue constance.
Estes-vous point lassée enfin de m'affliger ?
Si vous estes bergère, aussi je suis berger ;
Si vous estes princesse, aussi je suis un prince.
Nous sommes tous portez desjà dans la province
Qui, dependant de moy, depend de vous aussi.

PHILINTE.

Est-ce un enchantement que nous voyons icy ?

LYCASTE.

Je cognois bien Leon, Madame : c'est luy-mesme.

PHILINTE, *parlant tout bas.*

Un amant si parfait merite que je l'aime.

Ismin.

Il est temps que l'amour, pour finir ma douleur,
Sans sortir de vos yeux aille dans vostre cœur.

Lycaste.

Madame, il ne faut pas que cela vous afflige;
A ce consentement vostre bien vous oblige.

Philinte.

Je confesse à ce coup que mon cœur est percé
Du mesme traict d'amour qui vous avoit blessé;
Je sens comme dans moy vos flammes il attise.
Leon, je suis à vous, et vous m'avez acquise!
A la fin tous vos soings ont si bien combattu,
Que par ma resistance on voit vostre vertu.
J'ay tort d'avoir osé si long-temps me deffendre.

Ismin.

Une place bien forte est difficile à prendre,
Et je suis aujourd'huy le plus heureux amant
Qui jamais à l'amour ait presté le serment.
Il faut que mes sujects sçachent nostre venue,
Afin que dans leur ame, aux douleurs retenue
Par le regret qu'ils ont de mon esloignement,
Nous meslions nostre joye à leur contentement.

SCÈNE II.

Anaxandre, *devenu hermite.*



'ay choisi pour jamais, en ces lieux solitaires,
Ce roc inaccessible aux humaines misères.
Le plaisir de l'esprit et la peine du corps
Treuvent icy pour moy d'agreables accords,

Et c'est bien la raison qu'à jamais je souspire
D'avoir trop souspiré sous l'amoureux empire.
La haine de l'amour conduit icy mes pas,
Me monstrant dans le monde un lieu qui n'en est pas,
Où, retiré du bruit, je puis ainsi sans crainte
Pour la dernière fois me plaindre de Philinte.

Au milieu des austeritez
Qui sont en cette solitude,
Mon habit ne m'est pas si rude
Que m'ont esté tes cruautez.
Adieu, favorable inhumaine!
Tes desdains ont finy ma peine.
D'erreur mon esprit esclaircy
Prend une plus heureuse route,
Et ce faux dieu qui ne voit goute
Ne me sçauroit treuver icy.
Tous mes tourmens sont arrestez,
Et, sans offencer ton merite,
Mon bonheur veut que je te quitte
Dans le nombre des vanitez.
Le ciel chasse de mes pensées
Tant d'affections insensées
Que l'amour nourrissoit dans moy.
Je sçay bien, Philinte cruelle,
Que mille attraicts te rendent belle ;
Mais le ciel est plus beau que toy.
Donc, ennuyé de ta rigueur,
Plus dure que mes disciplines,
J'arrache toutes les espines
Dont elle avoit percé mon cœur.
Ceux qui parleront sans envie
Du vray changement de ma vie
Diront peut-estre desormais,

Ayant recogneu ma constance,
Que c'est moy qui fais penitence
De la faute que tu commets.
  Ainsi j'ay rompu ton lien
Avec un dessein salutaire,
Et un malheur imaginaire
M'a fait un veritable bien.
Mon habit de couleur de cendre
Pourra facilement t'apprendre
Que dans ce bienheureux sejour
L'ardeur de la divine flamme
A mis en cendre dans mon ame
Toutes les flesches de l'amour,
  Si bien que sa fin seulement
Se presente à ma cognoissance,
Taschant d'estre en ma souvenance,
N'estant plus dans mon sentiment.
Mais j'ay pris une autre lumière
Combattant mon erreur première
Par le secours de la raison,
Et mes afflictions passées
Sont aujourd'huy recompensées
Aux plaisirs de la guerison.
  Si les deux boules de ton sein,
A cause de leurs formes rondes,
Se peuvent appeler deux mondes,
Le monde est hors de mon dessein;
Si l'or est dans tes blondes tresses,
Je n'estime plus les richesses
Et laisse à jamais le soucy
D'appaiser ton humeur farouche,
Sans pretendre à baiser ta bouche,
Que les vers baiseront aussi.

Mon veu sainctement entrepris,
Pour bannir avec moins de peines
Les inclinations humaines,
Veut que j'emprunte tes mespris.
Je crains pourtant de te deplaire
Dans ma demeure solitaire
Où l'on fait l'amour à la mort,
Et, pour t'en donner tesmoignage,
C'est qu'en toy je cheris l'orage
Qui m'a poussé dedans le port.

Mais je ne songe pas, cher antre que j'offence,
Le respect que l'on doit à ton sacré silence :
Puis donc qu'icy le ciel m'offre son entretien,
Je cherche desormais mon repos dans le tien.

SCÈNE II.

Leon, Philinte, Lycaste, Damis, Ambassadeur, qui ont repris leurs habits ordinaires.

LEON.

Je ne sçaurois nier, mon unique lumière,
Que vous ne fussiez belle en habit de bergère,
Et que mesmes dans vous cette simplicité
Avec moins d'artifice avoit plus de beauté.
Mais, quand je vous regarde, il faut que je confesse

Que vous estes plus belle en habit de princesse :
Il faut qu'un beau visage ait un bel ornement.

PHILINTE.

Vous croyez à bon droict qu'ayant ce vestement
Il fait de ma beauté la plus grande partie.

LEON.

Je ne m'attendois pas à cette repartie,
Et voy qu'en vos discours subtils et gratieux
Vostre bouche a des traicts aussi bien que vos yeux.

PHILINTE.

Ainsi de tous cotez je suis bien dangereuse ?

LEON.

Vous me l'avez fait voir m'estant trop rigoureuse ;
Mais je me veux payer par mille embrassemens
De toutes vos rigueurs et de tous mes tourmens.

PHILINTE.

Prenez en payement l'adveu de mon offence.

LEON.

Ce veritable adveu me permet la vengeance,
Qui sera toutefois sans vous endommager.

PHILINTE.

La vengeance tousjours amène le danger.

LEON.

La mienne sera douce, et quand je l'assaisonne
Avec un peu de saulse on la treuve fort bonne.

PHILINTE.

Mais nous sommes d'accord de ce qui s'est passé.

LEON.

L'accord n'est point parfait qu'après s'estre embrassé.
Vostre lèvre me monstre une vermeille rose
Au soleil de vos yeux tout fraîchement esclose,
Et ma bouche pretend un legitime droict
Dessus les vives fleurs qui sont en cet endroict.

PHILINTE.

Vous me baisez trop fort, et, pour vous faire entendre
Que ce baiser me nuist, je m'en vais vous le rendre.

LEON.

Ainsi, lorsqu'en champs clos je vous attaqueray,
Rendez-moy tous les coups que je vous donneray.

PHILINTE.

Frappez vos ennemis. Mais que voy-je paroistre?
Seroit-ce point Damis? je le pense cognoistre.
Un triste estonnement tient tous mes sens troublez.

DAMIS.

Madame, de la part des peuples assemblez
Que le ciel aujourd'huy soubmet à vostre empire,
A Vostre Majesté nous sommes venus dire
Que l'empereur est mort, nous laissant esbahis
De n'avoir point de maistre en un si grand païs.
La triste Caliante, avec impatience,
Demande comme nous la fin de vostre absence;
Elle faict nuict et jour des plaintes au malheur
Qui detourna de vous ses pas plus que son cœur.
Madame, retournez : le repos des provinces
Ne se treuve jamais dans l'absence des princes.
Des esprits factieux et ennemis des loix
Font souvent leur profit du trepas de leurs roys,
Et tout règne nouveau, bien qu'il soit legitime,
Donne tousjours matière à quelque nouveau crime:

Car, comme tout est foible en son commencement,
On ne voit point sans peine un établissement. [me)
Mais, parce qu'un grand sceptre (excusez-moy, Mada-
Semble estre trop pesant pour les mains d'une femme,
Pour regner seurement sur un peuple aguerry,
Le bien de vos sujets vous desire un mary.
La valeur de Leon à l'aymer vous incite,
Et croy que vous devez à son rare merite
Ce que par artifice il a gaigné sur vous.

PHILINTE.

Aussi l'ay-je choisy pour estre mon espoux.
Mais cette mort facheuse arreste ma parole.

LEON.

Mon cœur, appaisez-vous ; pour moy, je me console,
Ne souffrant pas long-temps des larmes dans mon œil,
Quand un mort m'a laissé de quoy porter le deuil.

PHILINTE.

En arrestant les pleurs, la douleur devient pire.

LEON.

Vous perdez vostre père et gaignez un empire ;
En pleurant de la perte, il faut rire du gain,
Et remettre ses maux tousjours au lendemain.

PHILINTE.

Mon deuil est legitime, ordonné de nature.

LEON.

Par elle aussi tout va dedans la sepulture.

PHILINTE.

Vous blasmez donc mes pleurs?

LEON.

Je ne dis pas cela,
Et voudrois tous les jours pleurer à ce prix-là ;
Mais je dis que la mort ne peut estre blasmable,
Puisque son action à la vostre est semblable.

PHILINTE.

En voyant ma douleur, vous n'avez point de tort
De dire qu'on me peut comparer à la mort.

LEON.

Et voicy la raison où mon discours je fonde,
Que vos yeux et ses dards font mourir tout le monde;
Mais à tous ces ennuis c'est trop prendre de part :
Une larme suffit à la mort d'un vieillard.
Songez que l'empereur ne pouvoit long-temps vivre,
Et ne prenez jamais la poste pour le suivre.
Il se faut consoler, et, pour ne perdre rien,
Faisons un petit-fils qui luy ressemble bien.
Mais il est à propos que Damis s'en retourne,
Sans qu'inutilement près de nous il sejourne.
Son retour vous importe, et vostre esloignement
Met l'estat au besoin de son gouvernement,
Puisque, par la longueur de son experience,
Le secret de l'empire est en sa cognoissance.

PHILINTE.

Damis, asseurez-vous de voir recompensez
Vos services presens et vos travaux passez.
Tant d'utiles conseils et de peines souffertes
Treuveront aux bienfaits mes mains tousjours ouver-
Retournez promptement asseurer mes sujects [tes.
Que j'ay pour leur repos de solides projects ;
Que le prince Leon, qu'ils desiroient pour maistre,
Au choix que j'en ay fait meritoit bien de l'estre,

Et nous irons bientost prendre possession
Des forces de l'empire en leur affection.
Cependant recherchez dedans vostre prudence
Le maintient necessaire à nostre obeissance.
Mais, avant que partir, dites en quelle part
Aborda Caliante après nostre depart.

DAMIS.

Le Nil un peu de temps la vit sur son rivage,
Moins humide beaucoup que n'estoit son visage,
Où quelque villageois se treuva par bonheur
Qui, la cachant chez luy, soulagea sa douleur.

LYCASTE.

Je confesse à ce coup que je suis ravy d'aise.

PHILINTE.

Dites-luy de ma part qu'il faut qu'elle s'appaise.

LEON.

Si tost que nous aurons accomply les accords
Qui joignent les esprits en approchant les corps,
Qu'aux licites plaisirs nostre ame abandonnée
Aura la liberté que donne l'hymenée,
Nous ne manquerons pas de nous mettre en chemin,
Et de ce grand païs prendre le sceptre en main.

PHILINTE.

Un mariage seul ne me rend pas contente,
Car je veux que Lycaste espouse Caliante.
Ma liberalité leur permet de choisir
Tous les biens qui pourront contenter leur desir.
Je vous commande aussi d'asseurer Charixène
Que bien tost mon retour la tirera de peine.

LEON.

Elle merite bien qu'un mary plus adroict
Dans le sentier d'amour puisse cheminer droit.

DAMIS.

Pour vos commandemens j'ay de l'obeissance.

PHILINTE.

Vostre fidelité nous en donne asseurance.

FIN.



ALIZON

COMEDIE

dediée cy-devant aux jeunes veuves
et aux vieilles filles, et à present aux beurières de Paris

SECONDE EDITION

A PARIS,

En la boutique de Langelier,
Chez JEAN GUIGNARD *le père,*
au premier pilier de la grand'salle du Palais,
Au sacrifice d'Abel.

M.DC.LXIV.

Avec privilege du Roy.

ENTREPARLEURS.

ALIZON FLEURIE, vieille.
L'ARMICHON, colporteur.
M. JEREMIE, vieil soldat,
M. KAROLU, vieil bourgeois de Paris.
POLIANDRE
BELANGE — Gentils-hommes.
ROSELIS
SILINDE
CLARISTE — Filles d'Alizon Fleurie.
FLORIANE
M. MARRON, muet.
Le Batelier de la Grenouillière.
Les assistans au charivaris.
Un soldat.

Ce nombre d'acteurs se reduit facilement à dix.



NOTICE.

L*'auteur d'*Alizon *signe L. C. Discret. On a de lui une autre pièce,* les Nopces de Vaugirard, ou les Naïvetez champêtres, *dastorale en cinq actes et en vers, imprimée à Paris en 1638, et signée seulement des initiales L. C. D. On ne sait rien sur la vie de cet auteur; il est même probable que le nom qu'il se donne est un pseudonyme.*

*L'édition d'*Alizon *que nous reproduisons est la seconde. Les frères Parfait assignent la date de 1637 à la première, que nous n'avons pas vue. Le principal mérite de cette pièce, c'est d'être une comédie exclusivement bourgeoise,* réaliste, *comme on dit aujourd'hui, et de donner des renseignements curieux sur les mœurs du temps. Les bibliophiles liront avec plaisir (page 403) la liste des livres qui composoient en 1633 l'assortiment d'un colporteur. Ce sont généralement des facéties que l'on recherche vivement aujourd'hui.*





AUX JEUNES VEUFVES ET AUX VIEILLES FILLES.

Belles dames, à qui la nature et l'honneur ne peuvent permettre de donner l'aliment necessaire à vos contentemens, les unes par la perte de vos maris, et les autres pour n'oser gouster l'excellence du fruit de vie qui donne naissance aux creatures raisonnables, voici Alizon Fleurie, veufve, et sa sœur Vieux Thaudis, fille aagée de soixante ans, qui viennent, par l'exemple de leur vie et de leur patience, vous monstrer le miroir sur lequel il faut, Mesdames, que vos esprits se conforment, que vos vertus se règlent, que votre prudence se mire et que vos actions se fassent, afin de trouver des partis dignes de vostre longue attente. C'est le parfait modèle d'une vieille et vertueuse amitié, recherchée de la noblesse, de la justice et du tiers estat, dans laquelle vous trouverez la verité du proverbe qui dit que dans un vieux pot on fait souvent de bonne souppe, vu qu'après une infinité de traverses qui ont accompagné la suite de leurs années, elles ont heureusement rencontré le palais de la felicité, dans lequel elles sont entrées par la possession de deux parfaits amans, qui, les faisans jouir du bien si longtemps attendu, ont encore fait naître l'occasion des advantageux mariages des trois filles d'Alizon Fleurie. Il faut, Mesdames, que vous n'esperiez pas une moindre recompense de vostre ennuyeuse attente, et que vous croyez que ce temps qui court n'est que pour atteindre le bonheur qui vous est reservé, et dont quelque jour le ciel vous donnera une entière jouissance. C'est ce que souhaite avec passion,

Mesdames,

Vostre très humble et affectionné serviteur,

L. C. Discret.



A MESDAMES MESDAMES
LES BEURIÈRES DE PARIS.



ES CHÈRES ET GRATIEUSES DAMES,

Faisant assez souvent des reflexions serieuses sur les livres qu'on imprime de jour en jour, je suis autant de fois tombé dans un profond estonnement de ce que tant d'autheurs qui travaillent ne se sont encore avisez de vous dedier quelqu'un de leurs ouvrages, veu que, sans vous flatter, mes bonnes, c'est vous qui en faites le plus grand debit. Vous ne vendez pas un quartron de beurre ny d'epinards en caresme que l'enveloppe ne soit des œuvres de messieurs les poëtes du temps, de messieurs de l'Academie, des entretiens pieux des Pères contemplatifs ou de nos faiseurs de romans; et, sans faire tort à leurs forts raisonnemens et profonde science, c'est mal reconnoître les obligations qu'ils vous ont : car, comme vous faites toutes choses avec poids et mesure, la balance que vous tenez si souvent à la main (veritable marque de dame Justice) fait que vous les pesez avec tant d'equité que tel qui n'a pas un escu pour acheter un livre entier en void du moins quelque petite partie à bon marché, puisque vous en donnez tousjours quelque lambeau par dessus les denrées que vous debitez ; et par ce moyen il peut, pour peu d'argent qu'il ait, gouster les charmans entretiens de ces grands génies, s'il ne se sert de leurs œuvres à autre usage dans le cabinet. Je ne suis pas, mes chères, de ces ingrats : j'avoue ingenuement que la plus grande partie des ouvrages de mon esprit ont passé par vos mains ; vous avez esté la justice distributive de mes vers et de ma prose, et, comme il a pris fantaisie à messieurs les libraires de faire revivre dame Alizon, qui estoit ensevelie dans le

tombeau depuis plus de vingt ans, j'ai creu estre obligé de vous en faire present, ne pouvant la mettre en des mains plus douces et plus coulantes que les vostres, afin que, si les vers ne sont assez coulans à la fantaisie de ces messieurs qui les voudront lire, vous les frottiez de beurre frais pour les rendre plus glissans et plus faciles à passer dans leurs delicates oreilles, n'estant pas de l'humeur de ceux qui, dediant un mauvais ouvrage à de grands seigneurs, s'imaginent qu'ils en passeront pour meilleurs. Si Alizon se trouve rude, vostre marchandise la peut adoucir; si ses paroles et ses complimens sont bas, ils ont du rapport avec les vostres; si son humeur est gaye et enjouée, elle a de la simpatie avec celle des dames de vostre qualité; et, pour le present que je vous fais, je souhaite deux choses de vous : l'une que, ma servante allant au marché, vous ayez la bonté de lui donner du meilleur de la motte ou du panier; et l'autre, que vous me teniez de vostre celèbre compagnie,

Mesdames,

Le très humble et affectionné serviteur,

L. C. DISCRET.





ADVERTISSEMENT IMPORTANT AU LECTEUR.

Lecteur, après tant de rares poëmes qui, depuis quelques années, ont paru sur le theatre de nos comediens avec tant d'eclat et d'admiration de chacun, j'ay creu qu'ensuite de ces sujets si graves il te falloit donner quelque pièce comique pour divertir ton esprit de leurs histoires melancoliques ; et, pour cet effet, une dame de mes amies m'ayant fait le recit des grotesques et veritables amours de la vefve d'un pauvre bourgeois de Paris, j'en ay traicté l'histoire en rime sous le nom d'Alizon Fleurie, avec des paroles les plus approchantes de la sorte de parler des personnages qui y sont introduits, et chacun selon sa condition, pour rendre le sujet plus risible, quoy que de luy-mesme il soit extremement recreatif, intrigué et divertissant ; et je puis dire avec la mesme verité qu'aux representations qui en ont esté faites personne ne s'y est ennuyé. Au surplus, lecteur, je t'advertis qu'encore que dans cette pièce j'aye mis des airs et des chansons à dancer, les acteurs qui la representeront en pourront chanter de celles qu'ils sçauront, sans s'astreindre à celles-là, qui ne servent à mon sujet que pour en faire voir l'ordre et la suitte, que tu ne trouveras pourtant ny dans les règles des vingt-quatre heures, ny sans rencontre de voyelles ; mais un sujet veritable est plus difficile à traicter que les fabuleux des autheurs du temps. Adieu.

AU SIEUR D.

Sur sa comedie d'Alizon.

Estime qui voudra tous les sujets tragiques,
Alizon, qui fait rire, a bien d'autres appas :
Ceux-là font les humains si fort melancholiques,
Qu'il faut que celle-cy les tire du trespas.



ALIZON

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

FLEURIE, LE COLPORTEUR, MAISTRE JERÈMIE, M. KAROLU, POLIANDRE, ROSELIS, BELANGE.

SCÈNE I.

FLEURIE.

Le proverbe dit vray qui m'apprend qu'une femme
Perd avec son mary la moitié de son ame,
Quand la mort, separant leurs deux cœurs bien unis,
Luy laisse pour jamais des regrets infinis.
Ha ! que la mort du mien m'a fait de fascherie !
Le pauvre homme mouroit s'il ne voyoit Fleurie
Tousjours auprès de luy rire, chanter, causer,
N'estant pas un moment sans me venir baiser.
J'estois son Alizon, son amour, son delice ;
J'estois sa Penelope, il estoit mon Ulysse.

Chez nous tous les plaisirs estoient à l'abandon :
Si j'estois son Astrée, il estoit Celadon.
Bref, toutes ces douceurs, cette amitié parfaite,
Fait qu'encor tous les jours mon esprit le regrette.
Mais, helas ! ce plaisir eut esté bien plus doux
Si de mes actions il n'eut esté jaloux.
Je ne sçay quels appas j'avois en ma jeunesse,
Mais chacun m'appelloit sa petite maistresse.
J'avois des serviteurs en chacune saison
Autant que pas un prince en ait en sa maison ,
Et monsieur Karolu et maistre Jeremie
Vous diroient bien encor que j'estois leur amie.
Mais, quoy que nos discours fussent fort innocens,
Ils ne laissoient pourtant de luy troubler les sens,
Jusqu'au poinct quelquesfois de m'avoir condamnée
A ne point voir le jour que par la cheminée.
Je ne voyois les champs que dans un vieux tableau
Où estoit peint Monceaux avec Fontainebleau.
Il n'avoit jamais mis son cœur à la verdure :
Aussi l'ay-je souvent appellé Trop-me-dure.
En hyver, en esté, je gardois le logis.
J'ay cent fois souhaitté d'estre Urgande ou Maugis
Pour aller quelquesfois faire la promenade
Quand ses gouttes au lict le retenoient malade;
Et pourtant aujourd'huy sa separation
M'apporte en verité beaucoup d'affliction.
Croyez, s'il faut un jour que je me remarie,
On me verra bien fort faire la rencherie.
J'ay desjà sur les bras deux ou trois amoureux
Qui du moindre regard s'estiment trop heureux;
Et, combien que pour moy leur amour soit extreme,
Si veux-je bien connoistre auparavant que j'aime.
En voicy desjà l'un. Or sus, vous dis-je pas?
De moment en moment ils sont dessus mes pas.

Je me veux retirer au fond de mon allée,
Car je ne me plais pas d'estre tant cajollée;
Encore celuy-cy jargonne incessamment,
Quoy qu'il fasse sans cesse un mesme compliment.

SCÈNE II.

Le Colporteur.

J'ay tousjours quelque chose avecque quelque chose,
J'ay des livres icy tant en rime qu'en prose:
Le Duel de deux gueux dedans le Pré aux Clers;
J'ay les Noms des filoux, la Misère des clers;
J'ay les nouveaux Edits, les nouvelles Gazettes;
J'ay la Commodité des bottes et garsettes;
J'ay le Remède aussi pour les pasles couleurs;
J'ay l'Amour des sergens, la Pitié des voleurs;
J'ay tous les Complimens de la langue françoise,
La Perte depuis peu d'une jeune bourgeoise
Au quartier que chacun nomme des Gravilliers;
J'ay le Contract passé dedans Hautbervilliers
Entre Guillot Grand-Jan et Gillette Ventrue;
J'ay le Cruel combat d'un cinge et d'une grue;
J'ay grande quantité de bons livres nouveaux;
J'ay la Manière aussi comme on sèvre les veaux,
Avec le Testament du bon Gaultier Garguille;
J'ay le Galand qu'il faut à une belle fille.
Voicy l'Invention pour prendre à toutes mains,
Utile aux procureurs autant qu'aux medecins;
J'ay le Pouvoir qu'on donne à chacune servante
De coucher au grand lict quand Madame est absente;

J'ay les Perfections de la dame Alizon
Pour captiver chacun dans sa belle prison;
Dans un petit cahier j'ay la Bonté des femmes;
J'ay toute leur Malice en trois ou quatre rames;
J'ay la Methode aussi pour gagner force escus;
J'ay les listes icy des garces et cocus,
Et l'Art de les trouver jour et nuict sans lanternes;
J'ay comme il faut sortir sans payer aux tavernes;
J'ay quelque chose enfin pour tous les bons esprits.
Mais en criant ainsi je suis presque surpris.
Voilà le beau palais où loge ma maistresse,
Qui surpasse en beauté la Romaine Lucrèce.
Je sçay que mon humeur luy plaist extremement,
Que de ses amoureux je suis le cher amant:
Car, dès qu'elle m'entend, je vois son œil parestre,
Si ce n'est à sa porte, elle est à sa fenestre.
Puis qu'on ne luy void pas, sans doute elle est au
Adieu, belle prison de mes vieilles amours. [Cours.

FLEURIE.

En depit du vilain, j'ay honte de vous dire
Que j'ay lasché de l'eau à force de trop rire.
Mon Dieu! qu'il est plaisant! Si j'avois bien dequoy
Et que je le voulusse, il voudroit bien de moy;
Mais le profit qu'il fait à crier des gazettes
Ne pourroit en un an nous fournir de lunettes.
Non, ce n'est pas mon fait: j'ay des partis meilleurs;
Je ne veux empescher qu'il se pourvoye ailleurs.
Que le bon homme donc y cherche sa fortune.
O dieux! qu'en voicy un qui souvent m'importune!
C'est maistre Jeremie. En voilà dejà deux.
Si l'on dit qu'à present je suis sans amoureux,
Avouez maintenant que c'est bien se meprendre.
Pour ne point m'amuser, je ne veux pas l'attendre,

Joint que j'attens icy mon autre serviteur,
Qui, peut-estre jaloux, feroit quelque malheur.

SCÈNE III.

Maistre Jeremie, vieux soldat.

C'est grand cas qu'aujourd'hui, dans le siè-
cle où nous sommes, [mes,
On ne fait plus estat de la vertu des hom-
Quelque belle action qu'ils puissent faire
La recompense manque où finit le devoir. [voir :
La Toison d'or n'est plus l'honneur de leur conqueste.
Depuis quatre-vingts ans que j'ay dessus la teste,
J'en ay près de cinquante endossé le harnois
Au service actuel de quatre de nos roys.
Je me suis rencontré en quarante escarmouches
Où l'on tuoit le monde aussi dru que des mouches ;
J'ay veu deux cens assauts, trois cents combats rangez;
J'ay veu des chasteaux pris et des bourgs saccagez ;
J'ay veu grand nombre aussi de villes imprenab es
Mises en des estats grandement deplorables :
Le fer, le feu, le sang, servoit à les punir ;
Encore maintenant ce triste souvenir
Fait sortir de mes yeux abondance de larmes.
Enfin, depuis le temps que je porte les armes,
Pour me recompenser après tant de tourment,
Anspesade on m'a fait dans un vieux regiment,
Quoy que, sans me vanter, j'aye fait des prouesses
Dont la moindre en effet meritoit des largesses
Telles qu'un puissant roy les doit à ses sujets

Lors qu'il a devant luy leurs vertus pour objet :
Car je me ressouviens que du temps du roy Charles,
Je fus presque assommé devant la ville d'Arles.
En ce temps je n'estois qu'un petit embrelin,
Goujat suivant la cour, mais pourtant bien malin :
Car, trouvant un corps mort etendu sur la plaine,
J'estois tout le premier à luy tirer la laine.
Je fouillois au gousset s'il avoit de l'argent;
De courir au butin je n'estois negligent,
Et mesme ce grand jour que l'on dit de saint Gille,
Je demeuray tout seul de trois ou quatre mille.
Aux combats de Loudun, Saint-Denis et de Dreux,
J'estois couvert de sang tout jusques aux cheveux;
A ceux de Montcontour, d'Onneau, de Rochebelle,
On perça mon chapeau estant en sentinelle;
Et, du temps d'Henry trois, le dernier des Valois,
On me nommoit partout le grand Mars des François.
Soudain qu'il se faisoit quelque hardie entreprise,
Pour estre des premiers j'y courois en chemise.
Aussi, lorsqu'on donna la bataille à Coutras,
Un coup de fauconneau me perça les deux bras;
Et, du temps du feu roy, à la bataille d'Arques,
Je fus bien près d'aller au royaume des Parques;
Mesme en celle d'Ivry, il y faisoit si chaut
Qu'un autre homme que moy seroit mort à l'assaut.
Mais que diray-je encor de Fontaine-Françoise,
Où l'ennemy tousjours m'approchoit d'une toise?
Sans apprehension, le coutelas au poing,
J'abbatois les soldats comme on fauche le foin.
Enfin, l'on voit tousjours que maistre Jeremie
N'a non plus qu'autrefois la valeur endormie.
En ces troubles derniers, en tous les precedens,
Les effets de mon bras se sont veus evidens,
Et, quoy que j'aye acquis une immortelle gloire,

L'Amour a maintenant dessus moy la victoire.
Ce beau petit archer, ravissant mes lauriers,
Peut dire avoir vaincu le premier des guerriers.
Le feu, le fer, le plomb, la poudre ny la mèche
N'ont pu faire à mon cœur ce que m'a fait sa flèche.
Les attraits de Fleurie ont eu seuls le pouvoir
De me faire oublier le martial devoir.
Depuis que sa beauté loge dans ma poitrine,
A pas un autre object je n'ay fait bonne mine;
Je n'en regarde aucun qu'avecque du mespris,
Voyant que leurs appas n'egalent ma Cypris.
Mais j'ay tant de malheur qu'en cherchant l'inhu-
Je ne la trouve point pour luy dire ma peine. [maine,
Tantost un president l'emmène promener,
Tantost un conseiller vient chez elle disner;
Souvent elle est au Cours ou à la comedie.
Ha! fi, fi de l'amour! il faut que je le die;
Exprès je viens icy pour trouver guarison
Lors que le medecin n'est plus à la maison.
Puis qu'un de mes amis m'a dit qu'elle est sortie,
Il me faut à demain remettre la partie.

SCÈNE IV.

Fleurie, M. Karolu.

FLEURIE.

Hé bien! que dites-vous de ce brave amou-
reux? [reux.
Il est vaillant soldat, son cœur est gene-
Mais quoy! me marier à un homme de guer-
C'est fonder mon espoir sur la force d'un verre: [re,

D'un soldat, d'un coureur, d'un marinier aussi,
La femme est tousjours veufve, à ce qu'on tient icy.
J'en ay tant à choisir que j'ay crainte de dire,
Ainsi que beaucoup font, que j'ay fait choix du pire.
Quelqu'un le suit de près... Si je n'ay le trelu,
Celuy qui vient à moy, c'est monsieur Karolu.

M. KAROLU.

Ma belle, c'est luy-mesme, à vostre humble service.
Si pour un tel honneur vous le jugez propice,
Il est prest d'obeir à vos commandemens.

FLEURIE.

Vous vous mettez tousjours dessus les complimens;
Mais, ne pouvant repondre à tout ce que vous dites,
C'est devant les pourceaux semer des marguerites.

M. KAROLU.

Je ne sçaurois souffrir telle comparaison,
Avecque un bon esprit vous avez la raison
Qui ne doit point ceder à personne du monde.

FLEURIE.

Ma science pourtant n'est pas beaucoup profonde.
Monsieur, pour m'obliger, ne m'entreprenez pas,
Car je ne vous dirois que du galimatias.

M. KAROLU.

Dans un sens tout parfait vostre rare eloquence
Des meilleurs orateurs tient la gloire en balance.

FLEURIE.

Si n'ay-je jamais leu que Rablais et Marot,
Dont à peine à present me souviens-je d'un mot.
Ces modernes autheurs ne me plaisent à lire
S'ils n'ont dans leurs romans le petit mot pour rire.

M. KAROLU.

Il n'y a point d'autheurs que vostre esprit n'ait leu.

FLEURIE.

Pas un d'eux ne ressemble à monsieur Karolu.

M. KAROLU.

C'est trop de vanité que vostre amour me donne.

FLEURIE.

Jamais un bon esprit n'en reçoit de personne.

M. KAROLU.

Le mien manquant aussi de cette qualité,
A ces divins autheurs sa gloire il a quitté.
Mais espargnez un peu vos amis, je vous prie,
Et croyez seulement que j'aime bien Fleurie.

FLEURIE.

C'est me rendre un devoir que je n'ay merité.
S'il m'est deub quelqu'honneur, c'est mon antiquité
Qui me donne cela par dessus la jeunesse,
Qui doit avec l'honneur respect à la vieillesse.

M. KAROLU.

Vostre age ne permet de tenir tels propos.
Vostre visage gay, vos membres si dispos,
Font voir assez l'eclat de vos beautez parfaites,
Qui fournissent l'amour de bottes d'alumettes
Pour enflamer le cœur d'un amant comme moy,
Resolu maintenant de vous donner la foy
Si vostre affection accepte son service.

FLEURIE.

C'est justement fraper où mon desir se glisse.
A l'instant que mes yeux se sont jettez sur vous,
Ils ont veu dans l'abord un entretien si doux

Que, puisque maintenant l'occasion se treuve ,
Vous estant homme veuf, aussi bien que moy veufve,
Pour encore gouster quelque doux passe-temps
Et vivre ensemble ainsi le reste de nos ans ,
J'ay creu qu'en vous prenant je ne perdrois au change,
Pourveu que vostre esprit ne donne de louange
A ce petit sujet qui n'en merite pas.
Mais quoy ! de peu de chose on fait souvent grand cas.

M. KAROLU.

Vos mepris ne font rien qu'accroistre vostre gloire :
Desjà vous avez place au temple de memoire ,
Et c'est trop offencer ce que j'ay de plus cher.
De vous baiser icy je ne puis m'empescher,
Afin de reparer une si grande injure ,
Que mon parfait amour ne veut pas que j'endure.

FLEURIE.

Holà ! n'approchez pas ! Toubeau ! tenez-vous bien ,
Et dites, mon amy, que vous ne tenez rien.
Ha ! Monsieur Karolu, vous m'avez descoiffée ,
Et jusques au mourir vous m'avez eschauffée.

M. KAROLU.

Ce plaisir est si doux, qu'il n'est point d'amoureux
Qui de mourir ainsi ne se creut bien-heureux.
Mais, dieux ! ce doux baiser m'interdit la parole.

FLEURIE.

Personne ne l'a veu : c'est ce qui me console.
Que j'aurois de regret si quelqu'un , par hazard,
A ce moment sur nous eust jetté son regard !
Je vous laisse à penser ce que l'on pourroit dire !

M. KAROLU.

Que ce sont des amans qui s'amusent à rire !

FLEURIE.

J'avoue bien qu'autrefois cela m'eust semblé bon;
Mais ma peau, ressemblant la coine d'un jambon,
Faisant voir aujourd'huy ma face rissolée
Comme une solle fritte ou à demy bruslée,
Rend tous mes serviteurs aussi froids qu'un glaçon.

M. KAROLU.

Tant mieux! en vous prenant j'auray chair et poisson.

FLEURIE.

Mais si telle action mes filles avoient veue?

M. KAROLU.

Quoy! voir baiser leur mère au milieu d'une rue!

FLEURIE.

Ouy, vrayment, je ne sçay ce qu'elles en diroient.

M. KAROLU.

Que deux parfaits amis grandement s'aimeroient.

FLEURIE.

Seroit à des enfans donner un bon exemple!

M. KAROLU.

Adieu, quelqu'autre jour nostre entretien plus ample
Me donnera loisir de conclure avec vous...

FLEURIE.

L'offre que je vous fais...

M. KAROLU.

D'estre un jour vostre espoux.

FLEURIE.

Il faut tousjours courir au bien plus necessaire.

M. KAROLU.

Un partisan m'attend pour resoudre une affaire
Touchant certains avis que je luy vais donner
Sur la place du Change, où je vais promener.
C'est là que joliment se gagne la pecune,
Alors qu'en peu de temps on veut faire fortune.

FLEURIE.

Allez, faites profit; moy je vais au Bouquet
Jouer un triquetrac, ou peut-estre un piquet.
On me doit bien nommer la Perrette l'heureuse:
Voilà trois amoureux qui n'ont qu'une amoureuse!
Le noble, la justice, avec le tiers-estat,
A qui m'aura pour femme ont ensemble debat;
Mais pourtant celuy-cy a de bons exercices:
Il donne des avis, fait vendre des offices;
Il est gagne-denier, il poursuit des procez,
Et fait prester argent à rente ou interests.

SCÈNE V.

Poliandre, Roselis, Belange.

POLIANDRE.

N'estime plus, Amour, le pouvoir de tes armes,
Puis que ma passion n'a sceu gouster leurs charmes.
De dix milles objets que je vois dans la [cour,
Pas un jusqu'aujourd'huy ne m'a donné d'amour.
J'ay beau considerer l'excès de leurs merites,
Ils ont pour ma froideur des chaleurs trop petites.
Pour ne point captiver ma chère liberté

J'haïrois les appas d'une divinité;
Mais, quoy que mon hume ır paroisse vagabonde,
Je ne laisse pourtant de cnerir tout le monde.
Je caresse une dame autant comme un amy:
Je n'ay dans l'univers qu'Amour pour ennemy,
Et, quelque blasme encor qu'on donne à l'inconstance,
Je veux jusqu'au mourir suivre l'indifference,
Malgré tous les efforts de ce fils de Cypris.

ROSELIS.

Lasche! il faut que tu meure avecque ton mepris.

BELANGE.

Donnez-moy le loisir de tirer mon epée!

ROSELIS.

Il faut que dans ton sang la mienne soit trempée.

POLIANDRE.

Quel prodige est-ce icy? Deux frères inhumains
Pour se faire mourir ont les armes aux mains!
Il faut les separer sans davantage attendre.

ROSELIS.

En vain vostre secours tasche de le deffendre.

BELANGE.

Monsieur, obligez-nous de vous mettre à l'escart
Pour juger qui des coups aura meilleure part.

POLIANDRE.

Je veux auparavant sçavoir vostre querelle.

ROSELIS.

Vous n'en pouvez sçavoir une plus criminelle.

BELANGE.

Si vous appellez crime un conseil fraternel,

Je confesse en effet que je suis criminel;
Mais pourtant la raison, qui me doit rendre sage
Ne m'a fait dire rien à ton desavantage.

ROSELIS.

Perfide ! ose-tu bien proferer ce discours,
Me voyant en l'estat de terminer tes jours !
Icy je veux apprendre à ta jeune cervelle
Qu'en blasmant mon amour tu offences ma belle.

BELANGE.

Je meure si jamais j'ay voulu l'offencer !

POLIANDRE.

Sa satisfaction doit son crime effacer.

ROSELIS.

Pourquoy m'empeschez-vous de punir un infame
Qui jette son venin sur l'honneur d'une dame?

POLIANDRE.

Je ne souffriray point que l'on passe à l'effet
Que mon juste desir vous n'ayez satisfait,
Et, de quelque costé que tourne l'injustice,
Je seray le premier à punir sa malice.

ROSELIS.

Fais-en donc le recit, mais si discretement
Que je n'aye sujet de mecontentement.

BELANGE.

Souvent l'occasion se montre favorable
A celuy que l'amour veut rendre miserable.
Dans le commencement que naist l'affection,
On ne void rien d'egal à cette passion.
Tout ce qu'on se propose en ce premier rencontre
Doit, ce semble, arriver tel que l'esprit le montre ;

Mais, helas ! les effets en sont si differents
Que j'en voudrois les dieux prendre pour mes garends.
Ce propos que je tiens ne me semble inutile
Pour faire voir l'etat d'un esprit bien fragile.
Mon frère, que le Ciel a veu naistre amoureux
Avec autant d'ardeur comme il est genereux,
Espris de la beauté d'une jeune etrangère
Qu'on ne nomme à la cour que la belle bergère,
A tant flaté son mal par un espoir caché
Que dix ans de tourment ne l'en ont empesché.
Pendant les premiers feux de son dur esclavage,
La coquette tousjours luy faisoit bon visage.
Tout ce qu'elle a voulu n'a pas manqué d'effet:
Quand l'esprit ne l'a pu, le courage l'a fait.
Où la faveur n'a pu faire voir sa puissance,
Il a forcé les dieux à prendre sa deffence.
Luy tout seul la ravit à Montreuil-sur-le-Bois,
Malgré tous les efforts de deux cent villageois.
Il est cause aujourd'huy que toute la noblesse
L'estime dans la cour autant qu'une princesse.
Mais, comme cet esprit remply de vanité
A veu que tout le monde admire sa beauté,
Que chaque courtisan sans cesse la caresse,
Mesme qu'un jeune duc l'appelle sa maistresse,
Sa grande ambition a porté ses esprits
A ne luy plus parler qu'avecque du mespris.
Si mon frère l'aborde, elle tourne visage;
Pensant la cajoller, elle entretient un page;
S'il presente sa main pour la mener au bal,
Peur de l'incommoder, elle prend un rival;
S'il presse sa raison de vouloir reconnoistre
Le veritable amour que son cœur fait paroistre
Elle dit froidement qu'elle n'a rien promis
Qui les puisse empescher de vivre bons amis.

Voyez si c'est parler en termes d'une fille
Dont le nom seulement blesse nostre famille!
De simple villageoise elle a eu le bon-heur
D'estre par son credit au comble de l'honneur.
Mais elle cependant tout ce bien-fait oublie:
En luy faisant affront l'ingrate le publie;
Et, quand je pense icy dire mon sentiment
Qu'il ne doit pas paroistre insensible en aimant,
Prenant tous mes propos pour une grande injure,
Il me veut mettre à mort, pourveu que je l'endure.
Jugez doncques, Monsieur, si le sujet le vaut.

POLIANDRE.

Roselis en cela me semble un peu trop chaut;
Mais, pourveu qu'à l'amour son honneur il prefère,
Puis qu'à mon jugement il a remis l'affaire,
Je veux dire en passant, par forme de devis,
Qu'en ce cas sa raison doit suivre vostre avis,
Que vous devez tous deux vous aimer comme frères,
Sans jamais contre vous animer vos colères.

BELANGE.

Cet equitable arrest nous impose une loy
Que mon frère doit suivre aussi bien comme moy;
Toutefois, je crains fort qu'il y trouve à redire.

POLIANDRE.

Je ne crains pas aussi qu'il me vueille dedire.

ROSELIS.

Monsieur, nous vous avons trop d'obligation:
Vostre arrest prononcé, je suis sans passion;
Et, quoy que son effet me semble difficile
J'espère avec le temps me le rendre facile.

POLIANDRE.

Adieu donc; cependant demeurez bons amis,
Et me tenez tous deux ce que m'avez promis.

BELANGE.

Plutost que d'y manquer je veux perdre la vie.

ROSELIS.

Ta resolution de la mienne est suivie,
Pourveu que desormais, paroissant plus discret,
Tu n'ailles à chacun decouvrir mon secret.

ACTE II.

SCÈNE I.

Silinde, Clariste, Floriane, Fleurie.

SILINDE.

C'est trop dans le logis demeurer enfermée;
Le soleil, n'ayant plus sa force accoustumée,
D'un air plus temperé fait gouster les douceurs.
Clariste, Floriane, où estes-vous, mes sœurs?
Pour icy travailler apportez vostre ouvrage:
Nous nous divertirons avec le voisinage.

CLARISTE.

Avec mesme dessein nous devalions en bas.

FLORIANE.

Dejà pour commencer j'avois pris deux rabas.

SILINDE.

Ma sœur, apporte-moy une chaire bien basse.

FLORIANE.

En voilà dejà deux. O Dieux! que je suis lasse!
Or sus, auparavant que je remonte en haut,
Pour n'y plus retourner, dites ce qu'il vous faut.

CLARISTE.

Dessus nostre buffet est mon poinct de Hongrie.

SILINDE.

Mon metier est auprès de sa tapisserie.
Petite paresseuse, hastez-vous de venir.

CLARISTE.

Il ne faudra rien qu'elle à nous entretenir,
Si son gentil esprit n'a point d'autres pensées.

FLORIANE.

Mes peines devroient bien estre recompensées.
Mais quoy! le droit d'aisnesse, avec sa primauté,
Me ravit bien souvent ce que j'ay merité.
Il faut que la plus jeune endure de l'aisnée,
Il faut tout lui ceder pour n'estre mal menée,
Il faut aller par tout, et bien viste marcher
Sans qu'aucune raison vous en puisse empescher.
S'il se trouve un party, sera pour la première;
La plus jeune tousjours demeure la dernière.
Enfin, s'il se pouvoit, pour les fort obliger,
Mon age avec le leur je voudrois bien changer,
Car j'ay bien du regret de ne les point voir femmes,
Et d'obeir tousjours à ces belles madames.

SILINDE.

Causeuse, taisez-vous! travaillez seulement,
Et nous donnez loisir de parler un moment.

FLORIANE.

Quand j'ay de la raison, je ne me sçaurois taire.

CLARISTE.

Vous estes d'une humeur grandement volontaire.
Il falloit ajouster à vostre beau discours
Qu'à la jeunesse aussi nous pardonnons tousjours.

FLORIANE.

Il est vray que souvent j'eusse esté bien tapée
Si, courant après moy, vous m'eussiez attrapée;
Mais ma fuite souvent m'a servy de pardon.

SILINDE.

Brisez sur ce propos pour en entendre un bon;
J'ay ce matin appris de ma bonne commère
Que monsieur Karolu recherche nostre mère,
Qu'à quel prix que ce soit il la veut espouser,
Mesme qu'en certain lieu l'on les a vus baiser.

CLARISTE.

O Dieux! est-il possible?

SILINDE.

Il est trop veritable,
Les articles ce jour seront mis sur la table,
Et maistre Jeremie, et ce vieux colporteur,
Ont leur congé tous deux avec grand crevecœur.

FLORIANE.

Ils me deplaisoient fort, quoy qu'ils me fissent rire,
Et j'avois, sans mentir, le dessein de leur dire.

CLARISTE.

Il est vrai qu'à ces deux je n'eusse consenty;
Mais Monsieur Karolu, c'est un fort bon party;
On connoist sa lignée autant que son merite,

On sçait qu'il a du bien qui n'a point de limite,
Que partout chez les grands il est le bien venu,
Et qu'il est dans Paris de tout chacun connu;
Bref, il nous fait faveur d'estre nostre beau-père.

SILINDE.

Holà! n'en parlons plus, car voicy nostre mère.

FLEURIE.

Hé bien! que faites-vous? que dit-on au quartier?

FLORIANE.

Voilà l'un des garçons de nostre savetier
Qui vient de demander l'argent de deux semelles.

FLEURIE.

Taisez-vous! baboüine. Est-ce là les nouvelles
Qu'aujourd'hui mon esprit veut entendre de vous?

FLORIANE.

Que nous aurons bientost un beau-père chez nous.

FLEURIE.

Mais regardez un peu, la petite rusée!
Qui lui peut avoir dit?

FLORIANE.

Madame la Rosée.

FLEURIE.

Puis que ma bequenots me prend ici sans vert,
Je ne puis plus celer ce qu'elle a decouvert;
La mine est eventée au temps que l'on desire :
Aussi bien aujourd'huy falloit-il vous le dire.
Sçachez donc qu'il est vray que monsieur Karolu
De m'avoir pour sa femme est bien fort resolu;
Je crois que toutes trois vous en serez contentes.

SILINDE.

On nous estimeroit tout à fait imprudentes
Si, voyant le bonheur nous presenter la main,
Nous ne courions après par un mesme chemin.
En cela nous devons suivre vostre sagesse;
Imitans vos vertus, nous suivrons la noblesse,
Et, puisque l'un et l'autre y sont tous deux portez,
Nous serons toutes trois d'egales volontez.

FLEURIE.

Ce discours me plaist fort. Tu ne dis rien, Clariste?

CLARISTE.

Elle a parlé pour moy.

FLEURIE.

Que tu me sembles triste!

CLARISTE.

Vous me pardonnerez.

FLORIANE.

Ce teint blanc sans chaleurs
Ressemble extremement à des pâles couleurs;
Elle mange du sel, elle boit du vinaigre,
Pour avoir la peau blanche et le visage maigre.
C'est sans doute son mal.

FLEURIE.

Ha! que voicy grand cas!

FLORIANE.

Il luy faut un mary.

FLEURIE.

Vous ne vous tairez pas?

FLORIANE.

J'auray bien de la peine.

FLEURIE.

En verité je jure...

FLORIANE.

Que, si vous me battez, il faudra que j'endure?

FLEURIE.

Entrez dans la maison, et nous laissez icy.

FLORIANE.

Bien! ne vous faschez pas! Je m'en allois aussi.

CLARISTE.

Je loue extremement le bon choix que vous faites.

FLEURIE.

Mon sentiment n'a point que des règles parfaites;
Je ne fais rien pour moy que ce ne soit pour vous.
Si je prends un mary, vous aurez des espoux
Selon vostre merite et plus à l'avantage
Que je n'eusse pu faire au temps de mon vefvage:
Nous ferons seulement un petit dejeuner,
Et puis dans un batteau nous irons promener.

SILINDE.

Quand nous arrivera cette bonne fortune?

CLARISTE.

Telle on la peut nommer, puisqu'elle n'est commune.

FLEURIE.

Peut-estre dès demain, selon l'occasion.

CLARISTE.

La haste apporteroit de la confusion,
Il vaut mieux retarder quelque peu davantage.

FLEURIE.

Quelqu'un vient m'aborder, changeons nostre lan-
[gage.

SILINDE.

Nous irons promener, il est tout resolu.

CLARISTE.

Vrayment, bien à propos vient Monsieur Karolu.

M. KAROLU.

Je suis de la partie, et veux que soit dimanche.
Je porte avec du vin un bon pasté d'eclanche.
Pour un sou nous aurons un carrosse à courtaux,
Qui n'a pour le mener ni cocher ni chevaux,
Mais la Marne et la Seine, et quelque petit voile,
Conduit par un cocher vestu de grosse toile.

FLEURIE.

J'apprehende bien fort la pluye avec le vent.

M. KAROLU.

Au besoin ce chapron vous serviroit d'hauvent.

FLEURIE.

Hé bien, bien, mocquez-vous, vous estes à vostre aise.

M. KAROLU.

Vous y serez aussi, pourveu que je vous plaise.

FLEURIE.

Ha! ne me raillez point, vous avez trop d'appas
Pour n'estre pas aimé par un sujet si bas.
Mais!...

M. KAROLU.

Quoy! vous soupirez?

FLEURIE.

Puis que mon cœur sou-
C'est un signe certain qu'il n'a ce qu'il desire. [pire,

M. KAROLU.

Si vous me desirez, je suis du tout à vous.

FLEURIE.

Filles, entrez dedans, pour un peu laissez-nous.
Prenez place, Monsieur, et causons un quart d'heure.

M. KAROLU.

Je ne pouvois avoir de rencontre meilleure.

SCÈNE II.

M. Jeremie, M. Karolu, Fleurie.

M. JEREMIE.

Souffriray-je un rival piller sur mes talons?
Quand je pense avancer, je tombe à reculons.
Je porte mon espoir à posseder Fleurie,
Lorsqu'un autre la sert sans craindre ma
Sus, il faut que sa mort satisfasse ma foy. [furie.
Mais tout beau, parlons bas, ils sont proche de moy.
Je les veux accoster sous un autre visage,
Et par un fin discours remascher mon courage.
Que font icy tout seuls ces deux parfaits amans?

M. KAROLU.

Ils attendent l'honneur de vos commandemens.

M. JEREMIE.

Vos esprits sont contens?

M. KAROLU.

Donnons-luy des cassades.

FLEURIE.

Nous nous entretenions du temps des barricades.

M. JEREMIE.

Aucun n'en peut parler de mesme comme moy,
Car, maheutre en ce temps, je tenois pour le Roy.

FLEURIE.

Assisez-vous donc là pour nous dire, de grace,
Quel etrange malheur causa cette disgrace.

M. JEREMIE.

La religion seule apporta tous ces maux.
Deux contraires partis causèrent nos travaux :
Le party huguenot choque le catholique;
Celuy-là des papots resiste à l'heretique.
Ainsi l'eau et le feu formèrent des debats
Qui par plus de dix ans troublèrent nos Estats.
Car après Henry trois, le grand roy de Navarre,
Des princes vertueux l'exemple le plus rare,
Succedant à son sceptre aussi bien qu'à ses mœurs,
Esprouva des Ligueurs les mauvaises humeurs.
En venant à Paris on luy ferme la porte;
Sous un pretexte feint on le traite de sorte
Qu'avecques son armée il est contraint enfin
De resoudre sa force à la prendre par faim.
Il assiége ses murs: sa peine est inutile.
Chacun veut estre maistre en cette grande ville,
Chacun veut commander, chacun veut estre roy;
On n'y trouve raison, ny police, ny loy.
Neantmoins à la fin leur esperance est vaine.

M. KAROLU.

Il est vray qu'à l'instant que feu monsieur du Maine
Fut par le peuple eleu lieutenant general,
Du quartier de la Grève on me fit caporal.

M. JEREMIE.

De toutes nations du secours on mandie;
Mais chacune à dessein jouant sa comedie
Est contrainte à manger, avec ceux de Paris,
Des chiens, des chats, des rats, avecques des souris.

FLEURIE.

O que de Lansquenets, d'Espagnols et de Suisses,
Regretoient l'aliment de leurs mères nourrices!
Ils ne vivoient sinon de raves et navets,
Qu'ils s'en alloient cueillir là haut sur ces marais,
Et, si je m'en souviens, le capitaine Jacques
Me fit don d'une miche assez proche de Pasques.

M. JEREMIE.

Sans doute que ce fut alors que deux batteaux
Passèrent malgré nous à la faveur des eaux.

FLEURIE.

Ce fut plustost le jour qu'on nomme des farines.

M. JEREMIE.

Les Seize et l'Union causèrent vos ruines:
Car si le peuple uny aux volontez du roy
Les eut abandonnez, sous ce zèle de foy,
Ils n'eussent pas duré une seule journée.

M. KAROLU.

La cour de parlement estant emprisonnée,
Le peuple estoit trop foible, et trop dans les dangers,
Pour penser resister au nombre d'etrangers.

M. JEREMIE.

Sous le visage faux d'un masque politique,
Chaque seditieux se disoit catholique;
Mesme encore à beaucoup on ne le peut oster.

FLEURIE.

Voire, voire, vrayment vous m'en voulez conter.
Ma foy! l'on ne fit rien que selon l'Evangile
Que les predicateurs preschoient en cette ville.

M. JEREMIE.

Pauvres esprits trompez!

FLEURIE.

Holà! n'en parlons plus,
Car nous en viendrions aux prises là dessus.

M. JEREMIE.

Si est-ce que pourtant je n'en ay point d'envie.
La Ligue plusieurs fois m'a presque osté la vie:
Car, voulant soustenir le party de mon roy,
Les femmes de Paris, se bandans contre moy,
M'eussent defiguré; mais, par une sortie,
Pour eviter debat, je quittois la partie.

FLEURIE.

Tenez-vous asseuré que j'en ferois autant.
Nous appeller ligueurs, l'affront est important.
C'est tacher nostre honneur par une calomnie
Qui ne peut en effet estre par trop punie.

M. JEREMIE.

Si par la verité du discours commencé
Vostre esprit maintenant se trouve estre offencé,
C'est une signe certain qu'il en est quelque chose.

FLEURIE.

Brisons donc là-dessus. Votre discours est cause
Que la colère icy m'empesche de parler.

M. JEREMIE.

Plustost que vous fascher, j'ayme mieux m'en aller.

M. KAROLU.

Non, Monsieur, ne bougez.

M. JEREMIE.

Madame est en colère.

FLEURIE.

Il est vray, je la suis, je ne m'en sçaurois taire.

M. JEREMIE.

Vous me pardonnerez; adieu jusqu'au revoir.
Penards, dans peu de temps vous verrez mon pouvoir.

FLEURIE.

Hé bien! ne voilà pas une excellente ruse?

M. KAROLU.

Pour demeurer icy le galand n'a d'excuse.

FLEURIE.

Il m'importunoit fort.

M. KAROLU.

O le pesant fardeau!

FLEURIE.

Je le souhaittois fort au faux-bourg Saint-Marceau.

M. KAROLU.

Puis que nous voicy seuls, sans tarder davantage,
Il nous faut aviser à nostre mariage.

FLEURIE.

Je ne suys en cela que vostre volonté.

M. KAROLU.

Il faut premièrement changer de qualité :
Il faut que desormais vous soyez damoiselle ;
Mais, parce que madame a l'emphase plus belle,
Il vous faut appeller, s'il vous semble à propos,
Madame Karolu ou de la Sausse-au-Ros :
C'est un bon fief que j'ay proche le Bourg-la-Reine.

FLEURIE.

Ha ! vrayment ! bien souvent il faudra qu'on m'y [meine,
Soit pour faire vendange ou en autre saison.

M. KAROLU.

Il faut qu'aussi dans peu vous changiez de maison,
Afin de s'eloigner de cette connoissance
Qu'on ne peut frequenter sans que l'honneur s'of- [fence.

FLEURIE.

Je marcheray par tout où vous desirerez ;
A tous vos bons desseins les miens sont mesurez :
Je ne sçaurois faillir dessous votre conduite.

M. KAROLU.

Pourveu que ma raison ait la vostre à sa suitte.
Ne nous amusons point à discours superflus.

FLEURIE.

Le temps ne permet pas que nous en fassions plus.

M. KAROLU.

Quand nous marirons-nous ?

FLEURIE.

C'est bien d'autres affaires.

M. KAROLU.

C'est aujourd'huy la fin des jours caniculaires :
Si vous le trouvez bon, ce sera pour demain.

FLEURIE.

Le temps est par trop bref pour y mettre la main;
Il faut auparavant des habits à Fleurie.

M. KAROLU.

Nous trouverons de tout dedans la fripperie;
Pour trois ou quatre escus nous louerons des atours
Qui nous pourront servir pendant deux ou trois jours.

FLEURIE.

Vous avez bien raison : car, pour mes trois fillettes,
Je les habilleray comme des bavolettes,
Tandis que le tailleur nous fera des habits.

M. KAROLU.

Voilà donc qui vaut fait : priez tous vos amis,
Mettez bon ordre à tout. Adieu, ma chère amante.

FLEURIE.

Adieu, mon petit cœur, je suis vostre servante.
Filles, filles, tost, tost, devalez viste en bas
Pour venir chez les Juifs ; ne vous amusez pas.

SILINDE.

En quel lieu dites-vous?

FLEURIE.

Droict à la juifverie,
Au logis de Lambert, sous la Tonnellerie.
Marchons, je vous diray le sujet en allant,
Que chacune de vous doit trouver excellent.

SCÈNE III.

Poliandre, Roselis, Belange.

POLIANDRE.

Favorables effets qui suivez mes caprices,
Que je suis redevable à tous vos bons offices ! [plaisirs
Depuis quatre ou cinq jours je vois tous les
Suivre les mouvements de mes jeunes desirs.
Je ne vois dans la cour aucune courtisane,
Soit l'agreable Armille ou la belle Diane,
Qui, pour gouster l'appas de mon doux entretien,
A celui des plus grands ne prefère le mien.
J'ay par tout où je vais de nouvelles maistresses;
L'une aime mes discours et l'autre mes caresses,
Et pas une pourtant ne se sçauroit vanter
D'avoir pu quatre jours mon esprit arrester.
Les beautez de la cour me paroissent fardées:
Bien plus facilement je reçois les idées
D'un visage bourgeois et d'un œil innocent
Que d'un qui dans la cour passe pour ravissant.
Le rouge me deplaist aussi bien que le plastre;
Poliandre jamais n'en peut estre idolatre,
Et, quelques grands effets que l'amour fasse voir,
Pour vaincre mon esprit il n'a pas le pouvoir.
Aussi-tost qu'amoureux, je veux la jouyssance;
Dès que le mal me tient, je cherche l'allegeance,
Et j'ay tant de bon-heur en mon affection
Que je fais à l'instant mourir ma passion.

Voyez si mon plaisir ne doit pas estre extrême!
Roselis que voicy n'en reçoit pas de mesme.

ROSELIS.

Monsieur, fort à propos je vous rencontre icy
Pour tirer mon esprit d'un penible soucy.
Bellange ce matin m'a depesché son page
Pour m'apprendre un duel où son honneur l'engage
A marcher pour second, sans autre passion :
Il faut rompre ce coup par quelque invention.

POLIANDRE.

On m'en a dit un mot aujourd'huy chez la reine;
Mais, croyant qu'il fust faux, je negligeois ma peine.
Toutesfois, puis qu'enfin le bruit se trouve vray,
Il y faut donner ordre, et sans plus de delay.
Quel sera leur combat?

ROSELIS.

D'une seule arme egale.

POLIANDRE.

En quel endroit sera-ce?

ROSELIS.

A la place Royale.

POLIANDRE.

Qui sont les combatans?

ROSELIS.

Floramante, Amindor
Et le jeune Adaman.

POLIANDRE.

Mais à quelle heure encor?

ROSELIS.

Dans une heure au plus tard, sans aucune remise.

POLIANDRE.

Allons, et soyez seur que je romps l'entreprise.

SCÈNE IV.

M. JEREMIE.

Deplorable soldat, amant infortuné,
Maudit dix mille fois le jour que tu fus né!
Ta langue t'a trahy, ha pauvre Jeremie!
Voilà donc à present ta maistresse ennemie.
Celle de qui depend ta joye et ton bonheur
Delaisse ton amour et s'arme de fureur.
La ligue est un sujet qu'à ta flame on oppose.
Karolu! Karolu! vous en estes la cause;
Mais soyez asseuré que, dès après-demain,
Nous nous verrons tous deux les armes à la main.
Je sçay que vivement vous poursuivez Fleurie
Afin qu'avecque vous elle se remarie,
Mesme que vous avez disposé son esprit
A me faire donner mon congé par ecrit.
Mais s'il se passe rien à mon desavantage,
Vous verrez ce que peut un homme de courage.
On ne me berne pas d'une telle façon,
Et Karolu n'est pas assez mauvais garçon.
J'entends battre un tambour: c'est un regiment suisse
Qui peut-estre aujourd'huy va faire l'exercice.
Pour apprendre que c'est, il faut que j'aille voir.

SCÈNE V.

Belange, Jeremie, Poliandre, Roselis.

BELANGE, *teste nue et sans pourpoint.*

Ha ciel ! je suis perdu ; le roy nous veut avoir !
Il y vient en personne, ou envoye sa garde.
Belange, où fuiras-tu ? Tout chacun te regarde,
Nud teste, et sans manteau ; tous tes gens t'ont quitté
Sans avoir l'un sur l'autre aucun prix emporté.
Se sauve qui pourra, je l'estimeray sage.

M. JEREMIE.

Je n'ay rien veu du tout.

BELANGE.

Je suis pris au passage ;
Ce vieil soldat attend pour me prendre au collet.

M. JEREMIE.

Ha ! monsieur, qu'est cecy ?

BELANGE.

Je suis nud, sans valet,
Mesme au danger de voir ma fortune achevée,
Si par ton prompt secours elle ne m'est sauvée.

M. JEREMIE.

Que faut-il que je fasse ? Aller droict au tombeau ?

BELANGE.

Preste-moy ta casaque avecque ton chapeau,
Afin que, deguisé, j'esquive la menotte.

M. JEREMIE.

Oüy dà, très volontiers, car j'ay ma bourguignotte
Et mon bonnet de nuict attachez à mon dos,
Qui pour un tel sujet viennent fort à propos.

ROSELIS.

O mon Dieu! le bon tour!

POLIANDRE, *paroissant au coin du theâtre avec Roselis.*

Belange se deguise.

ROSELIS.

Ne nous decouvrons pas.

BELANGE.

Sur tout gardons la prise.

M. JEREMIE.

Ne marchez pas si fort.

BELANGE.

Sauvons-nous vistement.

M. JEREMIE.

Je le connois de veuë, et non pas autrement.
Que sçay-je maintenant si ce n'est point un drolle
Qui pour mieux m'attraper me vient jouer ce rolle?
Monsieur, allons moins viste!

BELANGE.

Ha! messieurs, suivez-moy:
Vous sçaurez à loisir d'où provient mon effroy.

ROSELIS.

Toubeau, frère, toubeau, pour un moment arreste.

BELANGE.

Voulez-vous, m'arrestant, que je perde la teste?

ROSELIS.

Non! mais t'oster la peur dont je te vois transi.

M. JEREMIE.

Je ne sçay pas à quoy doit aboutir cecy,
Mais voilà des façons qui ne me plaisent guère;
Je crains que ma casaque aille voir la fripière.

POLIANDRE.

Belange, hé quoi! la peur a gagné vostre cœur:
Ce n'est pas le moyen de demeurer vainqueur.
Or sus, rasseurez-vous, et croyez qu'une feinte
Aux quatre combatans a causé cette crainte.
Le tambour n'a batu que pour l'amour de vous,
Et comme avec dessein de se saisir de tous.

ROSELIS.

Puis que la feinte a eu l'effet que l'on desire,
Allons vous r'habiller pour à loisir en rire.

M. JEREMIE.

Je veux aller après.

BELANGE.

Camarade, suy-nous.

M. JEREMIE.

Je n'ay pas garde aussi de m'eloigner de vous.

ACTE III.

SCÈNE I.

M. Karolu, Fleurie, le Batelier, Clariste, Floriane; M. Marron, muet.

M. KAROLU.



llons, chère moitié, faire une promenade.

FLEURIE.

Filles, n'oubliez pas nostre capilotade.

LE BATELIER.

A Chaillot! à Chaillot! Allons, un sol chacun!

FLEURIE.

Nous ne desirons pas estre avec le commun.

M. KAROLU.

Nous voulons un batteau pour nostre compagnie.

LE BATELIER *paroist avec son batteau couvert.*

Monsieur, en voilà un.

FLEURIE.

Sus! sans ceremonie,
Entrons, monsieur Marron; rangeons-nous à ce coin.

LE BATELIER.

Avec les gens d'honneur je ne marchande point:
Pour payer ma voiture en monnoyes gentilles
Je me contenterois d'une de ces trois filles;
Elles ont le tein vif et l'œil bien eraté.

SILINDE.

Vrayment ce batelier n'est pas trop degousté.

CLARISTE.

Tu n'as rien qu'à choisir et prendre la plus belle.

LE BATELIER.

Ne vous mocquez-vous point?

FLORIANE.

J'en dis autant comme elle.

LE BATELIER.

Ma mère, l'autre jour, filant à son rouet,
Me disoit qu'une fille avoit un beau jouet,
Et depuis ce temps-là j'ay une frenaisie
Qui ne sçauroit sortir hors de ma fantaisie;
Je ne dors nuict ny jour, je me sens tout emeu
Sans que j'aye la fièvre.

FLEURIE.

O le plaisant camu!

M. KAROLU.

Il faut l'entretenir, il nous fera bien rire.
Quand on est amoureux c'est un cruel martyre;
L'esprit inquieté ne prend point de repos,
Et peu l'occasion se rencontre à propos
Pour vous faire jouir de l'objet qu'on desire.

LE BATELIER.

Je n'entends point du tout ce que vous voulez dire.

M. KAROLU.

N'as-tu jamais aymé?

LE BATELIER.

Ouy, j'ayme bien l'argent.

M. KAROLU.

O Dieux ! que ton esprit est peu intelligent !
Quand je parle d'aimer, c'est une creature.

LE BATELIER.

J'avois un petit chien de fort bonne nature,
Qui dansoit, qui sautoit: je l'aimois comme moy,
Et quand il fut noyé, je pleurois, par ma foy.

FLEURIE.

Tu ne reponds pas bien à ce qu'on te demande.

LE BATELIER.

Parlez plus clairement, afin que je l'entende.

M. KAROLU.

La fille a des appas si doux et si charmans,
Que qui ne l'aime point vid sans contentemens.

LE BATELIER.

La fille à vostre conte est donc une sorcière ?
Je me souviens d'un jour que nostre chambrière,
Seule, dans le logis, me prenant au menton,
M'eut, je pense, etranglé, sans un coup de baston
Que je luy dechargeay bien serré sur la teste,
Qui fit qu'en s'en allant elle m'appella beste,
Lourdaut, niais et sot, que j'estois sans amour,
Et que je meritois de ne plus voir le jour.

FLEURIE.

Vrayment, c'estoit aussi de trop rudes caresses.

SILINDE.

De pareils serviteurs n'auroient point de maistresses.

CLARISTE.

Pour moy je sçay fort bien que je n'en voudrois pas.

FLORIANE.

Ny Floriane aussi, fust-il prince icy bas.

FLEURIE.

En devisant, voyez en quel endroit nous sommes.

M. KAROLU.

Amy, mets-nous à bord, nous passons les Bons-Hom-

FLEURIE. [mes.

Allons tous dans le bois faire nostre festin.

CLARISTE.

Viens, batelier.

LE BATELIER.

J'y vais.

SILINDE.

Il est encor matin.

SCÈNE II.

Roselis, Poliandre, Belange.

ROSELIS.

Allons après disner à l'hostel de Bourgogne.

POLIANDRE.

Allons plustot au Cours, à Vincenne, ou

BELANGE. [Boulogne.

Je croy qu'il vaudroit mieux jouer un coup de dez,
Ou bien voir la Critique où nous sommes mandez.

POLIANDRE.

Pour estre renfermez la saison est trop belle.
On void tousjours au Cours quelque dame nouvelle ;
Joint que la promenade en ce temps doux et beau
Nous fait sembler Paris estre un triste tombeau.

BELANGE.

Bien donc, le rendez-vous ?

ROSELIS.

Devant les Thuilleries.

POLIANDRE.

Dans une heure, à cheval, j'y suis, sans railleries.

SCÈNE III.

Karolu, Fleurie, Silinde, Clariste, Floriane, le Batelier, Poliandre, Roselis, Belange.

M. KAROLU.


'amour, as-tu rien veu de plus delicieux
Que la douceur de l'air et l'odeur de ces lieux?
En verité, ce bois est un sejour aimable.

SILINDE.

Un de ses tapis vers nous servira de table.

FLEURIE.

Choisissons un bocage où le soleil haussant
Ne puisse nous y voir non plus que le passant.

SILINDE.

Après avoir par tout fait exacte reveue,
En voilà le plus beau qui paroisse à ma veue.

M. KAROLU.

Arrestons-nous y donc, et sans confusion
Que l'on apporte icy nostre provision.

CLARISTE.

La faim commençoit fort à me faire la guerre.

FLORIANE.

Voilà nostre gondolle à la place d'un verre.

FLEURIE.

Là, monsieur Karolu, entamez ce pasté :
Il charme l'odorat par sa suavité.

M. KAROLU.

Il est encor meilleur quand la langue le gouste ;
L'Amoureux n'a jamais fait de si bonne crouste.

FLEURIE.

Il est fort excellent. Là, mes filles, tastez :
Jouissez en ce lieu de toutes privautez.

SILINDE.

O ma sœur, qu'il est bon !

CLARISTE.

Vrayment j'en suis ravie.

FLORIANE.

Je n'en ay point mangé de meilleur en ma vie.

FLEURIE.

Donnez au batelier.

M. Karolu.

Amy, voilà pour toy.
Prenez, monsieur Marron, et puis voicy pour moy.
Comme on dit qu'il fait bon de pescher en eau trouble,
J'ay trouvé dans le fonds un morceau de gras double,
Qui vaut en verité autant qu'un perdereau.

Fleurie.

Nous avons apporté du vin avec de l'eau.

M. Karolu.

Or sus, beuvons un coup, et si l'on me veut croire,
Nous chanterons après un petit air à boire.

Fleurie.

La musique est complette en monsieur Karolu.

Clariste.

Chantons les Tricotets, ou bien le Lanturlu.

M. Karolu.

Toujours un air nouveau charme mieux les oreilles.

Le Batelier.

Escoutez donc le mien, je chante des merveilles.

Air du Batelier.

C'est une folle vanité
Que d'estimer l'antiquité,
Car les murs de Babylone
Ne sont plus veus de personne ;
Le grand collosse de Rhodes
Est cheu dans les Antipodes.
Ce beau temple de Diane
N'est plus rien qu'une cabane.
Du Phare la renommée
A mis sa gloire en fumée,
Et ces grandes Pyramides

Ne sont que des places vuides.
Le simulacre Olympique
N'est qu'une triste relique,
Et ce riche mausolée
N'est plus qu'une vieille allée.
Mais le vin et les bouteilles
Ce sont bien d'autres merveilles.
Hé bien ! qu'en dites-vous ? J'aurois fort bonne voix
Si je ne mangeois point ny chasteignes ny noix.

M. KAROLU.

Ton air n'est pas mauvais ; mais escoute le nostre,
Et puis tu jugeras qu'il en vaut bien un autre.

Air.

Rire et chanter tousjours,
C'est une chose aimable ;
Mais trève de discours
Lors que l'on est à table :
Car ces plaisirs de vent
Ne me font point d'envie.
Boire et manger souvent
C'est bien passer sa vie.
La musique est un bien
Qui vainement me touche,
Sinon quand je n'ay rien
Pour mettre dans ma bouche.
Le son d'un instrument,
Le récit d'une histoire,
Me plaisent rarement,
Si ce n'est après boire.
Tous les jeux où l'on voy
Que l'esprit se réveille
Ne gagnent rien sur moy
Quand je tiens la bouteille.

Mon divertissement
Depend de cette belle ;
Je suis sans mouvement
Estant éloigné d'elle.

(*Poliandre et les autres paroissent au coin du bois.*)

POLIANDRE.

Page, tiens nos chevaux à la porte du bois.

BELANGE.

J'entends proche de nous un doux concert de voix.

ROSELIS.

O Dieux, je suis ravy ! l'excellente musique !

(*Répétition des couplets.*)

POLIANDRE.

On la peut à bon droict appeler angelique ;
Mon oreille jamais n'a rien ouy de plus doux.

BELANGE.

Pour les envisager doucement coulons-nous.

FLEURIE.

C'est assez de musique, il faut que chacun dance.

ROSELIS.

Allons les accoster avant que l'on commence.

POLIANDRE.

L'éclat de ces beautez charme mes sentimens.

BELANGE.

Mon ame à leur aspect n'a plus de mouvemens.
Je croy que sous l'habit de ces trois bavolettes,
Nous voyons de la cour les dames plus parfaites.

ROSELIS.

Par ce deguisement quelque dessein caché
Nous sera decouvert.

POLIANDRE.

Je suis bien empesché
A former un sujet pour faire ma harangue :
Mercure, assiste-moy de ta divine langue.

FLEURIE.

Batelier, vistement, allez, retirez-vous :
Il n'est pas de besoin qu'on vous voye avec nous.

LE BATELIER.

N'arrestez pas long-temps, de peur qu'il ne m'ennuye.

SILINDE.

Voicy des cavaliers.

LE BATELIER, *sortant.*

Nous aurons de la pluye.

POLIANDRE.

Messieurs, excusez-nous si l'importunité,
Nous faisant oublier nostre civilité,
Force nos actions à paroistre insolentes,
Venans troubler l'accord de vos voix excellentes;
Mais les rares beautez que nous voyons icy,
La bonne compagnie et la musique aussi
Nous attirent à vous sans autres artifices,
Sinon pour vous offrir nos très humbles services.

M. KAROLU.

Nous vous avons, Messieurs, trop d'obligation;
Mais vous venez trop tard pour la collation.
Il falloit vous haster un petit davantage,
Pour gouster du pasté, du fruit et du breuvage
Que l'on avoit exprès apportez en ces lieux.

FLEURIE.

Filles, discretement gardez le serieux :
Voilà trois cavaliers de très belle apparence.

ROSELIS.

Mais nous ne venons pas pour troubler vostre dance.
Continuez, ou bien nous rebroussons chemin.

M. KAROLU.

Vous dancerez aussi.

FLEURIE.

Messieurs, prenez la main,
Et pour vous mettre en train je diray la première.

POLIANDRE.

Et moy, je vous promets de dire la dernière.

Chanson de Fleurie.

J'ay bien le meilleur homme
Qui soit dedans Paris.
En tous lieux il me nomme
Sa gentille Cloris.
Nous pissons dans mesme pot,
Nous nous baisons à gogo,
Nous chantons tan-tire-li-ra-lire
Sans jamais nous dire mot.

Tousjours l'un contre l'autre
L'on void nos deux mentons,
Et souvent il se veautre
Dessus mes blancs tetons.
Nous pissons, etc.

Il decrote mes chausses,
Ma cotte et mon plisson,

Et fait de bonne sausses
Tant à chair qu'à poisson.
Nous pissons, etc.
Tout le menage il range
Le soir et le matin,
Et si ne boid ne mange
Que quand je n'ay plus faim.
Nous pissons, etc.

BELANGE.

L'excellente chanson ! que l'air est ravissant!

M. KAROLU.

Voilà comme l'on prend un plaisir innocent.

FLEURIE.

Ne vous en moquez pas. Clariste, dis la tienne :
Elle vaut pour le moins autant comme la mienne.

CLARISTE.

Un rhume quelque peu m'empesche de chanter,
Et si je vous la dis, c'est pour vous contenter.

Chanson de Clariste.

Que sert de me prier de vous aimer, Silvie ?
Mon ame, en vérité, n'en eust jamais d'envie.
Je sçay bien que vos yeux ont de charmans appas,
Mais sur tout vous aimez, et moy je n'aime pas.
A quoy servent ces pleurs alors que l'on me baise ?
C'est jetter beaucoup d'eau dessus un peu de braise.
Je sçay bien que vos yeux, etc.
A quoy bon ces soupirs qui sortent de vostre ame ?
C'est du vent qui d'amour veut eteindre ma flame.
Je sçay bien que vos yeux, etc.

ROSELIS.

Dieux ! la bonne chanson !

POLIANDRE.

Je confesse à cette heure
Que je n'en ay jamais entendu de meilleure.

BELANGE.

Ces dames que voicy n'en diront-elles pas?

FLEURIE.

Le temps nous presse trop : il faut doubler le pas.
Dites viste la vostre, et puis dans le carrosse
Nous allons remonter pour estre à une nopce
Où nous sommes ce soir obligez d'assister.

POLIANDRE.

Et bien! pour obeir je vais doncques chanter :

Chanson de Poliandre.

Les loix que l'amour nous donne
Ont de si charmans appas
Que qui ne les gouste pas
Ne doit jamais voir personne.
Pour obeir à l'amour
Que chacun baise à son tour.

Cette ordonnance est si belle
Que l'amant n'est pas courtois
Qui ne la suit qu'une fois
Estant auprès sa fidelle.
Pour obeir, etc.

C'est contre luy faire un crime,
Puis que ce dieu des amans
Veut qu'on baise à tous momens
Pour son nom mettre en estime.
Pour obeir, etc.

FLEURIE.

O ma fille! après luy il a tiré l'eschelle!

La tienne maintenant ne me semble plus belle.
S'il est aussi courtois qu'il est prompt à baiser,
Autant de sa chanson il ne peut refuser.

POLIANDRE.

Cette obligation me semble trop petite
Pour servir des sujets de si rare merite.

M. KAROLU.

C'est assez pour ce coup.

POLIANDRE.

Dites-nous, s'il vous plaist,
Le nom de vostre hostel.

M. KAROLU.

Au milieu du Marest.
Demandez Karolu (c'est ainsi qu'on me nomme) :
On vous l'enseignera.

ROSELIS.

Vous estes un brave homme.
Nous ne manquerons pas de nous donner l'honneur
D'aller vous visiter.

M. KAROLU.

Ce nous sera faveur.

ROSELIS.

Cependant permettez que nostre main vous meine
Jusqu'à vostre carrosse.

FLEURIE.

Ha! seroit trop de peine.
Bien qu'un mechant habit nous couvre par effet,
Nous n'abuserons pas de l'honneur qu'on nous fait.
Demeurez donc, Monsieur, avecques vostre suitte.

POLIANDRE.

Je baiseray ses mains avant que je les quitte.

SILINDE.

Monsieur, laissez cela : vous vous incommodez.

POLIANDRE.

Je le veux, puis qu'ainsi vous me le commandez.

ROSELIS.

Madame, obligez-moy, cependant nostre absence,
D'avoir de Roselis quelquesfois souvenance.

CLARISTE.

Si je vous puis servir par ce doux souvenir,
Croyez qu'il me viendra souvent entretenir.

BELANGE.

Madame, absent de vous Belange ne peut vivre :
S'il vous quitte de l'œil, son esprit vous veut suivre.
Bref, son bien ne depend que de vostre amitié.

FLORIANE.

Peut-estre quelque jour en auray-je pitié.

FLEURIE.

Bon soir, Messieurs, bon soir.

FLORIANE.

J'ay des cartes, ma mère.

FLEURIE.

Tant mieux : dans le batteau c'est pour jouer un hère.
Toutesfois il fait beau.

M. KAROLU.

Il ne faut craindre rien.

FLEURIE.

D'icy jusqu'à Paris je marcheray fort bien.
Allons-y doucement : c'est autant d'exercice.

M. KAROLU.

Ma lassitude aussi vous fera prejudice.
J'ay bien peur que ce soir je ne couche avec vous.

FLEURIE.

Allons, allons, causeur, ne faites pas le fou.

M. KAROLU.

Et nostre batelier on payra de la sorte ?

FLEURIE.

Ce bon monsieur Marron loge contre sa porte ;
Il nous obligera de luy porter l'argent.

M. KAROLU.

Allons, je ne crains pas qu'il m'envoye un sergent.
Mais le pauvre garçon aura beau nous attendre :
Il croira qu'on aura son gousté voulu vendre.

SCÈNE IV.

LE BATELIER.

Encore que le jour commence à decliner,
Je ne vois point mes gens devers moy cheminer.
Ils n'apprehendent point de mauvaise fortune ;
S'ils s'en estoient allez, que j'en aurois bien d'une !
Je serois bien payé de ma peine aujourd'huy ;
Jamais je ne mettrois ma fiance en autruy.

Tousjours argent contant avant que je demare.
Le monde maintenant me semble bien avare :
Pour avoir beu deux coups, mangeant des reliquas,
Un louis de trente sols payera mon repas.
C'est vendre un peu trop cher une telle denrée.
La campagne n'est plus du soleil eclairée :
Il s'en va toute nuict. Ha ! je suis attrapé !
Ils ont heureusement de mes mains échappé. [mes !
Que l'on void de mechans dans le temps où nous som-
Il faut que mon batteau je remène aux Bons-Hommes.
Peut-estre, en m'en allant, trouveray-je quelqu'un.
A Paris ! à Paris ! allons, un sol chacun.

SCÈNE V.

Belange, Poliandre, Roselis.

BELANGE.


Ne me le celez plus.

POLIANDRE.

Je confesse, Belange,
Que je sens dans mon ame un mouvement etrange.
L'amour jusqu'aujourd'huy, cedant à mes desirs,
N'a pas eu le pouvoir de troubler mes plaisirs ;
Mais, depuis que Silinde a fait voir son visage,
Aussi beau qu'un soleil au sortir d'un nuage,
La glace que mon cœur conservoit là dedans
A perdu sa froideur par divers accidens.
Mes deux yeux ont porté la chaleur dans mon ame ;

Ses belles actions ont allumé la flame;
Mon esprit s'est flatté d'un vain contentement,
Et l'espoir a charmé mon divertissement.
Mais, puis que je vous dis mon secret veritable,
De me dire le vostre il est bien raisonnable.
Confessez librement que Floriane aussi
A mis dans vostre esprit un semblable soucy,
Et Roselis après avouera que Clariste
Luy a fait oublier sa bergère Floriste.

BELANGE.

De quoy me serviroit de vous dissimuler?
Mes yeux trop clairement vous l'ont dit sans parler.
Je diray franchement que jamais nulle dame
N'a tant qu'elle gaigné de pouvoir sur mon ame,
Et, puis que je la vois sortable à mon humeur,
Je desire l'avoir par les degrez d'honneur.

ROSELIS.

Une simple bergère est plus qu'une princesse,
Alors que la vertu s'est jointe à sa bassesse.
Aussi ma qualité, qui flate mes esprits
Par l'espoir d'epouser une dame de prix,
Portoit mon jugement à quelque repugnance
Contre le plus bel œil qui soit dedans la France.
Clariste, c'est le tien, dont l'extrême beauté
Triomphe maintenant dessus la vanité ;
Toutes tes actions luy sont de durs martyres :
Elle void tes vertus au dessus des empires;
Elle void dans tes feux les siens ensevelis;
Bref, elle ne tient plus le cœur de Roselis.

POLIANDRE.

Estrange effet d'amour! admirable rencontre!

BELANGE.

Pourveu qu'à nos desseins favorable il se monstre,
Et que nos chers objects bruslent de mesmes feux,
Il aura fait ce jour six parfaits amoureux.

POLIANDRE.

Avisons entre nous au moyen salutaire
Qu'il faut pour sagement conduire cette affaire.

ROSELIS.

Pour l'acheminement de cet heureux project,
La chanson à danser servira de sujet.
L'entrée en leur logis nous est desjà permise
En leur allant porter vostre chanson promise,
Et Belange avec moy vous accompagnera.
Ainsi chacun de nous sa maistresse verra.

POLIANDRE.

Il faut s'aprivoiser et frequenter chez elles.
Je croy que c'est leur bien qui les fait damoiselles.
Mais n'importe, chacune a des perfections
Qui relèvent l'estat de leurs extractions.
Portons là nos desseins et faisons voir au monde
Que c'est sur la vertu que nostre esprit se fonde.

BELANGE.

Il faut nostre visite executer demain,
Si le roy ne va point coucher à Saint-Germain.

POLIANDRE.

Sans doute, il n'y va pas, car l'on tient chez la reine
Le voyage remis jusqu'à l'autre semaine.

ROSELIS.

Le plus tost vaut bien mieux, de crainte d'un rival.

POLIANDRE.

Allons-nous en tous trois remonter à cheval;
En nous en retournant, nous penserons au reste.

BELANGE.

Pour moy, je ne croy pas qu'aucun me la conteste.

SCÈNE VI.

Maistre Jeremie, Karolu, Fleurie, les assistants au charivaris.

M. JEREMIE *et ses camarades.*

Pareil à ces hibous qui ne vont que de nuit,
Je n'oserois paroistre où le soleil me luit.
Après le mauvais tour que m'a joué Fleurie
Il faut que ma raison, cedant à ma furie,
Pour vanger cet affront fasse un charivaris
Dont jamais on ait fait le semblable à Paris.
Je n'ose me monstrer où la gloire m'appelle
Qu'à l'instant mes amis ne m'entretiennent d'elle.
L'un dit que Karolu seul a causé ce mal,
Qu'il a surpris l'esprit de ce sot animal,
Que je meritois bien d'avoir la preference;
L'autre s'offre second si j'en veux la vengeance;
Enfin, chacun pour moy veut porter le cartel,
Et jusque dans le sein donner le coup mortel.
J'ay dans mon regiment quatre cens camarades
Qui s'en iroient chez luy faire mil algarades
Dessous l'authorité de mon consentement;

Mais j'ay trop de courage et tròp de jugement :
Je ne veux point mesler personne en ma querelle ;
J'ay la force à la main et la raison pour elle,
Joint qu'on m'accuseroit d'un crime d'assassin.
Poursuivons seulement nostre premier dessein.
Or sus donc, mes enfans, hardiment que l'on sonne ;
Faisons un si grand bruit que Paris s'en estonne ;
Faisons que la rumeur de tous ces instrumens
Aille avecque frayeur reveiller ses amans ;
Mais à mon premier cri qu'aussi-tost chacun cesse.
Çà, voilà la maison ; frappons, le temps nous presse.

(Ils font le charivaris, puis Jeremie dit :)

Or, ecoutez, petits et grands :
C'est qu'aujourd'huy dame Fleurie
A Karolu se remarie,
Aagé de soixante et quinze ans.
S'il ne luy peut faire d'enfans,
Je suis bien d'avis qu'il m'en prie.

(Ils recommencent le charivaris, et M. Karolu paroist à la fenestre, disant :)

Qui sont ces insolens parlans ainsi là-bas?
Sus, sus, ma halebarde avec mon coustelas,
Mon pistolet, mon casque ! Allez ouvrir la porte.
Des pierres vistement ! despeschons, que je sorte.

FLEURIE.

Ha ! monsieur Karolu, vous ne sortirez pas.

M. KAROLU.

Aux voleurs ! aux voleurs !

M. JEREMIE.

Retournons sur nos pas,
De peur que la commune, à present eveillée,
Ne nous vienne engager dedans une meslée.

M. KAROLU.

Je vous tueray, pendards!

FLEURIE.

Je les assommeray!

M. KAROLU.

Je n'entends plus de bruit, chacun s'est retiré.
Que nous avons icy un pauvre voisinage!
Aucun n'a pas monstré seulement son visage.

FLEURIE.

C'est parce qu'à la nopce ils n'ont esté mandez.

M. KAROLU.

Allons nous recoucher.

FLEURIE.

Je vous prie, attendez.

M. KAROLU.

Depeschons vistement.

FLEURIE.

Je crains que ces belistres
Ne reviennent bien tost casser toutes nos vitres.

M. KAROLU.

Maudits soient les maraux! Sans ce bruit survenu,
J'aurois desjà basty un petit Karolu.
Mais je m'en vengeray, la chose est très certaine,
Et maistre Jeremie en portera la peine.

ACTE IIII.

SCÈNE I.

CLARISTE.

Dure necessité contraire à mon bon-heur,
Que vous tyrannisez le respect et l'honneur!
Le mortel captivé sous vostre triste empire
N'ose ouvrir à son cœur ce que l'esprit desire.
Le respect est à bas, et la grandeur le fuit.
L'homme necessiteux voit la peur qui le suit;
Mil apprehensions cherchent le miserable,
Alors qu'il veut cacher son estat deplorable;
La tristesse est sa mère, et son père un regret
De n'oser decouvrir à chacun son secret.
Ce n'est pas sans raison que je tiens ce langage:
On me fait prendre icy ce gentil equipage,
Et cependant mes sœurs, aussi bien comme moy,
Pour aspirer si haut n'ont pas assez de quoy.
Nous ne sommes pourtant qu'enfans d'obeissance;
Nostre felicité depend de l'esperance.
Si le Ciel, qui peut tout, a pour nous de l'amour,
L'espoir que nous avons peut arriver un jour.
C'est donc à luy qu'il faut faire nostre prière,
Suivant le sentiment de nostre bonne mère,
Afin que les effets, favorisant nos vœux,
Donnent à nos desseins des succez bien heureux.
Helas! si Roselis sçavoit combien je l'aime,

Combien pour le servir mon desir est extreme,
Sans doute sa raison me voudroit preferer
A toutes les beautez qu'il pourroit adorer;
Mais qui l'asseurera de mon obeissance,
Si ce n'est mon service avec ma bien-veillance?
Aucun autre, en effet, ne luy peut temoigner.
S'il vient nous visiter, sera beaucoup gaigner;
Mais j'apprehende fort que la chanson promise
Nous fasse long-temps voir leur visite remise.
Pourtant, si ces Messieurs l'executent ce jour,
C'est un signe certain qu'ils sont touchez d'amour.
Laissons-en la conduite à la bonne fortune.
O mon Dieu! qu'à present Silinde m'importune.

SILINDE.

Ma sœur, tu ne sçay pas un secret important?
Floriane aujourd'huy n'a point l'esprit contant.
Belange asseurement luy donne dans la veue;
Contre son naturel, je la vois toute emeue,
Triste, pensive; enfin c'est un grand changement.

CLARISTE.

Il faut donc confesser qu'elle est sans jugement,
Veu l'inegalité de l'un avecque l'autre.

SILINDE.

Pourquoy? mon sentiment est donc contraire au vos-
Floriane est gentille, et Belange a du bien. [tre?

CLARISTE.

La beauté maintenant est un foible moyen:
Il faut que la richesse accompagne les belles,
Ou bien, en ce temps-cy, point de partis pour elles.
Le plus triste visage, en parlant contre moy,
Est autant estimé pourveu qu'il ait dequoy.

SILINDE.

La vertu toutefois merite quelque chose.

CLARISTE.

C'est un grand argument que ton esprit propose,
Dont l'explication, trop longue, à mon avis,
Me fera couper court pour changer de devis.

SILINDE.

Dis ce qu'il te plaira, mais neantmoins confesse
Qu'après une beauté l'on void tousjours la presse ;
Elle a cent serviteurs contre une laide deux.

CLARISTE.

Tu t'engages, ma sœur, dans un piége hazardeux :
Tu soustiens les beautez à cause de la tienne.

SILINDE.

Helas ! en verité, je ne pense à la mienne :
C'est un trop bas sujet pour nous entretenir.

CLARISTE.

A quelqu'autre dessein tu veux doncques venir ?
Ton parler d'action et ton cœur qui souspire
Cache quelque secret que tu ne veux pas dire.

SILINDE.

Point du tout, sans mentir.

CLARISTE.

Dis ce que tu voudras,
Mais un soupçon conceu tu ne m'osteras pas.

SILINDE.

Quel?

CLARISTE.

C'est que Poliandre a glissé dans ton ame
Quelque douce chaleur de l'amoureuse flame.

SILINDE.

Je ne le pense pas.

CLARISTE.

Tu rougis neantmoins.
Va, va, je n'en veux point de plus fermes temoins.
Il n'en faut pas tant dire en ce temps où nous sommes,
Mais pleust à Dieu, mes sœurs, que ces trois gentilshom-
Eussent pour nous aimer un desir genereux ! [mes

SILINDE.

Roselis, en ce cas, seroit ton amoureux.

CLARISTE.

Je m'en contenterois.

SILINDE.

Que tu fais bien la fine !
Quand tu veux deguiser, que tu fais bonne mine !
Que tu m'as battu froid dans le commencement !

CLARISTE.

La crainte à ta raison servoit de truchement.
Dès que pour me parler tu as ouvert la bouche,
J'ay porté mon esprit sur le mal qui te touche.

SILINDE.

Je confesse vraymeut que c'est bien deviner ;
Mais aussi j'ay sujet de beaucoup m'étonner,
Maintenant que je vois Roselis dans ton ame,
Toy qui faisois tant ostdes leçons à ma flame ;
Je venois bien icy me confesser au loup.

CLARISTE.

Nos trois cœurs ont esté frappez d'un mesme coup,
Et, pourveu que celuy des amans ne soit moindre ,

Ma sœur, asseurement nous ne devons nous plaindre.
Mais où va Floriane?

SILINDE.

Elle vient à grand pas.

FLORIANE.

Mes sœurs....

SILINDE.

Que voulez-vous?

FLORIANE.

Ces messieurs sont là-bas;
Ils demandent Monsieur, Madame, où bien leurs filles.

SILINDE.

Allons au devant d'eux, paroissons bien gentilles.
Rangez bien tout icy. Courons tost.

CLARISTE.

Ho! ma sœur,
Que le Ciel aujourd'huy nous promet de bon-heur!

SCÈNE II.

Poliandre, Silinde, Roselis, Clariste, Belange, Floriane.

POLIANDRE.


fin de n'estre pas accusé de paresse,
Je viens, chastes beautez, acquitter ma promesse:
Cette chanson promise hier dedans le bois

Pour vous la presenter nous fait venir tous trois.

SILINDE.

Messieurs, vos actions sont les vrais temoignages
Des vertueux desseins qui portent vos courages :
Par les humbles effets que vous nous faites voir,
Nous manquons de vertu autant que de pouvoir
Pour reconnoistre un jour une faveur si grande.

POLIANDRE.

L'honneur à nos esprits cette gloire demande;
Les loix de la noblesse et de l'humilité
Pour servir vos beautez n'ont rien de limité.
Aussi, quand le devoir est estimé service,
On ne sçauroit jamais rendre un meilleur office.

CLARISTE.

Si par un tel estime, encor qu'injustement,
Nous pouvons vous donner quelque contentement,
Messieurs, asseurez-vous qu'il tient place en nostre ame
Du plus grand qui jamais fust receu d'une dame.

ROSELIS.

Ha ! que parfaitement vous sçavez obliger!
Je vois bien que par là vous voulez vous vanger;
Mais, quoy que vous fassiez, je veux, par jalousie,
Voir ceder vos desirs à nostre courtoisie.

FLORIANE.

La bonne volonté ne manquera jamais,
Et si vous n'en voyez quelqu'effet desormais,
Accusez le destin, dont la noire malice
Nous ravit le bon heur de vous rendre service.

BELANGE.

A faire l'impossible on n'est point obligé :

La volonté suffit, si l'effet negligé
N'impute à la raison le sujet de la faute.

SILINDE.

Vostre conception me semble un peu trop haute.
Demeurez sur ce point, pour prendre seulement
Sur ces chaires icy le repos d'un moment.

POLIANDRE.

Nous pouvons librement discourir un quart d'heure.

SILINDE.

Vous trouveriez ailleurs occasion meilleure.

CLARISTE.

Prenez nostre entretien par divertissement.

ROSELIS.

On n'en sçauroit trouver un qui soit plus charmant.

POLIANDRE.

Aucun n'a jamais pleu davantage à mon ame.
Il faut fort franchement vous avouer, Madame,
Que vos perfections ont tant gagné sur moy
Que mon cœur desormais ne suit plus d'autre loy.

SILINDE.

Monsieur, vous me flatez d'une esperance vaine,
Vous dont la qualité vaut le prix d'une reine.

ROSELIS.

Que je serois heureux si de mes actions
Quelqu'une pouvoit plaire à vos perfections !

CLARISTE.

Puis qu'en toutes façons chacune est salutaire,
Je ne sçaurois penser qu'elles puissent deplaire.

BELANGE.

Madame, croirez-vous que dans vostre entretien
Je trouve en verité mon plus souverain bien ?

FLORIANE.

Jugerez-vous, Monsieur, que mon cœur incredule
M'advertit que le vostre à present dissimule?

POLIANDRE.

La feinte et la grandeur ne font point de sejour
Où loge le sujet d'un veritable amour.

SILINDE.

Quoy que la passion en donne une asseurance,
Il faut tousjours douter de la perseverance.

ROSELIS.

J'espère avec le temps, servant vostre beauté,
Luy monstrer les effets de ma fidelité.

CLARISTE.

Certaine opinion où mon ame est plongée
Me dit qu'asseurement la vostre est engagée.

BELANGE.

Je meure si j'aimay jamais en aucuns lieux,
Sinon depuis hier, que je vis vos beaux yeux.

FLORIANE.

Alors qu'un courtisan desire nous surprendre,
Il est fort mal-aisé de s'en pouvoir deffendre.

POLIANDRE.

Les preuves se verront dans les occasions
Qui pourront confirmer nos persuasions.

SILINDE.

Je trouve fort aisé de dire que l'on aime;
Mais de le croire aussi le peril est extreme.

ROSELIS.

J'ay chery quelque temps un astre de la cour ;
Mais son lasche mepris a banny mon amour.

CLARISTE.

J'apprehende bien plus que ce soit l'inconstance
Qui marque vostre esprit de son indifferance.

BELANGE.

Si mon contentement depend de vous servir,
Mauvaise, voulez-vous ce bon-heur me ravir?

FLORIANE.

L'amant veut qu'on le croye en toutes ses paroles,
Quoy que le plus souvent il dise des frivoles.

POLIANDRE.

Si nous avions icy nn moment de loisir,
Je vous declarerois quel est nostre desir.

SILINDE.

Monsieur, vous le pouvez : l'occasion presente
Rendra par ce moyen nostre ame fort contente.

ROSELIS.

Poliandre tout seul sçait quel est mon dessein,
Comme pareillement j'ay le sien dans mon sein.

CLARISTE.

Pour moy, je jugerois que ce qui vous ameine
Est pour passer le temps peut-estre une semaine.

BELANGE.

Mon espoir, appuyé d'un desir genereux,
Me donne en vostre endroit le titre d'amoureux.

FLORIANE.

Encore qu'il fust vray, je n'oserois vous croire,
Mon merite, Monsieur, n'approchant vostre gloire.

POLIANDRE.

Après que dans la cour j'ai veu chaque beauté,
J'ay trouvé que la vostre a l'honneur emporté.

SILINDE.

Sçachant trop les deffauts qui sont en mon visage,
Mon esprit n'est point vain pour croire ce langage.

ROSELIS.

Croyez qu'il n'est sur terre aucun objet mortel
A qui plustost qu'à vous mon cœur dresse un autel.

CLARISTE.

J'estime grandement un choix si favorable;
Mais un feu violent n'est pas beaucoup durable.

BELANGE.

Plustost que de manquer à cherir vos appas,
Je voudrois que le Ciel me donnast le trespas.

FLORIANE.

Avant que de causer un malheur si funeste,
Je voudrois que le mien fust à tous manifeste.

POLIANDRE.

Madame, nous venons pour apprendre de vous
(En qualité d'amans) si vous voudrez de nous.

SILINDE.

L'offre d'un si grand heur est d'une consequence
Qui merite, Monsieur, que nostre esprit y pense.

ROSELIS.

Pourveu que vous n'ayez point d'autre serviteur,
Roselis quelque jour gagnera vostre cœur.

CLARISTE.

Clariste et ses deux sœurs, que vous voyez presentes,
En matière d'amour sont beaucoup innocentes.

BELANGE.

Je voy bien que le Ciel a soin de nos amours,
Puis que pas un rival n'en interrompt le cours.

FLORIANE.

Nostre peu de beauté nous cause ce dommage,
Mais sur d'autres aussi vous avez l'avantage.

POLIANDRE.

Nous avons de vous trois fait une election,
Suivant le mouvement de nostre affection.
Pensez-y meurement, et croyez que la feinte
N'exerce son pouvoir sur une ame contrainte.

SILINDE.

Pour eviter le bruit de quelques differends,
Nous en prendrons avis de nos proches parens.

ROSELIS.

L'affaire le merite avecque diligence,
De crainte que le roy ne nous meine en Provence.

CLARISTE.

Vous en aurez demain la resolution.

BELANGE.

Nous vivrons cependant dans l'apprehension
Qu'il se trouve à nos vœux quelque demon contraire.

FLORIANE.

Non, non, ne craignez pas, la chose est volontaire:
On nous aime par trop pour forcer nos plaisirs.

SILINDE.

On ne nous marira que selon nos desirs.

CLARISTE.

Pourveu que nostre père à ce dessein consente,
Croyez que nostre mère en sera fort contente.

POLIANDRE.

Nous nous estions promis le bon-heur de les voir;
Mais puis qu'ils n'y sont pas, par un juste devoir,
Nous leur rendrons demain la semblable visite.
Cependant la nuict vient : il faut que chacun quitte
Son charmant entretien. Avant nous separer,
De vos commandemens voulez-vous m'honorer?

SILINDE.

Si je puis commander en qualité d'amante,
Je veux que vostre esprit me croye sa servante.

POLIANDRE.

L'honneur de vous servir m'est un tresor si cher
Que je mourray plustost que de m'en empescher.

ROSELIS.

Madame, obligez-moy de vostre bien-veillance,
Et de mon amitié je vous donne asseurance.

CLARISTE.

Monsieur, soyez certain que, selon mon pouvoir,
En toute occasion je vous le feray voir.

BELANGE.

Adieu donc pour ce jour, reyne de ma pensée!
Jamais vostre beauté n'en peut estre effacée.

FLORIANE.

Monsieur, ce m'est un bien qui part d'un naturel
Plus courtois qu'amoureux ; toutefois il est tel
Que j'en feray tousjours une estime incroyable,
Afin qu'en vous servant je vous sois agreable.

SILINDE.

Hé bien ! mes chères sœurs, quels sont vos sentimens
Sur le doux entretien de nos parfaits amans ?
Pour moy, je vous diray le mien sans flatterie :
C'est qu'ils parlent tous trois sans nulle raillerie.

CLARISTE.

Il est facile à voir : leur emulation
Temoigne clairement quelle est leur passion.
Je n'ay rien entendu que des paroles bonnes,
Et veu des actions dignes de leurs personnes.

FLORIANE.

Si l'on peut du projet parvenir à l'effet,
C'est un très grand plaisir que la vertu nous fait;
Il en faut consulter avec nostre beau-père,
Qui vient tout à propos avecque nostre mère.

M. KAROLU.

La coustume est ainsi : les femmes de Paris
Doivent une visite aux parens des maris.

FLEURIE.

La mode est importune aux personnes aagées.
Ceux qui font telles loix nous ont des-obligées,
Et, pour mon regard seul, j'ay les deux pieds si las
Que très asseurement je n'y retourne pas.

M. KAROLU.

Les nouveaux mariez font cela d'ordinaire.

FLEURIE.

On ne m'y tiendroit pas si c'estoit à refaire.

M. KAROLU.

Quoy! vous estes desjà dedans le repentir?

FLEURIE.

Je dis naïvement la chose sans mentir,
Mais tant de parenté deplaist fort à Fleurie.

M. KAROLU.

Hé bien! nous n'irons plus. Parlons bas, je vous prie:
Silinde et ses deux sœurs nous viennent aborder.
Mes mignonnes, quelqu'un m'est venu demander?

SILINDE.

Qui croyez-vous que c'est?

M. KAROLU.

Monsieur de la Fustaille.

FLEURIE.

C'est ma sœur Vieux Thodis, ou madame Racaille.

FLORIANE.

Non, ce sont ces messieurs trouvez dedans le bois,
Qui temoignent avoir de l'amour pour nous trois.

FLEURIE.

Floriane, vrayment, vous estes trop hardie.

FLORIANE.

Sçachant la verité, il faut que je la die.

FLEURIE.

Je n'ay point encor veu rien de plus effronté.

CLARISTE.

Il est vray qu'ils sont pleins de bonne volonté;
Ils nous ont fait icy mil offres de services
Que l'on lit sur leur front estre sans artifices.

M. KAROLU.

Ne vous y fiez pas : ces esprits si courtois
Pour mieux vous attraper font ainsi les matois.

SILINDE.

Non, veritablement, je n'y void rien à craindre;
Leur ame, sans mentir, ne sçait que c'est de feindre.
Les sermens qu'ils ont faits, avec leurs actions,
Nous informent assez de leurs affections.

FLEURIE.

Ha! que n'estois-je ici! En trois mots et sans peine
J'aurois leu dans leur cœur le dessein qui les meine.

CLARISTE.

Il ne faut point douter qu'il est fort bon pour nous:
Chacun d'eux dès demain s'offre pour nostre espoux;
Ils vous viendront eux-mesme en faire la demande.

FLEURIE.

J'ay de la peine à croire une faveur si grande,
Et je crains que, sçachant nostre incommodité,
Ils ne cherissent plus l'habit ny la beauté.

SILINDE.

Je ne le pense pas; la parfaite noblesse
Consiste à preferer l'honneur à la richesse,
Joint qu'à tous ces perils leurs esprits disposez
Ne craignent seulement que d'estre refusez.

M. KAROLU.

Vous n'avez rien promis qui nous puisse deplaire?

CLARISTE.

Que de suivre en cela vostre avis necessaire.

M. KAROLU.

Laissons-les donc venir.

FLEURIE.

O filles! qu'à propos
On vous a mis ce jour ces habits sur le dos!
Vous passez auprès d'eux pour jeunes damoiselles.

FLORIANE.

Il s'en trouve beaucoup qui ne sont point si belles.

M. KAROLU.

Il est vray, je vous jure.

FLEURIE.

Allons, mon petit cœur,
Prendre sur le soupper quelque peu de vigueur.

M. KAROLU.

Entrez tousjours devant; faites mettre à la broche.
Mais que veut ce soldat qui près de moy s'approche?
Las! ce jeune garçon n'est guère resolu.

SOLDAT.

Monsieur, est-ce point vous qu'on nomme Karolu,
Mary d'une Alizon en beautez sans exemple,
Et qu'on m'a dit loger dans les Marais du Temple?

M. KAROLU.

Mon enfant, c'est moy-mesme.

SOLDAT.

Un guerrier immortel
Pour voir vostre valeur envoye ce cartel.

M. KAROLU.

Voyons, de quelle part?

SOLDAT.

C'est de nostre anspesade.

M. KAROLU.

Je suis fort aise, amy, d'une telle ambassade.

Cartel de maistre Jeremie à monsieur Karolu.

Si tu te veux monstrer quelque peu genereux,
Rends-toy demain matin derrière les Chartreux,
Où le vaillant autheur des belles entreprises
Se trouvera tout seul à six heures precises;
Et, comme il a le cœur autant bon que courtois,
Des armes du combat il te donne le choix.

(*Au Soldat.*)

Voilà qui va fort bien. Adieu, mon camarade,
Je m'y rendray demain avec une estocade
Qui vient du chevalier qu'on appeloit Longis.

SOLDAT.

Adieu; n'oubliez pas vostre adresse au logis.

ACTE V.

SCÈNE I.

M. JEREMIE.

Resolu de mourir ou d'avoir la victoire,
Je marche maintenant sur le champ de la gloire;
L'honneur de mon duel, predestiné du sort,
Me donne dans une heure ou la vie ou la mort.
Vous, generosité, hardiesse, vaillance,
Force, adresse, bon-heur, agilité, prudence,
Ne m'abandonnez pas en ma necessité.
Je n'ay jamais tremblé devant une cité,
Et, songeant au combat que je vais entreprendre,
A peine ay-je le cœur de me pouvoir deffendre;
Quelque secret caché cause ce changement,
Et peut-estre le Ciel ne veut pas autrement.
Karolu me fait peur, et cent fois une armée
N'a point donné de crainte à ma droite animée.
J'executois des faits reservez au dieu Mars,
Je cherchois de la gloire au milieu des hazards;
Et maintenant, poltron, une seule personne
Espouvante ton ame et ton courage estonne!
Ah! sans doute, l'amour opère ces effets,
Et d'un œil de travers il regarde mes faits.
Mais que dis-je, ignorant! ce demon ne void goutte.

S'il oste son bandeau, c'est donc qu'il me redoute ?
S'il void clair à present, c'est afin d'eviter
Les traicts que contre luy ma fureur peut jetter.
Que ne peut en ce siècle un guerrier de ma sorte,
Lors que la jalousie et la fureur l'emporte ?
Hardiment sa valeur s'attacheroit aux cieux ,
Et contraindroit l'Amour d'abandonner ces lieux.
Alizon, ton mepris cause tout ce desordre;
Cette fascheuse envie a sur moy voulu mordre;
Mais j'espère dans peu monstrer à ton mignon
Qu'il ne m'a deub traiter en petit compagnon ;
Je vais, comme un oyseau, le prendre à la pipée,
Quand chez un fourbisseur j'auray pris une espée.

SCÈNE II.

Fleurie, Silinde, Clariste, Floriane.

FLEURIE.

mon Dieu, qu'est-ce cy, las ! que je viens de [voir!
Mes filles, accourez! je suis au desespoir!
Je n'ay plus de mary! vous n'avez plus de [père !

SILINDE.

Helas ! elle se pasme. Hé! qu'avez-vous, ma mère?

FLEURIE.

Voyez dans ce papier le sujet de mon dueil,
Qui vostre père et moy conduit dans le cercueil.
Le pauvre homme en sortant l'a laissé sur la table,

Afin de m'avertir de sa mort lamentable.

Lettre de monsieur Karolu à Fleurie, que Silinde lit.

M'amour, un vieil soldat, plus jaloux qu'amoureux,
M'a fait faire un appel derrière les Chartreux.
Mon courage et l'honneur veulent que j'y compare.
Adieu, chère moitié! le destin nous separe.
Ne vous affligez pas ; ayez soin seulement
De me faire dresser un riche monument.

SILINDE.

Juste Ciel! de quel œil voyez-vous nos fortunes?
Ne confessez-vous pas qu'elles ne sont communes,
Puis qu'estant sur le point d'atteindre le bon-heur,
Vous les faites mourir par un coup de malheur?
O mes sœurs! c'est ce jour qu'il faut verser des larmes,
Puis que pour nous vanger nous n'aurons que ces ar-[mes.
Il faut que le torrent de tant de tristes pleurs
Aille aujourd'huy noyer l'autheur de nos douleurs.

CLARISTE.

O que ce foible espoir contente mal mon ame!
Chères sœurs, je me meurs, la vengeance m'enflame ;
Il faut que mes deux mains fassent mourir celuy
Qui nous cause à present tant de mal et d'ennuy.

FLORIANE.

Helas! que ces discours me semblent inutiles!
Cherchons, pour le sauver, des moyens plus faciles ;
Et, s'il n'est point trop tard, courons vite après eux
Empescher du combat l'evenement douteux.

FLEURIE.

Mes enfans, c'en est fait, il a trop de courage
Pour n'avoir jusqu'icy mis l'escrime en usage ;
Pourtant, sans plus tarder, je croy qu'il faut plustost

Aller en diligence avertir le prevost,
Afin que promptement il leur donne des gardes
Qui, pour les separer, portent des hallebardes.

CLARISTE.

C'est fort bien avisé.

FLEURIE.

Que l'on m'aide à marcher!
Nous prendrons en passant nostre voisin l'Archer.
Depuis qu'il est du guet, l'espée et l'escarlatte
Luy font abandonner l'alesne et la savate.
S'il n'a fait cette nuict capture de filoux,
Il sera fort joyeux de venir avec nous,
Et j'ay mis dans ma bourse un teston de Lorraine
Pour le recompenser du succez de sa peine.
Je n'espargneray rien en ce sujet icy.

SILINDE.

Allons, il faut passer la porte de Bussi.

SCÈNE III.

M. KAROLU.

Semblable à l'innocent que l'on meine au supplice, [plice.
Je ne sçaurois sçavoir de quoy je suis com-
On me fait mon procez, on me condamne
Et l'on ne me dit point à qui j'ay fait du tort. [à mort,
Le mal que j'ay commis, et dont ce soldat crie,
Est d'avoir espousé l'agreable Fleurie.

Jeremie aujourd'huy ne sçauroit endurer
De voir à sa valeur ma vertu preferer.
Pour en avoir raison, il veut que nos espées
A disputer son prix soient ce jour occupées.
Mais, helas! le pauvre homme y vient un peu trop tard:
Sans canon cette nuict j'ay fait bresche au rampart;
Et, si dès à present je descends dans la fosse,
Je puis bien asseurer que je la laisse grosse.
Enfin me voicy prest de le bien recevoir.
Je veux à ce guerrier ma force faire voir;
Je luy veux temoigner que je me sçay deffendre
Alors qu'un temeraire ose bien m'entreprendre:
Car la plume et l'espée avec le point d'honneur
Ont une simpatie avecque mon humeur;
Je m'en sçay escrimer alors que la rencontre
Pour en voir les effets à ma gloire se monstre.
Voicy doncques la place où preside le sort!
La vie est d'un costé, de l'autre on void la mort;
Et toutesfois les deux, dedans l'indifference,
Donnent à mon esprit une mesme esperance.
La justice divine a le foudre à la main
Pour punir le mortel quand il est inhumain:
L'iniquité n'a point de plus grande ennemie.
Enfin je ne vois point approcher Jeremie;
Je croy qu'il a changé de resolution.
La nuict chasse souvent la folle passion.
Peut-estre que, rentré dans une raison forte,
A ce folastre amour il a fermé la porte.
Mais n'est-ce point aussi qu'il a sceu ma valeur?
En ce cas je craignois ceux à qui je fais peur.
Je n'ay point de besoin de chemises de mailles:
Une main de papier peut garder mes entrailles.
Il fait bon conserver le moule du pourpoint;
L'espée asseurement ne le percera point;

Elle est si proprement dessus le petit ventre,
Qu'il ne peut avoir peur que l'estocade y entre.
O! qu'il verra tantost escrimer joliment!
Je ne le crains non plus que tout son regiment, [des.
Pourveu que mes deux yeux me servent d'avant-gar-
Mais le voicy qui vient, tenons-nous sur nos gardes:
On ne se doit, dit-on, fier à l'ennemy.

M. JEREMIE.

Dieu te gard, Karolu!

M. KAROLU.

Dieu te gard, mon amy!

M. JEREMIE.

J'ay beaucoup plus tardé que l'heure entre nous prise.

M. KAROLU.

J'ay creu que ta folie estoit un peu rassise,
Et que depuis hier, ayant dormi la nuict,
Tu pourrois oublier l'appel qui nous conduit.

M. JEREMIE.

Ma colère en ce cas trompe donc ton attente,
Car plus elle vieillit, plus elle est violente;
Et, sans un fourbisseur qui m'a long-temps tenu,
Indubitablement je t'aurois prevenu.
Tu serois maintenant en l'estat de paroistre
De ceux qu'au Chastelet on va pour reconnoistre.
Mais c'est trop discourir. Çà, çà, le manteau bas,
Le pourpoint, le chapeau.

M. KAROLU.

Je n'y manqueray pas;
Mais tire-toy plus loin, car la main meurtrière
Des gens de ta façon peut fraper par derrière.

M. JEREMIE.

Je ne suis pas bourreau pour te traiter ainsi,
Et l'honneur dans mon sein a logé jusqu'icy;
Jamais la trahison n'eut de place en mon ame.
Mais c'est toy, vieux hibou, qui fus traistre à ma flame.
Par les lasches detours de l'infidelité,
Tu m'as ravy le bien que j'avois merité.

M. KAROLU.

Pauvre fou! je te plains avec ta resverie.

M. JEREMIE.

Apprends donc aujourd'huy que tu meurs pour Fleu-
[rie!

M. KAROLU.

Je meure! Il s'en rencontre aux petites maisons
Qui disent plus que toy de meilleures raisons;
Et pour moy, si l'on croit ma science certaine,
Si tu restes vivant, il faut que l'on t'y meine.

M. JEREMIE.

C'est trop long-temps causer. Es-tu prest? depeschons.

M. KAROLU.

Il verra ce papier si nous nous approchons.
Un peu de patience! Attends, car mon espée
Tient dedans son foureau.

M. JEREMIE.

La plaisante equipée!
Tu penses prolonger ta vie à discourir,
Lors qu'il vaudroit bien mieux te resoudre à mourir.

M. KAROLU.

Or sus, venons aux mains! Prends garde à cette botte!

M. JEREMIE.

La riposte est meilleure!

M. KAROLU.

Ainsi que je complote,
Dans un petit moment, dessus un avant-pas,
Karolu s'en va mettre un anspesade bas.

M. JEREMIE.

Pare ce coup fourré, car c'est luy qui t'asseure
Qu'il faut aller là-bas reparer mon injure.

M. KAROLU.

Pousse! pour le parer je me mets en estat.

M. JEREMIE.

Tien donc! voilà ta mort d'un coup de vieux soldat.

M. KAROLU.

Je deffends celuy-là qui passe la jartière ;
Garde! Je vois quelqu'un qui te prend par derrière.

M. JEREMIE.

Ta feinte en mon endroit ne reussira pas,
Mes yeux n'ont point d'object que celuy de ton bras.
Montre icy ton effort, et point de stratagème.

M. KAROLU.

Je garde un dernier coup qui te va rendre blesme...
Regarde ma posture.

M. JEREMIE.

O! que je la void bien!

M. KAROLU.

Pour m'estre trop pressé mon coup n'a valu rien.

M. JEREMIE.

Ne sçais-tu que cela? je me ris de ta peine.

M. KAROLU.

Holà! tout doucement! prenons un peu d'haleine.

M. JEREMIE.

Non, non; après ta mort tu seras en repos.

M. KAROLU.

Ma vaillance tousjours se rencontre à propos;
Tu la verras bien-tost par les lauriers suivie.

M. JEREMIE.

Si tu veux m'arrester, demande-moy la vie;
Peut-estre ma pitié te pourra pardonner.

M. KAROLU.

Je ne demande point ce qu'on ne peut donner;
Ne t'imagine pas l'avoir en ta puissance
Tandis que cette main sera sur la deffence.

M. JEREMIE.

Poursuivons donc le fil du düel commencé.

M. KAROLU.

S'il t'en arrive mal, je ne t'en ay pressé.
Or sus, c'est maintenant qu'il faut jouer du reste,
Implorant le secours de la bonté celeste.

SCÈNE IV.

Fleurie, Roselis, Silinde, Floriane, Clariste, Poliandre, M. Karolu, M. Jeremie, Belange.

FLEURIE. [trouvez,


essieurs, qu'heureusement nous vous avons
Pour venir appaiser le mal que vous sçavez !
Helas ! nostre douleur est tellement sensible
Que d'en voir sa semblable il vous est impos-

ROSELIS. [sible.

Nous sortions du logis pour donner le bon jour
A un ambassadeur logeant près Luxembour.

SILINDE.

De grace donc, Messieurs, hastons nostre voyage.

POLIANDRE.

Mais encor, quel dessein portoit vostre courage?

CLARISTE.

Nous allions au logis du prevost Deffunctis
L'advertir du malheur quand vous estes sortis.

BELANGE.

Pourveu qu'ils soient vivans lors de nostre arrivée,
Vous verrez par la paix leur dispute achevée.

FLORIANE.

Pleust au Ciel que dejà nous y fussions sautez !

FLEURIE.

Je crains bien que la mort ne nous les ait ostez !
Vostre père est hardy, mais l'autre a la vaillance,
Et des tours de la guerre il a l'experience.
Le pauvre corps, helas ! n'aura guère duré.
O ! sans doute, il est mort ! c'est un fait asseuré.

POLIANDRE.

De trop d'afflictions vos esprits se travaillent.

FLEURIE.

Filles, soustenez-moy, car les jambes me faillent.

ROSELIS.

Çà, çà, donnez la main, nous approchons le lieu.

FLEURIE.

Encor si je pouvois luy donner un adieu !

POLIANDRE.

Ouy, je vous le promets, puis que dessus ces mottes
Nous les voyons tous deux se porter quelques bottes.

BELANGE.

Mes dames, demeurez cependant que nous trois
Les irons separer.

FLEURIE.

Non, non, je ne sçaurois.

ROSELIS.

Une heure seulement.

FLEURIE.

Avant une demie
Il faut que mes deux mains etranglent Jeremie.
J'ay trop d'affection pour demeurer icy.

FLORIANE.

Allons viste.

SILINDE.

Courons.

Maistre JEREMIE, *sortant de derrière le theatre.*

Quelle troupe est-ce cy?
Traistre, tu m'as trahy! du secours on t'ameine;
Mais croy que tost ou tard tu payeras ma peine.

M. KAROLU.

Tu as menty, voleur! jamais je ne fus tel;
Tu vomiras le mot avec ce coup mortel.

POLIANDRE.

Toubeau, toubeau, Messieurs! Holà! que l'on s'ar-

M. JEREMIE. [reste.

Que le plus las de vivre à la Parque s'appreste!
Si l'on m'approche trop, j'en perceray quelqu'un.
O! quelle lascheté d'estre quatre contre un!

FLEURIE.

O vieux ratatiné! tu veux tuer mon homme!
Ramassons des cailloux... Gare! que je l'assomme.

M. JEREMIE.

Si vous venez plus près, je vous enfileray.

FLEURIE.

Mon fils, asseure-toy que je te vengeray.
Preste-moy ton espée.

M. JEREMIE.

O la plaisante folle!

M. KAROLU.

En l'espoir de ta mort mon esprit se console.

ROSELIS.

Soldat, oblige-nous de ne point offencer
Ceux qui tiennent en main ce qui t'y peut forcer;
Retire-toy plutost, nous t'en donnons licence.

BELANGE.

Je croy que ce soldat est de ma connoissance.

POLIANDRE.

Camarade, remets ton espée au fourreau,
Ou t'asseure bien tost d'estre sur le carreau.

M. JEREMIE.

Si ce n'estoit que vous, je n'aurois point de crainte.

BELANGE.

Amy, j'ay contre toy un vray sujet de plainte
Si ton cœur ne suit pas nostre juste desir.

M. JEREMIE.

Ha! Monsieur, est-ce vous qui m'ostez le plaisir
De vanger maintenant un affront d'importance!

BELANGE.

Nous en avons appris toute la consequence.
Il faut avant partir que vous soyez amis,
Ou nous croire tous trois tes plus grands ennemis.

FLEURIE.

A quoy sert ce discours? il n'est point necessaire.
Mettez-le moy par terre, ou bien me laissez faire.

JEREMIE.

Le respect que je dois à vostre qualité
Fait ceder la raison à ma brutalité;
Je mets les armes bas, mais c'est sous l'asseurance
Qu'il ne me sera fait aucune violance.

BELANGE.

Non, je te le promets, et ces messieurs et moy
Ferons, si tu le veux, un accord avec toy.

M. JEREMIE.

Quel ?

ROSELIS.

Monsieur Karolu tiendra la mesme place
Qu'il avoit dans ton ame avant ceste disgrace.

M. JEREMIE.

Ce n'est pas là, Messieurs, la satisfaction
D'avoir ravy Fleurie à mon affection.

M. KAROLU.

Tu te trompes, soldat : elle m'estoit promise
Avant qu'elle eust jamais ta visite permise.

FLEURIE.

Mon Dieu ! laissez-le dire, et ne l'irritez plus.
Resserrez vostre espée.

M. JEREMIE.

O ! que je suis confus !
Où est le temps jadis? où est ma hardiesse,
Qui portoit la terreur au cœur de la noblesse !
Cent hommes contre moy, dessus le pont de Sé,
Ne m'estonnoient non plus qu'un poulet fricassé ;
J'eusse bien fait la nique aux gens de vostre sorte.
Je n'y veux plus songer : la colère m'emporte.
Adieu, Messieurs, adieu.

FLEURIE.

Si l'on le laisse aller,
Je vois que dès demain il vous fait rappeller.

POLIANDRE.

Soldat, encore un mot. Oblige-nous de dire
La satisfaction que ton esprit desire ?

M. JEREMIE.

La mort de Karolu, pour avoir epousé
Celle qui de ses vœux m'avoit favorisé.

FLEURIE.

Certes, cela n'est pas.

M. KAROLU.

Non, je jure en mon ame.

ROSELIS.

Enfin le mal est fait : c'est maintenant sa femme.

FLEURIE.

Je crois que ce bon homme a les sens interdits.
Hé bien ! contentez-vous de ma sœur Vieux Thodis ;
Si vous la desirez je me fais forte d'elle.
Elle n'est moins que moy propre, gentille et belle ;
Pour des biens, elle en a (je dis sans vanité)
Assez pour vous tirer de la necessité.

POLIANDRE.

L'offre est très raisonnable, et Monsieur, sans excuse,
Nous desobligera s'il faut qu'il la refuse.

M. JEREMIE.

Vous liez mon esprit d'une obligation
Contraire tout à fait à mon intention ;
Et toutesfois, forcé par vostre courtaisie,
Je vois par vos raisons vaincre ma fantaisie.
Il faut qu'elle obeïsse à vos commandemens,
Quoy qu'elle sente en soy d'estranges mouvemens.

BÉLANGE.

Cher amy, tu nous fais un plaisir indicible.

POLIANDRE.

La paix d'entre vous deux nous oblige au possible.

M. JEREMIE.

Ouy donc, executant les mots qui me sont dits.

M. KAROLU.

Ouy, ce sera pour vous, Madame Vieux Thodis !

ROSELIS.

Vous voilà donc d'accord ?

SILINDE.

Mon Dieu ! que j'en suis aise !

FLEURIE.

Approche, petit cœur ; il faut que je te baise.

M. KAROLU.

Petite follichon, tu n'as point de respect.

FLEURIE.

Je ne vois pas icy quelqu'un qui soit suspect.
Ces Messieurs ont appris comme quoy je vous aime
Par le ressentiment de ma douleur extreme.
Vous leur estes, mon fils, grandement obligé.

M. KAROLU.

Je ne veux pas mourir sans m'en estre vangé.
Si le ciel quelque jour fait l'occasion naistre,
Ma bonne volonté je leur feray paraistre.

POLIANDRE.

Si vous estes, Monsieur, en resolution
D'user de recompense à nostre affection,

Vous ne verrez jamais d'occasions plus belles.
Voicy proche de nous trois jeunes damoiselles
De qui nous esperons d'estre un jour les espoux,
Si nostre bon dessein s'accorde avecques vous.

M. KAROLU.

Nous voilà surchargez de faveurs infinies.
Mon amour, qu'en dis-tu? Nos querelles finies,
Nous voyons maintenant que la felicité
Veut combler nos maisons d'heur et prosperité.
Nous goûtons tout d'un coup mille plaisirs ensemble.

FLEURIE.

Filles, approchez-vous! Hé bien! que vous en semble?
Ces Messieurs maintenant s'offrent pour vos maris.
Je croy qu'il s'en void peu de pareils à Paris.

ROSELIS.

Adorables sujets de l'amoureux servage,
C'est mettre trop long-temps le silence en usage.
Jusques icy la peur, avecque les sanglots,
Dans un espoir douteux retenoit vos propos;
Mais, puis que le destin ne fait plus de menace
Et qu'il tourne vers nous une riante face,
Ne pensons seulement qu'à rire desormais,
Et que du temps passé l'on ne parle jamais.

FLORIANE.

Je confesse, Monsieur, que la peur et la crainte
A nos foibles esprits ont donné telle atteinte,
Que comme moy mes sœurs ont toutes à la fois
Perdu la liberté des sens et de la voix.

CLARISTE.

Pour moy, j'en suis encor si puissamment esmeue
Que je ne sçay comment la langue me remue.

SILINDE.

Je puis bien asseurer que l'apprehension
N'a jamais fait sur moy si forte impression;
Mais petit à petit je sens qu'elle me quitte.

BELANGE.

C'est alors qu'elle void nos desirs à sa suitte.

FLEURIE.

Respondez donc, Silinde, à ces Messieurs icy.
Si vous le voulez bien, nous le voulons aussi.
La fille rarement refuse d'estre femme.

SILINDE.

Il seroit mal seant que devant vous, Madame,
Aucune de nous trois entreprist de parler.
Partout sous vostre esprit le nostre doit aller,
Et, suivant de vos loix les plus obeïssantes,
Si vous le desirez, nous en serons contentes.

M. KAROLU.

Messieurs, vous l'entendez. Que desirez-vous plus?
Pas une maintenant ne fait aucun refus.
Prenez chacun la vostre, et, selon vos partages,
Allons executer vos quatre mariages.

POLIANDRE.

Madame, si jamais un parfait amoureux
A eu quelque sujet de s'estimer heureux,
Je luy veux disputer une faveur si grande,
Puis qu'en vous possedant j'ay l'heur que je demande.

SILINDE.

Monsieur, asseurement vous vous trompez au choix :
Regardez que Silinde est la moindre des trois.

Pourtant, si vostre amour desire ma personne,
Un absolu pouvoir sur elle je vous donne.

ROSELIS.

Je confesse, Madame, avecques verité,
Que dans vos doux appas gist ma felicité,
Et que, par le bonheur de vostre jouyssance,
Je seray le phenix des amans de la France.

CLARISTE.

Le Ciel vous a pourveu de tant de qualitez
Qu'elles m'ont presque osté toutes mes volontez,
De sorte qu'à present il ne m'en reste qu'une
Pour selon vos desirs suivre vostre fortune.

BELANGE.

Madame, puis qu'Amour, comme son favory,
Veut que presentement je sois vostre mary,
Recevez ce baiser d'une bouche enflamée [mée.
D'un doux feu dont pour vous mon ame est consom-

FLORIANE.

Permettez-moy, Monsieur, d'eviter l'accident
Que me pourroit causer vostre baiser ardent;
Je ne pourrois souffrir une si vive flame.
Toutesfois usez-en comme de vostre femme.

FLEURIE.

Sus, sus, c'est assez dit. Pour ne point differer,
Allons diligemment les nopces preparer.
Marchons, mon amitié.

M. KAROLU.

Allons, chère Fleurie.
Certes, je pense encor que je me remarie.

M. JEREMIE.

Or, puis que tout chacun s'y trouve si content,
Il faut que de ma part j'en fasse tout autant,
Comme un jeune galand, monstrant à la jeunesse
Que pour faire l'amour il n'est que la vieillesse.

FIN DU TOME VIII.





TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

